

Mission aux USA en 1917-1918 de Jean Tommy-Martin comme instructeur militaire.



Jean (1882-1965) et son épouse Charlotte (1891-1982) en 1915-16.

Extrait des archives de la famille Tommy-Martin

*« Nous puisons dans nos affections familiales
une force incalculable ».*

Jean Tommy-Martin

est grand, les monuments,
les rues, les paysages eux mêmes
tout est grand et hors de
proportion avec ce que nous
avons coutume de voir en
Europe -

Quant à la ville de Washington
elle est d'une rare beauté
et je suis fier que ce soit un
Français qui en ait fait le plan.

On ne peut s'empêcher d'être
ému en voyant la sincérité
de la reconnaissance que les
Américains éprouvent pour les
Français de Lafayette -

Table des matières.

Écriture de Jean Tommy-Martin.	3
Mission aux États-Unis	6
Départ de La Touraine.	10
Traversée à bord de La Touraine.	14
Arrivée à New York.	21
Washington D.C.	23
Arrivée au camp.	30
Camp Sherman.	34
Conférences.	37
Premier départ américain pour la France.	46
Fin décembre 1917.	52
Champ de tir de Stony Creek.	58
Premier février 1918 : Jean fête ses 36 ans.	64
Premier congé.	69
Permission.	74
Visites industrielles.	80
Osage et Cherokee.	87
Parade pour le 3e emprunt américain.	93
Stony Creek.	100
Entre deux tirs.	103
Les chutes du Niagara.	110
Retour en France ajourné.	115
Mission diplomatique. Arrivée au camp Shelby (Mississippi).	121
Pique-nique près du camp Shelby.	128
Traversée des États-Unis pour rejoindre le camp Frémont en Californie.	135
Jean à l'hôpital.	141
Opération.	148
Convalescence.	154
Voyage de San Francisco à Washington (1ère partie).	158
Voyage de San Francisco à Washington (2ème partie).	164
Washington.	169
New York.	176
Retour en France à bord du Niagara.	184

Annexe 1 - Nos cousins d'Amérique : descendants de Henry Bonnabel.	193
Annexe 2 - Voyage d'études.	195
Fonderies de plomb aux États-Unis. (Renseignements de 1917).	197
Fonderies de plomb au Mexique. (Renseignements de 1917).	198
Production mondiale du plomb.	199
Établissements visités.	200
Idées générales ressortant de ces visites.	201
Transport des matières.	201
Main d'œuvre.	202
Personnel payé au mois.	203
Coordination des efforts.	203
Visites d'usines, autres que les fonderies de plomb.	204
Visite des aciéries Whitaker, Glessner & Co à Portsmouth, Ohio.	204
Visite des installations extérieures des mines de cuivre de Butte, Montana.	205
Visite de la fonderie de cuivre de Washoe à Anaconda, Montana.	205
Visite de l'électrolyse du cuivre à Great Falls, Montana.	206
Visite de la fonderie de Great Falls.	207
Visite de l'usine à zinc de Great Falls, Montana.	207
Visite de l'usine à cuivre de la Balbach Smelting and Refining Co, Newark (N.J.).	208
Visites de fonderies de plomb.	209
Visite de la fonderie de plomb de Murray, Utah (American S. & R. Co).	209
Visite de la fonderie de plomb de Tooele (ou International) Utah.	210
Visite de la fonderie de plomb de Selby, Californie. (American Smelters Secu).	211
Visite de la fonderie de Herculaneum, Missouri.	211
Visite de l'usine à plomb de la Balbach Smelting and Refining Co, Newark (NJ).	212
Bibliographie scientifique américaine.	214
Catalogues industriels.	216
État des dépenses.	218
Lettres administratives.	221
Adresses utiles.	227

Mission aux États-Unis

Effectuée par Jean Tommy-Martin d'octobre 1917 à octobre 1918.

Alors qu'il était en service sur le front en 1917 en qualité de capitaine d'artillerie de réserve, Jean Tommy-Martin répond à une note du grand quartier général (N° 26535 du 29 avril 1917) recherchant des volontaires pour faire partie d'une mission d'instruction aux États-Unis.

Candidature de Jean Tommy-Martin pour faire partie d'une mission d'instruction aux États-Unis.

(Exécution de la Note du G.Q.G N° 26535 du 29 Avril 1917).

121^{ème} Division
Artillerie lourde

En campagne, le 5 Mai 1917

Le Capitaine Tommy Martin,
Officier adjoint au Lt-Colonel Commandant l'Artillerie lourde de la Division

à Monsieur le Général en Chef

J'ai l'honneur de vous demander à faire partie de la mission d'instruction qui doit éventuellement être envoyée aux États-Unis.

Je connais la langue anglaise et j'ai déjà voyagé aux États-Unis.

Au front depuis le début de la campagne, je me suis spécialisé comme observateur terrestre des tirs d'artillerie lourde et je pourrais remplir les fonctions d'instructeur en cette matière seulement.

Ci-joint les textes de mes trois citations à l'Ordre.

Cette mission est détaillée au jour le jour par Jean Tommy-Martin à son épouse Charlotte :

- dans un vieux cahier utilisant des feuilles carbone et paginé de 0 à 100. Document manuscrit pour la partie cahier, puis dactylographié pour les pages ajoutées à la fin du cahier. Il en existe des copies.
- *dans une correspondance plus intime qui sera reproduite en italique.*

Un compte-rendu détaillé des visites industrielles effectuées par JTM au cours de l'année passée aux États-Unis sera donné en annexe.

Il existe également un carnet de notes de voyage, des photos et cartes postales annotées, des coupures de journaux, des dépliants touristiques et des croquis dont une partie seulement paraîtra dans ce document.

Renseignements concernant le Capitaine Tommy MARTIN

Nom : MARTIN

Prénoms : Henri Jean Tommy

Grade : Capitaine à T.D. ¹ (Réserve)

Date d'entrée au service : 1^{er} octobre 1903

Origine : École Centrale des Arts et Manufactures

Date de la nomination au dernier grade : 24 octobre 1916

Emploi : Officier adjoint au Lt-Colonel Cdt le 3^{ème} grpt du 108^{ème} A.L.

¹ T.D : titre définitif

Citations



Lieutenant Jean Tommy-Martin - 1915.

ORDRE GENERAL N°227 du 19 Juillet 1915, de la 1^{ère} Armée

TOMMY-MARTIN Henri, Jean, lieutenant de réserve. Parc d'artillerie du 8^{ème} corps d'armée.

Observateur permanent d'artillerie au Fort des Paroches :

« Observateur d'artillerie volontaire absolument remarquable, se dépense sans compter de jour et de nuit. Par son inlassable activité, son intelligente initiative, son mépris du danger, toujours prêt à se porter aux points les plus exposés, ne cesse de fournir les renseignements les plus précieux sur l'ennemi qui ont permis de faire reculer les batteries adverses jusqu'à la limite de portée de nos batteries »

Signé : ROQUES

ORDRE GENERAL N°205 du 5 Juin 1916, du 9^{ème} Corps d'Armée

TOMMY-MARTIN Henri, Jean, lieutenant observateur à l'état-major du 5^{ème} groupe de 155 long du 108^{ème} Régiment d'artillerie lourde. :

« Officier distingué plein de courage et d'entrain, toujours prêt à s'exposer, vient de se signaler de nouveau comme orienteur du Groupe en organisant un poste d'observation sur une position repérée par l'ennemi et soumise à un feu continu. A ainsi puissamment contribué à l'efficacité des tirs du groupe pendant les combats d'avril et mai 1916 ² ».

Signé : Général PENTEL

ORDRE GENERAL N°215 du 22 Août 1916, du Général commandant la 2^{ème} division d'infanterie coloniale.

TOMMY-MARTIN Jean, lieutenant de réserve à l'état-major du 5^{ème} groupe du 108^{ème} Régiment d'Artillerie lourde :

« Officier très entreprenant et très crâne, spécialiste des observatoires avancés dont il excelle à tirer parti. A rempli successivement les fonctions d'officier de liaison avec l'artillerie divisionnaire et avec les commandants des deux brigades. A su, en cette qualité, contribuer efficacement au succès des opérations engagées entre le 1^{er} Juillet et le 15 Août 1916. » ³

Signé : MAZILLIER

Pour extraits certifiés conformes, le 5 Mai 1917. Le Lt-Colonel CARLOT, cdt le 3^{ème} groupement du 108^{ème} A.L.

² Verdun

³ La Somme



Capitaine Jean Tommy-Martin. 1916/1917.

« J'ai donc obtenu ainsi par ordre décroissant la palme de l'Armée, l'étoile d'or du corps d'armée, l'étoile d'argent de la division. Il me manque (pour compléter la collection) une étoile de bronze.

Le Lieutenant-Colonel Carlot, sur la ligne de l'Oise, a voulu me la donner mais je n'ai pu l'accepter, parce que j'étais son chef d'état-major. Je ne pouvais vraiment pas me décorer moi-même !! »

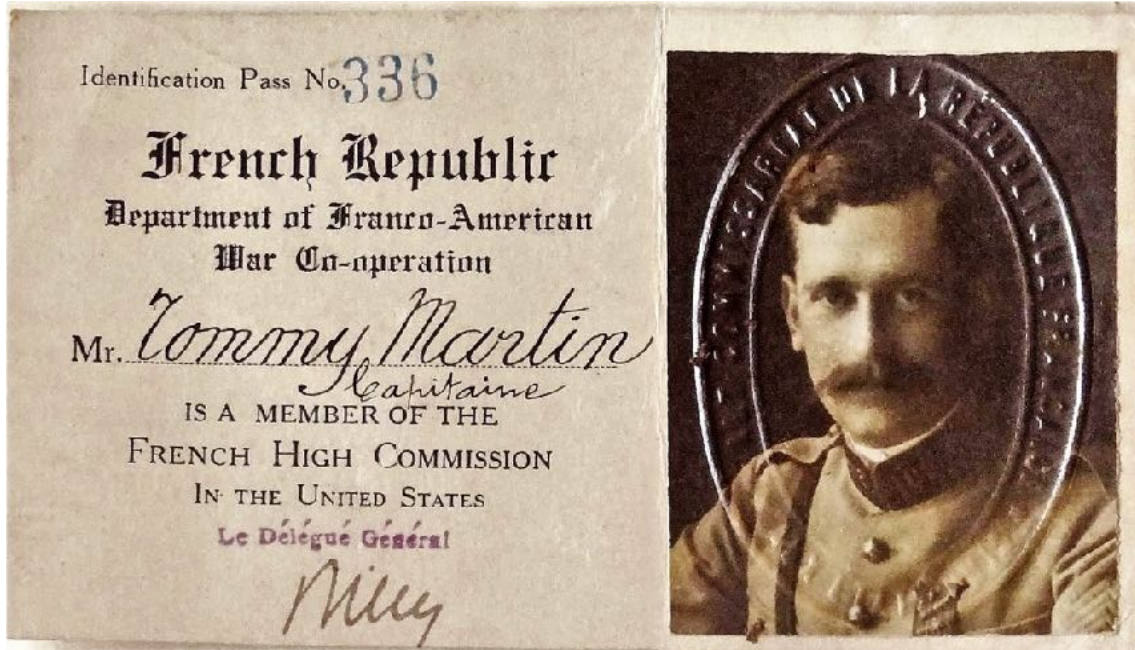


Jean et Charlotte Tommy-Martin avec leurs enfants, Abel et Marie-Rose, peu de temps avant le départ de Jean pour l'Amérique. Été 1917.

Formation des soldats américains en 1917.

Le 6 avril 1917, le Congrès américain vote « la reconnaissance de l'état de guerre entre les États-Unis et l'Allemagne ».

La création d'installations américaines est un élément nécessaire à la venue du Corps expéditionnaire américain en France, corps dont il faut former les hommes. Cette formation à la guerre moderne se fit en Amérique et en France. Du 15 mai au 11 août 1917, **16 camps** furent créés et 27 341 officiers y furent instruits. Mais on manquait de matériel moderne et les instructeurs étaient trop rares ; l'état-major américain dut faire appel à des instructeurs français (355) de toutes armes, et britanniques (330).



Carte de membre de la mission française aux États-Unis.

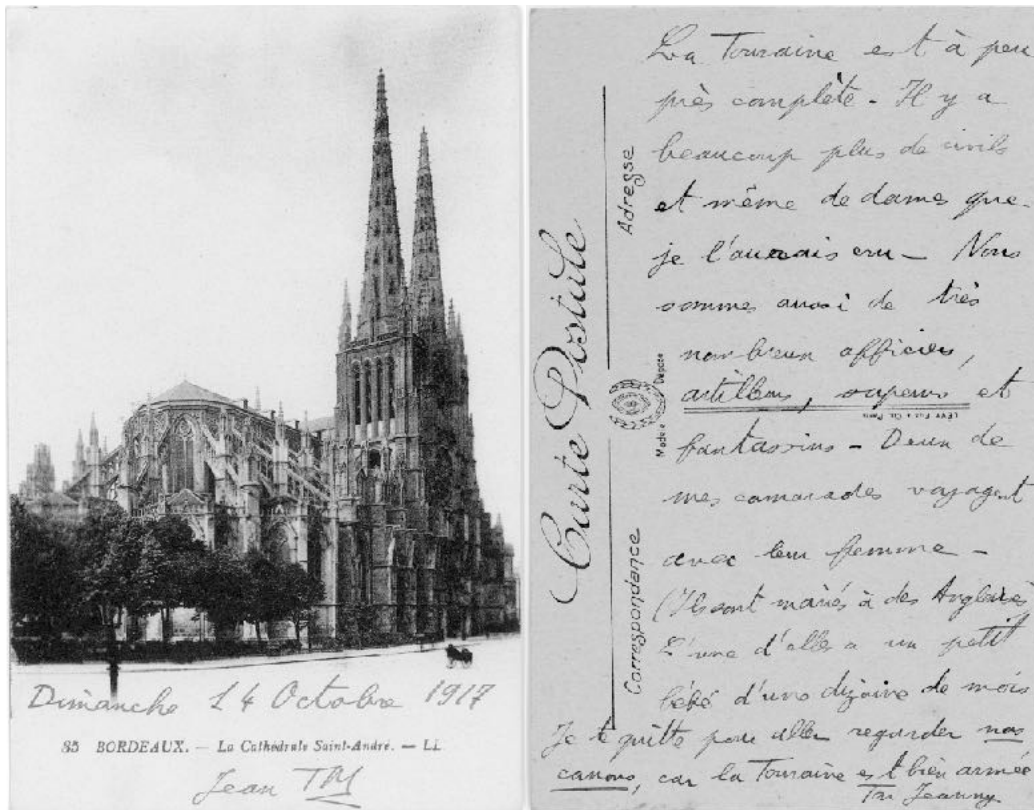
The History of Camp Sherman in Chillicothe. Film d'archives

<https://www.pbs.org/video/history-camp-sherman-chillicothe-vsio1x/>



Situation aux U.S.A du Camp Sherman (Chillicothe).

Départ de La Touraine.



À bord de la Touraine
Dimanche midi

Le dimanche 14 octobre 1917

Ma chère petite Charlotte

Je compte sur toi pour remercier encore ton père et ta mère pour le superbe portefeuille qu'ils m'ont donné. Mes camarades de table (nous mangeons entre artilleurs) l'ont admiré avec envie. Remercie bien aussi ta maman de nous avoir accompagnés à la gare (Austerlitz). Cela m'aurait fait de la peine de t'abandonner toute seule dans ce grand hall.

Je pense que nous prendrons la mer ce soir dimanche. J'ai profité de la matinée pour faire un tour dans la ville de Bordeaux. Je t'envoie la photo de la cathédrale où je suis entré un instant ce matin et où j'ai fait les trois souhaits :

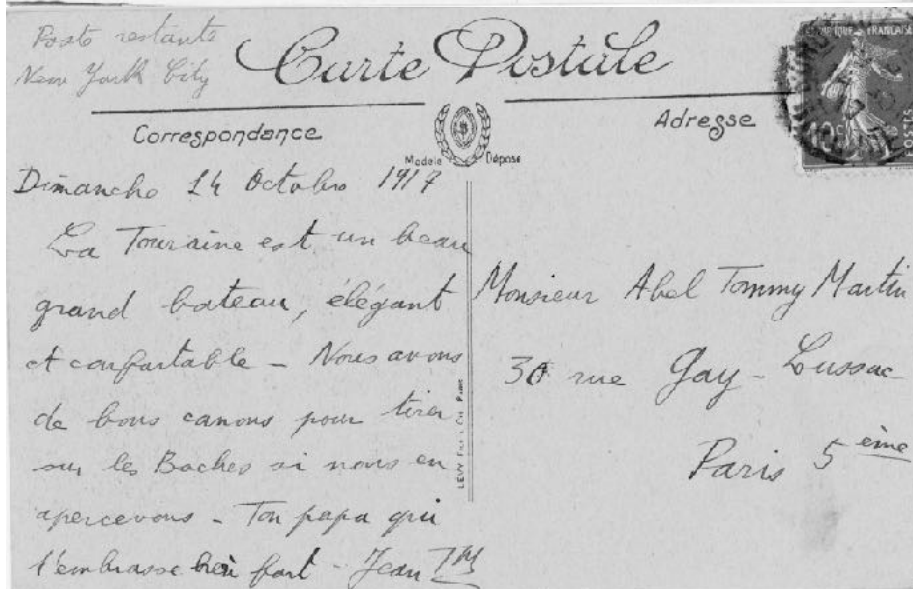
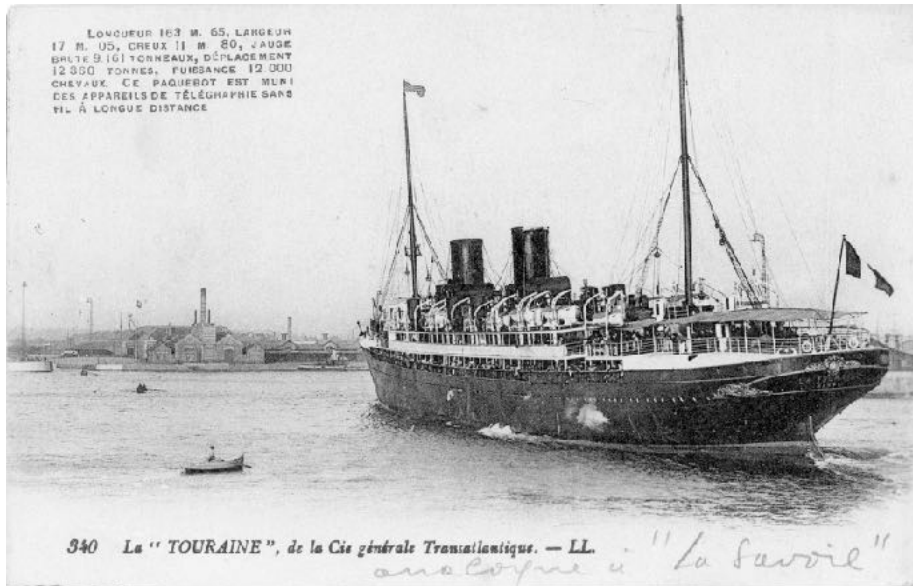
- 1°) de revenir sain et sauf dans ma patrie,
- 2°) d'y retrouver ma petite famille en bonne santé,
- 3°) d'apprendre à faire des économies.

Ce dernier souhait étant la suite de ma visite à M. Paul Bureau. Je te rappelle son adresse : 83, rue du Cherche-Midi. Je ne sais pas si Hélène fait visite à Mme Bureau, mais Laure lui en fait sûrement. Je serais très heureux si tu pouvais faire la connaissance de ces excellents et vieux amis de ma famille.

J'ai dîné hier soir sur la Touraine, j'y ai couché et je viens d'y déjeuner. La table est très bonne et abondante pour le temps de guerre. Ma couchette N° 206 n'est pas plus grande qu'il ne faut, mais c'est suffisant. Ce qui me manque, ce sont des patères ou des filets pour mettre mes affaires que je suis obligé de rentrer dans ma valise. Juste au-dessous de ma couchette est mon camarade le capitaine Roussel du 87e R.A.4. et en face de nous sur le divan, il y a un reporter américain. Nous sommes trois dans une cabine de quatre.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que mes deux petits bébés. Que Dieu vous garde et me garde.

Ton Jeanny.



Nous descendons la Gironde.

À bord de la Touraine
En partance de Bordeaux

Le lundi midi 15 octobre 1917

Ma chère petite Charlotte

Je me hâte de t'écrire, car il me semble que l'on ne va plus tarder beaucoup à quitter le quai.

Je suis très bien installé dans ma petite cabine avec un camarade et un Américain avec qui j'ai déjà longuement causé. Il est venu en France se documenter sur le front et retourne en Amérique écrire un livre de propagande dont il m'a exposé les grandes lignes. Roosevelt lui a promis une préface.

Seulement on est terriblement à l'étroit pour faire sa toilette, on ne peut opérer que l'un après l'autre. J'ai pris l'habitude de me lever le premier et de me coucher le premier. J'attends le départ du bateau pour prendre des bains d'eau de mer en baignoire. Ici dans la Gironde l'eau est trop sale.

J'ai fait un tour en ville ce matin, mais il pleut toujours, ce n'est pas intéressant ; s'il y avait un rayon de soleil, il y aurait de bien jolies photos à faire.

Je te renvoie un carnet de métro de première classe et deux timbres à dix centimes dont je n'ai plus l'emploi.

D'après les renseignements officiels que je recueille, il nous faut compter au moins onze jours entre Bordeaux et New York. Il ne faudrait donc pas s'étonner que le voyage durât douze ou treize jours. Si cela est possible, je te télégraphierai à mon arrivée par le câble. Je compte bien que tu m'écriras au moins deux fois par semaine. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que mon petit Abel et ma petite Marie-Rose.

Ton Jeanny

À bord de la Touraine

Le 15 octobre 1917

Ma chère petite Charlotte

Nous voici partis, nous descendons la Gironde très légèrement secoués par la trépidation de la machine.

Deux de nos camarades, officiers d'artillerie, qui manquaient à l'appel nous ont rejoints au dernier moment. Le dernier, Gambier, est arrivé sur le quai quand nous avions déjà démarré. Il s'est jeté dans un canot, nous a rattrapés avant que nous n'ayons pris de la vitesse et a grimpé à l'aide d'une échelle de corde. Je l'avais déjà remarqué pour son originalité à Fontainebleau.

Pendant que notre sirène sifflait, de nombreux mouchoirs et toutes sortes de coiffures s'agitaient sur le quai. Tous nous souhaitaient : Bon courage ! et d'ailleurs nous n'avions pas l'air d'en manquer.

Le jour tombe, il fait frais. Après avoir pris quelques photos, je suis rentré au salon d'où je t'écris. Par les hublots je vois défiler le paysage des bords de la Gironde, campagne française qui doit être riante par le soleil, mais que le manque de clarté m'empêche d'apprécier.

J'ai une énorme ceinture de sauvetage en liège. Je suis allé voir mon canot, le canot N° 8, où ma place est réservée en cas d'accident. Il y a une soixantaine de places sur le canot, de l'eau douce, des vivres, etc. Mais l'artillerie de la Touraine est si imposante qu'il n'y a pas d'attaque à redouter. J'espère assister à un exercice de tir au canon, tir d'essai que nous ferons en arrivant en pleine mer, juste au moment où je confierai cette lettre au pilote retournant à Bordeaux.

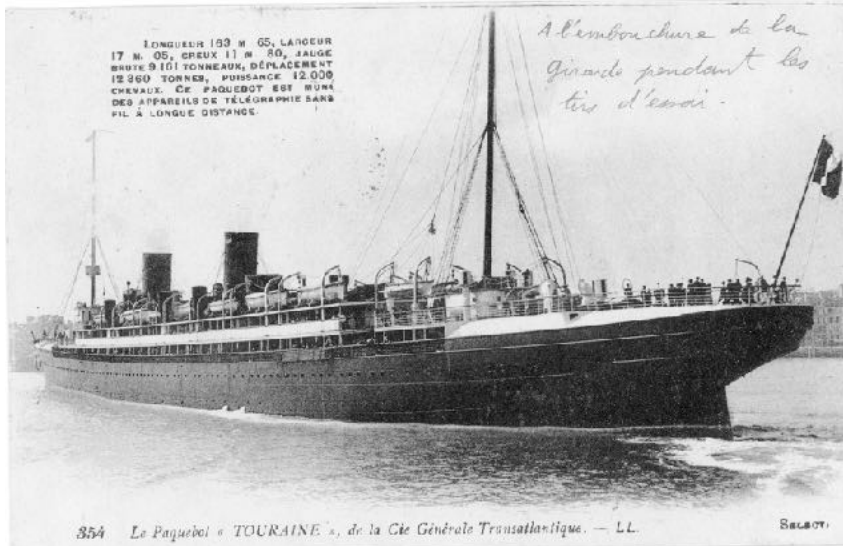
Après cette lettre, ma petite femme aimée, il te faudra attendre plus d'un mois peut-être avant de recevoir ma première lettre de New York. Ne t'inquiète pas.

Je t'embrasse bien fort ainsi que nos deux bébés.

Ton Jeanny.

LONGUEUR 183 M 65, LARGUEUR
17 M 05, CREUX 11 M 20, JALGEE
BRUTE 9 161 TONNEAUX, DÉPLACEMENT
12 260 TONNES, PUISSANCE 12 000
CHEVAUX. CE PAQUEBOT EST MUNI
DES APPAREILS DE TÉLÉGRAPHIE SANS
FIL À LONGUE DISTANCE.

*A l'embouchure de la
Gironde pendant les
tir d'essai.*



354 Le Paquebot « TOURAINÉ », de la Cie Générale Transatlantique. — LL.

SALBOT.

Carte Postale

Correspondance



En mer le 16 octobre 17
Au revoir, ma chère petite
Charlotte, nos canons
sont en train de tirer.
Je t'embrasse bien
tendrement
ton Jeanny

LEVERDOR - PARIS

Madame Tommy Martin
30 me Jay - Lussac

Paris 5^{ème}

Traversée à bord de *La Touraine*.



Jean Tommy-Martin devant un canon de 14 cm (14cm = diamètre de l'obus)



Jean Tommy-Martin à bord de *la Touraine*.

En mer, à bord de la *Touraine*.

Le jeudi 18 octobre 1917

Ma chère petite Charlotte,

Il fait un temps splendide, le ciel est bleu, la mer est bleue et la *Touraine* file vers l'ouest à toute allure. Je t'écris du pont promenade, étendu sur ma chaise longue, protégé par ma vieille couverture mexicaine.

Nous sommes sortis de la zone la plus dangereuse. Nous sommes maintenant assez loin des côtes pour ne plus redouter la rencontre d'un sous-marin ennemi. Pourtant les guetteurs surveillent l'horizon et les canonnières ne s'écartent pas des pièces. La *Touraine* est armée de trois beaux canons de 14 cm. Le premier est placé sur une haute plate-forme au milieu du gaillard d'avant. Les deux autres sont à l'arrière sur la dunette.

À la sortie de la Gironde, les canonnières ont essayé leurs pièces à sept mille mètres de distance sur l'épave du *Québec* (qui coula il y a quelques mois sur une mine). Le tir fut bon et rapide, tout à fait propre à inspirer confiance aux passagers. Si nous rencontrons le fameux *Deutschland* avec ses deux mortiers de 15, gare à lui ! Il pourrait bien passer un mauvais quart d'heure.

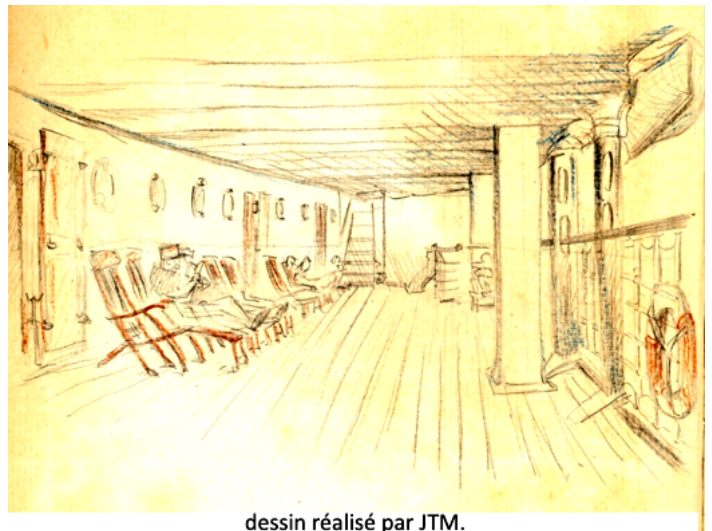
La première impression du voyageur en mer, c'est qu'il y a beaucoup d'eau : que d'eau ! que d'eau ! disait le maréchal Mac-Mahon. On ne voit à l'horizon ni une voile ni une fumée, rien que le ciel et la mer. Mais les nuages toujours changeants et les vagues perpétuellement en mouvement ne constituent pas un paysage monotone.

Puis il y a les mouettes et les marsouins. Les mouettes volent par deux, par trois, au-dessus des eaux, tournant et retournant et je me demande où elles peuvent passer la nuit si loin des côtes. Les marsouins se promènent aussi par petites bandes. Ce sont des poissons amis de l'homme, ou tout au moins amis des restants de cuisine d'homme. Ils ont environ 1 m de long. Ils nagent très vite parallèlement au bateau en faisant des bons gracieux hors de l'eau. En dehors des mouettes et des marsouins, rien à signaler.

Vendredi 19 octobre

Aujourd'hui je t'écris, ma chère petite femme, du salon de la *Touraine*, entouré d'officiers de toutes armes qui font d'interminables parties de bridge, près du piano où un officier d'infanterie joue les airs les plus entraînants de son répertoire. Les civils sont rares. Il fait encore beau temps, mais le ciel est couvert et décidément on est mieux assis que couché pour faire sa correspondance.

Nous n'avons eu que quelques heures de mauvaise mer, à la sortie du golfe de Gascogne. J'eus même un moment d'inquiétude que je passai fixé sur ma chaise longue. Parmi mes compagnons de route,



dessin réalisé par JTM.



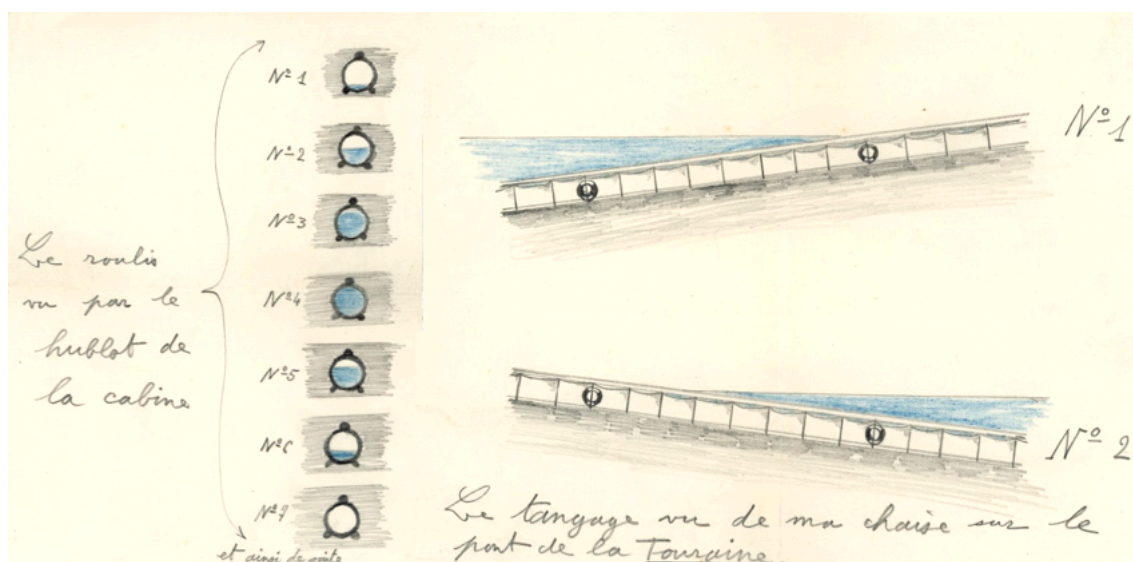
il y eut quelques catastrophes stomacales. Les trois artilleurs qui sont ici en ménage (Renaudeau, Ségard et Le Du) disparurent au secours de leurs épouses dans les profondeurs du paquebot. Un jeune camarade (Le Tallec) resta si complètement invisible que je descendis le soir dans sa cabine pour m'inquiéter de sa santé. Mais il semble que maintenant nous avons tous le pied marin et malgré le roulis et un léger tangage, on voit des bandes joyeuses se promener sur le pont, jouer au palet et au tonneau.

Nous devons être à bord environ 80 officiers, autant de sous-officiers et autant de civils. Les civils sont généralement du sexe masculin et américains de nationalité. La division entre première et seconde classes est peu marquée parce que beaucoup d'officiers mangent en première tout en couchant en seconde.

La cuisine de la *Touraine* est excellente et abondante, et à ma table d'artilleurs nous l'agrémentons encore par quelques fines bouteilles, de sorte que nous menons une vraie vie de pacha.

Voici la composition de ma table :

- Capitaine Roussel, démissionnaire (épicerie Damoy).
- Capitaine Thibaud, démissionnaire (chemins de fer brésiliens).
- Capitaine Constant, central (métallurgie en Russie).
- Capitaine Hirsch (sucrierie à Cuba).
- Capitaine Tommy Martin (métallurgie en Espagne).
- Enfin le lieutenant Gambier et le sous-lieutenant Le Tallec sont de tout jeunes officiers n'ayant pas terminé leurs études, mais la poitrine déjà largement couverte de décorations bien gagnées.



Samedi 20 octobre 1917

Ma chère petite Charlotte,

Ça se gâte. Il souffle un grand vent et la mer est fortement agitée. Roulis, tangage, tangage, roulis. Je me sens bien acclimaté et je mange de bon appétit, mais la lecture et l'écriture deviennent pénibles tellement nous sommes secoués. L'océan est désert, rien que des vagues et de l'écume. Hier nous avons rencontré quatre oiseaux et un petit vapeur. Aujourd'hui je n'ai vu que trois poissons.

La *Touraine* monte et descend comme une coquille de noix. À l'avant et à l'arrière, il se fait en une seconde des différences de niveau d'une dizaine de mètres. Des cordes sagement tendues interdisent aux passagers l'accès des extrémités du bateau. Tangage, roulis, roulis, tangage et j'entends des hoquets désespérés dans la coulisse.

Lundi 22 octobre 1917

Ma chère petite Charlotte,

Depuis hier matin dimanche nous avons un temps superbe. La *Touraine* glisse rapidement sur un véritable lac. J'ai appris à midi seulement qu'il y avait eu une messe à huit heures, et j'ai regretté de n'y avoir pas assisté. En compensation j'ai lu dans mon livre de messe anglais une belle prière à Saint Patrick, le patron des



Irlandais, qui est aussi le patron de la cathédrale de New York.

Dans la journée nous avons aperçu un beau croiseur cuirassé anglais. J'aurais bien voulu le photographier, mais il est resté trop loin de nous. Je me suis contenté de prendre en instantané à l'arrière de la *Touraine* le gros barman causant avec la petite bonne chinoise.

Ce matin lundi j'aperçois de nouveau des mouettes. Nous devons nous rapprocher du banc de Terre-Neuve. Tu te demandes peut-être à quoi nous passons le temps sur le paquebot. La vérité me force à confesser que nous ne faisons rien, absolument rien. C'est tout au plus si on arrive à lire quelques pages. Nous menons une vie contemplative et végétative.

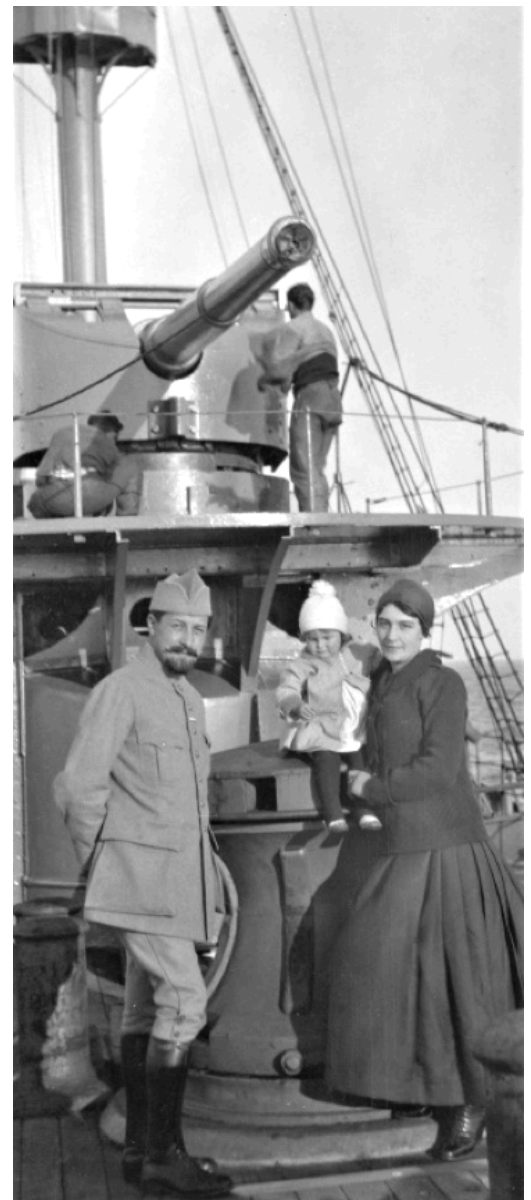
Lever à sept heures et demie. Petit déjeuner vers huit heures, huit heures et demie. Chaise longue jusqu'à onze heures. Je suis paresseusement étendu sur ma chaise, face à la mer, lisant, écrivant ou causant. De temps en temps, je fais les cent pas avec un camarade pour me dérouiller les jambes.

À onze heures bain d'eau de mer. À midi déjeuner. À une heure chaise longue pour faire la digestion. À quatre heures thé. Puis re-chaise longue. Bientôt il ne fait plus assez clair pour lire et nous attendons le dîner en causant. À sept heures, dîner, puis l'on va au salon où les artistes français et américains se succèdent au piano. Avant de me coucher, je fais un tour sur le pont où le clair de lune hier au soir était très poétique. La lune teintée en rougeâtre se couchait à l'horizon au bout d'une lame d'argent. Avant dix heures je suis couché et endormi, et dans la nuit noire, les hublots fermés, tous feux éteints, la *Touraine* file vers l'ouest à toute vapeur.

Ce matin puisqu'il fait si beau temps, nous allons faire ensemble le tour du pont.

Voici d'abord une jeune dame canadienne qui cause avec deux compatriotes. Elle a une fourrure formée par je ne sais combien de peaux de renard qui fait mon admiration. Si je vais dans une région froide, il faudra que je rapporte quelque chose dans ce style-là pour ma femme. Voici maintenant un officier aviateur qui cause avec deux civils. La conversation est animée, les deux civils doivent être aussi du métier.

Un peu plus loin nous croisons mon camarade Le Du qui promène Madame Le Du et sa mignonne petite fille. Attention ! Ne dérangeons pas les Américains qui jouent au palet ni les



sous-officiers français qui jouent au tonneau. Nous voici arrivés à l'arrière du bateau.

D'un côté une demi-douzaine d'officiers d'infanterie s'exercent à prononcer les noms des états américains. Iowa se prononce A-i-ou-a, ou plutôt A-i-o-ou-a. De l'autre côté, un Belge tient compagnie à deux charmantes mulâtresses. Dans le fond les canonnières repeignent au minium rouge les deux pièces de 14.

Maintenant nous remontons le paquebot de l'arrière vers l'avant, du côté du soleil. Les passagers sont plus nombreux. Voici un de mes camarades qui cause avec une dame française au type original. Son mari est consul à la frontière de la Chine et du Tibet. Ils ont vécu si longtemps là-bas qu'ils ont pris l'un et l'autre dans leurs traits quelque chose d'asiatique.

Qu'est-ce que c'est donc que ce couple inconnu que nous n'avions pas vu depuis Bordeaux ? C'est, paraît-il, Huard, un dessinateur connu, qui va faire de la propagande française aux États-Unis. Les Huard ne doivent pas avoir le pied marin, car c'est la première fois depuis le départ qu'ils ont quitté leur cabine pour se risquer sur le pont.

Je salue Madame Ségard, la charmante jeune femme d'un de mes camarades. C'est un tout jeune ménage qui va chercher le bonheur sous d'autres cieux. Ce sont deux enfants du Nord qui n'ont plus de foyer. Ils n'en ont même jamais eu. Madame Ségard encore jeune fille était en pays envahi et ce n'est qu'au bout de deux ans et demi qu'elle fut rapatriée et épousa son fiancé.

Voici un jeune homme sérieux, trop sérieux même, le lieutenant Bûcher qui étudie consciencieusement un règlement d'artillerie américain. Je le dissuade énergiquement d'un passe-temps aussi malsain. Il va se fatiguer les méninges.



Voici maintenant un jeune homme beaucoup moins sérieux, sous-lieutenant du génie, qui se promène bras dessus bras dessous avec une dame qui doit être son aînée de plusieurs étés et qui je suppose exporte des robes et des chapeaux français en Amérique.

Ici le pont est obstrué par toute une charmante petite famille, deux garçonnets et une délicieuse fillette qui portent des culottes encore plus courtes que celles de notre petit Abel. Après avoir franchi cet obstacle remuant et joyeux, nous passons près du capitaine Rollin, commandant la *Touraine*, qui cause avec deux Messieurs



Le gaillard d'avant.

à rosette rouge. Ça, ce sont les grosses légumes. Nous faisons un détour pour ne pas les déranger. Par le hublot du fumoir des premières, j'aperçois des camarades qui font une partie de bridge, et derrière une table, tout seul, impassible comme un vieux chef indien, le journaliste américain Van Zile, mon sympathique camarade de cabine. Il ne bouge pas, il fume sans un mouvement, le regard fixe, face à face avec son verre à moitié vide.

La toile de tente qui protège le pont contre le vent abrite un jeune ménage. C'est un capitaine d'infanterie marié à une Canadienne de Montréal. La jeune femme paraît radieuse de fuir loin des champs de bataille avec son mari et de revoir bientôt sa famille et sa première patrie.

Nous dépassons la toile de tente. Attention au vent qui menace d'arracher les coiffures ! Nous voici sur le gaillard d'avant. Là aussi les canonnières sont occupés à repeindre leur pièce. Ils lui passent une couche rouge sang qui donne au long tube un aspect diabolique. Une douzaine de sous-officiers d'infanterie sont venus à l'avant causer avec les marins. Je remarque qu'ils ont tous sans exception la Croix de guerre et l'insigne des blessés et tout ce que l'on peut porter de brisques⁴ à la fois sur les deux bras. C'est bien le genre d'instructeur qu'il faut pour les Américains.



À bord de la Touraine - Exercice de sécurité avec les gilets de sauvetage.

Le 25 octobre 1917

Ma chère petite Charlotte

Nous apercevons la terre à notre droite, ce doit être Long Island. Nous pensons débarquer cet après-midi même. Je pense qu'un officier de la Mission viendra au quai à notre devant et nous renseignera sur les logements possibles. On m'a dit sur le bateau que depuis longtemps déjà Madame Davison assurait le coucher de tous les officiers français de passage à New York. Elle offre même, paraît-il, le petit déjeuner du matin. Quand le nombre des officiers est trop considérable pour sa propre maison, elle a recours à ses amis et connaissances. Une autre dame américaine se charge des sous-officiers. On n'est pas plus aimable.

Je te télégraphierai ce soir même, ou pour employer le mot exact je te câblerai. Le prix est moins élevé que je n'avais d'abord cru, c'est un quart de dollar le mot. La mer est très agitée ce matin, si bien que nous avons tous hâte d'être arrivés.

Au revoir, ma petite femme bien-aimée, je t'embrasse bien tendrement. Je ne vais pas tarder à passer à la poste restante pour voir s'il y a des lettres de toi. Tu me feras grand plaisir chaque fois que tu pourras m'envoyer ta photo ou celle d'Abel et de Marie-Rose. Je vous embrasse bien fort tous les trois.

Ton Jenny.

⁴ Brisque : chevron d'ancienneté d'un soldat rengagé.

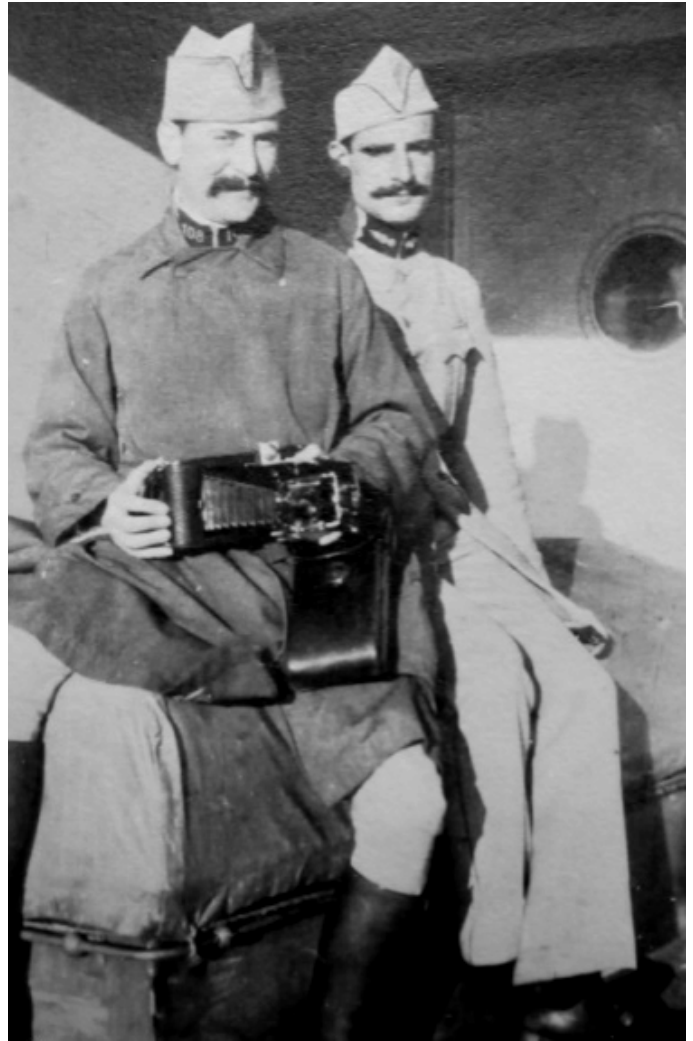
Washington D.C.

Dimanche 28 octobre 1917

Ma chère petite Charlotte,

Les traversées heureuses n'ont pas d'histoire. La nôtre a très bien fini comme elle avait commencé. La seule différence est que nous avons quitté la côte française avec une imposante escorte de patrouilleurs, et survolés par des avions qui ne nous ont quittés qu'à la sortie de la zone dangereuse, tandis qu'à notre arrivée à la côte américaine, nous avons trouvé quantité de bateaux mouillés sans inquiétude devant l'entrée du port. On avait l'impression de la plus parfaite sécurité.

La première impression de New York est imposante. La *Touraine* remonte l'Hudson en passant successivement devant tous les plus fameux gratte-ciel et en laissant à sa gauche la très belle statue de la Liberté éclairant le monde. [...]



Sur le bateau, Jean Tommy-Martin et son appareil Kodak à soufflet.

Commentaires de Dominique Tommy-Martin, fils de l'auteur Jean Tommy-Martin (en novembre 2021) :

« À travers ce document dont la qualité des illustrations, pourtant très anciennes, est parfaite, m'est révélé un jeune père rempli d'humanité, d'ouverture d'esprit, d'attention aux personnes embarquées sur le même navire, d'humour, pas impressionné par "les grosses huiles", prenant les inconvénients du vent et des vagues, du roulis et du tangage du bon côté, pas complexé par le perfectionnisme de cet officier plongé et isolé dans ses documents et pour la première fois de ma vie je vois ses qualités de dessinateur (croquis des passagers pris sur le pont) alors que je croyais que maman en avait la seule exclusivité ! »

Arrivée à New York.

The Vanderbilt hôtel

Thirty Fourth Street East at Park Avenue New York.

Jeudi 25 octobre 1917

Ma chère petite Charlotte,

Je t'écris du Vanderbilt hôtel où je viens de dîner et où je vais passer cette nuit et la nuit de demain, mais je crois que dès samedi nous irons à Washington nous présenter à l'attaché militaire et de là nous serons dispersés dans les camps.

Ce Vanderbilt hôtel est une merveille. J'habite le seizième étage et il y a encore au-dessus de ma tête la hauteur d'une maison parisienne. La décoration intérieure est d'un goût très sûr, sans aucun excès bien qu'elle soit très riche. La chambre que je partage avec un autre capitaine (car tous les hôtels de New York sont pleins en cette saison) est meublée d'une façon sobre mais vraiment délicieuse. Le jeu des lumières électriques avec des abat-jour colorés est une merveille.

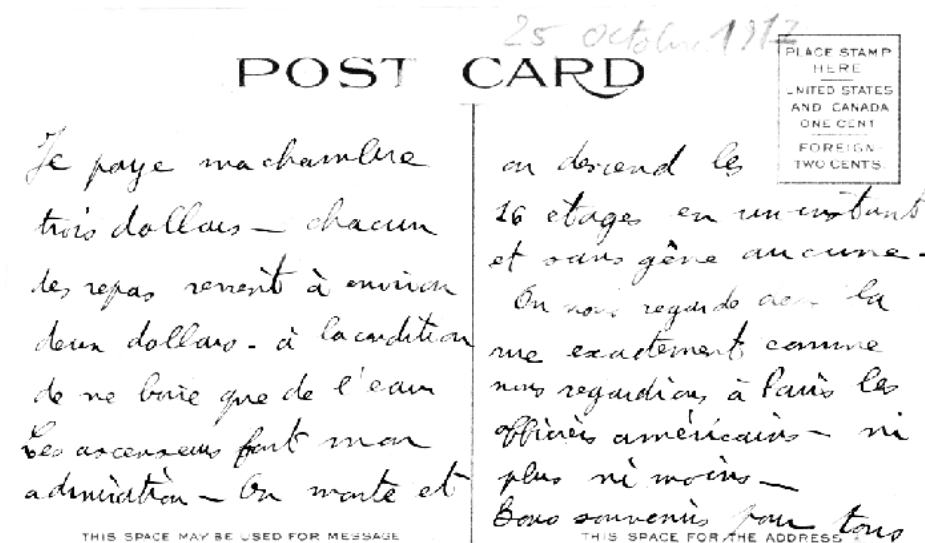
On nous a fait un accueil très sympathique. À l'instant même deux gentlemen m'ont abordé pour me dire tout leur amour pour la France et leur désir de voir leur armée nationale collaborer avec la nôtre. « Nous n'avons pas oublié le temps de La Fayette. Nous voulons aider la France » ne se lassent-ils pas de répéter.

L'accueil est tout à fait encourageant. Je ne t'en dis pas plus long ce soir, ma chère petite femme. Je me sens très las et je vais me reposer avec délices dans un vrai lit après douze nuits de cabine. Mille bons baisers pour Abel, Marie-Rose et leur maman.

Ton Jenny.



Carte postale du 25 octobre 1917 (Vanderbilt hôtel).



Je paye ma chambre trois dollars, chacun des repas revient à environ deux dollars, à la condition de ne boire que de l'eau. Les ascenseurs font mon admiration. On monte et on descend les 16 étages en un instant et sans gêne aucune. On nous regarde dans la rue exactement comme nous regardions à Paris les officiers américains, ni plus ni moins. Bons souvenirs pour tous.

*The Vanderbilt hôtel
Thirty Fourth Street East at Park Avenue New York*

Samedi 27 octobre 1917

Ma chère petite Charlotte,

On nous fait à New York un accueil si sympathique que nous en sommes quelquefois gênés. Je n'ose plus demander un renseignement dans la rue, ni ouvrir mon guide, car dès que je fais un geste dix personnes se précipitent pour m'aider, et naturellement cela m'embarrasse plus que cela ne m'aide. En moins d'une minute cela prendrait les proportions d'une manifestation.

J'ai dû adopter pour règle de conduite un flegme britannique et une impassibilité complète. Je n'adresse la parole à personne et je répons aussi brièvement que possible aux nombreuses personnes qui m'arrêtent, trois ou quatre ce matin.

Dans le Subway (métro de New York) il y a deux voies de trains omnibus et deux voies de rapides. J'étais ce matin dans le rapide. Le garde, un Canadien français, n'a pas manqué de me témoigner sa sympathie. Le métro rapide est vraiment très rapide et il ne secoue pas trop.

Cela fait un curieux effet de se sentir regardé par tant de personnes. L'avouerais-je ? ma chère petite femme, quand c'est une personne de ton sexe cela ne m'est pas désagréable du tout.

Je me suis présenté ce matin au colonel Claudon, colonel d'infanterie qui commande la mission d'instruction. Il m'a présenté ensuite avec de nombreux camarades au consul général de New York. Nous avons passé une partie de la matinée chez le contrôleur pour mettre nos papiers en règle. Je retournerai ce soir au bureau pour me faire avancer 100 dollars en prévision de mon prochain départ pour un camp de l'Ouest et je passerai au bureau de poste restante.

Je t'écris d'un joli salon attendant à la salle à manger de l'hôtel, une musique lente remplit l'atmosphère. Comme tu apprécierais tout ce luxe si tu étais ici, ma Charlotte bien-aimée, et il me semble que j'en jouirais mieux si je pouvais le partager avec toi.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

Washington D.C.

Dimanche 28 octobre 1917

Ma chère petite Charlotte,

[...]Nous ne sommes restés que deux nuits et un jour à New York. L'accueil est enthousiaste. La moitié de notre temps est consacré aux visites officielles et au règlement de nos comptes. L'autre moitié du temps nous visitons la ville.

Ce que j'ai vu de mieux c'est la Cité géante vue au coucher du soleil du milieu du pont de Brooklyn. C'est un spectacle grandiose et inoubliable. Déjà les fenêtres des grandes maisons s'allumaient et le port se couvrait de brume. On peut critiquer le manque de beauté architecturale de la plupart des constructions (et encore plusieurs sont fort belles) mais on ne peut pas contester la réelle beauté de l'ensemble. Évidemment cela ne ressemble pas à Notre-Dame de Paris et au Sacré-cœur. Cela ne rappelle pas non plus le pont de la tour de Londres ou Westminster Abbey. C'est quelque chose d'autre, de nouveau, inconnu jusqu'à ce jour, mais qui force notre admiration.

Washington D.C.

Samedi 27 octobre

Nous quittons New York pour aller à Washington , six heures de chemin de fer. Nos uniformes bleus remplissent la moitié du train.

Ce matin dimanche, présentation à notre chef le général Vignal, attaché militaire à l'ambassade française à Washington, puis visite à monsieur Tardieu, le Haut-Commissaire de la République française aux États-Unis, qui a la direction générale de toutes les missions françaises ici, civiles et militaires.

Dès que Monsieur Tardieu entendit mon nom, il me parla affectueusement de mon père qui fut confrère du sien. Déjà, le jour de mon débarquement à New York, pendant que je cherchais mes bagages sur le quai à la lettre T, à l'annonce de mon nom de Tommy Martin, je vis un inconnu s'approcher de moi. Je reconnus un Français, bien qu'il eût un peu un visage d'Américain. Il avait cette distinction de manières, cette affabilité fréquente chez les membres du barreau français. Il me dit :

« J'ai bien connu Monsieur votre père, j'ai été en même temps que lui avocat à la cour d'appel de Paris. Je m'appelle Allain, je suis ici chef du contentieux de... »

Ainsi, ma chère petite femme, en trois jours à peine que je suis arrivé sur cette terre étrangère, déjà deux fois des gens en place, au seul nom de mon père, me tendent la main et me souhaitent la bienvenue. Quel précieux héritage !

Je me rappelle qu'il y a huit ans, à mon premier voyage à New York, j'avais aussi trouvé sur le quai de débarquement Ziégler, un vieil ami de ma famille, qui m'avait piloté dans la grande ville, m'évitant toutes les difficultés et me donnant de précieux conseils, conseils qui valaient autant que les barres d'or que j'ai maniées pendant les quatre années suivantes.

A ce nouveau voyage, aussi difficile pour moi que le premier, je ne saurais te dire à quel point j'ai été ému d'entendre évoquer la mémoire de mon père.

Je suis un traditionaliste. Pour entreprendre des choses nouvelles, j'ai besoin de puiser ma force dans le passé. Je n'ai jamais engagé une affaire importante sans penser à mes parents, dont j'ai conservé le souvenir seulement, puisqu'ils ne sont plus là pour me donner conseil.

Et combien sérieuse est l'entreprise dans laquelle je suis engagé aujourd'hui ! Il s'agit d'enseigner dans une langue étrangère un métier qui n'est qu'accidentellement le mien à des hommes d'une race profondément distincte de la nôtre. Et cet effort colossal il va falloir le donner loin de ma famille, loin de ma femme chérie, loin de mes deux petits enfants, au moment où la patrie après trois ans de guerre terrible voit plusieurs de ses alliés faiblir lamentablement.

Quel cœur d'airain se sentirait sûr de lui ? Pour moi je mets ma confiance en Dieu qui ne m'a jamais abandonné. Je crois voir comme la bénédiction paternelle sur mon travail dans ces bienvenues qui me sont souhaitées en souvenir de mon père.

Il me faut encore une chose, ma chère petite Charlotte, ce sont de bonnes lettres de toi, ce sont tes lettres qui me soutiendront, qui m'aideront. Sois bien sûre que c'est dans tes lettres que je trouverai la moitié de ma force.

Une chose m'a fait grand plaisir. C'est que nos chefs en Amérique reçoivent notre mission de la même manière que je la concevais à Fontainebleau ⁵, alors que j'étais en si vive contradiction avec l'enseignement de l'école. On vient même de supprimer officiellement le mot d'instructeur. Nous sommes simplement des informateurs. Nous ne venons pas comme professeurs pour instruire, mais comme camarades pour raconter ce que nous avons vu.

Voilà qui correspond beaucoup mieux à mes idées et à mes capacités. Il me faudra répondre de mon mieux à une multitude de questions sur la guerre et sur la vie au front. Il faudra citer des faits et donner des chiffres ; veiller à ce qu'il n'y ait pas de contradiction entre mes camarades et moi ; enfin, il faudra faire une série de petites conférences, destinées à se terminer en causeries sur toutes les questions d'artillerie. C'est justement ainsi que je comptais opérer, et je suis bien content que l'on m'ait donné cette règle. Je me sentais absolument inapte à professer dans le style de Fontainebleau, et je me rendais compte que cela ne convenait pas du tout aux Américains.

New York est la ville d'affaires, imposante, puissante, mais Washington est la capitale de la république, d'une richesse et d'une élégance que je ne me rappelle pas avoir rencontrées dans aucune ville d'Europe.

⁵ JTM a effectué son service militaire en 1906/1907 comme sous-lieutenant de réserve au 1^{er} régiment d'Artillerie stationné à Bourges. L'école d'application de l'artillerie se trouvait à Fontainebleau.

Toutes les rues sont de belles et larges avenues bordées d'arbres. Beaucoup de maisons et tous les bâtiments publics ont un aspect artistique d'un goût très sûr. Washington n'est plus une ville à gratte-ciel, au contraire elle est largement étalée avec de nombreux parcs et squares.

Le plan de la ville est dû à un Français, un officier du génie né à Paris au milieu du XVIII^e siècle, le major L'Enfant dont je suis allé voir la tombe placée dans un site inoubliable. Le cimetière militaire est un grand parc sur une colline qui domine toute la ville. Il est fort beau, totalement différent des nôtres. Aucune idée de tristesse ; j'avoue que j'aime mieux au point de vue moral nos vieux cimetières de France, mais je ne peux m'empêcher d'admirer la beauté de celui-ci. A remarquer qu'il y a peu de croix sur les tombes. Ce doit être une coutume protestante, plutôt qu'une absence de religion.

Je suis allé à la messe à Saint-Matthieu, belle construction encore inachevée. J'y ai remercié le Bon Dieu qui nous a protégés, mes camarades et moi, pendant la traversée. Je lui ai demandé de veiller sur ma petite famille pour que je la retrouve en bonne santé à mon retour. Je lui ai aussi demandé de m'aider dans ma tâche pour que je rentre en France dans quelques mois avec d'habiles artilleurs américains qui hâteront la victoire des alliés.



Le 27 octobre 1917

Ma chère petite Charlotte,

Je t'écris d'un autre palace situé à Washington, la capitale fédérale, où nous sommes arrivés en groupe imposant cet après-midi.

Je n'ai trouvé aucune lettre à la poste restante de New York. Je pense que ta première lettre arrivera aux États-Unis seulement lundi prochain. Je ferai suivre mon courrier au camp où je vais être envoyé dans trois jours. Ce sera peut-être dans l'état de Iowa près d'une ville qui porte le nom d'apparence française de Des Moines. Le camp s'appelle Camp Dodge, mais tout cela n'est pas encore certain.

On nous fait partout un accueil très aimable. Je serre affectueusement des mains inconnues et j'ai le plaisir de voir ma photographie dans les journaux.

Il fait ici un temps très doux, plutôt chaud. Le train était très confortable, sauf les secousses désagréables chaque fois que l'on serre les freins.

Nous allons consacrer dimanche, lundi et mardi à des visites officielles. Je jouis de mon mieux de mes derniers jours de vie de luxe en pensant que l'Iowa (prononcez Aiooua) doit être moins confortable. La petite ville de Fort Dodge comptait 15 000 habitants en 1905.

J'ai choisi le sous-officier qui m'accompagnera. Il s'appelle Carrel, c'est un Lyonnais, cousin du fameux docteur Carrel de New York. (L'homme qui a changé les pattes de deux chiens blanc et noir). Carrel m'a déclaré qu'il me suivrait n'importe où. Il y aura avec nous quatre autres officiers français et quatre sous-officiers. Plusieurs sont déjà au camp depuis quelques semaines.

Je te quitte pour aller dîner dans une salle superbe, aux sons harmonieux d'un petit orchestre.

Mille bons baisers de ton Jeanny.

Ma chère petite Charlotte

Tu vois que l'hôtel Powhatan possède du joli papier, tu peux voir aussi que cet hôtel triangulaire est à l'intersection de trois rues :

1°) l'avenue de Pennsylvanie

2°) la rue 18 (eighteen)

3°) la rue H

N.W. veut dire que nous sommes ici dans la partie nord-ouest de la ville, enfin D.C. veut dire que la ville de Washington est dans le district de Columbia. Rien n'est plus simple que de comprendre toutes ces lettres et ces chiffres, il suffit qu'on vous les ait expliqués une fois. Les rues A, B, C, D etc. vont de l'ouest à l'est et les rues 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, etc. vont du nord au sud. Enfin les avenues vont en diagonales en partant des grandes places. Les avenues portent le nom des états.

Tout ce système est très facile à retenir, mais il donne lieu à quelques bizarreries : par exemple ce matin je suis allé me présenter au War Collège (école de guerre). Sais-tu comment s'appelait mon tramway ? Ne cherche pas à deviner. Il passait entre la quatrième et la cinquième rue, on l'a appelé le tramway de la rue quatre et demi. Cela nous fait sourire, mais c'est d'une logique impeccable.

Je couche seulement à l'hôtel Powhatan, mais j'ai trouvé un restaurant beaucoup moins cher à l'Army and Navy club, Cercle militaire de la ville, où je suis très convenablement nourri pour deux dollars par jour.

Il y a dans cette vie américaine des choses bien pratiques. Par exemple j'ai donné mon linge à laver à 9 heures du matin, on me le rendra ce soir à 7 heures ; tout est fait le jour même, sans supplément.

Nous sommes invités à prendre le thé ce soir à 5 heures trente à l'ambassade de France. Après le dîner je suis invité à une soirée au Cosmos Club qui est, m'a-t-on dit, le principal cercle scientifique américain.

Il faut aussi que je te raconte ma visite au magasin Kodak où j'ai porté mes pellicules à développer. La demoiselle en lisant mon nom m'a déclaré : very good name, very good name. Vous avez un nom très bien. Elle me fit son plus gracieux sourire en me disant que mon nom était tout à fait américain et very good. Je crains seulement que mes photographies ne soient pas very good.

Au revoir, ma petite Charlotte bien-aimée, je t'embrasse bien tendrement, ainsi que mon petit Abel et ma petite Marie-Rose. J'attends avec impatience la désignation officielle de mon camp pour y faire suivre ma correspondance et recevoir enfin de vos nouvelles.

Ton Jeanny.

Jusqu'à nouvel avis, tu peux écrire à la poste restante de New York City.

Hier après-midi, nous sommes allés prendre le thé à l'ambassade de France où Monsieur et Madame Jusserand nous ont reçus très aimablement. L'ambassadeur nous a dit qu'il comptait sur nous pour l'aider à représenter la France dignement.

Après dîner, nous étions invités au Cosmos Club, qui paraît un cercle scientifique particulièrement distingué. Je ne connaissais que quelques compatriotes et je me promenais seul dans les salons en admirant les peintures quand trois Américains m'environnèrent. Échange de cartes de visite. Puis les inévitables questions :

Combien croyez-vous qu'il y ait d'Américains sur le front français ? Avez-vous été à Verdun ?

Puis une question nouvelle :

Combien d'Allemands avez-vous tués ? Il est difficile de répondre. J'assure seulement que trois fois j'en ai vus emporter en civière, mais j'espère en avoir descendus davantage. A ces mots, le brave capitaine Anthony F. Lucas me serre dans ses bras avec enthousiasme. Son fils unique est en France dans l'armée américaine, il espère qu'il tuera aussi beaucoup de Boches.

M. Godfrey M.S. Tait, son ami, apprenant que je pars prochainement pour le camp Dodge près de la ville de Des Moines dans l'Iowa, me donne une carte d'introduction pour le maire de Des Moines. Monsieur Tait est membre de la federal Trade Commission. Il était récemment en tournée dans l'Iowa pour inspecter les mines de charbon au nom du gouvernement.

Il y aurait pour moi des connaissances précieuses à faire au Cosmos Club, mais je me sens las, et après avoir serré la main de Messieurs Lucas et Tait je m'en vais me coucher.



Dépôt de gerbe sur la tombe de Washington.

Mercredi 31 octobre 1917

Ma chère petite Charlotte,

Comme j'aurais aimé que tu fusses avec moi cet après-midi. Nous sommes allés en bande une cinquantaine d'officiers porter une gerbe de fleurs sur la tombe de Washington à Mount Vernon. Nos camarades mariés, ceux qui ont fait traverser l'océan à leur femme, avaient amené leurs femmes.

Tu ne peux pas imaginer un site plus charmant que ce parc, vieille propriété de famille de Washington. C'est un parc immense formé de grandes pelouses et de bouquets d'arbres dispersés sur une série de mamelons. Au bas de la propriété coule le Potomac, fleuve plus important que la Seine. La maison XVIIIe siècle est d'un style agréable ; placée au sommet de la propriété elle possède une vue splendide sur la vallée. C'est une maison bourgeoise, mais d'une bourgeoisie très affinée où l'on sent de vieilles habitudes aristocratiques. On a conservé à l'intérieur de la maison un ameublement du temps, et beaucoup de meubles ont appartenu à Washington lui-même. J'ai vu aussi ses cantines militaires, le lit où il est mort, la chambre où fut reçu La Fayette.



Les tombes de Washington et de sa femme sont dans un joli coin du parc mieux ombragé que le reste, où lui-même avait choisi son emplacement et rassemblé les matériaux nécessaires à un très modeste monument. On devine qu'il voulait dormir chez lui tranquillement son dernier sommeil. Il ne se souciait pas de posséder un tombeau gigantesque et devait redouter à ce point de vue l'admiration de ses compatriotes. Effectivement on lui a dressé dans Washington un monument énorme, un obélisque de 200 m de haut. J'y suis monté hier par l'ascenseur. Parfaitement, il y a un ascenseur, il y a même une salle d'attente chauffée au rez-de-chaussée et par les petites fenêtres du haut j'ai vu un panorama grandiose. L'obélisque est superbe mais combien davantage j'ai aimé Mont Vernon. Tu aurais été charmée par les couleurs d'automne répandues sur les bois. La petite colonnade qui entoure la pelouse devant la vieille habitation est élégante et assez simple à la fois pour qu'on ne lui trouve aucune prétention. Les communs sont ceux d'une grande propriété isolée où l'on vit par ses propres ressources. L'église et le village le plus voisin sont à 17 km. La plantation était une véritable propriété seigneuriale.

C'est un pays très chaud en été. Les mulâtres sont très nombreux par ici et l'hiver est aussi froid qu'en France. J'ai pris quelques photos que l'on développera demain, et je t'ai déjà envoyé une vingtaine de photos de ma traversée. Ne manque pas de me parler dans tes lettres des photos. Si tu ne les recevais pas, je les ferais retirer et je t'en renverrais une autre collection.

Je te quitte pour aller dîner à l'Army and Navy Club (cercle militaire) et je tâcherai d'aller voir une pièce de théâtre avant de me coucher.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que mes deux bébés.

Ton Jeanny.



Devant la maison de Washington, trois fiers lieutenants d'infanterie et l'auteur (JTM premier à gauche).

Hôtel Powhatan Washington D.C.

1^{er} novembre 1917

Ma chère petite Charlotte,

Je t'ai donné trop tôt mon adresse au Camp Dodge, voici que tout est changé au dernier moment, je suis nommé au :

Camp Sherman. Chillicothe. Ohio - États-Unis.

Pour le cas où tu m'aurais déjà écrit au camp Dodge, je ferai suivre mes lettres au camp Sherman. Le changement de la dernière heure est dû à ce qu'il n'y avait que des lieutenants français au camp Sherman et que l'on a voulu qu'il y ait au moins un capitaine.

Me voici donc passé chef d'un groupe composé de cinq officiers et cinq sous-officiers (artilleurs, sapeurs, grenadiers, mitrailleurs). C'est une assez sérieuse responsabilité d'autant plus que je ne connais pas du tout mes subordonnés. Notre petite mission est attachée à la 83e division de l'armée nationale. Nous n'avons pas le titre d'instructeurs mais celui d'advisors, ce qui signifie conseillers.

J'ai passé hier soir quelques heures intéressantes au théâtre, j'ai beaucoup deviné, mais j'ai compris très peu de choses. Les acteurs et actrices jouaient très bien une comédie vaguement imitée de Primerose. J'étais débordé par la vitesse des paroles. Heureusement que les gestes et les situations se comprenaient d'eux-mêmes.

Aujourd'hui, je fais mes malles et demain je quitterai Washington pour Chillicothe. Tu trouveras le nom sur la carte que je t'ai laissée, à 2 cm et demi au sud du lac Érié près de Cincinnati.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

Ma chère petite Charlotte

J'ai quitté ce matin l'hôtel après avoir fait enregistrer mes bagages pour Chillicothe (opération que l'on peut faire de l'hôtel même). Je t'écris du Cercle Militaire où je viens de déjeuner et je vais prendre le train dans deux ou trois heures. Je te répète mon adresse pour plus de sûreté :

*Capitaine Tommy Martin
Mission militaire française
Camp Sherman
Ohio
États-Unis*

Je n'ai aucune idée préconçue sur Chillicothe Ohio. C'est paraît-il une petite ville de 15 à 20 000 habitants, très active et prospère, au centre d'un pays agricole. Le camp Sherman serait à 4 ou 5 km de la gare de Chillicothe et cette gare est à 3 heures de train de Cincinnati, la grande ville de l'Ohio.

Je dois arriver à Chillicothe vers 6 heures du matin après avoir passé la nuit en chemin de fer. J'ai retenu une couchette inférieure, mon sous-officier Carrel occupera la couchette au-dessus. Je suis accompagné en outre par deux lieutenants d'infanterie, un sous-lieutenant du génie et trois sous-officiers dont on m'a dit le plus grand bien.

J'ai visité ce matin le Capitole de Washington, très beau palais qui contient la chambre des députés et le Sénat. J'ai visité aussi la bibliothèque dite : Library of the Congress, qui est le plus riche monument que j'aie vu en Amérique. Les visiteurs qui suivaient le même itinéraire que moi me témoignaient leur sympathie d'une façon extrêmement touchante. Un vieux monsieur entre autres vint vers moi, tâta longuement mon uniforme, s'informa de savoir s'il était assez chaud. Il me dit avec émotion qu'il avait porté lui aussi un uniforme bleu, pareil au mien, il y a 50 ans, quand il servait dans l'armée sudiste. Les dames me répétaient en français les explications que le guide donnaient en anglais, dans la crainte que je n'aie pas tout compris. Tous me demandaient :

« Comment trouvez-vous notre pays et notre capitale ? Savez-vous que c'est un Français qui l'a dessinée ? »

Ce à quoi je répondais très sincèrement : « La première impression de l'étranger en arrivant chez vous c'est qu'ici tout est grand, les monuments, les rues, les paysages eux-mêmes, tout est grand et hors de proportion avec ce que nous avons coutume de voir en Europe. Quant à la ville de Washington, elle est d'une rare beauté et je suis fier que ce soit un Français qui en ait fait le plan. »

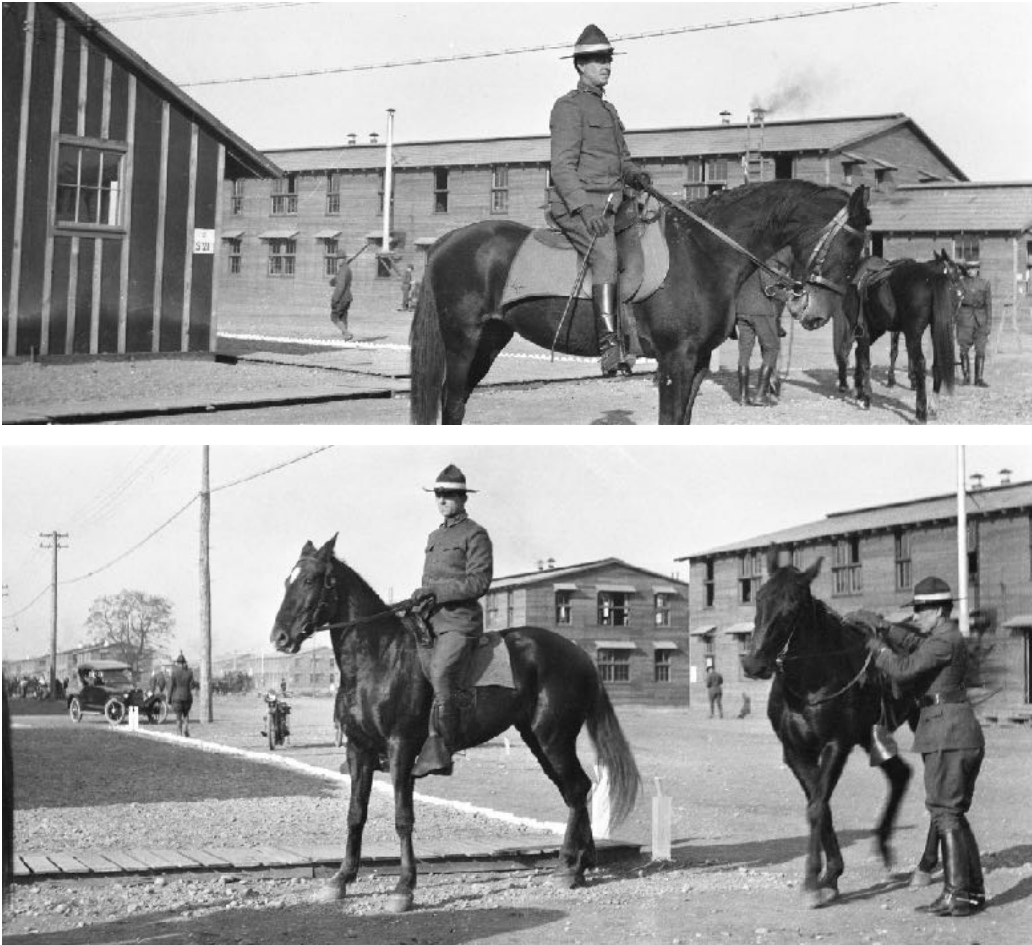
On ne peut s'empêcher d'être ému en voyant la sincérité de la reconnaissance que les Américains éprouvent pour les Français de La Fayette. Toujours ce nom de La Fayette revient sur leurs lèvres quand ils nous parlent. Nous n'avons pas oublié 76 disent-ils (1776), ni ce que La Fayette et ses compagnons ont fait pour nous. Les portraits de La Fayette sont toujours mis en place d'honneur près de ceux de Washington.

Au revoir ma petite Charlotte bien-aimée, je t'embrasse très tendrement ainsi que mon petit Abel et ma petite Marie-Rose, que le bon Dieu veuille sur vous et sur moi.

Ton Jeanny.

Arrivée au camp.

Camp Sherman : deux photos du Colonel Ashburn, Cdt le 324 th HFA USNA.



Camp Sherman
Chillicothe (Ohio)

Le 6 novembre 1917

Ma chère petite Charlotte,

On nous avait prévenus que nous serions bien reçus, mais l'accueil a dépassé tout ce que nous pouvions imaginer. Nous sommes superbement installés, avec certains raffinements bien américains (comme la glacière et le téléphone dans la cuisine). Mais ce qui m'a profondément touché, c'est la profonde sympathie que le seul nom de France éveille dans tous ces cœurs.

Me voici au travail avec les artilleurs et tout de suite on m'a fait parler devant les officiers des trois régiments d'artillerie réunis. J'avais eu seulement quelques heures pour me préparer. Une bonne automobile vint me chercher après le dîner et me conduisit chez le colonel Ashburn, commandant la brigade, qui me présenta sur l'estrade d'une grande salle de réunion. Il y avait là 150 officiers américains qui entonnèrent la Marseillaise à notre arrivée, l'un d'eux les accompagnait au piano. Cela était fait si gravement et si cordialement à la fois que je ne pouvais m'empêcher d'être ému.

Pendant une heure je parlais à mes nouveaux camarades dont la plupart n'ont encore jamais vu un canon. Les auditeurs avaient beaucoup de questions à me poser et c'était là le plus difficile, car il m'était plus facile de me faire comprendre que de comprendre les questions qu'on me posait, mais grâce au colonel Ashburn qui sait un peu le français, tout a bien marché.

Ce matin je suis allé voir creuser les hommes qui font déjà des travaux de position de batterie. Il règne dans toute cette jeunesse un enthousiasme et une bonne volonté splendides avec lesquels on doit faire de grandes choses.

Merci bien de tes deux premières lettres qui m'ont enfin apporté de tes nouvelles. Je suis bien content que ton frère Jean et Jacques Rabut t'aient procuré quelques bonnes distractions. Pour moi je n'ai pas encore eu de vraies

distractions, j'ai trop à faire, c'est quelque chose d'effrayant que de créer dix-huit batteries en ne partant de rien. Il n'y a qu'en Amérique que l'on tente une telle entreprise.

Je t'embrasse mille fois tendrement, ma petite femme chérie, ainsi que mes deux bébés, je ne les oublie pas et j'ai déjà mis le portrait d'Abel à la place d'honneur dans ma chambre.

Ton Jeanny.

*Camp Sherman
Chillicothe (Ohio)*

Mercredi 7 novembre 1917, 9 heures 30 du soir

Ma chère petite Charlotte,

Cette fois-ci je suis bien lancé, j'ai passé la matinée au milieu de canonniers en train de construire une batterie. En quelques mots je leur ai expliqué les principes du camouflage. Un rayon de soleil qui est venu créer des clairs et des ombres m'a facilité la tâche. Et admire cette promptitude de l'esprit pratique américain :

Je leur ai dit : « Si vous mettiez une vingtaine de tiges de maïs au-dessus de cette tranchée, elle deviendrait invisible pour une photo d'avion ». Je n'étais pas retourné depuis deux minutes que les canonniers avaient couru au champ de maïs voisin, ils rapportaient une centaine de tiges de maïs dont ils recouvraient la tranchée, et tous, non seulement les officiers, mais jusqu'au dernier des soldats avaient compris grâce à l'exécution du mouvement que je n'avais pas pensé moi-même à réaliser. Ils m'avaient pris au mot et au lieu d'un vague conseil entré par une oreille, sorti par une autre, tous conserveront le souvenir de la tranchée noire masquée par les maïs blancs.

Cet après-midi, revue du 324^e régiment d'artillerie lourde, j'ai dû être photographié une cinquantaine de fois.

Ce soir j'ai assisté à une réunion militaire, une sorte de fête musicale avec un discours remarquable pour expliquer aux soldats la situation européenne, la défaite de l'Italie et la nécessité pour eux Américains de se hâter à prendre une part de plus en plus effective à la guerre. J'ai dû monter sur l'estrade où l'on m'a exhibé au milieu d'un torrent d'applaudissements. Je pensais alors à toi, ma petite femme bien-aimée. Dès que le silence se fût fait, je pris la parole pour dire aux soldats, presque tous artilleurs, combien j'étais heureux d'être devenu membre de la 83^e division, la division de l'Ohio. J'étais ici pour travailler, étudier avec eux, de façon à pouvoir au printemps traverser l'Atlantique avec eux, pour traverser ensuite le Rhin avec eux, et vaincre avec eux. Et naturellement nouveau tonnerre d'applaudissements.

Je ne sais pas ce qu'il faut admirer le plus, la valeur des grands chefs et de l'élite des dirigeants, ou bien la soif d'apprendre des jeunes officiers, ou bien la bonne volonté enthousiaste de l'homme de troupe. Quant aux civils ils sont épatants, ils donnent l'argent à pleines mains. Hier soir en une seule réunion à Cleveland, non loin d'ici, on a réuni 1 million de dollars pour le confort du soldat américain dans les camps de France et d'Amérique. C'est le premier des 35 millions nécessités par cette œuvre civile, qui s'ajoute bien entendu à ce que fait déjà l'autorité militaire. Cette nation fera certainement de grandes choses.

Je t'embrasse bien fort ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.



Camp Sherman, vu de ma fenêtre.

Camp Sherman
Chillicothe (Ohio)

Mercredi 7 novembre 1917, 10 heures du soir

Ma chère petite Charlotte,

Veux-tu que je te décrive mon installation. Je suis installé dans une grande et belle salle à manger bien chauffée par deux grands radiateurs à la vapeur. Par la porte ouverte de la cuisine, j'aperçois le superbe fourneau sur les destinées duquel veille un nègre, un cuisinier nègre splendide flanqué d'un serveur nègre non moins splendide. Nous avons aussi un ordonnance chinois, mais il n'était pas assez malin, on l'a remplacé par un ordonnance blanc qui me paraît lui être trop malin.

Au même étage (rez-de-chaussée) est la salle de douches où je vais passer tout à l'heure avant de me coucher, car le matin je n'ai jamais le temps de passer à la douche.

Au premier étage sont nos chambres à coucher. Mes trois camarades, deux lieutenants d'infanterie et un sapeur sont montés se coucher. Nous avons chacun une jolie petite chambre, bien chauffée. Ce pays-ci a des nuits glaciales et des journées brûlantes (même en novembre). Notre maison est très grande, elle contiendra, je pense, en outre des officiers français, une mission de cinq officiers anglais déjà annoncés, et tous les officiers étrangers de passage ici. On est pour nous d'une amabilité inqualifiable. On nous conduit en auto à droite et à gauche, et on m'a offert un cheval, mais je ne sais pas quand je pourrai le monter.

Il y a encore des chances pour Jacques Rabut⁶. Toutes les places ne sont pas encore occupées, ici il manque le cinquième officier, un officier du génie pour les travaux de fortifications de campagne, mais peut-être est-il en train de traverser l'Atlantique.

Il y a ici un travail de militaire splendide à réaliser, et quelle joie de travailler dans un si beau terrain. Comme j'aurais voulu que tu fusses là, ma Lotte aimée, quand je parlais ce soir aux canonnières du 322^e régiment d'artillerie. Je voudrais que tu les entendes chanter en chœur :

« O-hayo ! O-hayo ! Que tes collines répètent notre cri. Nous sommes ici pour vaincre ou pour mourir ! »

Et un autre chant moins solennel, mais plus gai :

« Cachez vos soucis au fond de votre musette, souriez, souriez, souriez. »

Ce ne sont pas seulement les soldats qui chantent, mais les officiers jusqu'aux généraux. Je n'ai pas rencontré Cosson sur la Touraine. Je suis bien content que tu fasses le portrait de Gérard Guibert.

Je t'embrasse bien fort ainsi que nos bébés. Donne-moi toujours de leurs nouvelles en détail.

Ton Jeanny.

Camp Sherman
Chillicothe (Ohio)

Vendredi 9 novembre 1917

Ma chère petite Charlotte,

Les mauvaises nouvelles que nous recevons de Russie et d'Italie ne nous découragent pas. Elles nous convainquent davantage de la nécessité d'armer rapidement ces belles divisions américaines pour qu'elles arrivent à la rescousse au printemps prochain.

J'ai assisté aujourd'hui à la présentation du drapeau du 324^e régiment d'artillerie lourde : cérémonie imposante, et j'ai été frappé de la régularité du défilé, qui aurait pu servir de modèle à bien des régiments d'artillerie français. En moins de deux mois, ces civils ont été transformés en soldats. Il faut maintenant que nous en fassions des artilleurs.

J'assiste actuellement avec grande attention aux premières leçons de tir données aux jeunes officiers par les colonels et les commandants qui viennent de l'armée régulière. Les méthodes sont très bonnes, mais je crois pouvoir

⁶ Jacques Rabut est le cousin germain de Charlotte

rendre service en y ajoutant quelques renseignements sur la présente guerre, dans laquelle le cas habituel est assez complexe : une batterie dans un creux n'ayant aucune vue et un point d'observation très éloigné, latéral, ayant peu de vue. Cela ne ressemble pas aux tirs habituels de polygone, ni même à l'artillerie ancienne dans laquelle les canons couronnaient les crêtes.

Quel riche pays que cette Amérique et quelle généreuse hospitalité nous y trouvons. On a mis une auto à notre disposition. Je viens de visiter avec admiration notre cuisine. Rien n'y manque. La glacière bien garnie de glace contient un énorme jambon. Il y a une réserve d'œufs incalculable, un tonneau de farine, un tonneau de sucre en poudre, je parle de tonneau pas de tonnelets, des conserves de tomates (Angel ⁷ que n'es-tu là ?), du lait concentré pour un temps illimité. Il y aurait là de quoi soutenir un siège.

Je reçois en moyenne deux invitations par jour. Je m'excuse toujours en remerciant vivement, et en souhaitant être un peu plus libre dans quelques semaines. Je n'accepte que les invitations qui peuvent rentrer dans le cadre de la mission, car c'est pour nous un devoir de montrer l'uniforme bleu en public.

Hier soir nous sommes allés prendre le thé chez le général Glenn, commandant la 83e division. Je commence à connaître quelques-unes des femmes d'officiers, mais il n'y avait pour ainsi dire pas de jeunes filles, excepté les deux filles du général. Ce qui me gêne le plus dans ces réunions, c'est qu'à cause du bruit général je n'entends pas bien ce qu'on me dit en anglais, et je réponds de travers ou bien il me reste la ressource du sourire béat, qui répond à tout.

Le 324e régiment d'artillerie lourde, celui dont je fais pratiquement partie, a un chapelain catholique (un quart des chapelains de l'armée américaine est catholique) et le régiment a environ 35 % de catholiques. Je lui ai demandé où il disait sa messe et je compte y aller dimanche matin. Cela a paru le toucher beaucoup. Il m'a même demandé s'il y avait des catholiques en France !!!

Il nous est arrivé un petit accident hier : mon sous-chef mécanicien Carrel s'est donné un effort au ventre en déclavetant un canon américain. Il en a pour plusieurs semaines à l'hôpital. Je suis allé le voir ce matin. Il avait beaucoup de fièvre. Voilà la moitié de mon effectif d'artilleurs devenu indisponible.

Je viens d'autoriser les deux adjudants d'infanterie à aller à Dayton, la patrie de Wilbur Wright ⁸, pour un match de boxe demain soir. Je pense que cela sera pour eux une distraction agréable et ce sera en même temps une occasion de participer à une saine propagande. Le plus beau type de propagandiste que j'aie vu jusqu'ici est un pasteur protestant de Cleveland, celui qui a trouvé 1 million de dollars en une seule journée. C'était vraiment un type d'élite et un orateur remarquable. Il y a aussi dans l'armée américaine une série d'officiers supérieurs instruits qui constituent une tête précieuse pour cette armée où tout est à créer. Je suis persuadé qu'avec de tels hommes nous ferons de grandes choses, et nous essayerons de les faire vite.

Ma petite femme bien-aimée, il n'y a qu'une chose qui me peine, c'est de te sentir si loin de moi, de ne plus voir, ni entendre mes deux bébés, je voudrais les entendre, même pleurer. Je vous embrasse tous de tout cœur, priant Dieu qu'il veuille sur ma petite famille.

Ton Jeanny.

Abel TM, 3 ans, "écrivain" à son papa.

Croquis réalisé par sa maman, Charlotte TM. 1917

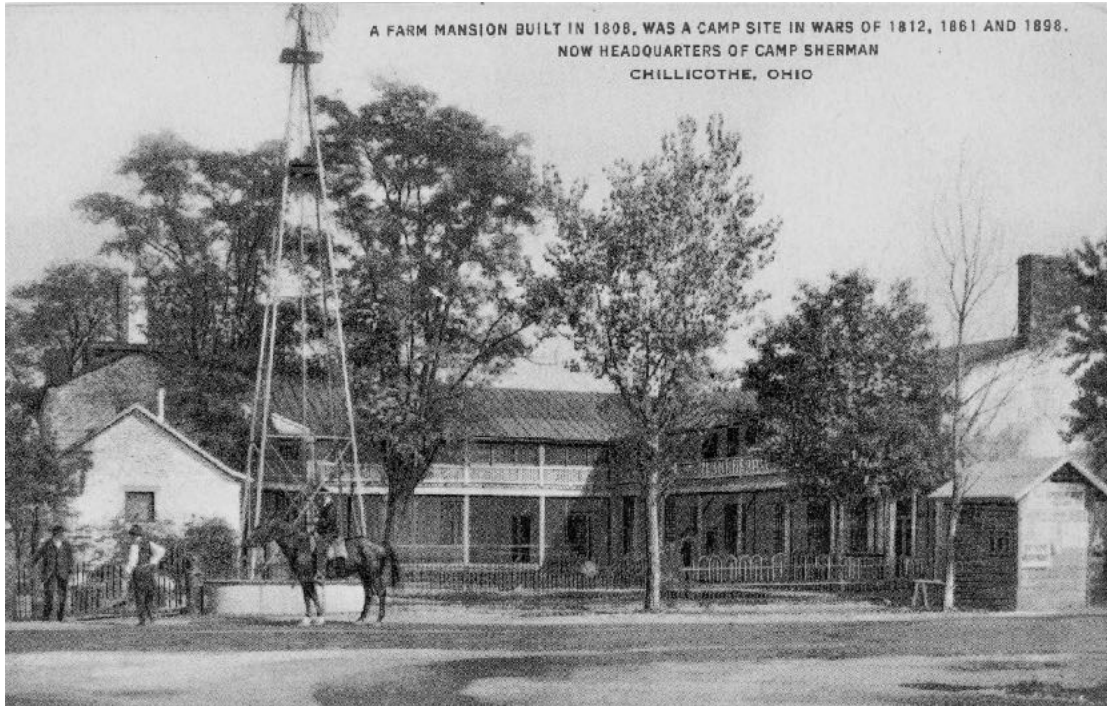


⁷ Angel est le jardinier de Peñarroya (Espagne).

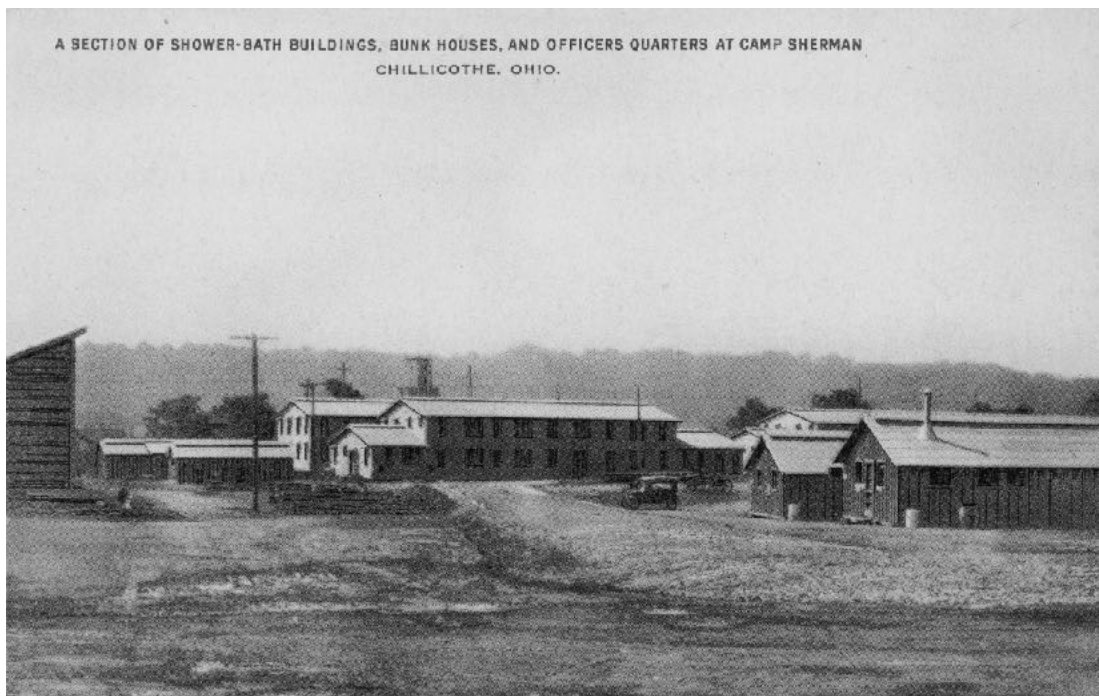
⁸ Orville Wright (19 août 1871- 30 janvier 1948) et Wilbur Wright (16 avril 1867 - 30 mai 1912) sont des pionniers américains de l'aviation.

Camp Sherman.

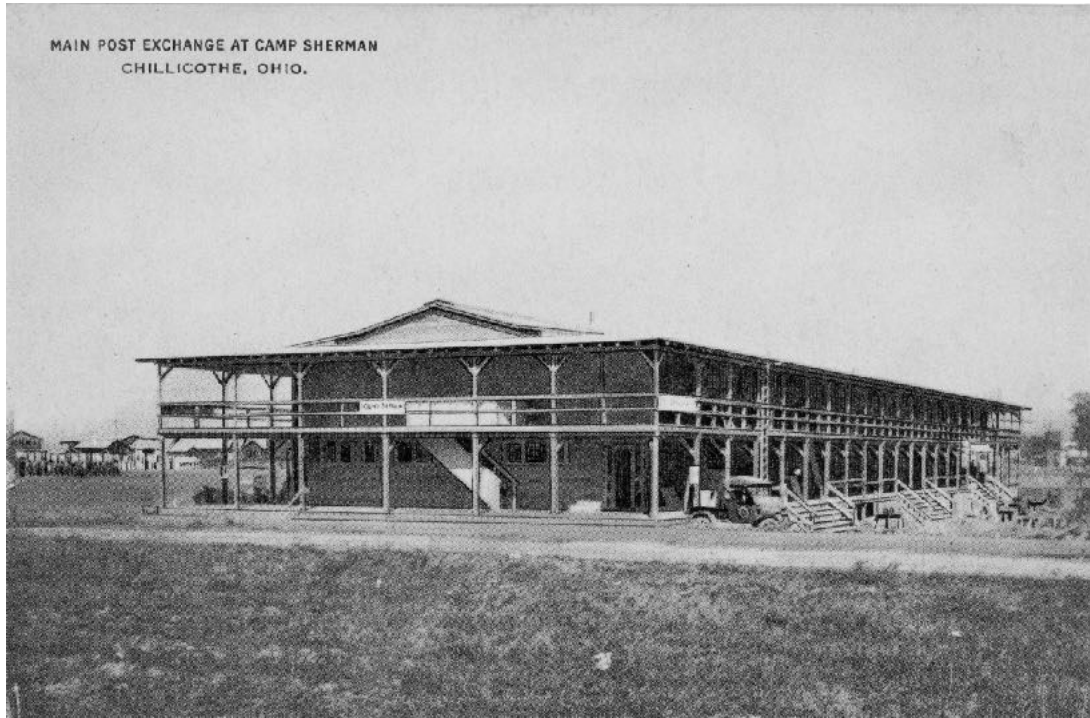
Cartes postales annotées par Jean TM.



Quartier général de la 83^{ème} division. C'est une ancienne ferme qui a une centaine d'années. Cela paraît ici une antiquité prodigieuse. Le reste du camp est en bois et tout a été construit en moins de trois mois.



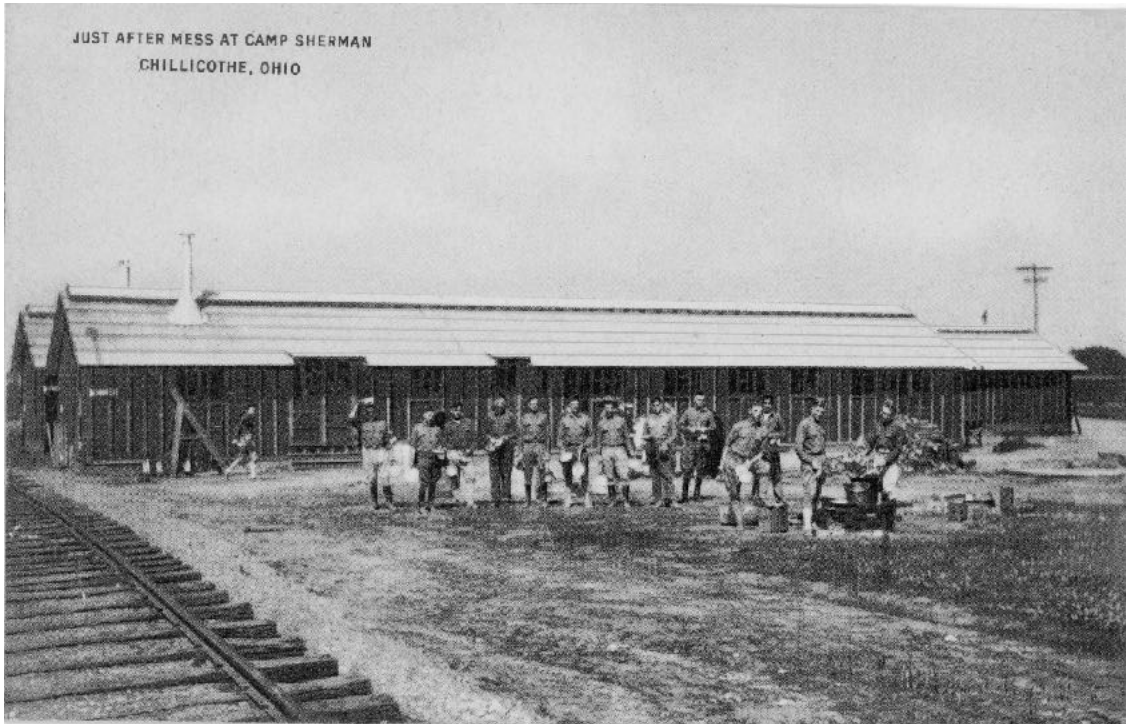
Tout le camp Sherman est heureusement installé : lumière électrique, chauffage à la vapeur, eau chaude, eau froide, douches, water-closet hygiéniques et tout-à-fait modernes. L'installation des cuisines avec glacière et fourneau est une vraie merveille.



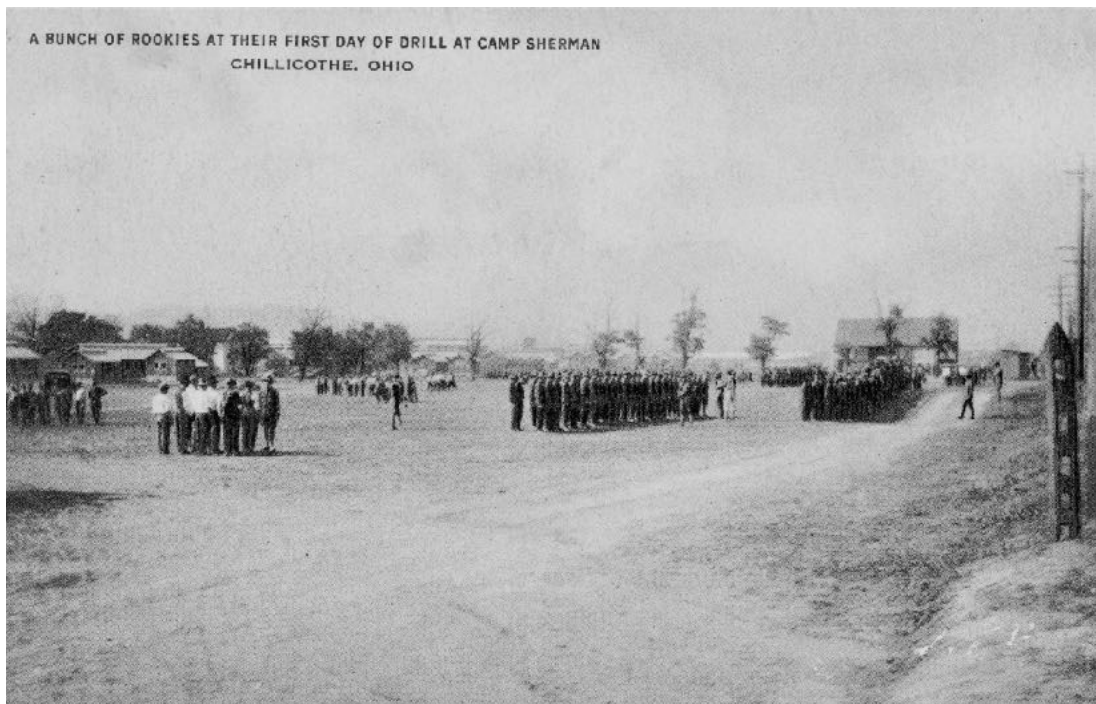
Ce bâtiment est un grand magasin où nous pouvons acheter tout ce qui est nécessaire au soldat à des prix raisonnables. Il y a un coiffeur, un tailleur, un cireur de bottes, un bureau de télégraphe, une marchande de journaux, toutes sortes de petit bazar et au premier étage un grand restaurant. On construit à côté un hôtel pour les familles des soldats.



Y.M.C.A. Young Men Christian Association. C'est une société dévouée aux jeunes soldats qui veille sur leur moral autant que l'administration veille sur leur physique. Ils trouvent là une salle de jeux, des livres, du papier à lettres, mille choses gratuites, un vrai petit home.

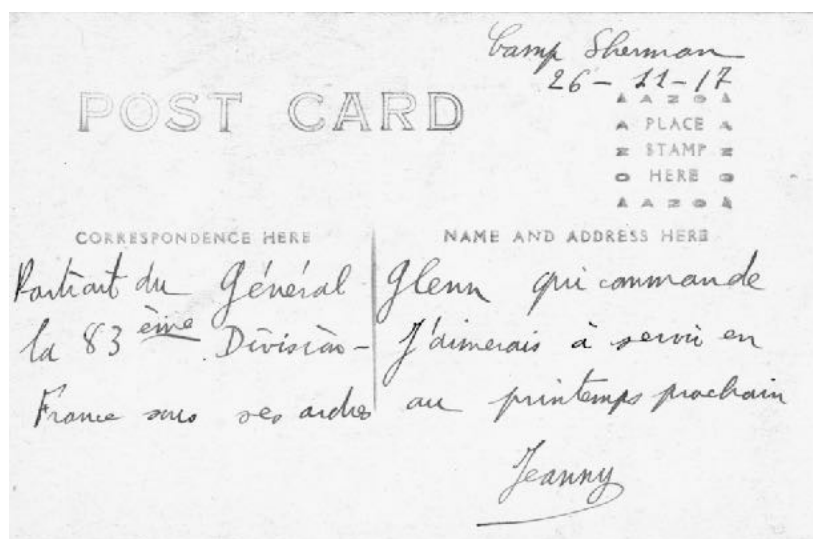


La vie militaire au camp Sherman est très familiale. Plusieurs heures sont consacrées chaque jour aux jeux. Les familles viennent souvent assister aux parades et aux manoeuvres.



La manoeuvre à pied joue un grand rôle dans l'éducation du soldat américain. C'est à elle que l'on doit la transformation rapide des recrues en vrais soldats. Ils commencent à manoeuvrer avant d'avoir des armes ou même un uniforme.

Conférences.



Camp Sherman
Chillicothe (Ohio)

Le 12 novembre 1917

Ma chère petite Charlotte,

Je ne veux pas rester encore un jour sans t'écrire, mais je ne t'en dirai pas long ce soir car je me sens bien las. Ce matin j'ai visité des emplacements de positions de batteries, les premiers travaux de terrassements des artilleurs lourds américains. Ils font très bien, ils ont même tendance à faire trop grand.

Après déjeuner je suis allé assister à une grande revue de toute la 83^e division. C'était très bien, surtout si on considère qu'il n'y avait là que des recrues, que les officiers n'ont pas six mois de service, et que les derniers soldats arrivés n'ont encore ni armes, ni uniforme. Le régiment nègre qui fermait la marche, avait une fière allure. J'étais très bien placé dans une auto de l'état-major, entre Madame Wood, mère du sous-chef d'état-major, et mademoiselle Glenn fille du général de division.

La major Wood était élève à l'école des Beaux-Arts à Paris au moment de la mobilisation. Il prit part dans les troupes françaises à la bataille de la Marne, puis il s'engagea dans les troupes anglaises. Il gagna la Croix militaire britannique et fut blessé à Arras. Le major Wood parle très bien français. La sympathie qu'inspire notre pays est plus grande encore que je ne pensais, car sa mère m'a assuré que tant dans les rangs français que dans les rangs britanniques, il y avait près de trente mille Américains qui avaient été sur notre front, la majorité d'entre eux dans les rangs canadiens.

Mademoiselle Glenn ne perdait pas des yeux son fiancé, le capitaine Garfield, du 322^e d'artillerie qui faisait belle figure sur un cheval superbe. Garfield est le petit-fils du président de la République qui fut assassiné en 1881.

Je dois parler demain après-midi devant les officiers de la brigade d'artillerie, environ 180.

Je t'embrasse bien fort ainsi que nos deux bébés.

Ton Jeanny.

Nous avons ce soir donné un petit dîner pour remercier deux lieutenants d'état major de leurs amabilités. Cela a été connu et après dîner il nous est venu une demi-douzaine d'autres officiers que nous avons reçus de notre mieux.

Camp Sherman
Chillicothe (Ohio)

Le mercredi 14 novembre 1917

Ma chère petite Charlotte,

L'excellente Miss Sproat est venue me voir au camp. Car les dames entrent dans les camps américains. La bonne vieille demoiselle m'apportait un beau livre d'images indiennes pour Abel. « Pour le petit fils d'un soldat français » a-t-elle écrit naïvement sur l'enveloppe. Miss Sproat est la dame chez qui j'ai déjeuné le lendemain de mon arrivée à Chillicothe. C'est même la seule invitation que j'aie acceptée. Depuis j'ai été si occupé que j'ai dû décliner de très nombreuses invitations dans les familles militaires, car je ne pourrais plus faire mon service. Je suis déjà débordé, et il m'a semblé ce matin, en me regardant dans la glace, que le nombre de mes cheveux blancs augmentait d'une façon inquiétante.

Je te serais bien reconnaissant de m'envoyer par la poste quelques bons livres français qui puissent faire plaisir à Miss Sproat. Elle voudrait lire « Le crime de Sylvestre Bonnard » d'Anatole France. Envoie moi aussi L'abbé Constantin de Halévy et un ou deux autres livres français qui te paraîtront bien. Je ne vois pas pour le moment de meilleure propagande que de faire lire du français par ceux qui savent un peu notre langue.

La conférence que je devais faire hier a été remise à ce soir. Cela m'a permis de mieux préparer mon sujet « Liaison entre l'artillerie et l'infanterie dans la division » .« Positions des régiments, groupes et batteries. Positions des postes de commandement et des observatoires sur le front défensif d'une division ». C'est un exercice pratique sur la carte, c'est tout simple, tout modeste, mais il faut penser que bien des jeunes officiers ici n'ont pas l'habitude de lire les cartes. Ils me regardent avec étonnement quand je leur répète :

« Un artilleur lourd, c'est un homme avec une carte ». Ils voudraient détruire tous les Boches d'un seul coup, mais ce n'est pas si facile que cela. Il faut d'abord travailler sur la carte.

J'espère avoir aujourd'hui des nouvelles de France. Je voudrais bien savoir comment vont mes petits enfants. Bien souvent je pense à eux et à ma femme bien-aimée. Tu ne sais pas, ma Lotte aimée, combien les cris d'Abel et de Marie-Rose me manquent. Heureusement je suis trop occupé pour avoir le temps d'attraper la nostalgie.

Je vais t'envoyer les photos que j'ai faites à Mont Vernon dans le parc de Washington. Je t'envoie aussi le livre de Miss Sproat pour Abel et des images de Chillicothe.

Nous sommes tellement gâtés ici que nous serons obligés de faire des cadeaux en remerciement. Veux-tu y penser ? Je crois que le mieux pour nous serait d'offrir des petits objets bien français, ou des dessins ayant bon goût, bon style, pouvant figurer sur un bureau ou sur les murs d'une salle d'officiers. Je suis largement payé et peux faire cette dépense en remerciement des innombrables amabilités dont on m'entoure.

À bientôt de tes nouvelles, ma femme chérie, je t'embrasse bien tendrement ainsi que mon petit Abel et ma petite Marie-Rose.

Ton Jeanny.



Captain Tommy Martin, of the French army, assigned to this regiment, is always a center of attraction wherever he goes and you can distinguish him in his attractive blue uniform and black helmet.

Camp Sherman
Chillicothe (Ohio)

Le vendredi 16 novembre 1917

Ma chère petite Charlotte,

Me voici lancé : avant-hier conférence tactique aux officiers des trois régiments d'artillerie où je leur ai proposé un large thème d'études, recherche de positions de batteries et d'observatoires.

Hier conférence aux officiers de l'état-major de la brigade pour leur définir les fonctions de chacun d'eux.

Aujourd'hui conférence aux officiers du parc d'artillerie pour leur faire apprécier l'importance de leur rôle et les difficultés qu'ils rencontreront.

Pour la semaine prochaine j'ai du pain sur la planche et je pense faire environ une conférence par jour. Plus j'irai, plus ce sera facile, le sujet est toujours très simple, mais il est bien pénible de parler une heure de suite dans une langue étrangère et je sors toujours de là harassé.

Lundi et jeudi prochain j'aurai 1500 auditeurs, tous les officiers du camp, pour leur définir les relations entre les diverses armes, l'absolue nécessité de la coordination des efforts entre l'artillerie et l'infanterie.

Ce soir il y a bal, le bal de l'artillerie, je ne sais pas trop quelle figure y faire. On nous a recommandé à Washington de ne pas prendre part aux danses et d'autre part nous aurons l'air de reproches vivants au milieu des Américains qui aiment tant s'amuser. Il est vrai que je n'ai jamais pu à Mexico danser convenablement le two step. Je ne perdrai pas grand-chose. C'est une réunion quasi officielle à laquelle j'assisterai avec grand intérêt, car c'est une bonne occasion de voir les Américains dans leur vie de réceptions.

J'ai reçu trois lettres de toi à la fois qui m'ont fait grand plaisir. Je suis heureux que tu aies reçu ma dépêche de New York qui a pourtant mis deux jours à te parvenir. Les bonnes nouvelles que tu me donnes de ta santé et de celle de nos deux bébés me font grand plaisir.

Le colonel James Martin était à Washington lors de mon passage, je lui ai causé quelques instants mais en oubliant tout à fait de lui parler des Hauville. Lui par contre m'a beaucoup parlé de mon frère Jacques qu'il avait connu à Rouen.

Je serais bien content de voir une photo d'Abel avec son petit manteau de fourrure. Pour moi en prévision des grands froids qui ne se feront plus attendre longtemps, je viens d'acheter un manteau très confortable, en drap militaire américain, doublé d'une solide peau de mouton. Ce n'est pas d'une coupe impeccable, mais avec cela je me sens capable de résister à n'importe quel hiver. J'ai payé 20 dollars.

N'hésite pas de ton côté, ma chère petite Lotte, à te garder toujours d'avance une bonne provision de bois. Tu es très frileuse si j'ai bonne mémoire, et nos petits enfants ne doivent pas souffrir du froid si nous avons les moyens de les protéger.

Tu me feras grand plaisir en allant voir un jour Estelle, 5 rue Lacroix. La pauvre femme doit bien redouter l'hiver, à son âge et avec ses faibles ressources. Ne manque pas de lui donner une vingtaine de francs pour qu'elle ait de quoi se chauffer.

Quant à moi, ne t'inquiète pas. Je suis chauffé à bloc. C'est même très difficile d'arriver à régler la température dans notre petite maison. Si l'on ouvre le radiateur on étouffe, dès qu'on ouvre la fenêtre on gèle. Je n'arrive pas à m'équilibrer entre ces deux extrêmes. Notre installation est remarquablement confortable. Je peux me doucher chaque jour, ce qui est fort nécessaire dans ce camp où il y a beaucoup de poussière et de fumées de charbon provenant des nombreux appareils de chauffage et des cuisines.

Notre service de table est toujours luxueux. Nos nègres sont superbes et ils font une très bonne cuisine, surtout depuis que j'ai interdit le poivre dont ils abusaient d'une façon invraisemblable. Il n'y a que la question boisson qui n'est pas bien résolue. De l'eau glacée, cela nous paraît maigre. On a bien le thé et le café à volonté, mais cela ne vaut pas une bonne bouteille de vin de France ou de Californie.

Au revoir, ma petite femme bien-aimée, je ne t'oublie pas, et t'embrasse bien tendrement, bien fortement ainsi que mes deux petits bébés.

Ton Jeanny.



L'heure du courrier.

Camp Sherman,
Chillicothe, Ohio

Le lundi 19 novembre 1917

Ma chère petite Charlotte

Le bal de vendredi soir m'a beaucoup intéressé. À peine arrivé j'ai été entouré par une quinzaine d'officiers qui m'ont inscrit d'office sur les carnets de bal des jeunes filles ou jeunes femmes qu'ils escortaient. C'étaient des One-Step (Pas-de-un) ou des Fox-trot (Trot de Renard), danses qui m'étaient parfaitement inconnues. Aussi j'ai passé mon temps à causer successivement avec une quinzaine de dames et de jeunes filles. Malheureusement la musique faisait tant de bruit que j'entendais fort mal ce que l'on me disait, et comme je ne comprenais pas une phrase sur deux j'ai dû paraître parfaitement stupide. La réunion était très gaie. Les Américains pratiquent la danse comme un sport national.

Dans la journée de samedi j'ai fait en automobile deux reconnaissances pour chercher des positions de batteries et des observatoires. J'ai trouvé un superbe observatoire au lieu-dit View (c'est-à-dire Vue, Bellevue). Je vais le faire étudier par tous les officiers d'artillerie de la région.

Samedi soir je suis allé dîner avec une quinzaine de médecins d'une ambulance. Ils m'ont posé une cinquantaine de questions auxquelles j'ai répondu de mon mieux. L'un d'eux Agnelli, de famille corse, parlait très bien français. Je suis allé avec lui hier à la messe. L'aumônier a été particulièrement touché de voir que j'avais un livre de messe en anglais. Tu me ferais grand plaisir en m'envoyant plusieurs petits livres de messe en français que je donnerai aux aumôniers ici.

Avec une dépense de 20 fr. environ je ferais ici bien des heureux. À propos d'argent, je pense que toi-même tu ne manques de rien. Aie toujours du bois de chauffage d'avance.

J'ai passé tout l'après-midi de mon dimanche devant ma machine à écrire, fort occupé à établir les comptes de mon petit détachement et à adresser un rapport détaillé au colonel commandant de la Mission sur nos travaux. Tous ces papiers sont fort ennuyeux et me font perdre un temps précieux, mais je comprends qu'ils soient indispensables à mes chefs.

Ce matin lundi j'ai fait une conférence, la deuxième, aux officiers des sections de munitions sur leur spécialité. J'ai trouvé là un lieutenant qui a servi dix-huit mois en France dans une ambulance américaine. Il connaissait très bien toute la question des transports automobiles dans une division et m'a aidé à expliquer les choses à ses camarades.

Mes trois camarades français, un lieutenant du génie et deux fantassins, sont allés hier à Columbus où on leur a fait un accueil enthousiaste. C'est paraît-il une ville très sympathique que Colombus. L'uniforme bleu y est accueilli très aimablement, aussi j'espère avoir l'occasion d'y aller un dimanche. Mais pour le moment j'ai trop à faire ici.

Ma chère petite Charlotte, j'espère recevoir bientôt de tes nouvelles. J'attends avec impatience les courriers de France. Comment vas-tu, ma petite femme chérie, ta petite Marie-Rose ne te fatigue-t-elle pas trop et Abel est-il sage ? Donne-moi des nouvelles de toute la famille. Je n'ai encore écrit à aucun de mes frères et sœurs tellement j'ai peu de temps libre. Je compte sur toi pour leur faire savoir que je suis en bonne santé et travaillant de mon mieux pour la France.

Ce soir grande réunion 1500 officiers (tout le camp), je dois leur faire comprendre l'importance de la liaison entre les armes, spécialement l'artillerie et l'infanterie. Me voilà devenu orateur en anglais ! Et quel anglais ! Heureusement que mes auditeurs ont une bonne volonté infinie et je crois réellement qu'ils comprennent tout ce que je dis.

Au revoir ma Lotte aimée, que Dieu nous soit en aide des deux côtés de l'Atlantique. Je t'embrasse bien fort ainsi que les deux bébés.

Ton Jeanny.

Spoke on Artillery.

Capt. Jean Tommy-Martin, French army officer, who is instructor of artillery at Camp Sherman, spoke Monday evening at the Y. M. C. A. on the relation between artillery and infantry in battle.

Camp Sherman,
Chillicothe, Ohio

Le jeudi 22 novembre 1917

Ma chère petite Charlotte

Je suis depuis plusieurs jours sans nouvelles de toi, et j'attends le courrier avec grande impatience.

J'ai fait ma conférence lundi dernier dans la grande salle du Y.M.C.A (Young men christian association ; c'est-à-dire club des jeunes gens chrétiens). Tous les officiers du camp, environ 1500, étaient là. Je leur ai parlé de la liaison de l'infanterie et de l'artillerie dans l'attaque. J'avais un public décidé à comprendre mon baragouin. Je m'aidais d'ailleurs avec une carte que j'avais dessinée avec des morceaux de craie de couleur sur un grand tableau noir. Je vais probablement recommencer ce soir devant le même public pour la liaison dans l'offensive.

J'ai au moins une conférence par jour sur des sujets militaires, presque toujours avec les artilleurs. Il y a ici une vingtaine de batteries en formation. Tu penses que j'ai du travail d'ici le printemps prochain, et quels que soient mes efforts je n'en aurai jamais fait de trop pour les préparer à la bataille.

Mais je dois dire que la bonne volonté de tous et l'enthousiasme des jeunes officiers me facilite singulièrement ma tâche. L'uniforme bleu n'apparaît pas sur l'estrade sans être immédiatement applaudi chaleureusement. Et tous me posent d'innombrables questions techniques auxquelles je réponds de mon mieux.

Il fait toujours chaud le jour et froid la nuit et je n'arrive pas à régler mon calorifère qui donne une température équatoriale dès que je ferme la fenêtre.

À bientôt de tes nouvelles, je t'embrasse bien fort ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.



Jean TM au camp Sherman.

Ma chère petite Charlotte

J'ai repris la parole jeudi soir dans la grande salle de l'Y.M.C.A (Association chrétienne des jeunes gens) devant tous les officiers de la division. Mais ceux du fond de la salle n'entendent pas bien. Je n'arrive pas à parler assez fort et assez distinctement en anglais pour un auditoire de 1500 personnes. Aussi après avoir fait preuve de bonne volonté, je m'en vais me cantonner dans la brigade d'artillerie où il y a près de 200 officiers. Cela suffit largement à occuper mon activité.

J'ai terminé deux séries de petites conférences d'une part avec l'état-major de la brigade, d'autre part avec le parc d'artillerie de la division. Je vais maintenant commencer à partir de demain un véritable cours d'artillerie avec une dizaine de commandants de batterie. J'ai demandé à ne pas avoir trop d'élèves à la fois de manière à pouvoir les interroger individuellement et à voir s'ils suivent bien ce que je leur dis.

C'est vraiment une tâche énorme et l'absence de matériel rend difficiles les choses les plus simples. Heureusement il règne dans le camp un excellent esprit et tous les officiers sont tellement remplis de bonne volonté que nous devons arriver à faire de grandes choses.

Je voudrais, ma petite Lotte aimée, que tu me voies par la pensée occupé à ma tâche quotidienne. Je suis entouré par une douzaine d'officiers américains, à la figure rasée comme des athlètes romains. Ils n'ont pas le cerveau encombré par un fatras d'études littéraires ou scientifiques. Ils ont surtout étudié le base-ball ou le football. Ils ne savent pas leur métier d'artilleur, mais ils sont avides de l'apprendre. Ils ne paraissent pas avoir l'habitude d'apprendre dans des livres. Il leur faut entendre et voir les choses.

Les officiers supérieurs qui les instruisent ne leur parlent jamais plus de 50 minutes de suite et ils ne traitent jamais qu'une question à la fois. J'ai été amené à adopter la même méthode. Je ne leur enseigne rien de transcendantal, mais je leur expose simplement les premiers principes, pour qu'ils possèdent quelques règles claires et solides. Et je répète deux jours après la même chose jusqu'à ce que je sois sûr que tous les auditeurs ont bien compris et retenu.

Aujourd'hui dimanche je vais aller à la messe au grand bâtiment des Chevaliers de Colomb. C'est la société catholique qui fait le pendant de l'Y.M.C.A. J'irai aussi à l'hôpital voir Carrel, mon sous-officier qui n'est pas encore guéri. Le reste de mon temps va être occupé à de la paperasserie. J'ai toutes sortes de compte-rendus variés à faire pour mes chefs.

Hier soir je suis allé au cinéma, mais c'était insipide. La fois d'avant j'avais vu au contraire un très beau film, vraiment sensationnel et bien américain. Il était destiné à la propagande si nécessaire dans ce peuple nouveau hétérogène ; on supposait que les Allemands avaient envahi les États-Unis et on les montrait avec leur quartier général installé dans un des gratte-ciel de New York. La garde nationale américaine mal entraînée était battue dans une grande bataille. Puis toutes les horreurs de la guerre défilaient devant les spectateurs. Les familles américaines fuyant devant l'invasion germanique, les villages en feu. Une des scènes les plus remarquables était la mise à mort à New York par les Allemands d'une autre Miss Calvell⁹. Les soldats repoussaient la foule des femmes et des enfants pour faire passer le cortège sinistre. On assistait à toute l'exécution et cette partie du film était intitulée Fruits du pacifisme. Après deux ans d'organisation tardive les Américains finissaient par reprendre le dessus et chassaient les Allemands de leur territoire.

À bientôt de tes nouvelles, ma petite Lotte bien-aimée, j'ai hâte de recevoir une lettre de toi, quelques photos si possible, cela me fait grand plaisir de voir ma petite famille. Je t'envoie mon portrait tiré par un sapeur américain. Je suis photographié un nombre formidable de fois ! N'oublie pas de m'envoyer l'illustration. J'ai commis l'imprudence d'en parler et déjà on me la réclame.

Je t'embrasse bien tendrement, bien fortement ainsi qu'Abel et Marie-Rose. Que le bon Dieu protège ma petite famille et ma patrie pour qui je travaille ici avec toutes les forces de mon corps et mon esprit.

Ton Jeanny.

⁹ Édith **Louisa Cavell**, née le 4 décembre 1865 à Swardeston en Angleterre et morte le 12 octobre 1915 à Schaerbeek en Belgique, est une infirmière britannique fusillée par les Allemands pour avoir permis l'évasion de centaines de soldats alliés.

Camp Sherman,
Chillicothe, Ohio

Le lundi 26 novembre 1917

Ma chère petite Charlotte

Je devais commencer aujourd'hui mon cours de l'École du Commandant de Batterie, mais je ne pourrai avoir mes élèves que demain, aussi je profite de ces heures libres pour t'écrire. Ta bonne lettre de la Toussaint ne m'est parvenue qu'hier. Elle a mis 23 jours à me parvenir. Il est vrai qu'elle a dû se retarder à New York et j'espère avoir les prochaines lettres en 20 jours.

Je suis désigné pour accompagner un fort détachement de la 83e division qui doit prendre part à une revue à Columbus jeudi prochain. Tu trouveras Columbus sur la carte. C'est une ville de près de 300 000 âmes qui a poussé en une quinzaine d'années. C'est près d'ici. Jeudi prochain c'est le jour de Thanksgiving, fête nationale américaine, dont on profite pour faire une grande parade militaire. Il y aura probablement aussi un officier anglais avec moi pour représenter les Alliés à cette fête. En effet nous avons reçu ici quatre officiers anglais, des spécialistes comme nous venus pour instruire les troupes américaines. Sur ces quatre anglais, il y a un Canadien et un Australien.

Je ne me rappelle pas t'avoir jamais donné les noms de mes camarades. Ce sont trois lieutenants d'infanterie : Kolb-Bernard, Marquet et Michel, et un sous-lieutenant du génie Tharlet.

Je me rappelle très bien la famille Ledru. Ils habitaient autrefois Versailles et Monsieur Ledru était ami et confrère de mon père. Je suis heureux qu'après tant d'années le souvenir de mes parents te fasse trouver de bons amis. Je suis fier de mon fils qui sait déjà trois lettres de l'alphabet A.B et E, mais je pense qu'il n'y a pas lieu de lui apprendre trop vite à lire. Pourvu qu'il sache lire à six ans c'est tout ce qu'il faut. Son développement physique et l'amélioration de son petit caractère sont les deux seules choses qui me préoccupent.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose. Rappelle-moi je te prie au souvenir de tous.

Ton Jeanny.

Camp Sherman,
Chillicothe, Ohio

Le jeudi 29 novembre 1917

Thansgiving day

Ma chère petite Charlotte

C'est aujourd'hui jour de Thanksgiving une grande fête américaine. J'en profite pour t'écrire et te raconter l'emploi de mes deux dernières journées.

Hier matin grande revue de la 83e division. Comme j'hésitais sur le moyen de locomotion, j'aperçus devant notre porte une bande de chevaux de selle que l'état-major américain nous envoyait. Il n'y avait qu'à se mettre en selle, bien que j'aie horreur de monter un cheval pour la première fois en grand public et qui pis est un jour de revue avec de la musique. Heureusement le terrain de la revue était loin. Un bon temps de galop, le saut des fossés calma ma monture qui se tint à peu près tranquille pendant le défilé. Au retour même temps de galop si bien qu'à la fin mon cheval était doux comme un mouton.

L'après-midi j'eus un petit désappointement. À mon cours d'artillerie je ne trouvai personne. Les Américains ont des idées très larges sur les jours de congé. Un jour de fête commence toujours la veille à midi. J'étais surtout ennuyé du retard que cela allait donner à mes élèves qui ont encore bien des choses à apprendre. Le colonel d'artillerie me consola en m'emmenant faire un bridge et dîner avec sa femme qui est une charmante américaine. Elle m'a parlé de ma famille avec tant d'amabilité que j'ai sorti toutes mes photos et la lettre d'Abel A.E.I.O etc. avec le train ! Madame Ashburn me pria de te faire savoir toute la sympathie qu'elle éprouvait de loin pour toi et le colonel me montrant la photo de sa femme au temps où il était aux Philippines, me fit remarquer qu'elle avait le même

regard que toi sur la photo où tu es accoudée à la balustrade. C'est sans doute le regard qu'ont toutes les femmes qui attendent leur mari.

Aujourd'hui grande fête. Je suis parti de bonne heure par le train-tramway qui m'a conduit à Colombus capitale de l'Ohio. Une superbe ville qui m'a fait une impression profonde surtout quand on pense que c'est une ville toute récente. J'arrivais par grand malheur juste à la fin du défilé dans lequel on m'avait réservé une place d'honneur. J'étais furieux du retard du tramway et tout désorienté dans cette ville où je ne connaissais personne.

Heureusement un de mes lieutenants de petite taille mais débrouillard, voyant ma place vide dans le défilé s'était hâté de la prendre. Si bien que les gens de Colombus ont vu dans le défilé l'uniforme bleu. Tu n'as pas idée de la considération que nous vaut notre uniforme. Cela dépasse tout ce que l'on pouvait supposer et cela nous raidit et nous oblige à nous montrer digne de l'estime qu'on professe a priori pour nous.

Perdu dans Colombus, je ne savais où aller déjeuner. Je cherchais en vain dans le grand hôtel et au Club athlétique quelqu'un des officiers de l'état-major, quand un officier d'artillerie, un de mes élèves, me dit :

« Je connais l'adresse de la maison où mange le général. » Il me met dans un taxi (et quel taxi ! quel luxe !) et donne l'adresse au chauffeur. Après une longue promenade en ville je débarque devant la fort belle villa de M. Thomson recteur (ici on dit président) de l'université d'Ohio. Je venais demander un renseignement « l'adresse de l'hôtel où mangeaient les officiers d'état-major » mais Monsieur et Madame Thompson, dès qu'ils virent l'habit bleu sur le pas de leur porte, ne voulurent pas le laisser partir et je fus invité d'une façon absolument charmante à un déjeuner semi-officiel qui m'intéressa extrêmement.

Le menu est traditionnel le jour de Thanksgiving. Il se compose principalement d'un dindon et d'un gâteau américain, rappelant nos tartes aux fruits. Il y avait là une douzaine de personnes, les notabilités de l'université et la famille du général. On me fit asseoir à côté d'une très charmante jeune femme, qui a soigné six mois les blessés français à Neuilly juste avant de revenir se marier aux États-Unis.

Après le déjeuner on m'emmena au match de football joué entre les militaires de la 83e division et les étudiants de l'université. J'étais dans la loge d'honneur entre les deux jeunes filles du général. Tu vois qu'on ne peut pas faire mieux. Nous sommes retournés goûter chez le recteur et je ne saurais te dire la façon vraiment touchante dont j'ai été reçu. Madame Thompson, madame Coons son amie, m'ont si aimablement invité à revenir à Colombus que très certainement un prochain dimanche j'y retournerai.

Le soir venu c'est dans l'auto du général, avec le général et Mme Glenn, que je suis rentré à Chillicothe. Pendant que les « aides de camp » (c'est l'ancien grade et l'ancien mot français) accompagnaient Mesdemoiselles Glenn dans une autre auto.

Il y a ce soir une inauguration de salle des fêtes au camp Sherman. Mais ma journée a été suffisamment occupée comme cela. J'ai délégué un lieutenant d'infanterie et mon sapeur (sous-lieutenant) pour montrer ce soir l'uniforme bleu. Pour moi je t'écris cette lettre et je me couche.

Au revoir, ma petite femme bien-aimée, je t'embrasse bien tendrement. Comme j'aurais aimé à te faire voir ce beau pays, si neuf, si riche, si hospitalier pour nous autres français ! À tous et à toutes je parle de toi, sans doute comme tu faisais toi-même l'autre jour en parlant de moi à la grande réunion de famille chez les Puiseux.

Mille bons baisers pour nos deux petits. Que le bon Dieu veille sur notre petite famille et sur notre patrie.

Ton Jeanny.

Rappelle-moi au bon souvenir de toute la famille.

Marie-Rose TM, 3 mois et demi.

Croquis réalisé par sa maman, Charlotte TM, et signé le 29 novembre 1917.



Premier départ américain pour la France.



La musique militaire joue devant le train.



Les soldats ayant aperçu le Capitaine français diriger son objectif vers la locomotive, demandent à être pris devant et sur la machine. Tu peux voir que le moral est excellent. Les partants portent le manteau, les autres sont des camarades venus leur dire adieu.

Camp Sherman
Chillicothe, Ohio

Le dimanche 2 décembre 1917

Ma chère petite Charlotte

Ce matin je suis allé à la messe aux Knights of Columbus (Chevaliers de Colomb). C'est la société catholique qui rivalise de zèle avec la société protestante Young Men Christian Association. Il n'y a pas ici l'ombre d'une rivalité religieuse quelconque. Mais tous cherchent à distraire sainement les soldats et s'entraident dans ce but avec une charité vraiment chrétienne. Au lieu d'aller comme les précédents dimanches à la grande salle des K.C. (Knights of Columbus), je suis allé ce matin à la petite salle spéciale aux artilleurs. Plusieurs centaines étaient venus pour la messe. On écoute presque toute la messe à genoux. Je t'assure que cela comporte une fatigue physique appréciable pour ton mari qui n'a pas d'entraînement et qui a grand scrupule de ne pas scandaliser ses voisins. Naturellement il n'y a pas de prie-Dieu, tout le monde est agenouillé par terre.

Je reçois tes bonnes longues lettres qui me font un plaisir infini. Tu me pardonneras de ne pas avoir pensé à la Saint-Charles. Je me console en pensant que tes sœurs ont été plus attentionnées que moi.

Tu me demandes si j'ai une idée de la date de mon retour. A la vérité personne n'en sait rien, ni même les gouvernements français et américains. Cela dépendra d'un très grand nombre de circonstances. Tout de même comme indication je peux dire au printemps prochain. Seulement le printemps c'est très vague. Ça va depuis la fin de l'hiver jusqu'au commencement de l'été. J'espère qu'à cette époque mal déterminée la 83e division traversera l'Atlantique et viendra sur le front français. J'aurais le plus vif désir de rester attaché à la division ou plus exactement à l'artillerie de la division comme officier de liaison. Ce serait pour moi un poste exceptionnellement intéressant et où je pourrais, je crois, rendre de grands services.

La cousine germaine de mon père que tu as vue est ma tante Vigouroux, mère de ma cousine Ranque (je ne suis pas sûr de l'orthographe). Ce sont aussi des cousines et des voisines de mes tantes Gallicher, les vieilles demoiselles du Berry dont je t'ai souvent parlé. Je suis bien content que Marguerite Callas t'ait fait faire leur connaissance. Nous avons du reste déjà rencontré une fois Madame Ranque au temps de nos fiançailles ! Comme tout cela paraît lointain ! Quand la paix sera revenue, si nous avons le temps, ce serait pour moi une vraie joie que de faire avec toi la tournée familiale du Nivernais et du Berry.

Madame Delaire que tu as rencontrée chez l'oncle Meissas, était, il y a bien des années, avant notre naissance, la meilleure amie de ma mère. Elle a perdu son fils à la guerre, commandant un groupe léger de cavalerie à pied. Il a laissé je crois six ou sept petites filles orphelines. Elles sont nos parentes car le commandant Delaire était marié à une de mes cousines Dauchez.

Je serais curieux de voir le portrait de Gérard Guibert. Est-il ressemblant ? C'est une bonne chose pour toi, ma petite femme bien-aimée, de cultiver ton talent et je suis sûr que cela fera grand plaisir aux parents du modèle.

Tous les détails que tu me donnes sur Abel et Marie-Rose m'intéressent beaucoup. Puisque je ne peux pas voir mes enfants, je suis du moins heureux de pouvoir les suivre par la pensée.

Mon camarade Marquet, lieutenant d'infanterie (grenadier) qui est ici avec moi, me dit que sa femme va venir à Chillicothe avec sa petite fille âgée d'environ un an. Tu ferais bien d'aller faire visite à cette jeune dame qui est voisine des Schombourger. Voici son adresse :

Madame Marquet
11 rue des Bords de Marne
Le Perreux (Seine)

Je crois qu'elle s'ennuyait sans son mari et celui-ci se décide à la faire venir. Elle doit s'embarquer dans les premiers jours de janvier. Pour moi, j'aime mieux savoir ma petite famille en France que lancée seule dans ce grand



Le jeune soldat américain.
Revue l'Illustration déc 1917.

voyage. Je serais bien heureux d'avoir de tes nouvelles par Mme Marquet. Tu pourrais peut-être même lui confier quelques photos qui ne l'embarrasseraient pas.

Mon sous-officier Carrel vient de quitter l'hôpital, mais il a besoin d'encore une semaine de convalescence avant de reprendre son travail. Ce sera alors un réel soulagement pour moi, car il fera une partie de mes cours. Pour le moment, je suis deux fois par jour sur la sellette et le soir venu je suis rompu. Je n'accepte pour ainsi dire aucune invitation, je ne fais aucune visite, sans cela je serais débordé. Ma meilleure détente est de pouvoir causer le soir en français avec mes camarades. Aujourd'hui dimanche, j'ai fait une reconnaissance en auto pour connaître le terrain où je dois emmener demain mes élèves.

Au revoir, ma petite femme bien-aimée, je t'embrasse bien fort ainsi que nos deux bébés.

Ton Jeanny.

Camp Sherman, Chillicothe, Ohio

Le mercredi 5 décembre 1917

Ma chère petite Charlotte,

Voici plusieurs jours que je ne t'ai pas écrit et plus d'un mois que j'avais abandonné ce récit de voyage. Je ne suis pas allé au Camp Dodge, au dernier moment j'ai été affecté au camp Sherman. J'y suis chef de mission, une petite mission comprenant trois lieutenants d'infanterie (un grenadier, un fusilier mitrailleur et un entrepreneur de fortifications de campagne) un sous-lieutenant du génie chargé du service des liaisons et de la TSF (chère à mon frère Philippe) enfin cinq sous-officiers. À côté de cette mission française, il y a une petite mission anglaise concernant d'autres spécialités.

Nous vivons en commun officiers français et anglais et nous faisons très bon ménage dans notre petit chalet. C'est une construction tout à fait confortable : eau chaude, eau froide, douche, water-closets modernes, lumière électrique, une cuisine installée luxueusement avec glacière et un magnifique fourneau. Deux nègres assurent le service et ce serait parfait s'ils ne mettaient pas tant de poivre dans tous les plats.

Veux-tu connaître l'emploi de mon après-midi ? Je n'ai pas eu le temps de flâner je t'assure. À une heure, réunion de tous les officiers du régiment d'artillerie lourde. Chacun d'eux apportait ses propositions pour placer les batteries du régiment dans un thème défensif que je leur avais proposé il y a plusieurs semaines. J'avais passé tout le matin à étudier leurs cartes qui n'étaient pas mal faites du tout pour la plupart. J'avais dessiné moi-même une grande carte sur le tableau noir, qui me servit à leur expliquer le problème :

Minimum de portée, maximum de portée, nécessité du défilement, recherche d'un couvert. Telles étaient les principales données du problème. En les combinant avec les missions il n'y avait que trois solutions acceptables.

Je crois que tous mes auditeurs furent convaincus. Et maintenant je leur ai demandé de retourner sur le terrain pour y fixer définitivement la place de leurs canons et de leurs observatoires. Après cela et les innombrables questions qu'ils me posèrent en fin de conférence, j'eus à peine une heure de repos.

À quatre heures et demie je commençais mon cours « École du Commandement de Batterie » où j'ai huit élèves seulement. Je n'en ai pas voulu davantage de façon à être bien sûr qu'ils me comprennent. Tous les jours depuis une semaine nous travaillons ensemble pendant une heure sur une carte française. Nous prenons une batterie, un objectif et nous cherchons ensemble les éléments du tir. Puis je complique peu à peu le problème. Je suppose qu'il y a du vent, qu'il fait grand froid, que la pression barométrique change. Tout cela influe sur la trajectoire et par des chiffres je montre l'importance des corrections à apporter.

Aujourd'hui le problème s'était grandement compliqué et je n'aurai pas trop de toute la séance de demain pour arriver à leur faire bien comprendre tout le mécanisme du transport de tir (vaste problème abordé aujourd'hui). Pourtant en fin de séance Garfield m'a dit « J'ai compris ». Fullerton comprenait aussi. Deux ou trois autres paraissaient comprendre, mais les autres étaient moins sûrs d'eux. Il faudra que je reprenne demain un exemple

concret. Ce n'est pas sorcier mais c'est bien difficile à raconter dans une langue étrangère. Et puis je n'avais jamais peut-être précisé moi-même ma propre pensée. À force d'enseigner l'artillerie, j'arriverai à l'apprendre moi-même !!!

En tout cas c'est un réel plaisir que de travailler avec des élèves aussi attentifs. On les sent désireux d'apprendre, passionnés dès que l'exemple devient palpable, car tout ce qui reste théorique ne les atteint pas.

Ce soir après-dîner (j'avais commencé cette lettre quand on m'appela au rez-de-chaussée dans notre salon, qui est une partie de notre salle à manger que nous avons séparée par une tenture) quatre officiers de l'état-major de la division étaient venus causer avec nous. Nous passâmes une heure ensemble. Comme toujours nous avons à répondre à d'innombrables questions. Et sachant que cela peut être utile j'insiste sur cette nécessité de la bonne liaison entre les armes. Tant de fois nous avons été paralysés au cours de la guerre par des difficultés de ce genre. Il serait grand dommage que les Américains ne profitassent pas de nos écoles.

Un de mes camarades rentre de soirée et me dit : « La Générale s'étonne de ne pas vous voir plus souvent ». C'est un reproche mérité, d'autant plus mérité que je suis revenu l'autre jour de Columbus dans son auto. Mais comment faire face à la fois à tous les devoirs multiples de mon nouveau poste. Je n'ai même pas le temps d'écrire à ma femme. Pourtant la partie mondaine n'est pas à négliger. Nous sommes ici un peu des diplomates et la Générale est si simplement bonne et aimable. Samedi sans faute je lui ferai visite.

Bonne nuit, ma petite femme chérie, que le bon Dieu veuille sur toi et sur nos deux bébés. Je vous embrasse tous les trois bien tendrement.

Ton Jeanny.



Embarquement.

Camp Sherman, Chillicothe, Ohio

Le dimanche 9 décembre 1917

Ma chère petite Charlotte,

Accompagné d'un camarade, je suis allé hier faire visite à Mme Glenn, femme du général commandant la 83^{ème} Division. Nous avons causé pendant une demi-heure avec Mme Glenn et sa sœur. Ce sont des dames qui ont voyagé en Europe, qui ont même séjourné plusieurs mois à Paris. Elles n' osent pas parler français devant nous, mais sûrement elles connaissent à peu près notre langue. Elles ont un accueil très aimable, on sent que l'habit bleu a toutes les sympathies de l'Amérique. Le Français, malgré la différence de langue et de race, est beaucoup plus aimé que l'Anglais. J'ai passé là quelques instants fort agréables. On sentait la conversation facile et une aisance de manières révélant une race vraiment aristocratique.

Aujourd'hui dimanche, après un déjeuner médiocre au Warner House, grand hôtel de Chillicothe, je suis allé faire visite à la famille Sproat (chez qui j'ai été reçu le lendemain de mon arrivée ici). Deux vieilles demoiselles, un monsieur âgé et ses enfants. Ce sont des commerçants de l'endroit. Je suis resté plus de deux heures à causer avec eux. C'est un milieu simple, mais très affectueux, vraiment familial. J'ai découvert aujourd'hui leur religion. Ils sont Swedenborgiens. C'est une petite secte protestante perdue au milieu de quelques centaines qui existent aux États-Unis. Comme les questions religieuses m'ont toujours beaucoup intéressé, je tâcherai de me faire expliquer les principes de Swedenborg par les bonnes demoiselles Sproat.

Il doit y avoir un grand nombre de catholiques à Chillicothe à en juger par l'importance de l'église de Sainte Marie qui possède une petite chapelle dédiée à la Vierge de Lourdes. J'y suis allé m'agenouiller ce matin.

Dans les régiments d'artillerie, je crois que le tiers des hommes sont catholiques. Dimanche dernier je suis allé à l'une des messes militaires du Camp. Mais je dois avouer que j'étais las de rester si longtemps sur les genoux.

Je termine cette lettre à la nuit. Je t'écris d'un petit bureau, voisin de ma chambre. J'ai ouvert le radiateur en grand pour obtenir une température convenable. Il fait dehors un froid terrible. C'est le grand hiver qui commence. Tout est couvert d'une neige déjà épaisse.

Je t'envoie quatre photos que j'ai prises du premier corps de troupes parti du Camp Sherman pour la France.

- 1) La musique militaire joue devant le train.
- 2) Les soldats ayant aperçu le Capitaine français diriger son objectif vers la locomotive, demandent à être pris devant et sur la machine. Tu peux voir que le moral est excellent. Les partants portent le manteau, les autres sont des camarades venus leur dire adieu.
- 3) Embarquement. Chaque homme porte ses couvertures roulées sur l'épaule gauche.
- 4) Départ du train. Au premier plan, de dos, le lieutenant Marquet dont je te conseillais dans ma dernière lettre d'aller voir la femme au Perreux. Madame Marquet doit embarquer au début de janvier pour venir ici retrouver son mari.

Je t'ai envoyé ce matin quelques autres photos et récemment je t'ai envoyé aussi un drôle de petit drapeau : une étoile bleue sur fond blanc entouré de rouge. C'est un fanion que l'on voit sur bien des maisons américaines. Cela veut dire : quelqu'un de nos proches parents sert dans l'armée américaine. Quand on a deux fils à l'armée on



Départ du train. De dos, au premier plan, le lieutenant Marquet.



Soldats américains en France, à la descente du train, roulant leurs paquetages et se plaçant sur un rang.
L'illustration févr 1918.

met deux étoiles. Les maisons de commerce portent le même drapeau avec autant d'étoiles qu'elles ont d'employés à l'armée.

Si des soldats américains en France voient Abel près de ce petit drapeau, tu peux être sûre qu'ils lui adresseront un bon sourire. Ils sauront que son papa fait partie d'une division américaine.

Avant d'aller me coucher, je t'envoie tous mes vœux pour la nouvelle année, ma chère petite femme. Je souhaite bien vivement revenir en France avant l'été pour combattre dans les rangs de la 83e division, ainsi je pourrais te revoir bientôt et embrasser mes enfants.

Je souhaite ensuite que ta famille et la mienne soient protégées par le bon Dieu à qui nous devons spécialement recommander les blessés, les prisonniers et les disparus.

Je souhaite enfin que cette année donne la victoire à la France et que dans la paix notre patrie reste étroitement unie à ses alliés la Belgique, l'Angleterre, l'Amérique et l'Italie, dont l'amitié nous sera indispensable pour reconstruire et repeupler notre pays. Nous ne serons plus assez nombreux après la guerre pour espérer avant une ou deux générations avoir une politique étrangère indépendante.

À bientôt peut-être, ma chère petite femme, veille sur ta santé, sur celle de nos bébés, que le bon Dieu et la Sainte Vierge veillent sur nous tous. Ton Jeanny.

Fin décembre 1917.



Statue du président Jackson, square Lafayette à Washington.

Camp Sherman, Chillicothe, Ohio

Le mardi 11 décembre 1917

Ma chère petite Charlotte,



Je t'envoie aujourd'hui deux photos que j'avais prises à Washington, mais que je n'avais pas encore eu le temps de faire développer. L'une d'elles représente un des généraux américains qui ont dû s'illustrer pendant la guerre de Sécession, mais je ne suis pas très calé sur l'histoire d'Amérique. D'après mon guide au contraire ce serait la statue du général Jackson mort en 1845. C'est en tous cas le square Lafayette qui doit son nom à la belle statue de Lafayette qui est dans un des angles, avec une statue de Rochambeau comme pendant.

L'autre photo est prise à la sortie du square. Tu pourras reconnaître sur les deux photos le même petit dôme surmontant la petite église. C'est un des plus anciens temples protestants de

Washington, à l'extrémité de la 16^{ème} rue, la rue élégante de Washington comme la 5^{ème} avenue à New York. J'étais là arrêté devant l'église, très désireux de prendre une photo et n'ayant pas de sujet bien intéressant. Je confiais mes peines à un lieutenant français qui passait par là. Je lui disais cela en plaisantant, ne pensant pas être pris au sérieux. Mais les fantassins ont toutes les audaces. Celui-ci n'hésita pas. Il traversa la rue, aborda une fort gracieuse personne qui venait de s'arrêter devant l'arrêt du tramway et lui dit dans son meilleur anglais : « Le capitaine français qui est de l'autre côté de la rue voudrait bien photographier une dame américaine ». La dame paraissait à la fois confuse et ravie. Je fis clic clac avec mon instantané et pendant que la dame disparaissait dans le tramway je pris congé du lieutenant, peu soucieux de continuer ma promenade avec un compagnon qui me paraissait un peu trop entreprenant.

Voici maintenant deux autres photos prises au camp Sherman. L'une représente Madame T.Q Ashburn, femme du colonel du 324^{ème} Régiment d'artillerie lourde qui vient de remettre le drapeau au porte-drapeau du régiment. Par malheur j'ai pris la photo une seconde trop tard et Madame Ashburn tourne déjà le dos à la troupe pour rejoindre son automobile.

L'autre photo représente le 324^{ème} Régiment d'artillerie en train de défiler sans armes devant le colonel, juste après la remise du drapeau.



Mme T.Q. Ashburn vient de remettre le drapeau au porte-drapeau du régiment.



Défilé du 324^e devant son colonel.

Le mercredi 12 décembre 1917

Ma chère petite Lotte,

J'ai occupé toute ma matinée avec un officier d'état-major dans le but de régler l'instruction des signaleurs et de commencer l'instruction topographique. Enfin j'ai choisi un emplacement d'observation d'où je vais donner mes premières leçons d'observation. Cet après-midi je vais te quitter pour assister à la première leçon de mon premier élève, le capitaine Sackett, que j'ai déjà promu instructeur. Si cela réussit, et je suis à peu près sûr que cela réussira, j'aurais fait un pas immense en avant. Je cherche à ne pas être obligé à former moi-même chacun des officiers de la brigade. Ils sont très nombreux, trop nombreux pour moi seul. Il faut que j'arrive à former des instructeurs capables d'instruire eux-mêmes leurs compatriotes. C'est aujourd'hui mon premier essai et je suis anxieux d'en voir le résultat.

Les journaux semblent nous annoncer de terribles batailles en France pour cet hiver. Ce serait peut-être imprudent d'entreprendre un long voyage avec tes deux bébés dans une semblable période ... mais je suis trop loin pour pouvoir te donner de bons conseils.

Bonne nuit, ma petite femme aimée, je t'embrasse bien fort ainsi que nos deux bébés. Merci pour tes bonnes lettres. J'en reçois encore deux à l'instant.

Ton Jeanny.



Visite de Théodore Roosevelt au camp Sherman, le 15 décembre 1917.

De gauche à droite : vu de dos le major général E.F. Glenn, commandant la 83^e Division. Une sentinelle. Théodore Roosevelt prêt à franchir la tranchée. Commandant Eckenfelder, inspecteur français du sous-district de Chicago, capitaine Tommy Martin, chef du détachement de la mission d'information du camp Sherman, colonel Ashburn, commandant l'artillerie de la 83^e division, capitaine Woodcok, chef du détachement de la mission d'information britannique au camp Sherman. Un civil, ami politique de Roosevelt venu avec lui.

Camp Sherman, Chillicothe, Ohio

Le samedi 22 décembre 1917

Ma chère petite Charlotte,

Notre petite maison vient de se vider. Presque tous les officiers français, anglais, américains sont partis en permission. Ils ne reviendront que le 26. Pour moi je suis heureux d'avoir quelques jours de repos. Cela va me permettre de mettre ma correspondance au courant.

D'abord je te remercie de la jolie petite photo d'Abel que je viens de recevoir et qui me fait grand plaisir. Je suppose que tu l'as prise avec le petit appareil Kodak que nous avons acheté ensemble place Vendôme. Il feuillette déjà un livre comme un grand garçon.

Tu m'as déjà parlé dans tes lettres d'envoi de l'Illustration, mais je n'en ai pas encore reçu un seul numéro, et cela me rappelle qu'à Mexico je ne recevais qu'un numéro sur quatre jusqu'au jour où j'ai fait recommander ce journal. Je pense déjà avec regret au beau numéro de Noël qui va être volé comme tous les autres. Il est parfaitement inutile de faire une réclamation à la poste. Cela ne changerait rien au passé et il faut payer les frais de recommandation à l'avenir. C'est le seul moyen à employer pour que je reçoive mes Illustration, sur lesquelles je compte beaucoup comme actif moyen de propagande.

Quand tu m'enverras ces journaux, ma chère petite femme, n'économise pas le papier et la ficelle pour qu'ils soient bien fortement empaquetés. N'oublie pas qu'ils sont destinés à voyager près de trois semaines et qu'ils passent entre les mains de bien des curieux, sans compter les voleurs.

La fameuse carte qui t'avait intriguée est écrite par un vieux Centrale dont j'avais fait la connaissance à Mexico. Un ami commun nous avait emmenés au restaurant où nous avons mangé des vers de maguey, espèces de grosses chenilles blanches de la taille d'un hanneton, plat mexicain qui n'était pas très épicé et qui ne m'a laissé aucun souvenir particulièrement bon ou mauvais.

Je reçois tes bonnes lettres plusieurs fois par semaine, mais elles n'arrivent pas toujours dans l'ordre où tu les as écrites. C'est pour moi une grande tranquillité que de savoir nos deux bébés en bonne santé. Et je suis très fier de tous les succès de ma petite Marie-Rose. Elle est à l'âge où les compliments ne lui tourneront pas la tête.

Vivre loin de ma femme et de mes enfants, c'est le plus grand sacrifice que j'aie fait pendant cette guerre. Oh Lolotte, plus de quatre ans de mariage, deux bébés déjà et nous n'avons pas encore vécu une année entière ensemble. Les ménages qui vivent ensemble ne savent pas apprécier leur bonheur. Non, ma chère petite femme, nous ne serons pas blasés quand nous nous retrouverons.

Je pense prendre ma prochaine permission de dix jours en février, en Amérique. Je voudrais aller visiter les usines de la ville de Denver en Colorado. Ma permission suivante sera en juin, que je compte bien passer près de toi. Je t'aurai peut-être même revu auparavant si nous revenons en France au printemps. Il me semble que c'est toujours un peu le voyage de noces qui continue avec quelques longues séparations. Je reviendrai je crois d'Amérique avec quelques cheveux gris ! mais tu n'y regarderas pas de trop près la première fois que tu m'embrasseras.

Je n'aurai pas perdu mon temps ici. J'ai déjà au moins six officiers qui, instruits par moi, instruisent leurs camarades et j'espère dans quelques semaines que nous pourrons commencer à tirer le canon dans un grand terrain aux environs. Jamais depuis trois ans et demi de guerre je n'avais eu un poste aussi intéressant.

Je t'embrasse bien fort ainsi que nos bébés. Mes meilleurs souvenirs pour toute la famille et nos amis.

Ton Jeanny.

*Camp Sherman
Chillicothe, Ohio
Etats-Unis d'Amérique*

Le dimanche 23 décembre 1917

Mes chers parents (beaux-parents Rivière)

Je vous envoie mes meilleurs voeux pour la nouvelle année. J'espère que 1918 ne se terminera pas sans la paix victorieuse et que tous vos jeunes ménages pourront recréer leur foyer et reprendre leur vie normale.

J'ai envers vous une dette particulièrement lourde puisque ma femme et mes deux bébés (c'est-à-dire plus de la moitié de moi-même) sont sous votre toit depuis trois ans et demi. Je ne vois pas comment je m'acquitterai jamais d'une telle dette ...

Je vous envoie mes voeux de la terre d'Amérique, où je pense rester encore plusieurs mois. J'ai retrouvé ici dans la vie américaine tous les points essentiels de ma vie d'autrefois au Mexique. Et je dois dire que j'aime profondément cette vie du Nouveau-Monde.

Ce n'est pas que tout soit facile ici. J'ai eu un pénible début pour mes premières semaines au camp, devant faire face aux doubles difficultés de mon métier d'instructeur d'artillerie et de mon poste de chef de mission. Même en refusant poliment, mais systématiquement, toutes les invitations qui m'étaient faites, je trouvais à peine le temps de loin en loin d'écrire à ma femme. Je me sentais submergé. C'est seulement maintenant que je vois mon travail s'organiser d'une façon méthodique. Je le dois à l'obligeance inlassable de nos hôtes américains, à l'enthousiasme de mes élèves et à la bonne volonté de mes camarades.

Je n'oublierai jamais les premiers jours de mon arrivée au camp, lorsque je me trouvais face à face avec les artilleurs de l'Armée Nationale s'entraînant à la manoeuvre avec des canons en bois, en carton et en fil de fer. Devant ce matériel étrange, il ne fallait pas rire. Il ne fallait pas non plus pleurer sur l'imprévoyance de cette grande nation. Mais il fallait sincèrement admirer le sérieux des soldats et des jeunes officiers décidés à s'instruire coûte que coûte et faisant flèche de tout bois.

Maintenant nous commençons à devenir riches, nous avons plusieurs canons, des vrais canons, nous avons des munitions, des vraies munitions. Nous allons bientôt exécuter notre première école à feu. Quelle joie le jour où nous serons prêts et où nous traverserons l'Atlantique pour arriver à la rescousse ! J'espère qu'on me laissera faire campagne au milieu des batteries à la formation desquelles j'aurai contribué, au milieu de mes Américains aux yeux clairs, aux lèvres rasées, avec leur drôle de petite jugulaire sur la nuque.

Les jeunes officiers me regardent avec étonnement quand je leur dis qu'ils rencontreront des difficultés. Ils voudraient me faire croire que le mot difficile n'est pas plus américain que le mot impossible n'est français. Et la seule chose que je craigne pour eux c'est le manque de prudence dans les premiers engagements qui leur occasionneraient des pertes bien inutiles.

Nous venons de lire dans les journaux les nouvelles propositions de paix du Kaiser. Chaque fois que l'on a parlé de paix de cette manière, c'était le signal précurseur de nouvelles et terribles batailles. Je pense que les Allemands vont diriger contre le front de Champagne cet hiver une attaque analogue à celle de Verdun, et qui aboutira au même échec. Au printemps prochain nous arriverons avec des troupes fraîches pour monter une grande attaque à notre tour. Plaise à Dieu que nous puissions aller d'un seul coup jusqu'à la Meuse.

Au revoir et à bientôt, mes chers parents, je vous embrasse de tout coeur, priant Dieu qu'il vous conserve longtemps et en bonne santé à l'affection de vos enfants et de vos petits-enfants.

Jean Tommy Martin.

Camp Sherman,

Noël 1917

Ma chère petite Charlotte,

Noël est la grande fête américaine qu'on ne peut passer tout seul. Or justement tous mes camarades étaient absents ce matin. Michel (fortification de campagne) est à Philadelphie, hôte d'une famille multimillionnaire. Kolb-Bernard (fusil-mitrailleur) est à Buffalo chez des cousins. Marquet (grenadier) est à Colombus en compagnie d'amis américains des deux sexes. Tharlet (liaison) fait un court voyage d'étude à Pittsburgh. Tous mes lieutenants ont profité de ces quelques jours de congé pour voir un peu l'Amérique et les Américains. Je suis seul resté ici pour assurer la permanence et mettre ma correspondance au courant.

Mais c'eût été trop triste de rester tout seul en ce jour, aussi après avoir entendu la messe au Hall des Chevaliers de Colomb, je suis allé déjeuner chez le colonel Warfield du 322^{ème} Régiment d'artillerie légère, qui m'avait invité récemment. Ce fut une très agréable réunion. Il y avait là cinq ou six femmes d'officiers et quelques enfants. Ces camps américains sont les jours de fête très largement ouverts aux familles.

J'ai montré à mes hôtes la dernière photo d'Abel et on a beaucoup admiré ses boucles. Je me suis fait hier un petit cadeau à moi-même, de la cire à cacheter et un petit pot d'alcool solidifié. Cela va me permettre de cacheter mes lettres, ainsi j'aurai le plaisir d'utiliser ma bague¹⁰, ce que je n'avais pas fait depuis plusieurs années. Je glisserai aussi dans ton enveloppe une lettre pour mon oncle Hallopeau dont je n'arrive plus à me rappeler l'adresse.

Ce soir je compte aller dîner au Warner hôtel, le grand hôtel de Chillicothe. Il y a un cuisinier français, mais il a rudement américanisé son goût. Ce que j'aime dans cet hôtel, c'est de me trouver dans une grande salle bien éclairée et avec des nappes blanches, enfin il y a de la musique. Mais quelle musique ! On a parfois l'impression que les musiciennes cherchent à faire le maximum de bruit dans le minimum de temps. Ce n'est plus du tout les orchestres de New York et de Washington. Ici c'est l'Ouest. Il y a surtout un trombone à coulisse qui fait mon désespoir. Ce n'est déjà pas joli entre les mains d'un homme, mais c'est tout à fait étrange quand c'est manié par une femme en robe décolletée. Telles sont les distractions du pays ! Dès demain je recommence mon travail avec un jeune observateur d'artillerie qui n'a pas quitté le camp et à partir de jeudi tous les cours reprendront d'une façon normale.

10 heures du soir : j'en étais là de cette véridique histoire quand la maison fut envahie par le jeune ménage Tregledis, deux Anglais de Chillicothe, chez qui j'avais fait une fois visite avec les officiers de la mission britannique. Ils étaient tout étonnés de trouver la maison vide :

« Vous êtes seul ici ?

« Oui je suis seul en train d'écrire des lettres.

« Eh bien nous nous ennuyons beaucoup chez nous. C'est un triste Christmas. Venez dîner avec nous. »

Aussitôt dit, aussitôt fait et me voilà parti dans l'auto des Tregledis. J'ai passé une très bonne soirée avec eux. Nous avons mangé une oie excellente et longuement causé auprès du feu, toutes lumières éteintes, à la douceur

¹⁰ Chevalière donnée depuis à mon fils Charles (portant un M et un T entrecroisés)

d'une grosse bûche de Noël. Tregledis a fait campagne à Gallipoli où il fut blessé. Il s'occupe ici à une affaire de transports par camions. Sa femme et lui savent un peu de français. En sortant de chez eux, je fus fort embarrassé pour rentrer au camp, je ne trouvais aucune voiture à la station. Heureusement passait par là une demi-douzaine de lieutenants du 323^{ème} d'artillerie. Ils me dirent: « Venez avec nous » et connaissant Chillicothe à fond, ils eurent vite fait de trouver un véhicule qui nous ramena au Camp. Voilà une bonne journée de Noël finie. Et pas un instant je ne t'ai oubliée, ma petite Lotte, car j'avais ton cache-nez bleu tricoté par toi autour du cou.

Ton Jeanny.

Camp Sherman,

Le 8 décembre 1917

Ma chère petite femme,

Si tu me vois si vilain, avec des tas de rides sur la figure, c'est sans doute parce que ce portrait est trop ressemblant. Je t'embrasse bien tendrement ainsi que nos deux bébés, priant Dieu que la nouvelle année rassemble bientôt notre petite famille.

Ton Jeanny.

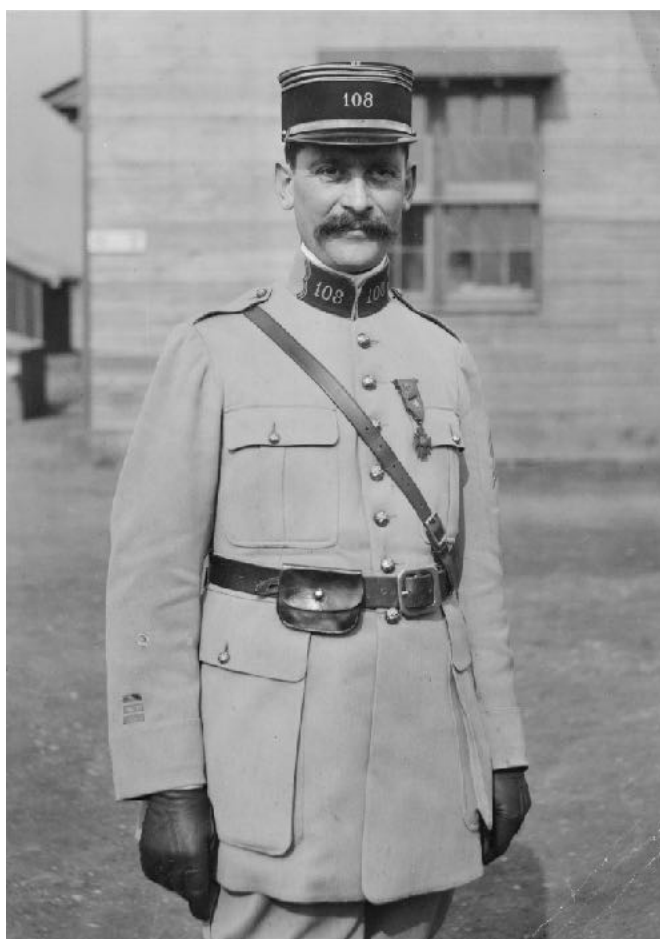


Photo annotée.

Champ de tir de Stony Creek.



« Une des photos représente le champ de tir de Stony Creek à une quinzaine de kilomètres du camp Sherman. La vue est prise de l'observatoire d'où l'on a un assez beau panorama comme tu peux voir. Sur la gauche sont les objectifs : tranchées, cahutes etc. trop petites pour être distinguées. »

Camp Sherman, Chillicothe, Ohio

Le dimanche 20 janvier 1918

Ma chère petite Charlotte,

Hier a été un grand jour dans la vie de l'artillerie du camp Sherman. Pour la première fois nous avons tiré le canon, c'était des vrais canons, des vrais obus qui faisaient boum ! en éclatant en l'air et envoyaient une gerbe d'éclats et de balles sur des Boches en bois bien alignés dans une tranchée.

Le général qui inspecte les divisions était présent et tout s'est très bien passé. Nous voici sortis des premières difficultés de l'instruction. Il ne nous manque plus maintenant que de l'entraînement. Mes Américains sont toujours enthousiastes :

« N'est-ce pas que c'est la plus belle salve du monde ? ». Connaissant le coefficient du pays, je réponds : « Oui, c'est la plus belle salve du monde, mais il nous en faut encore beaucoup d'autres comme cela, travaillons, travaillons ».

L'organisation du champ de tir de Stony Creek (rivière pierreuse) est un des plus intéressants travaux d'artillerie que j'aie jamais fait. Mais il y fait terriblement froid et le chemin d'accès est bien difficile. Hier matin nous avons rencontré une belle auto abandonnée dans un fossé de la route et en croisant une lourde voiture attelée à quatre mules, au moment où nous nous arrêtons pour la laisser passer, nous l'avons vue glisser sur la neige et tomber dans le fossé. Heureusement il y avait de nombreux soldats à côté qui ont pu donner aide au conducteur. Il ressort de toutes ces expériences que le service des Ponts et Chaussées aurait beaucoup à faire par ici. Dans ce pays neuf on va vite, on n'a pas le temps de soigner ce qu'on fait. Plus tard on fera de belles routes, il y a tant de choses à faire pour le moment.

J'ai adopté l'habitude américaine du grand repas à huit heures du matin et d'un très léger déjeuner à midi. Ainsi le matin avant de me risquer dans la neige, je commence par m'appliquer :

-une bouillie écossaise, avoine, lait, sucre

-puis un œuf, une tranche de jambon

-deux crêpes

-une tasse de thé et des tartines de pain beurré

Je t'assure que ce n'est pas de trop par le froid terrible qui nous enveloppe. En revanche à midi notre déjeuner est très sobre. On ne se sent pas alourdi et on n'a pas besoin de faire la sieste.

Mes fonctions de chef de groupe me valent un très grand surcroît de travail de correspondance. Ce sont des papiers souvent intéressants, mais ils sont trop et presque toujours je ne peux pas me faire aider. Il s'agit de questions confidentielles ou personnelles que je dois traiter moi-même.

Demain je commence un cours pratique de tir d'artillerie lourde. Comme ce régiment-là n'a pas encore de canon, nous nous contenterons de petites fumées artificielles figurant les éclatements d'obus. Je vais m'efforcer de dresser en deux semaines une demi-douzaine d'instructeurs qui instruiront les autres, car sans cela je serais débordé.

Je voudrais bien m'occuper aussi des sous-officiers américains qui suivent des cours spéciaux pour devenir officiers d'artillerie.

En même temps je continue des cours théoriques à un des régiments légers et il faut que j'assiste aux écoles à feu de l'autre. Impossible d'avoir la nostalgie ! J'ai toujours devant moi une telle quantité de travail que je n'ai pas le temps de penser à autre chose. Il faut que ce soit dimanche pour que je puisse écrire un peu longuement à ma petite femme chérie.

Je viens de recevoir trois lettres de toi après un arrêt assez long dans la correspondance. Cela m'a fait l'effet d'un rayon de soleil sur la neige. Je suis bien content des bonnes nouvelles que tu me donnes de Marie-Rose qui va devenir une petite fille modèle. Mais je suis ennuyé de te savoir grippée et Abel toujours enrhumé. J'ai grande confiance que le départ prochain pour Arcachon vous fera du bien à tous les deux, ne serait-ce que par le changement d'air. Je ne sais pas d'ailleurs pourquoi tu t'imagines qu'Arcachon est triste. J'espère bien que tu ne conserveras pas cette idée préconçue.

J'ai lu « le voyage du Centurion »¹¹, j'ai beaucoup aimé. Ce livre prend encore plus d'intérêt quand on sait que l'auteur, depuis peu converti, a été tué au champ d'honneur. Je crois même que c'est moi qui ai donné ce volume à Germaine¹². Merci bien pour le croquis d'Abel. Tu ne sais pas combien ces petits dessins me font de plaisir. Je m'imagine être au milieu de ma petite famille.

Tu me demandes si nous avons la franchise postale. On nous a fait savoir officiellement que non. Quand nos correspondants oublient de mettre des timbres, la poste américaine, toujours aimable, ne nous réclame rien. Mais nous devons payer. Jusqu'à la date d'aujourd'hui il n'y a pas le moindre doute.

Tu m'as trouvé mauvaise mine sur mes photos, mais ne t'inquiète pas je me porte bien. Seulement je me ressens un peu du changement de climat et de nourriture. Je ne prends pas assez d'exercice et surtout je n'ai jamais un moment de vraie détente. Il me semble que ce sera pour moi excellent d'aller passer quinze jours à Fort Sill, car je n'aurai plus les soucis d'un chef de groupe et le métier de subalterne me paraîtra facile.

Naturellement si le numéro de Noël de l'Illustration te plaît, il faut le garder. Si je te demande les autres, c'est qu'ils sont précieux ici et que chez tes parents ils n'ont plus d'intérêt après que toute la famille les a lus.

¹¹ « Le Voyage du Centurion » d'Ernest Psichari.

¹² Germaine Delattre, soeur de Charlotte TM

Camp Sherman
Chillicothe, Ohio

Le mercredi 23 janvier 1918

Ma chère petite Charlotte

Je suis bien content de pouvoir t'envoyer quatre petites photos qui te donneront une très exacte idée de mes occupations en Amérique. Elles ont été prises par un de nos sous-officiers français, Léveel, un Normand de Cherbourg, qui est chargé du téléphone et de la T.S.F.

Une des photos représente le champ de tir de Stony Creek à une quinzaine de kilomètres du camp Sherman. La vue est prise de l'observatoire d'où l'on a un assez beau panorama comme tu peux voir. Sur la gauche sont les objectifs : tranchées, cahutes etc. trop petites pour être distinguées.

Une autre photo te représente ton mari emmitouflé et le lieutenant américain Morrison devant l'auto mise à la disposition de la mission française. Dans le fond les tentes et de la neige à volonté. Toutes les tentes habitées ont un poêle et un tuyau de cheminée. Heureusement je n'ai pas eu à y coucher, j'ai pu rentrer chaque soir à ma bonne petite chambre du camp Sherman.



JTM à droite et le lieutenant Morrison devant l'auto de la Mission française. Au fond les tentes de l'armée.

Sur les deux dernières photos je suis à cheval avec le lieutenant Morrison. Je montais ce jour-là un bon petit cheval appartenant au lieutenant Wilcox qui est le grand manager du polygone.

Comme le temps est peu encourageant, je n'ai pas encore accepté l'offre aimable qu'on m'avait faite d'un cheval quotidiennement à ma disposition. Tous les jours on tire au polygone, c'est un très bon entraînement pour les hommes et les officiers. Je continue à faire deux cours, l'un d'artillerie lourde, l'autre d'artillerie de campagne, et cela me prend tout mon temps, j'ai à peine le temps d'aller deux fois par semaine au champ de tir.

Cet après-midi (le mercredi soir est presque congelé en Amérique) je n'ai pas de classe, mais je vais préparer ma classe de demain. Au revoir, ma petite femme bien-aimée, je t'embrasse très tendrement ainsi que nos deux bébés. Que le bon Dieu veille sur notre petite famille.

Ton Jeanny.



Sortie de messe.

Camp Sherman

Chillicothe, Ohio

Le dimanche 27 janvier 1918

Ma chère petite Charlotte,

Cette journée de dimanche s'est passée comme presque toutes les précédentes ; je suis resté toute la journée devant ma machine à écrire à faire des comptes-rendus, rapports et réponses diverses. J'ai eu juste le temps d'aller assister à la messe au Knights of Columbus.

Je t'envoie quelques photos qui sont malheureusement voilées par un petit trou de mon appareil que je vais faire réparer. L'une des photos représente l'église catholique, ou plus exactement la salle où l'on dit la messe. Une autre représente deux caporaux américains de race française.



À droite Drivon, qui a fait deux ans de service en France il y a 10 ans. Il a travaillé chez Révillon frères et est venu comme ouvrier fourreur dans la ville de Cleveland (Ohio). Après cinq ans de séjour aux États-Unis, il s'était fait naturaliser, ne se doutant pas qu'il allait bientôt être rappelé pour un nouveau service militaire.

Il a pris les choses du bon côté comme il devait les prendre, et s'est fait inscrire comme volontaire pour le premier contingent à envoyer en France.

À gauche Mercier est un Canadien français, naturalisé américain. Lui aussi est volontaire pour aller défendre cette France qu'il aime sans la connaître.

Ce sont deux bons ouvriers de la cause française aux États-Unis et j'ai été bien content qu'ils m'abordent à l'église. C'est pour moi un réel plaisir que de causer français avec des gens portant l'uniforme américain. Je t'envoie aussi la photo de quatre de mes sous-officiers français.

De gauche à droite :

Sergent Fournier (fortification de campagne)

Sergent Léveel (téléphones et T.S.F)

Adjudant Caron (grenadier)

Adjudant Jay (fusilier mitrailleur)



De gauche à droite : Fournier, Léveel, Caron, Jay.

Je n'ai reçu ces jours-ci qu'une lettre très ancienne de toi arrivée très en retard. Je m'inquiète des différents petits envois que j'avais fait en France et dont tu ne m'as jamais parlé. Le livre des histoires Peau-Rouge, le petit sac d'affaires de toilette militaire, le petit fanion étoilé etc. mais je sais que les navires partant d'Amérique sont très encombrés et il ne faut pas s'étonner trop des retards.

En revanche je reçois régulièrement des Illustration qui me sont infiniment précieuses, pour moi, pour mes camarades, et pour les Américains à qui je les donne. Je ne regretterai pas les frais de recommandation pour ces précieux journaux. D'autant moins qu'après trois mois d'incertitude mes indemnités ont été officiellement maintenues au prix que l'on m'avait annoncé en France avant mon départ, tandis que mes camarades, les officiers qui ne sont pas chefs de groupe, toucheront deux dollars de moins par jour.

Je t'ai déjà souvent expliqué quel était mon rôle ici. Je suis informateur c'est-à-dire conseiller d'artillerie, rien de plus, aussi j'ai été particulièrement flatté d'être nommé Instructeur du 324e régiment d'artillerie lourde. Je dirige depuis huit jours un cours pratique de tir, organisé avec des pétards en bordure du camp Sherman, et très prochainement nous tirerons des vrais canons.

Je continue à aller fréquemment au champ de tir réel où les artilleurs légers démolissent chaque jour des Boches en bois, avec de bons obus américains. Tout cela commence à



L'adjudant Caron tenant une grenade.

prendre corps. La moisson pousse ! et pendant que je suis les progrès de mes élèves, je me dis en moi-même : plus tôt nous serons prêts et plus tôt nous serons utiles à la France, et aussi plus tôt nous serons prêts et plus tôt je pourrai retourner embrasser ma femme chérie et faire sauter sur mes genoux mes deux bébés.

Remercie ton oncle Étienne ¹³ de la bonne lettre qu'il m'a envoyée. Je suis très touché qu'il ait longuement répondu à ma petite carte de la Touraine. Continue à me donner des nouvelles d'Hélène ¹⁴.

A bientôt peut-être ma petite femme chérie, je t'embrasse bien tendrement ainsi que nos deux bébés. Que le bon Dieu veuille sur notre famille et ne la laisse pas trop longtemps séparée.

Ton Jeanny.



Exercice d'attelage de canons.

¹³ Étienne Wallon est le frère de Geneviève Rivière, mère de Charlotte TM.

¹⁴ Hélène Weiller, sœur de Jean TM, décédera le 8 novembre 1918.

Premier février 1918 : Jean fête ses 36 ans.

Camp Sherman
Chillicothe, Ohio

Lundi 4 février 1918

Ma chère petite Charlotte

Je n'ai pas trouvé le temps de t'écrire dimanche, ni aujourd'hui de toute la journée, j'ai eu trois classes en anglais et je suis rompu, mais comme je serai absent toute la journée demain au champ de tir, je me hâte de t'envoyer deux mots ce soir.

D'abord j'espère que le raid boche ¹⁵ au-dessus de Paris a épargné ma petite famille et tous nos parents et amis. Je serais bien content d'avoir de tes nouvelles postérieures à cet accident. J'ai reçu deux bonnes lettres de toi, l'une d'elle dans une bien belle enveloppe de toile qui a fait la traversée sans incident. Merci pour la chanson. Ce sera vraiment drôle de la voir chantée par nos Alliés.

Je reçois très régulièrement les Illustration et je regrette presque maintenant de t'avoir demandé de les faire recommander. La poste américaine est plus sûre que la poste mexicaine. Je suis bien content d'avoir des nouvelles de la bonne Mme Baudry qui nous a rendu de grands services et peut-être nous en rendra-t-elle de nouveaux plus tard ? J'apprécie comme il convient la fable d'Abel et je regrette seulement de ne pas être là moi-même pour la lui entendre dire. Tes trois petites photos m'ont ravi. J'y trouve Abel très bien et Marie-Rose aussi bien que possible pour son jeune âge, elle rit comme une petite fille dans son berceau comme si elle comprenait que cela fera plaisir à papa là-bas de l'autre côté du grand Océan.

Il fait un froid terrible ici. Un de mes cours qui devait se faire à l'extérieur a été avantageusement remplacé par un cours à l'intérieur. Le camp Sherman comme tu dis est une vraie ville de 40 000 habitants. Il doit avoir près de 3 km de long.

Au revoir ma petite femme aimée, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que mes deux bébés. Que le bon Dieu veille sur ma petite famille. Que notre petit Abel prie matin et soir. Les prières des petits-enfants sont puissantes auprès du bon Dieu.

Ton Jeanny.



Jean TM au camp Sherman.

Camp Sherman
Chillicothe, Ohio

Le jeudi 7 février 1918

Ma chère petite Charlotte

Décidément je commence à vieillir, j'ai eu mes trente six ans le 1^{er} février et je me suis fait arracher une dent hier. C'était la première fois qu'on m'arrachait une dent ! Un vrai artiste du 32^e d'artillerie m'a opéré sans la moindre douleur, c'est à peine si j'ai senti un petit craquement et je pensais que le lendemain je souffrirais, mais pas du tout je continue à être « all right ». À ce qu'il paraît cette molaire était complètement inutile, et l'artiste affirme que les dents

¹⁵ Dans la nuit du 30 au 31 janvier 1918, 30 gothas chargés de 18 tonnes d'explosifs arrivent non loin de la capitale et onze d'entre eux arrivent à franchir les tirs de la défense aérienne. À partir de 23h30 et en l'espace de 20 minutes, 91 torpilles s'abattent sur Paris et 164 sur la banlieue.



voisines s'en porteront mieux. Il est vrai que cette pauvre dent était déjà rapiécée et me gênait fort.

Je suis toujours dans les papiers jusqu'au cou. Cela ne me permet pas de me consacrer uniquement comme je le voudrais à mes artilleurs qui en auraient pourtant besoin. Pour le moment je dresse les officiers radio, tout en continuant les écoles à feu qui nous donnent des résultats très encourageants.

C'est aujourd'hui que doit arriver Madame Marquet. Nous irons ce soir à la gare au devant de notre camarade, de sa femme et de son bébé. Nous avons fait mettre des fleurs dans leur petit appartement et nous envoyons l'auto à la gare à leur disposition, enfin nous cherchons à ce que cette jeune femme n'ait pas une trop mauvaise première impression.

Ta dernière lettre où tu me racontes tes fouilles rue Frédéric Bastiat m'a bien intéressé. Cela me fait plaisir rien que de te voir par la pensée dans notre vieil appartement si plein de souvenirs et encore habité par une de mes sœurs.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que mes deux petits bébés. Que le bon Dieu veille sur ma petite famille.

Ton Jeanny.

*Camp Sherman
Chillicothe, Ohio*

Le dimanche 17 février 1918

Ma chère petite Charlotte,

J'ai passé toute ma journée aujourd'hui au champ de tir (car nous tirons même le dimanche) où nous avons fait de la bonne besogne. En rentrant j'ai trouvé un volumineux paquet de photos militaires venues de Washington que je vais distribuer à tous ceux que cela pourra intéresser. Ce sont de très beaux albums édités par la section photographique de l'armée qui seront appréciés par les officiers américains et qui leur feront connaître à l'avance la vie du front.

J'ai reçu ces jours-ci un courrier abondant qui m'a rempli de joie. Remercie ton père de sa bonne lettre. J'ai aussi une longue lettre de Jean ¹⁶ à qui je vais répondre ces jours-ci, mais il ne m'a pas donné son adresse. Je lui écrirai rue Gay-Lussac ¹⁷. J'ai reçu à quelques heures d'intervalle trois lettres de toi qui m'ont fait un plaisir infini. Je suis bien content que le livre de Miss Sproat soit arrivé à bon port. Je vais aller voir un de ces jours ces bonnes demoiselles et leur raconter le succès de leur cadeau.

¹⁶ Jean Rivière, frère de Charlotte TM.

¹⁷ Rue Gay-Lussac : appartement des grands-parents Rivière. Rue Frédéric Bastiat : appartement conservé par les enfants TM à la mort de leurs parents.

SHELLS AND MORE SHELLS MUST BE MADE TO WIN, SAYS FRENCH SPEAKER AT STEEL PLANT

23^x (1)

CHILLICOTHE
(Ohio)

23/2/18

PORTSMOUTH
(Ohio)

Capt. Tommy-Martin, head of the French mission in America and a heavy artillery instructor at Camp Sherman during the past four months, spoke at the noon hour Saturday to employes of the Whitaker-Glessner Company. He is probably the greatest Frenchman in America today and is intensely interested in the large shells made in the local plant as they are similar to those he shot across the front French defenses into the German lines. That he has shot these with wonderful results is illustrated in one of the most extraordinary feats ever performed, probably not to be repeated during the war, in which he made himself one of the gallant heroes of France.

At the battle of Verdun Capt. Tommy-Martin with one gun completely destroyed four German batteries. For this feat and for many other instances of bravery he has received decorations.

In speaking to the men who packed the Whitaker-Glessner restaurant he emphasized their important position in the war. "You shell makers are of as much importance as the men who send those same shells across No Man's Land into a German trench," the speaker said. "It is nothing to send men if at the same time shells are not sent."

He said America has no idea how many shells are used and explained that never less than 80 shells are shot at a time; the first 20 being used to locate the dug-out, the next 60 to make sure of destroying it. According to his statements 100 shells are necessary to make even the smallest breach in the enemy's line of defense. Never less than 400 are used to

destroy a German battery. "It is very sad but wonderful to note the effect of the shells." Stressing the great importance of the part played by munition workers, Capt. Tommy-Martin said that the number of shells that can be made here in one day can be shot in one day "over there." He said that loss of one day in Portsmouth's munition works means practically loss of one day's shelling in France. Realizing the part they play in the world war he urged the men to grasp the spirit of the struggle and respond to the best of their ability. In looking into the faces of the hundreds of munition workers who formed his audience Capt. Tommy-Martin told them how in France the women, wives and sweethearts of the soldiers and even the ladies of the land were the munition workers. "Remember, we have no more boys at home in France, they are all at the front, and our women and old men work in the factories." The Captain, who was actively engaged at the battle of the Marne, and commander of a battery at Verdun, said in closing that the people of France feel very much like the words of a popular American song—they Smile, Smile, Smile to know that America is fighting at their side in the struggle.

Lieut. Tharlet, of the French Commission, accompanied Capt. Tommy-Martin and Lieut. Nelson Whitaker and Lieut. Irvin Koehli of the 324 Heavy Artillery formed the party which returned to Camp Sherman this afternoon.

George Marting, general purchasing agent at the Whitaker-Glessner plant, introduced Capt. Tommy-Martin to the munition workers.



Tu me dis que tu as envie dans le métro de demander aux soldats américains s'ils viennent du camp Sherman. C'est peu probable. Il y a une trentaine d'autres camps en Amérique et ce serait bien étonnant si tu rencontrais justement un de mes voisins d'ici.

Les bonnes nouvelles que tu me donnes de la santé de nos bébés me rassurent sur leur sort. Ils sont heureux de vivre. J'étais comme eux à cet âge, toute ma petite enfance je chantais à tue-tête et encore maintenant je continue à être heureux de vivre, seulement j'ai laissé la moitié de moi-même de l'autre côté de l'Atlantique, c'est pour cela que je ne chante plus et quand mes jeunes camarades partent joyeusement le samedi soir pour Colombus ou Cincinnati, je reste tranquillement au camp Sherman.

Merci bien de m'avoir envoyé l'adresse de Miss Pangalo. Je ne l'ai pas vue les deux fois que j'étais allé la voir à Mexico il y a six ans mais je me rappelle très bien sa mère. J'aurai peut-être un jour occasion d'aller à Chicago et de leur faire visite.

Tu me demandes s'il fait froid à Chillicothe. Il a fait un froid terrible, - 20 et même -30° centigrades. Je t'ai d'ailleurs envoyé quelques photos prises les jours de neige. Puis nous avons eu une période douce. La rivière Scioto a charrié des glaçons qui avaient près de 50 cm d'épaisseur. Tout ou presque tout a fondu, puis voici que les froids reviennent. Mais ne t'inquiète pas du sort de ton mari. Nous sommes très bien outillés contre le froid. J'ai dans ma chambre à coucher, dans mon bureau, dans ma salle à manger, d'excellents radiateurs à vapeur et quand je sors je suis sérieusement emmitoufflé.

Je n'ai toujours pas reçu d'ordre pour partir pour Fort Sill et je vais sans doute partir bientôt en permission de 10 jours. Ne crois pas qu'il y ait beaucoup de Peaux-rouges à Fort Sill. Je pense que l'on doit seulement exhiber quelques spécimens soigneusement conservés. C'est une région maintenant civilisée.

N'oublie pas de m'envoyer quelques petits livres de messe en français, mais ne tarde pas trop ... Cela fera grand plaisir à nos chapelains catholiques. Il y a trois églises catholiques dans le camp Sherman (les bâtiments des Chevaliers de Colomb) mais elles sont très loin de mon home. Il y a aussi deux églises catholiques à Chillicothe. Je suis bien content de savoir que Hélène a repris bonne mine. Ce que je savais de sa santé m'inquiétait beaucoup.

Abel peut très bien continuer à aller au Luxembourg et y voir des nounous. C'est tout à fait de son âge. Je me rappelle très bien Monsieur et Madame de Villefosse, au temps qui précéda nos fiançailles. Comme tout cela est loin, ma Lotte chérie ! et nous vieillissons un peu chaque jour loin l'un de l'autre !

Le petit sac Colgate qui paraît avoir fait plaisir à Abel est une des multiples créations américaines à l'occasion de la guerre. C'est ce que j'ai trouvé de plus original ici.

Je suis heureux que tante Vigouroux ait trouvé une ressemblance entre Abel et ma grand-mère Martin. C'était une grande et belle femme. Elle avait plus de 70 ans dans mes souvenirs d'enfance et elle se tenait toujours parfaitement droite. Souvent je l'accompagnais à la messe de 9 heures et quart à Saint Philippe. C'était une femme supérieure par son intelligence et sa bonté. Je ne lui ai connu qu'une faiblesse, c'était son extrême indulgence pour ses petits-enfants. C'est auprès d'elle qu'a vécu 30 ans et davantage ma bonne Estelle. Es-tu allé voir Estelle ? Ne manque pas de lui amener Abel. Cela lui fera grand plaisir.

Je serais heureux que tu connaisses Madame Perison et ses filles. Si souvent je me suis réfugié chez eux ! C'était la seule famille vraiment française de Mexico. Si tu peux leur rendre le séjour de Paris un peu plus agréable, tu payeras une vieille dette que j'ai contractée envers cette très aimable famille.

Ne manque pas de me faire savoir ton adresse exacte à La Baule et combien de temps tu penses y séjourner en mars, et surtout en avril.

Je t'embrasse bien tendrement ma chère petite femme aimée. Que le bon Dieu veille sur ma petite famille et qu'il me ramène bientôt au milieu de vous.

Ton Jeanny.

Le jeudi 21 février 1918

Ma chère petite Charlotte

C'est avec un certain soulagement que j'ai reçu ta lettre postérieure au bombardement. J'ai admiré la tenue héroïque d'Abel, facilement explicable par son ignorance du danger. Je n'ose croire que la défense antiaérienne devienne efficace au point d'empêcher ces raids nocturnes. Comme tu le dis, il n'y a qu'à s'en remettre à la Providence.

Le seul moyen de défense du gouvernement consiste en sévères représailles contre les villes allemandes et je crois qu'il n'y manquera pas. C'est le seul mode de raisonnement que comprennent les Boches. Je n'ai toujours aucun ordre pour partir pour Fort Sill, mais j'attends ma permission pour aller dans l'Ouest ; j'espère retrouver M. Jéquier, ingénieur de Peñarroya à Butte (Montana) dans la partie nord des montagnes Rocheuses. C'est un petit voyage industriel très intéressant à faire.

En attendant ce déplacement je profite de la journée de demain, anniversaire de la naissance de Washington (jour de repos au camp) pour aller visiter une fabrique d'obus de 155, Whitaker, Glassner & Co à Portsmouth (Ohio). C'est le premier jour de repos que j'aurai depuis bien longtemps et tu vois que je lui conserve un objectif militaire. Le lieutenant Whitaker du 324^e régiment d'artillerie lourde me conduit lui-même à l'usine de son père. Je crois que ce sera très intéressant.

J'ai remercié le bon Dieu d'avoir protégé l'autre jour ma petite famille. Je le prie de la protéger encore et de me permettre bientôt de rentrer en France pour combattre pour elle. Je vous embrasse tous de tout cœur.

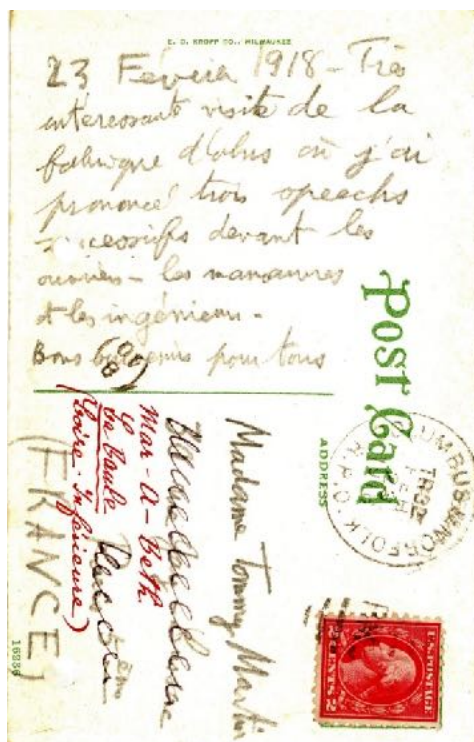
Ton Jeanny.

Ce matin : 4 heures à cheval avec l'artillerie de campagne par un froid terrible. Ce soir 1 heure de tir avec les artilleurs lourds. J'ai arrêté la classe quand l'élève que j'interrogeais a eu tellement froid aux doigts qu'il ne pouvait plus écrire ses commandements et ses observations.



Le champ de tir de Stony Creek vu de l'observatoire.

Carte postale du 23 février 1918.



Très intéressante visite de la fabrique d'obus où j'ai prononcé trois spechs successifs devant les ouvriers, les manœuvres et les ingénieurs. Bons souvenirs pour tous.





Chillicothe, deux soldats sur des mules.

Premier congé.

*Haut-Commissariat de la République française aux États-Unis
Mission militaire française d'information
Groupe du camp Sherman. Chillicothe. Ohio.*

Lundi 25 février 1918

Ma chère petite Charlotte

C'est en t'écrivant que j'inaugure mon papier à en-tête. La cédille étant inconnue à Chillicothe, j'ai dû simplifier l'orthographe du mot « française ». Je t'envoie mon récit de voyage des journées de vendredi et samedi que j'ai écrit pour toi hier. Je te quitte pour me replonger dans les papiers. J'ai une douzaine de compositions écrites d'artillerie à corriger, ce n'est pas une petite affaire pour un professeur débutant.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que nos deux bébés. Quand tu seras à La Baule, fais-moi une description détaillée des moyens de communication entre La Baule et Saint-Nazaire et renseigne-moi aussi bien que possible sur la date à laquelle tu penses rester à La Baule.

Ton Jeanny.

Camp Sherman, Chillicothe, Ohio

Le dimanche 24 février 1918

Ma chère petite Charlotte,

Il faut que je te raconte en détails ma première journée de congé que j'ai prise avant-hier, et aussi hier, depuis le Thanks giving day où j'étais allé à Columbus.

Le vendredi 22 février est l'anniversaire de la naissance de Washington. Tout le camp Sherman est au repos, aussi le capitaine Tommy Martin, artilleur, et le lieutenant Tharlet, sapeur, ayant mis dans une valise quelques affaires de toilette et leurs pyjamas, filent en auto vers la gare de Chillicothe. Les lieutenants Koehline et Whitaker du 324^{ème} Régiment d'artillerie lourde nous pilotent. Ce sont de grands gars américains au visage ouvert, tous deux ingénieurs à la Whitaker, Glessner Co (que nous allons visiter).

Deux heures de chemin de fer, nous regardons les deux numéros de l'Illustration arrivés le matin même et que je donne à mes amis américains. La vallée de la Scioto que nous descendons est très pittoresque. Nous voici arrivés à Portsmouth. C'est une ville de 30 000 âmes, très simple. C'est un centre industriel mais très joliment situé au pied d'une chaîne de collines boisées, au confluent de la Scioto et de l'Ohio, toutes deux débordées en cette saison. La plupart des maisons sont en bois. Chaque famille habite sa petite maison. Je ne vois guère de jardins. Mon

premier étonnement fut de trouver à la gare une auto vide qui était pour nous paraît-il (!). Nous montons dedans, Whitaker prend le volant et nous voilà partis pour l'usine.

Les Romains disaient : « Nil mirari ». Nous traduirons : il ne faut s'épater de rien. J'aurais trouvé une fanfare à la gare pour nous recevoir que je n'aurais pas dû prendre un air étonné.

Portsmouth n'a probablement jamais vu d'habit bleu. Nous sommes largement regardés !

Première halte à la maison des ingénieurs, grande et belle construction où nous laissons nos valises. Deuxième halte à la direction où le Service de sûreté de la compagnie nous délivre des cartes d'entrée à l'usine. Ce service m'a paru remarquablement organisé. C'est une vraie police privée d'une centaine d'hommes. Ce n'est pas de trop pour une usine de 3500 ouvriers, surtout lorsque cette usine fabrique des obus et que plusieurs usines américaines de munitions ont été détruites par les Boches.

Troisième halte à l'entrée de l'usine au restaurant ouvrier pour déjeuner. J'en avais besoin. Très bien le restaurant ouvrier, places pour 420 personnes par petites tables de six. Chacun passe devant un long comptoir, prend un plateau, une assiette, un couvert, on défile ainsi devant une table chargée de mets, on remplit son assiette sans s'arrêter ; au bout du comptoir il y a un guichet où une caissière habile vous délivre un ticket pour la totalité des plats que vous avez pris. Il ne vous reste plus qu'à retourner à votre place et à manger. On paye en sortant avec le ticket.

J'ai passé devant le comptoir avec mes amis, j'ai pris un repas complet, j'ai ensuite mangé mais je n'ai pas payé. Nous sommes les hôtes du lieutenant Whitaker, arrière-petit-fils du fondateur de cette usine et de plusieurs autres usines de la même envergure.

Nous visitons l'usine Portsmouth Works : un haut-fourneau alimenté par du minerai des lacs et du coke fait sur place avec le charbon de West Virginia, une aciérie avec 10 fours Martin Siemens où l'on traite la fonte et des ferrailles diverses. Ces fours sont chauffés au gaz, gaz artificiel fait avec du charbon et aussi gaz naturel. Heureux pays où il est facile de faire de l'industrie. Dieu leur a mis sous la main le minerai de fer en abondance, le charbon en quantité et le gaz naturel qu'il suffit de capter. J'oubliais la main-d'œuvre, les nègres, dont on avait plus qu'on ne voulait avant la guerre.

J'ai admiré le gros laminoir réversible, machine énorme, bruyante, où les blocs d'acier brûlants passent et s'aplatissent en jetant partout des étincelles de feu, mais ce que j'ai admiré le plus c'est qu'il n'y avait pas d'ouvriers. La machine marchait toute seule. J'ai tout juste vu un petit bonhomme qui graissait la machine à vapeur. Les gros blocs avançaient, dirigés par des mains de fer, s'engageaient dans le laminoir, ressortaient allongés. Puis tout stoppait et repartait en sens contraire, le bloc laminé rentrait sous les meules, il était retourné sur le côté, relancé de nouveau, ré-aplati, puis s'en allait, faisant place au bloc suivant. Cela n'avait pas duré trois minutes. Nous montâmes à la passerelle qui dominait le laminoir et je découvris le cerveau qui faisait marcher cette grosse bête. Deux mécaniciens et un contremaître étaient là, tous les trois tenant en main des leviers et des manivelles de commandes électriques, hydropneumatiques et autres.

C'était vraiment impressionnant et le contremaître, un grand gaillard rasé, avait une tête d'empereur romain. Je demandais quelle était sa paye : soixante-dix francs par jour ! Évidemment, à ce prix-là, on peut avoir quelqu'un de bien.

Les barres d'acier découpées par une hache énorme s'en vont à la forge où nous les suivrons demain.

Ce qui m'a le plus frappé dans cette visite d'usine, c'est la dimension de toutes choses. C'est grand. Le haut-fourneau est grand. La montagne de minerai à côté de lui est gigantesque, stock de quatre mois correspondant à la saison d'hiver où l'on ne peut faire aucun transport sur les grands lacs gelés.

Tous les bâtiments ont été construits avec des vues larges en prévision d'un grand travail et sans oublier des agrandissements futurs. Le terrain ne doit pas coûter cher, ou tout au moins il ne doit pas être cher relativement à ce qu'il permet de gagner. Une demi-douzaine de locomotives circulaient dans l'usine à bonne allure, on n'a pas fait non plus d'économies sur le matériel de traction.

Nous quittons l'usine et rentrons à la maison des ingénieurs pour faire un peu toilette. Nous sommes invités à dîner chez Monsieur et Madame Lunsford P. Haldeman (Gallia avenue) futurs beaux-parents du lieutenant Whitaker.

The Portsmouth Daily Tin

14 PAGES TODAY PORTSMOUTH, OHIO, SATURDAY, FEBRUARY 23, 1918.

(United Press Lease)

Six heures et demie du soir, dîner chez les Haldeman.

Le père très bien, est fabricant de briques réfractaires ; la mère très distinguée, il suffit de voir son salon pour sentir qu'elle a du goût ; deux jeunes filles dont l'aînée est la fiancée de Whitaker et une petite fille d'une dizaine d'années.

Nous sommes reçus avec une grande cordialité. Dîner américain, très heureusement encadré par une bouteille de Madère et une bouteille de Champagne. Il y a si peu d'occasions de boire du vin en Amérique ! La conversation s'engage entre hommes seulement, puis peu à peu les dames y prennent part et je ne m'en plains pas. Je comprends et je me fais comprendre.

Éternelles questions : Est-il vrai que les Allemands aient commis les atrocités qu'on leur attribue ? Que pensez-vous des Russes et des Italiens ? Que pensez-vous de notre armée américaine ?

J'ai si souvent répondu à ces questions qu'elles ne m'embarrassent plus. J'y réponds et je m'arrange pour ajouter les vérités indispensables à dire à nos alliés sans les froisser, à savoir qu'il y a 3 millions de soldats français sur le front. Comme ils se rendent compte des difficultés qu'ils rencontrent à armer leur premier million d'hommes, ce chiffre de 3 millions les impressionne et je le répète d'autant plus volontiers qu'il est officiel.

N'est-ce pas que les Allemands sont forts ? Ils sont très forts. Nous le savons mieux que personne, mais ils ne nous font plus peur. Nous les avons arrêtés à Verdun. Nous les avons vaincus à la Somme. Nous les avons fait reculer à Noyon. C'est Verdun qui impressionne le plus les Américains. Mais la Marne leur a fait aussi un grand effet. Un ami de Whitaker lui avait parié le 1er septembre que les Allemands seraient en huit jours à Paris. Whitaker qui se sentait de la sympathie pour notre pays, qu'il avait visité, paria contre. Le 8 septembre la bataille de la Marne était gagnée et le pari de Whitaker était aussi gagné.

Ces vers ce temps-là que la Whitaker Glessner Company passa son premier contrat avec le gouvernement français et qu'elle commença à fabriquer chaque jour 2500 obus de 155 allongés.

Une charmante musique remplit le salon. Je n'avais jamais entendu un phonographe aussi harmonieux. C'était la marque Victor, il y avait une aiguille en bois dur (au lieu de métal) et une caisse en bois au lieu de l'horrible pavillon métallique. Pas le moindre nasillement ! Whitaker danse avec sa fiancée. Pour les Américains la danse est le sport national. Nous Français nous nous excusons et nos hôtes comprennent notre réserve.

Nous sommes restés à causer jusqu'à minuit, puis nous sommes rentrés coucher à la maison des ingénieurs. J'ai une grande belle chambre chauffée par une cheminée au gaz naturel et un bon lit où je m'endors bientôt.

Samedi matin. Harvey, un délicieux petit nègre d'une douzaine d'années, vient cirer mes chaussures. Je passe au cabinet de toilette où je découvre Tharlet désespéré sous la douche. C'est trop compliqué, il y a quatre robinets ; au moment où il croit appeler un courant chaud sur sa tête, il déchaîne un jet latéral glacial. Il veut fermer, se trompe de robinet et se fait administrer dans le dos une douche brûlante. Il fuit désespéré, et rendu prudent par son exemple je me contente du lavabo.

Neuf heures : petit déjeuner, puis nous partons pour voir le directeur (on dit ici le président) M. Glass qui nous reçoit très aimablement et même très longuement :

-« Je vous serais reconnaissant de rappeler à nos ouvriers, dans le speech que vous voudrez bien leur faire, l'esprit de sacrifice qui règne au front parmi les combattants »

-« Ce sera simple, Monsieur, il suffira que je leur dise que les soldats français travaillent au front et risquent leur vie pour cinq sous par jour ».

Et Whitaker ajoute :

-« Il faut leur faire comprendre que leur travail est utile à la guerre, qu'il ne faut pour aucune raison ralentir la production ».

Mr. and Mrs. Lunsford P. Haldeman, of Gallia avenue, had as dinner guests last evening Lieutenant Nelson Whitaker, Lieutenant Kenline, Lieutenant Tharlet and Captain Jean Tommy-Martin, of Camp Sherman. Capt. Tommy-Martin is at the head of the French Mission at Camp Sherman. They returned to camp this afternoon.

-« Je leur dirai que toute la production de leur usine, si grande soit-elle, est insuffisante à alimenter les six batteries de 155 du camp Sherman en un jour de bataille ». Et j'aurais presque pu dire en une heure.

Nous visitons la forge. Ici il n'y a pas eu moyen de remplacer partout les hommes par des machines, mais ce que l'on a bien organisé, c'est la division du travail. Chaque homme ne fait qu'un mouvement, toujours le même, mais encore faut-il qu'il le fasse vite et bien. Sous la presse, sorte de marteau pilon, passent les blocs d'acier qui sont emboutis en quelques secondes. Chaque minute en fait passer à peu près deux. On les laisse refroidir et on les calibre. L'opération est terminée pour ici. Les obus inachevés sont envoyés à Minneapolis, une autre ville où on les tournera.

Nous visitons encore un atelier de tôle, un atelier de galvanisation, la centrale électrique, l'usine à gaz, que sais-je encore ?

Midi. C'est l'heure du lunch des ouvriers et de mon premier speech. Dans le grand réfectoire ils sont plusieurs centaines. Très sympathiques les auditeurs, Américains, ils applaudissent avant que j'aie ouvert la bouche :

« A la porte de vos ateliers j'ai lu une affiche, qui dit que tous les paniers doivent être ouverts et visités parce qu'ici nous sommes en guerre. We are at war. C'est vrai que vous êtes en guerre et vous êtes comme une partie du front. Vous prenez part à la bataille.

Il y a longtemps que nous voyions arriver vos obus dans nos dépôts de batterie, avant même que les États-Unis fussent en guerre, et nous disions : All right, voilà les obus américains qui viennent, nous verrons bientôt venir les gars américains. Et maintenant vos frères viennent par milliers au travers de l'Atlantique et ils sont les bienvenus en France.

Les artilleurs américains et français ont besoin de beaucoup d'obus de 155. Un tir ne demande jamais moins de 80 obus. Il faut 100 coups pour faire une brèche dans les réseaux de fil de fer et livrer un passage à l'infanterie. Il faut 400 coups pour mettre une batterie allemande hors de combat, et si cela ne suffit pas, nous leur envoyons 400 autres coups, et après 800 coups généralement ils se tiennent tranquilles.

Nous avons besoin d'obus, de plus d'obus, encore plus d'obus. Comprenez-vous bien l'importance du rôle que vous jouez dans la bataille ? Réalisez-vous l'importance de votre travail ?

Nous avons aussi des aciéries en France, mais sauf des spécialistes, tous nos hommes sont au front. Une grande partie du travail, même de votre travail de forge, est fait par des femmes. Travaillez pour aider les combattants au front et travaillez aussi pour aider les femmes de France qui travaillent à l'arrière.

Trois ans et demi de guerre n'ont pas affaibli le courage et le moral des soldats français ; ils ont toujours le sourire. Les soldats américains arrivés sur le front pourront vous le dire. Tous font leur devoir gaiement. Ils supportent la vie des tranchées et ils risquent leur vie sans regrets parce qu'ils savent qu'ils peuvent compter sur vous pour leur fournir les munitions dont ils ont besoin. Ils combattent pour l'Amérique, pour la France, pour toutes les nations libres du monde. Aidez-les de toutes vos forces. »

J'ai répété mon speech devant les nègres. Ce sont de grands enfants avec de bonnes faces, des grands yeux qui vous regardent et des dents blanches. Je leur ai raconté la bravoure des troupes noires françaises et la bonne impression que m'avait fait la brigade de couleur du camp Sherman, et j'ai vu tous mes nègres souriant d'orgueil.

A une heure, grand déjeuner avec environ 25 des ingénieurs de la compagnie, même les ingénieurs mariés mangent le matin à l'usine. Cela gagne du temps, permet de mieux se connaître et facilite certainement beaucoup les rapports entre services. À la fin du déjeuner troisième speech :

« Messieurs, nous comptons sur vous pour nous fournir nos obus, encore plus et encore plus d'obus. Comptez sur nous pour en faire un bon usage. Comptez sur le lieutenant Koehline et le lieutenant Whitaker pour les lancer aux Allemands de la manière qu'il convient ». Telle fut ma péroraison !

Nous repassons en auto à la maison des ingénieurs pour nous laver les mains, puis nous allons à la gare où nous abandonnons l'auto au bord du trottoir. Une agréable surprise nous attend sur le quai. Mlles Holdeman sont là, partant pour Chillicothe où elles vont passer deux jours à l'hôtel. Tout à fait américain : l'une va tenir compagnie à son fiancé, l'autre va sans doute faire connaissance d'un fiancé possible. Les deux heures de chemin de fer ont paru courtes en si charmante compagnie. Un merveilleux coucher de soleil teintait de rouge les collines qui bordent la vallée de la Scioto.

Camp Sherman
Chillicothe, Ohio

Le mercredi 27 février 1918

Ma chère petite Charlotte

Je reçois à l'instant ta bonne lettre du 10 février. On ne m'a plus parlé du voyage à Fort Sill (Oklahoma) mais j'ai reçu ma permission pour aller à Salt Lake City. Je vais partir à la fin de cette semaine. Voici mon itinéraire probable : Columbus-Chicago-Minneapolis-Butte (Montana) où je pense arriver après quatre jours de voyage et rester trois jours, ensuite deux jours pour descendre au sud de Butte (Montana) à Salt Lake City et revenir en trois jours au camp Sherman. Ce voyage très intéressant au point de vue tourisme peut m'être très profitable au point de vue ingénieur.

J'ai reçu un journal de Portsmouth narrant ma visite à l'usine qui fabriquait nos obus, mais je n'ose pas te l'envoyer. Il dépasse vraiment les bornes. J'aurais peur, si je montrais cette feuille en France, de me couvrir d'un ridicule ineffaçable. La presse marseillaise n'est rien à côté de la presse de Portsmouth (Ohio). La sardine qui bouchait le port, boucherait ici tout l'océan.

Je suis présenté comme le chef de la Mission française aux États-Unis et le plus grand Français d'Amérique !! On m'attribue l'exploit, difficile à égaler dit le journal, d'avoir détruit à Verdun quatre batteries allemandes avec un seul canon et le reste à l'avenant.

J'ai fait remarquer à mes amis américains, Whitaker et Koehline, que tout cela était complètement inexact. Ils m'ont répondu en vrais Américains : « cela n'a aucune importance. Notre but est atteint. Les ouvriers vont travailler avec plus d'enthousiasme. »

Ils ont compris qu'au front les artilleurs avaient besoin et un besoin urgent de leurs obus. Les détails n'ont pas d'importance. It is a big day for France (Ç'a été une grande journée pour la France).

Le jeudi 28.

Je reçois ta lettre du 5 février, m'annonçant la mort de l'oncle Paul ¹⁸. Je vais écrire à Paul Wallon et Thérèse. Merci pour les photos d'Abel et de Marie-Rose et pour la première page d'écriture de notre petit Abel. Je vais regarder sans hâte tout ce courrier après avoir expédié cette lettre-ci.

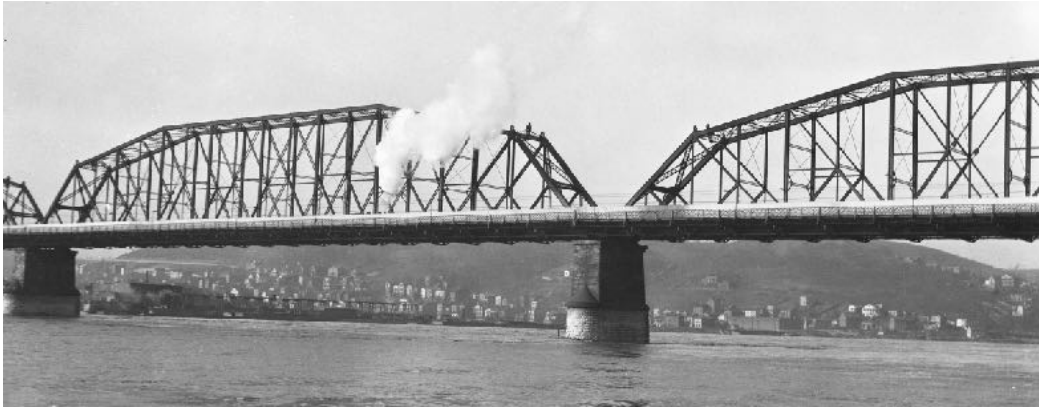
Je t'embrasse bien fort ainsi que nos bébés.

Ton Jeanny.



Chillicothe.

¹⁸ Paul Wallon, l'architecte, décédé le 1^{er} février 1918. Il est le beau-père de Thérèse, sœur de Jean TM.



Cincinnati. La fumée provient d'un train sur le pont.

Permission.

Dimanche 3 mars 1918

Ma chère petite Charlotte

Voici ma permission commencée dans d'excellentes conditions. J'ai quitté le camp Sherman hier après déjeuner. L'auto de la mission m'a conduit jusqu'au tramway électrique avec mes petits bagages, ma valise plate très commode à glisser sous les sièges du pullman et une couverture, ma vieille couverture mexicaine à l'intérieur de laquelle j'ai roulé ma peau de mouton, mes gants chauds, etc. car je pars pour des pays froids à 2000 m d'altitude.

Deux heures de tram au milieu d'une foule de soldats. Columbus où nous arrivons est une belle ville de 300 000 âmes. Je n'y étais pas revenu depuis le jour du Thanksgiving où j'avais déjeuné chez le président de l'Université. Après avoir déposé mes bagages à la consigne (10 sous par paquet et par jour !) je vais me présenter chez le président de l'Université.

« Monsieur et Madame Thompson sont sortis » me dit la femme de chambre qui me reconnaît très bien et m'honore d'un sourire de bienvenue. Cette femme de chambre à lunettes a l'air d'une « Femme savante ». Elle convient parfaitement à une maison d'universitaires. J'exprime mes regrets, m'informe de la santé des maîtres de maison et dépose deux cartons.

Me voici rentré en ville car l'université est dans un faubourg de la ville. Je vois une porte brillamment éclairée et j'entre à l'Exposition d'automobiles. J'y ai passé 1 heure principalement à causer avec un vendeur qui avait absolument voulu que je m'asseye dans une auto Franklin de \$ 3 500 que je n'ai certainement pas l'intention d'acheter pour diverses raisons dans le détail desquelles je n'ai pas besoin d'entrer. Le plus remarquable perfectionnement de cette Franklin était d'avoir son refroidissement entièrement assuré par de l'air sans courant d'eau. Cela doit être avantageux ici en hiver où l'eau des radiateurs gèle avec une regrettable facilité.

Je cherchais à dîner à l'hôtel Deschler, mais tout était plein, quand je rencontrais mon camarade le lieutenant Marquet avec sa femme et son bébé, venus à Colombus faire des achats indispensables pour des articles introuvables à Chillicothe. Je les invitais aussitôt à dîner et nous trouvâmes de la place dans un grill, dans la cave fort élégante du Virginia Hôtel de Colombus. Le dîner était assez bon. Il nous parut excellent parce que nous pûmes l'arroser avec du vin français.

Très chic le grill américain, un orchestre jouait et il y avait même des danseuses qu'un projecteur mettait bien en lumière au cours de leurs évolutions. C'est je crois la première fois de ma vie que je voyais danser en mangeant.

Je ramenaï mes invités à leur hôtel et je me rendis à la gare. Ma place était réservée d'avance. Je me déshabillai, me couchai et m'endormis avant que le train fut parti !

J'ai oublié de te dire qu'à la gare, au moment où je consultais assez difficultueusement mon indicateur, je fus accosté très aimablement par le superintendant de la Compagnie (Pennsylvania R.R) Monsieur Ohliger, un Américain d'origine alsacienne qui avait un visible plaisir à causer français avec un habit bleu.



Chicago.

On marche dans ce pays entouré de sympathie. Tous ceux qui dans la rue ont l'occasion de nous dire deux mots profitent de l'occasion pour nous dire tout ce qu'ils savent de français.

Dimanche matin. *Comme je m'habillais dans mon sleeping-car, un tout petit américain, qui pouvait bien avoir sept ans, vint à moi envoyé par sa maman et me dit en anglais : « je vous souhaite la meilleure bonne chance » et au moment même où je t'écris ces mots dans le hall de l'hôtel Virginia de Chicago, passe une minuscule américaine qui doit avoir aussi dans les sept ans et en me voyant écrire elle me dit gentiment en français, peut-être le seul mot de français qu'elle connaisse « bonjour ! ».*



Débarqué sur le quai de la gare de Chicago, je me suis senti perdu. Je n'arrivais pas à m'orienter du tout. Il y a trop de gares à Chicago. Je ne savais même pas dans laquelle j'étais. J'errais mon Baedeker ¹⁹ à la main comme une âme en peine, quand un Américain m'accosta et me montra la direction à suivre, à laquelle je tournais le dos. C'était beaucoup plus loin que je ne pensais et je pris un taxi.

Me voilà arrivé à l'hôtel Virginia où je commence par demander un bain. Les nuits en chemin de fer même dans le meilleur sleeping exigent toujours un bain. Quand je descendis vers 9 heures prendre mon petit déjeuner, je trouvai dans la salle à manger de l'hôtel la personne que je cherchais, mon chef direct, le commandant Eckenfelder et un peu après son adjoint le capitaine Hunaut. L'hôtel Virginia est leur quartier général d'où ils administrent les missions françaises des six camps du centre Amérique.

De 9 heures à midi je causais avec eux. J'avais de nombreuses choses à leur dire que je ne peux pas toujours mettre dans mes rapports écrits. On se comprend infiniment mieux par conversation que par lettre. Le commandant me dit à 11 heures et demi : « Je ne peux pas vous garder à déjeuner, car je prends le train, mais je viens de téléphoner à Miss C. Kirkland, demoiselle d'une quarantaine d'années tout à fait américaine, grande amie de la France. Elle vous attend chez elle et se charge de vous piloter à Chicago. Elle vous emmènera déjeuner chez Madame Ryerson. Vous allez voir la meilleure société de Chicago. Au revoir. Je me sauve. »

J'eus à peine le temps de remercier le commandant et me voilà parti pour avoir la Miss américaine, grande amie de la France.

Mais voici que mon taxi arrive pour me conduire à la gare. La suite à une autre fois. Je t'embrasse bien tendrement ainsi que nos deux bébés.

Ton Jeanny.

¹⁹ Le Baedeker est un guide de voyage.



Monsieur Hollard au bord du lac Michigan.

Minnesota Club
St Paul

Lundi 4 mars 1918

Ma chère petite Charlotte

J'ai oublié de te dire dans ma lettre d'hier que le commandant Eckenfelder au retour du Canada où est sa famille, m'a raconté le fait suivant :

Madame Eckenfelder rangeait les affaires de son mari dans son sac de voyage quand son regard tomba sur une carte de visite au nom de « Jean Tommy Martin », carte que j'avais envoyée peu auparavant au commandant.

Madame Eckenfelder est la petite fille de M. Mugnier, avocat à la cour, ancien confrère et ami de mon père. Elle et sa mère qui habite aussi le Far-West du Canada se rappelaient très bien les six enfants de M. Tommy Martin. Tu vois si c'était de vieux souvenirs. Elles étaient absolument sûres de six. Ce devait être avant la naissance de Thérèse et de Philippe. La belle-mère du commandant se rappelait très bien les bébés de M. Tommy Martin. C'est moi le bébé ! Comme le monde est petit !

Je reprends mon récit où je l'ai laissé hier. En compagnie de Miss Caroline Kirkland, qui écrit je crois dans le Chicago Tribune, et d'un Monsieur âgé du nom de Kramer, j'ai suivi la jolie promenade au bord du lac Michigan. Mes compagnons m'avaient prévenu : nous allons saluer tout le monde élégant de Chicago. Si vous voyez des gens qui paraissent élégants mais avec qui nous n'échangeons pas de saluts, ce ne sont pas des vieux Chicagoans.

Et nous voilà partis sur la jetée au bord du lac, les vagues déferlant dans la glace et la neige qui ne sont pas encore complètement fondues. Nous avons rencontré au moins une vingtaine de personnes de connaissances, les messieurs sont très bien, très élégants et très corrects, les dames ont peut-être un tout petit peu trop de fourrures.

Nous voici chez Madame Ryerson. C'est un petit hôtel simple d'aspect extérieur, mais fort artistique intérieurement. Je n'ai malheureusement pas eu le temps d'admirer les peintures qui doivent être fameuses, car la collection privée de Madame Ryerson est mentionnée dans mon guide.

Monsieur Ryerson fut tué dans la catastrophe du Titanic. Sa veuve, échappée avec ses trois enfants, est une des plus actives philanthropes d'Amérique. Elle fait le bien en restant femme du monde, aimable et souriante, et c'est doublement faire le bien.

Nous sommes environ trente personnes. Ce n'est pas à proprement parler un déjeuner, c'est plutôt un buffet de mariage comme nous en avons à nos mariages en France, moins la cohue. Un domestique stylé prend soin de moi et me donne d'excellentes choses, qui me paraissent d'autant meilleures qu'elles me sont offertes en français. Madame Ryerson ne veut pas que je reste dans mon coin où j'étais en train de causer avec Miss Kirkland et deux Américains dont l'un est architecte diplômé du gouvernement français. La maîtresse de maison arrive vers moi et avec une brusquerie charmante elle m'enlève, moi, mon assiette, mon verre et mon couvert, et m'installe à l'autre bout de la salle à côté d'une sémillante new-yorkaise. En deux heures j'eus l'occasion de causer avec deux autres petits groupes. L'atmosphère est tout à fait sympathique à la France. D'ailleurs Madame Ryerson doit partir à la fin

du mois pour le front français où elle veut surveiller par elle-même une sorte de cantine dont elle supporte tous les frais.

J'ai dit que je partais pour Butte (Montana) dans l'espoir de visiter quelques fonderies de cuivre mais qu'à mon grand regret je n'avais pas de lettres d'introduction pour les principaux fondeurs. Il était trop tard pour obtenir une lettre en forme, mais le consul de France à Chicago, qui était aussi au déjeuner, me donna un mot sur sa carte.

Dans le reste de l'après-midi, j'allai assister au « Casino », club fort élégant, à une conférence sur les œuvres de guerre, puis je pris congé de Miss Kirkland en la remerciant de m'avoir si aimablement piloté dans sa ville.

« Je m'en vais écrire à ma femme » lui dis-je. « Eh bien dites-lui que vous avez passé la journée à Chicago avec une grande amie de la France, et ne croyez plus que Chicago est seulement une ville où l'on fabrique des conserves de porc ! »

Je rentrai à l'hôtel Virginia d'où, après t'avoir écrit, je repartis pour la gare. J'ai dîné dans le train et au moment de me coucher dans le pullman, je fus abordé par un Américain visiblement désireux de faire ma connaissance et de témoigner à ma personne toute la sympathie qu'il a pour la France. C'est Monsieur Wilson, un des gros bonnets du Northern Pacific Railway. Il me parle longuement de la guerre, puis il me présente à ses enfants, un jeune ménage avec un bébé. Il ne veut pas que j'aille à l'hôtel à Saint Paul, il se charge de moi.

Et effectivement ce matin en arrivant à la gare de Saint-Paul, il me prend avec lui, m'adjoignant à ses nombreux enfants venus le saluer à la gare, et il me dépose au Minnesota club, véritable palace, d'où je t'écris et où il a donné des ordres pour que je n'aie rien à payer.

Après un bain réconfortant et un excellent petit déjeuner je t'écris, ma chère petite femme, pour te faire savoir toute la sympathie dont ton mari est entouré là-bas au bout du Nouveau Monde.

Je vais dans une heure reprendre le train qui va m'emmenner plus loin encore vers l'Ouest. Je dois trouver à la gare une ou deux lettres de recommandation pour Butte et le personnel du Northern Pacific Railway doit veiller tout spécialement sur ma personne. Les difficultés disparaissent, les obstacles s'aplanissent quand on trouve partout sur son chemin des gens aussi aimables.

J'espère encore trouver à Butte Monsieur Jéquier, ingénieur de Peñarroya, mais s'il n'est pas là je crois que j'arriverai à me tirer d'affaire tout seul. L'uniforme bleu est une puissante recommandation.

Au revoir, ma chère petite Lotte, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que mes deux bébés. Je prends une permission très mouvementée, bien différente de mes travaux au camp Sherman, mais je crois que mon temps n'est pas perdu pour la France.

Rappelle-moi au souvenir de tous. Je voudrais te raconter tout ce que je vois. Cette ville de Saint Paul et sa jumelle Minneapolis n'ont pas plus de 70 ans d'existence et plus de 500 000 habitants. Quel monde ! Le nom de Saint-Paul est celui de la première chapelle qui fut construite vers 1850 par un prêtre français.

Ton Jeanny.

North Coast Limited
Northern Pacific

Lundi 4 mars 1918

En route vers l'Ouest !

Ma chère petite Charlotte,

Ne t'étonne pas si mon écriture est un peu tremblée, je t'écris du train. Je suis installé à une petite table du dernier wagon dit l'Observation Car. C'est un salon confortable qui se termine tout en glaces à l'arrière du train. Cela facilite la vue du paysage qui malheureusement n'est pas très intéressant pour le moment. C'est une plaine gigantesque à perte de vue. Ce ne serait intéressant à voir qu'au moment de la moisson.

Très chic l'observation-car, il y a une bibliothèque, des petits salons particuliers à côté du grand salon, qui permettent le jeu ou la lecture ou l'écriture, car il y a plusieurs voyageurs qui tapent sur leur petite machine à écrire. Enfin il y a une salle de bains et un coiffeur ! Que faut-il de plus ?

Nous avons quitté Saint-Paul à onze heures. Au moment du départ du train un petit employé m'apporta une enveloppe contenant deux chaudes lettres de recommandation, adressées aux principaux employés de la compagnie de chemin de fer à Butte (Montana), les priant de me faciliter la visite des fonderies.

Le maître d'hôtel du wagon-restaurant s'est informé de l'état de ma santé en me serrant affectueusement la main. Il sait mon nom. Je sens l'action bienveillante de M. Wilson qui se continue.

Je ne t'ai pas parlé des monuments ni à Chicago, ni à Saint-Paul. Il n'y a naturellement rien d'ancien, ni rien de très beau. Il y a quelques très hautes constructions comme à New York qui donnent une réelle impression de force sinon d'élégance. Ce que j'ai vu de plus remarquable ce sont les magasins à grain près des gares, gigantesques tours accolées comme des donjons féodaux. Ils n'ont aucune recherche artistique, mais ils ne sont pas nécessairement laids et quelques-uns plaisent à mes yeux d'ingénieur. En tout cas ils révèlent une richesse prodigieuse en céréales.

North Dakota

Nous traverserons cette nuit un pays célèbre par la chasse et la pêche. Malheureusement je ne pourrai pas profiter de l'occasion pour me procurer quelques fourrures de la région qui sont célèbres et qu'on offre de jour, paraît-il, aux voyageurs dans les stations.

Je t'embrasse bien fort ainsi que nos bébés.

Tout à toi,

Ton Jeanny.

North Coast Limited

Northern Pacific

Mardi 5 mars 1918

Ma chère petite Charlotte

Nous voici maintenant dans le Montana. Je me suis réveillé ce matin dans le pullman et en risquant un œil à ma fenêtre, j'ai vu seulement de la neige d'où émergeaient quelques brins d'herbe jaune. C'est le pays du cheval et du bœuf après avoir été le pays des Sioux et des bisons.

Nous remontons la vallée de la Yellowstone (rivière de la pierre jaune), le paysage devient de plus en plus pittoresque à mesure que nous approchons du fameux parc national que je n'aurai malheureusement pas le temps de visiter. La saison n'est d'ailleurs pas encore propice.

Je prends quelques photos aux stations, mais je ne sais pas si cela sera bien intéressant. Comme illustration du pays je t'envoie un gros tas de pommes de terre. C'est la gloire du pays.

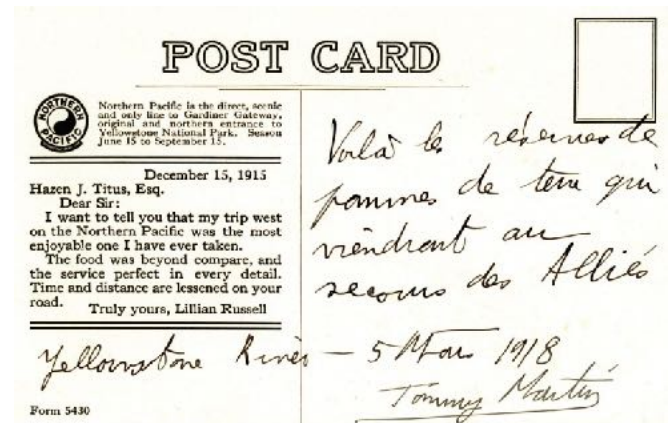
La vie du train est pour le moment plus curieuse que le paysage. Majorité d'hommes, mais aussi quelques dames et jeunes filles. On va du salon au fumoir, du fumoir à sa place en pullman, de sa place au wagon-restaurant. À chaque station on descend faire un tour sur le quai en prenant la précaution de se bien envelopper car il fait grand froid.

Cela ressemble beaucoup à la vie en bateau, avec cette différence que les voyageurs changent souvent. Peu d'entre eux font la traversée complète des États-Unis. On m'a demandé déjà plusieurs fois si j'allais au camp Lewis, sur la côte du Pacifique. D'après ce qu'on m'en dit, mon camarade Gambier qui y est a su se faire apprécier ainsi que ses camarades par les Américains.

Je compte arriver avant la nuit à Butte Montana. Je t'embrasse de tout mon cœur ma chère petite Charlotte ainsi que nos deux bébés. Que le bon Dieu veuille sur ma petite famille.

Ton Jeanny.

Mon adresse est toujours Camp Sherman (Ohio).





De Livingstone à Butte. L'entrée dans les montagnes rocheuses.

North Coast Limited
Northern Pacific

Mardi 5 mars 1918

Ma chère petite Charlotte,

Livingstone ! Nous quittons la vallée pour entrer dans les montagnes Rocheuses, elles sont aussi neigeuses.

Nous prenons deux locomotives pour escalader les pentes.

J'ai causé pendant une bonne heure avec le curé de Billings, un belge ; il m'a dit « tout est neuf ici. Quand je suis venu il y a 30 ans, il y avait une église catholique et maintenant il y en a cinquante. La fortune du pays vient du blé et des chevaux. L'air est sec, le pays est sain, mais il faut irriguer. Dans la montagne, la richesse vient du cuivre et des chutes d'eau qui donnent la force électrique ». Les Indiens n'ont pas disparu complètement, j'en ai vu trois de la tribu des Corbeaux. Ce sont de paisibles agriculteurs. Ils sont métissés de blancs et disparaissent peu à peu, leurs enfants ne supportent pas les maladies des enfants blancs.

Le paysage est grandiose maintenant. C'est une série ininterrompue de collines boisées et de montagnes. Dans les petites fermes on élève des chevaux et des bœufs. Il y a encore de gros tas de foin de l'été dernier.

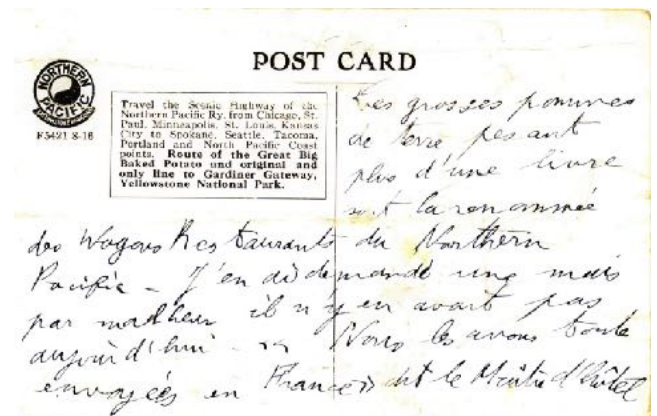
Le nègre passe et ferme soigneusement toutes les fenêtres, la lumière électrique s'allume, le train entre dans le grand tunnel.

Maintenant nous sommes dans une grande vallée agricole entièrement entourée de montagnes. J'en profite pour dîner et j'ai le plaisir de manger avec sous les yeux un panorama féérique. Puis la nuit vient et j'achève cette lettre. Je pense arriver à 10 heures du soir à Butte où j'ai retenu une chambre par dépêche à l'hôtel Thornton.

Que Dieu bénisse ce petit voyage. J'ai grande confiance en lui et je me sens entouré de tant de sympathie qu'il me semble qu'il n'y a qu'à dire « sésame ouvre-toi » et que toutes les portes s'ouvriront devant moi.

Je t'embrasse bien fort ainsi que mes deux bébés. Il y a dans le train un bébé qui ressemble à Abel et avec qui je fais la causette. Ton Jeanny.

Annotation sur le recto de la carte : Abel et Marie-Rose devant la pomme de terre d'Amérique. **Annotation sur le verso :** Les grosses pommes de terre pesant plus d'une livre sont la renommée des Wagons Restaurants du Northern Pacific. J'en ai demandé une, mais par malheur aujourd'hui « Nous les avons toutes envoyées en France » dit le Maître d'hôtel.



Visites industrielles.

Premier cas de grippe espagnole enregistré officiellement aux États-Unis le 4 mars 1918, dans l'un des 16 camps d'entraînement, celui de Funston à Fort Riley. Kansas. Début de la première vague de l'épidémie.



De Butte à Helena. Montana.

*The Thornton
Butte Montana*

Mercredi 6 mars 1918

Ma chère petite Charlotte,

Mon voyage continue comme un conte de fées. Arrivé à Butte Montana, je trouve sur le quai un monsieur très aimable qui me dit « c'est vous le capitaine Martin ? J'ai ordre de me mettre à votre disposition ». Il me pilote jusqu'à cet hôtel Thornton où j'ai passé la nuit, première nuit dans un lit depuis quatre jours.

Ce matin le même monsieur, agent de la compagnie Northern Pacific me présente à l'Anaconda Copper Co, la plus grosse compagnie de cuivre d'Amérique, 500 t de cuivre par jour en pleine marche. Je n'ai sorti aucune de mes lettres d'introduction. Partout on a été prévenu par dépêche de mon arrivée. Il y a des autos à ma disposition et des guides pour me donner toutes les explications techniques. Ce matin je visite les ouvrages de surface des mines de Butte, très intéressants, avec une vue superbe sur l'ancien camp minier devenu en quelques années cette belle ville de 75 000 âmes. Je déjeune à l'usine, puis par le train toujours accompagné de l'agent du Northern Pacific, monsieur Baysoar, nous partons pour la fonderie d'Anaconda que j'ai visitée en 3 heures. On m'a donné non seulement toutes les explications que je demandais, mais aussi des brochures, des dessins etc.

Demain repos. Il faut que je mette mes idées et mes notes en ordre. Je t'embrasse bien fort ainsi qu' Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

Hôtel Rainbow . Rainbow veut dire arc-en-ciel
Great Falls, Montana

Samedi 9 mars 1918

Ma chère petite Charlotte



HOTEL Rainbow

W. E. WARD, MANAGER
CAPACITY 150 ROOMS EUROPEAN PLAN
ABSOLUTELY FIREPROOF RATES \$1.50 AND UP
GREAT FALLS, MONTANA

Samedi 9 Mars 1918

Je viens de manquer mon train, parce que j'ai commis la faute d'utiliser un vieil indicateur. Me voilà immobilisé à Great Falls et ce n'est que demi-mal puisque cela me donne le temps de t'écrire. Dans ma dernière lettre je t'ai raconté, je crois, comment j'avais visité la fonderie de cuivre d'Anaconda. Le lendemain jeudi, j'eus à peine le temps de mettre par écrit quelques notes. Je fis deux visites aux deux railroadmen (gros agents des compagnies de chemin de fer) qui m'ont procuré mes lettres d'introduction et à qui je suis redevable du succès de mon petit voyage d'études. Une demi-douzaine d'Américains de race française (la plupart du Canada) se réunirent à mon hôtel à 4 heures et nous causâmes ensemble pendant une bonne heure. Ces braves gens paraissaient très heureux d'avoir dans leur ville un uniforme bleu. Les deux journaux m'ont envoyé des reporters que j'ai reçus aussi poliment que possible et à qui j'ai expliqué en deux minutes qu'il m'était défendu de me laisser interviewer. Ces courtes paroles leur ont permis à chacun de faire un petit article sur mon compte où j'étais décrit d'une façon extrêmement élogieuse, sinon très exacte. Je fus également présenté au Club de l'arc d'argent, Club des ingénieurs et hommes d'affaires de la ville. Enfin après le dîner, une famille française de Butte m'emmena au cinématographe.

Je tiens à dire que le cinéma de Butte où nous sommes allés (il y en a une dizaine à Butte) est tout à fait luxueux. C'est un vrai théâtre sans escaliers, il n'y a que des pentes douces. C'est extrêmement chic et les films étaient de premier ordre. C'est du reste la caractéristique de Butte, camp minier rapidement enrichi par ses mines de cuivre, d'avoir un extraordinaire mélange de constructions ultramodernes et de rues parfois inachevées.



De Butte à Helena, le long du Missouri.

Vendredi matin je prends le train pour Helena, la capitale du Montana. Entre parenthèses il faut te dire que le Montana, bien qu'il n'ait pas 1 million d'habitants est grand comme la France. Près d'un quart du terrain est en forêt nationale sous le contrôle du gouvernement, de façon à ce que les bois ne soient pas détruits.

Le train circule le long du Missouri comme dans la chanson. C'est un paysage tout à fait pittoresque, malheureusement c'est de la neige blanche en cette saison. Ce sera seulement dans deux mois un paysage vert.

A Helena je trouve sur le quai de la gare Monsieur Richards, agent de la compagnie du chemin de fer, très aimable gentleman, qui me dit à quel point il est désolé de n'avoir pu m'obtenir une introduction pour la fonderie de plomb du pays. Le directeur Monsieur Smith est intraitable. Il ne veut faire aucune exception. Le brave Monsieur Richards était plus désolé que moi-même. Nous causâmes une dizaine de minutes ensemble sur le quai de la gare. Un vieux Français qui habitait la ville était venu aussi pour me voir.

N'ayant rien d'autre à voir à Helena que cette fonderie, je repartis par le même train et j'arrivais à 3 heures du soir à Great Falls un peu plus au Nord. Après avoir déposé mon petit bagage au Rainbow hôtel, je me présentais à la fonderie de Great Falls qui appartient à la même compagnie que Anaconda. J'avais une lettre du directeur d'Anaconda et je fus reçu très aimablement. J'ai visité l'usine à zinc qui n'est qu'une partie des grands établissements de la compagnie. Messieurs Hollard et Jéquier avaient passé là quelques jours auparavant. Mais la direction de la compagnie n'était pas fatiguée d'avoir des visiteurs français et on me montra tout ce que je voulais voir. C'est un monde et je ne pouvais pas tout voir. Je me fis seulement expliquer les principes fondamentaux et la succession des opérations.

Je dînais et couchais au Rainbow hôtel qui appartient aussi à la compagnie d'Anaconda. C'est luxueux, rempli de marbres. Les américains ne doutent de rien : la ville n'a que 15 000 âmes mais ils construisent l'hôtel pour le jour où elle en aura 150 000.

Ce matin je suis retourné à la fonderie de Great Falls et j'ai visité l'usine à cuivre : 80 % du personnel sont des Tchèques ou des Croates nés en Autriche, mais ils sont fidèles Américains. L'ingénieur qui me guidait est américain d'origine tchèque.

Je ne peux te dire à quel point j'ai été touché de la sympathie que l'on m'a témoignée. On fabriquait là du cuivre pour nos cartouches et mes hôtes étaient fiers de travailler pour la guerre. Sur une table, l'un d'eux me montra un souvenir envoyé de France par un soldat américain. On me montra tout. « Nous n'avons pas de secrets ! » Et j'admirais la largeur de vue de ces grands industriels.

Dieu les a comblés, leur donnant pour rien le minerai, le combustible, la force. J'ai vu leur vieille usine abandonnée et la nouvelle qui comporte tous les perfectionnements trouvés en 20 ans d'expérience. On les sent riches, sûrs d'eux, hospitaliers, ne craignant pas leurs concurrents.

« On m'a fermé la porte à Helena » dis-je. Et ils me répondirent aussitôt : « A Helena ce sont des juifs ! Ici nous sommes de vrais Américains ».

Je ne regrette pas un voyage de six jours en chemin de fer. Cela vaut la peine pour voir de tels hommes et de telles industries. Comme nous sommes étriqués à côté d'eux, et combien nos ouvriers sont misérables à côté des leurs. Les précautions pour la vie des ouvriers et les lavabos ont fait mon admiration.

Mais la note essentielle de cette industrie américaine c'est l'automatisme. Tout marche tout seul. Il y a aussi peu d'ouvriers que possible et les appareils sont gigantesques.

Je rentrais déjeuner à l'hôtel et j'aperçus par une porte entrebâillée une grande table : ce sont les 150 notables commerçants de Great Falls qui sont réunis à ce banquet. Je passe discrètement mais on a vu mon uniforme bleu. Le président et le vice-président se lèvent de table et viennent me chercher. On m'emmène à la place d'honneur.

À la fin du banquet un représentant de la Food Administration (pour l'économie des vivres) fait un remarquable discours pour expliquer aux Américains la nécessité d'économiser le sucre, le bœuf, le porc, la graisse et le blé qui doivent être envoyés aux alliés. C'était absolument empoignant. L'orateur délégué par le gouvernement était remarquable. Nous devons être prêts à faire de longues années de guerre. Ce que nous vous demandons n'est qu'un premier et facile sacrifice. Il vous reste en abondance du poisson, des fruits, des légumes. Il fit une description émouvante de la situation des alliés en Europe et fit appel, et je suis sûr que ce ne sera pas en vain, aux plus nobles sentiments de ses auditeurs. Le menu du banquet était en conformité avec la doctrine et parfaitement nourrissant.

Je repartirai demain pour Butte et Salt Lake City où l'on m'a sans doute envoyé tes lettres.

Je t'embrasse bien fort.

Ton Jeanny.

Hôtel Utah « The hôtel beautiful »
Salt Lake City

Lundi 11 mars 1918

Ma chère petite Charlotte

Après t'avoir écrit samedi après-midi à Great Falls, je fis un tour en ville jusqu'à la cathédrale catholique de Sainte-Anne. J'admirais que parmi les donateurs pour la construction de cette église il y avait un grand nombre de personnes non-catholiques qui étaient inscrites pour des centaines ou même pour 1000 dollars. Après le dîner je fus réquisitionné pour assister, sur l'estrade, à une conférence faite pour la Food Administration. Il y avait aussi un Américain et un Canadien en uniforme. Ce fut une réunion qui m'intéressa beaucoup, mais où j'aurais préféré assister dans le public et non pas en bête curieuse. La population de Great Falls applaudit chaleureusement l'uniforme bleu. Après des chants et une invocation au Tout Puissant, l'orateur expliqua à son public en grande partie composé de femmes la nécessité des restrictions alimentaires. C'était très bien et tout à fait approprié au caractère américain.

Dimanche matin j'ai quitté Great Falls pour retourner à Butte. Nous suivons la vallée du Missouri au milieu de montagnes pittoresques, je prends quelques photos et je cause avec mes voisins. Je n'ai jamais adressé la parole le premier à un Américain. Je les laisse venir à moi. Ils sont toujours très aimables, très obligeants, me donnant des lettres de recommandation, m'aidant de tous leurs moyens à avoir un voyage intéressant.

Je ne me suis arrêté que deux heures à Butte pour reprendre ma valise et j'ai pris le train de nuit pour Salt Lake City. Au moment où le train allait partir, je vis arriver un des employés du Northern Pacific, celui-là même qui



Salt Lake City. Les montagnes de neige autour de la vallée.

m'avait guidé à Butte les jours précédents. Il venait s'informer si j'étais content de mon séjour dans le Montana, ce à quoi je lui ai répondu que lui et ses compatriotes m'avaient comblé d'amabilité et que j'avais visité plusieurs usines très intéressantes.

Ce matin je suis arrivé à Salt Lake City, très belle ville dans une riche vallée, riche par l'agriculture et plus riche encore par les mines. Le pays a été vraiment comblé par Dieu. Depuis longtemps la polygamie a été interdite à Salt Lake qui est une ville américaine de mêmes mœurs que les autres. Je suis descendu ou plutôt monté au sixième étage de l'hôtel Utah qui a des dimensions imposantes comme tu peux voir. J'ai passé à la poste restante où mes camarades du camp Sherman m'ont fait parvenir deux de tes lettres. Merci bien pour les charmants croquis de notre petite Marie-Rose. Tu sais combien cela me fait plaisir encore plus que des photos parce que j'y trouve la pensée et la main

de la maman. Rien ne pouvait me faire davantage plaisir, rien à moins qu'un jour tu ne m'envoies sur un même dessin nos deux bébés réunis.

J'admire votre mobilisation pendant l'alerte du bombardement. J'ai souvent remarqué au front que les gens sont souvent effrayés simplement parce qu'ils ne savent pas quoi faire pour se protéger. Votre mobilisation me paraît très bien comprise et je remercie bien mes petites belles-sœurs pour l'aide qu'elles ont donnée à ma petite famille. J'ai confiance dans le bon Dieu pour continuer à vous protéger.

Je vous embrasse tous de tout cœur.

Ton Jeanny.



Salt Lake City. La famille du capitaine Méchin sur le quai de la gare.

Hôtel Utah « The hôtel beautiful »
Salt Lake City

Mercredi 13 mars 1918

Ma chère petite Charlotte,

Lundi j'ai fait les visites indispensables pour me procurer la permission de visiter quelques fonderies de plomb. Partout on m'a reçu très aimablement. L'habit bleu a une puissance magique.

Les nègres de l'hôtel dont plusieurs parlent français me disent que je devais absolument aller voir le cuisinier, c'était un Français qui serait bien content de me voir. J'allais voir le cuisinier qui me fit voir une superbe cuisine, une vraie usine ou plutôt un véritable laboratoire. Le soir il ne voulut pas que je dîne à la salle à manger et me garda à dîner dans une petite salle réservée à son usage. Car le cuisinier d'un grand hôtel comme l'hôtel Utah c'est un personnage qui possède auto etc. Après le dîner Monsieur Then m'emmena chez M. Bonnard un autre Français, teinturier, puis chez lui où Madame Then nous offrit du thé. Tous ces braves gens étaient si heureux de causer avec un soldat français que je me laissais faire.

Hier mardi je partis en auto avec M. Kuchs, directeur de l'International Smelting Co, qui m'emmena à 70 km de Salt Lake City visiter sa fonderie de plomb de Tooele. Je restais déjeuner avec ses ingénieurs, puis je visitais toute la fonderie de plomb un peu plus petite que celle de Peñarroya, mais beaucoup mieux agencée au point de vue de l'utilisation de la main-d'œuvre. Je recueillis là de très intéressants renseignements et je rentrais en ville avec M. Kuchs. Le soir je dînais avec M. Then. Grâce à l'uniforme bleu je ne paye pas la moitié de mes repas.

Après le dîner le gérant de l'hôtel me présenta à Miss Bamberger, une américaine qui parle très bien français et qui voulait absolument me connaître, rien que pour me dire combien elle aimait la France. Je causais en français et en espagnol avec cette demoiselle qui est je crois la fille d'un des gros propriétaires de mines de la région.



Avant de terminer cette journée, il faut encore raconter l'extraordinaire rencontre que je fis dans la rue. Un homme rasé à l'américaine, richement habillé, m'aborde dans la rue et en cherchant ses mots en français il me dit combien il est heureux de voir un capitaine français. Je le regardais attentivement, sa figure ne m'était pas inconnue.



Un Mexicain content de faire causette dans sa langue avec un étranger.

prises avec mon Kodak. Ce n'est pas trop mal, je te les enverrai prochainement.

Depuis des mois que je suis en Amérique j'avais souvent cherché un petit cadeau pour ma petite Charlotte, je n'avais jamais, mais jamais rien trouvé d'original. A Salt Lake j'ai trouvé quelques cailloux verts particuliers à l'Utah, alors j'en ai acheté deux avec une petite monture d'or, c'est aussi de l'or de l'Utah. C'est un bijou pas très soigné mais sa couleur verte est celle de l'espérance et je me rappelle que le vert te va toujours très bien. Je te le rapporterai et te le mettrai moi-même à ton cou. Tu ne sais pas comme tes petits dessins de Marie-Rose m'ont fait plaisir. Ce sont des petits chefs-d'œuvre et je les ai fait admirer par quelques compatriotes.

Cet après-midi je déjeune avec un des ingénieurs de l'American Smelting & Refining Co, la plus grosse fonderie américaine que j'espère voir avec lui dans la journée. Je repartirai demain jeudi pour Chillicothe via Chicago-Cincinnati.

Je t'embrasse bien fort ainsi que nos deux bébés.

Ton Jeanny.

Comme je m'étonnais qu'un compatriote de son âge ne fut pas soldat, il me dit :

« Il y a bien des années au Mexique, il m'est arrivé un malheur ». Je ne lui laissai pas continuer sa confession qui commençait si franchement, si humblement ; je lui tendis la main et lui dit :

« Vous ne vous souvenez pas de moi ? C'est moi qui vous ai fait mettre en prison »

Alors il me raconta sa vie. Comment après avoir quitté la prison mexicaine, il avait passé aux États-Unis où par une malchance (?) exceptionnelle il avait dû passer deux ans dans une institution (?) du même genre. Mais il était remis sur pied et maintenant il gagnait largement et honnêtement sa vie et envoyait en France de l'argent à sa famille très éprouvée par la guerre. Il voulait s'engager dans l'armée canadienne pour faire la guerre, mais je lui conseillais plutôt de s'engager dans l'armée américaine, car sa situation militaire ne lui aurait pas permis de rentrer très fièrement dans l'armée française. Il a voulu absolument m'offrir quelque chose et je lui laissai payer mon petit déjeuner ce matin.

Étrange monde ! Curieuse vie ! où je cause à quelques minutes d'intervalle avec une fille de milliardaire (ou tout au moins multimillionnaire) puis avec un repris de justice.

Je viens de faire développer une vingtaine de vues



Une Américaine accompagnant son frère ou son cousin allant s'engager dans l'aviation au camp Lewis, état de Washington.



*Hôtel Utah « The hôtel beautiful »
Salt Lake City*

Jeudi 14 mars 1918

Ma chère petite Charlotte,

J'ai fait hier une très intéressante visite à la fonderie de plomb de Murray appartenant à l'American Smelting & Refining Company. C'est une fonderie déjà ancienne dont une partie seulement était plus moderne que celle de Peñarroya. Tous les ingénieurs américains sont extrêmement aimables et me donnent toutes les explications nécessaires. Je déjeune encore aujourd'hui avec l'un d'eux Newhouse et je repars ce soir pour Chicago via Denver. Je pense arriver à Chillicothe dimanche après-midi. Je lis dans les journaux que les pirates allemands continuent à bombarder Paris, je voudrais savoir que vous êtes déjà partis pour Arcachon. Je t'embrasse bien fort ainsi que mes deux bébés. Que le bon Dieu protège ma petite famille et me ramène bientôt près d'elle.

Ton Jeanny.

Deux ouvriers.



Le public dans une gare.

Osage et Cherokee.

Grippe espagnole : quatorze des plus grands camps d'entraînement signalent des épisodes de grippe en mars, avril et mai.

*Haut-Commissariat de la République française aux États-Unis
Mission militaire d'information
Groupe du camp Sherman
Camp Sherman
Chillicothe Ohio*

Dimanche 17 mars 1918

Ma chère petite Charlotte,

Après 15 jours d'absence me voici rentré au camp Sherman et je profite de cet après-midi du dimanche pour finir mon récit de voyage. Un tas énorme de papiers sur lequel je n'ai encore jeté qu'un coup d'œil rapide va ensuite m'occuper plusieurs jours.



Salt Lake City. Cherokee.

Jeudi Monsieur Newhouse de l'American Smelting & Refining Co à Salt Lake City donna un déjeuner en mon honneur à l'hôtel Utah. Il y avait là un docteur anglais dont j'avais fait la connaissance la veille et deux autres ingénieurs américains.

Après déjeuner j'aperçus dans le hall de l'hôtel un indien en costume de guerre. J'étais justement navré de n'avoir jamais photographié d'Indiens. Je n'en avais vu que trois dans un train. Je m'avance vers l'Indien qui me serre affectueusement la main et se met à me parler en un excellent français. Il s'appelle White Elk (l'élan blanc). Il a été marié la veille par le gouverneur de l'Utah avec la dernière princesse de pur sang Osage. Lui-même est chef des Cherokees dans l'Oklahoma. Il commande 46 000 Indiens. C'est d'ailleurs un commandement plutôt moral. Son autorité est grandement accrue du fait qu'il est médecin et sa femme infirmière. Il parle m'a-t-il dit 21 langues. En tout cas il possède parfaitement le français. Il a vécu longtemps avec des Suisses français, ce qui explique qu'il n'a aucun accent. Il m'a donné une superbe photo de la princesse et de lui. Je faillis lui donner une pièce de 40 sous, ce qui aurait été une gaffe terrible. White Elk est probablement millionnaire.

Il m'a semblé que deux administrateurs du gouvernement américain l'accompagnaient sans cesse. On m'a dit que c'était une habitude pour empêcher les Indiens devenus très riches (par suite de la plus-value de leurs terres) d'être exploités par des gens peu scrupuleux. White Elk m'a dit toute la sympathie que les Indiens avaient toujours eue pour les Français. Nous les aimions beaucoup plus que les Anglais m'a-t-il déclaré. Il est allé en France et a été blessé au cours d'un torpillage. Il pense partir bientôt pour la France. Je l'ai photographié avec sa femme.

Dans ce voyage tout s'arrange à merveille. Cela finit comme dans un conte de fées. Il ne me manquait plus qu'une chose, c'était de prendre contact avec Monsieur Jéquier et Monsieur Hollard de la compagnie de Peñarroya. Je savais qu'ils étaient en train de faire un voyage d'études en Amérique et je leur avais écrit à plusieurs reprises sans réussir à les atteindre.

Mais ma bonne étoile ne m'abandonnait pas et une heure après avoir quitté Salt Lake City, comme je changeais de train à Ogden (Utah) j'aperçus sur le quai un Monsieur que je reconnus tout de suite pour un compatriote. C'était Monsieur Hollard lui-même. Nous avons fait route ensemble du lac Salé jusqu'à Chicago. C'était le compagnon de voyage rêvé. Je lui communiquais divers renseignements recueillis dans ma tournée et je causais aussi longuement avec lui de l'Évangile de Jean qui est son grand dada. Ses opinions ne m'ont pas semblées



Entre Salt Lake City et Chicago. Plaine agricole de l'Ouest.

orthodoxes, même pour l'orthodoxie protestante ! Il me promet de passer à Paris voir ma famille et se chargera de mes meilleurs souvenirs pour nos amis de Peñarroya.

À Chicago nous visitâmes ensemble la ville en trois heures. Sur la promenade au bord du lac, nous rencontrâmes Miss Kirkland, décidément le monde est tout petit. Je pus voir le commandant Eckenfelder quelques minutes avant de dîner et de reprendre le train pour Cincinnati. J'avais auparavant mis Monsieur Hollard dans le train du Niagara Falls.

Ce matin dimanche, arrivé à sept heures à Cincinnati, je suis allé à la messe à l'église des jésuites Saint Xavier et j'ai fait le tour de la ville en tram. Ce que j'ai vu de plus remarquable c'est sur une place un siège en bois, une sorte de pilori chinois, avec la place pour fixer les deux pieds du patient. Sur l'appareil il y a écrit en grosses lettres :

*Ce siège est pour les traîtres
et au-dessous
Fabriqué quelque part en Amérique*

digne réponse au fameux « Made in Germany ». La présence de ce pilori qui j'espère ne servira jamais est due au fait que Cincinnati possède une énorme population d'origine allemande.

Entre Salt Lake City et Chillicothe, j'ai rencontré dans le train quatre Français ou fils de Français, un capitaine de la garde nationale, un jésuite, un verrier et une dame qui prendra le même bateau que Monsieur Hollard. Je ne compte pas les nombreux Américains qui m'ont abordé.

Finie ma permission ! Je ne sais pas trop comment je trouverai le temps de mettre en ordre mes notes de voyage. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que nos bébés.

Ton Jeanny.

*Camp Sherman
Chillicothe Ohio*

Jeudi 21 mars 1918

Ma chère petite Charlotte,

Me voici depuis plus de 10 jours sans lettres et un peu anxieux à cause des derniers bombardements. J'ai heureusement reçu deux nouveaux numéros de l'Illustration sur l'enveloppe desquels j'ai vu ton écriture.

Le printemps vient à grands pas. C'est même brusquement le passage de l'hiver à l'été. Le climat ne connaît pas de transition. Je suis toujours très occupé, ayant reçu la mission de faire un classement parmi mes élèves, ce qui est bien délicat.

J'espère qu'au moment où tu recevras cette lettre, probablement à Arcachon, Monsieur Hollard sera en train de faire visite à ton père à Paris. Il m'a promis dans le train, où nous avons vécu deux jours ensemble entre Salt Lake City et Chicago, de passer rue Gay-Lussac.

Mes dépenses de voyage se sont élevées à 233 dollars, ce qui n'est pas trop considérable en ce temps-ci en Amérique et pour le parcours énorme que j'ai fait. Ces dépenses me seront d'ailleurs remboursées par les intéressés. En attendant il me reste encore une somme très raisonnable devant moi, mais je vais avoir pas mal de frais de représentation car les Américains sont extrêmement aimables et il faut que je leur rende leurs politesses.

La date de mon retour en France est extrêmement incertaine et j'aime mieux n'en pas parler que de te faire passer par trop d'alternatives d'espoir et de désillusions. Sois seulement certaine que je ferai tout mon possible pour rentrer en France le plus tôt possible pour aller embrasser ma petite femme bien-aimée et mes deux bébés.

Les journaux de ce soir nous signalent une grande offensive en France surtout contre les Anglais. Nous avons bon espoir que nos alliés tiendront bon et les Français aussi jusqu'à ce que nous, nous arrivions avec les Américains.

Que le bon Dieu nous aide !

Ton Jeanny.

INFLUENCE FRANÇAISE SUR LES MÉTHODES UTILISÉES DANS L'ARTILLERIE AMÉRICAINE.

Lettre du Capitaine Jean TOMMY-MARTIN, Chef de la Mission Française d'Information au Camp SHERMAN

(Chillicothe - Ohio) au Colonel CARLOT.

Camp Sherman - Mars 1918

Camp Sherman - Mars 1918

Mon Colonel,

Vous me demandiez il y a quelques mois si je ne trouvais pas une différence radicale entre la manière de comprendre la guerre des Anglais et celle des Américains. Vous pensiez que les Américains profiteraient mieux que les Anglais de nos méthodes si consciencieusement étudiées et de notre expérience si chèrement achetée.

Voici la réponse à votre question, telle qu'elle m'a été donnée hier dans le train par un homme d'affaires américain. Il revenait d'une réunion importante à Washington ; son opinion reflétait peut-être celle des gouvernants et il s'exprimait avec plus de liberté qu'un officier de l'armée fédérale n'aurait pu le faire :

« Nous, Américains, nous avons confiance dans les Français et dans les méthodes de guerre françaises. C'est à vous à diriger la guerre sur le continent. Nous n'avons pas l'orgueil de croire que nous allons inventer du premier coup quelque système supérieur au vôtre. »

« Nous ne rougissons pas de vous demander conseil. La seule chose qui importe c'est le résultat. »

« Il faut vaincre. »

Dans mon camp d'instruction, mes artilleurs américains me disent la même chose et je ne manque pas de leur répondre : « Je connais votre génie inventif — j'ai confiance en vous pour découvrir quelque chose de nouveau. Appliquez nos règles de tir françaises pendant un an et si vous découvrez quelque chose de mieux les Français seront très heureux de vous copier à leur tour. À la vérité, je ne crois pas que vous trouverez mieux comme règles de tir, mais vous renouvelerez peut-être notre emploi tactique de l'artillerie. »

Vous rappelez-vous mon Colonel, combien vous me jugiez téméraire de demander un poste d'instructeur d'artillerie, il y a neuf ou dix mois ? À la vérité je n'ai pas enseigné à mes élèves la dixième partie de ce que vous enseigniez aux vôtres jadis à Verdun ; pourtant nous n'avons pas perdu notre temps.

Mes Américains ont une idée suffisante de la dispersion et de l'écart probable. Ils appliquent très soigneusement les règles de tirs — qu'ils ne soupçonnaient pas avant mon arrivée. Ils calculent les corrections atmosphériques et autres. Les commandants de batteries sont capables de faire un transport de tir. Tous lisent le plan directeur et les coordonnées, et savent prendre soin de leurs canons et de leurs munitions.

Ils font des reconnaissances satisfaisantes. Les artilleurs légers connaissent les chevaux, les artilleurs lourds savent ce qu'est un moteur. Tous sont rompus au camping.

Nos premières écoles à feu ont bien marché. La discipline est bonne. La seule chose qui pourrait inquiéter, c'est l'imprudence des débutants trop braves sur le champ de bataille. Aussi je leur répète souvent : la bravoure n'est qu'une qualité secondaire chez l'artilleur, il doit d'abord savoir et comprendre.



Portrait d'Abel TM par sa maman, Charlotte TM. 16 mars 1918.

J'ai gagné leur confiance et les autorités américaines demandent au gouvernement français que je reste attaché à la brigade d'artillerie que j'ai instruite, pour rentrer en France avec mes élèves et faire campagne avec eux.

Camp Sherman
Chillicothe Ohio

Dimanche 24 mars 1918

Ma chère petite Charlotte,

Après de longues journées de silence je viens de recevoir deux lettres de toi qui me font un plaisir infini. Je vois que tu reçois à peu près toutes mes lettres, mais peut-être pas très régulièrement. En fait je t'écris généralement le mercredi et le dimanche parce que c'est ces

jours-là que j'ai le plus de liberté. On m'a donné un cheval Boby, un grand bai brun très gentil (jusqu'à maintenant). C'est le cheval du lieutenant Kirkpatrick qui vient de partir pour trois mois à l'école de tir. J'hérite de son cheval pendant son absence, mais j'espère encore prendre le bateau avant les trois mois.

Puisque les paquets arrivent à passer l'Océan, je vais tâcher de vous envoyer d'autres choses. Je les adresserai à ta maman 30 rue Gay-Lussac (pour qu'on ne les renvoie pas à la Baule). Seulement tu t'informerai s'il y a des droits de douane à payer et tu les rembourseras à ta maman. Je ne sais pas encore ce que je trouverai de bon à vous envoyer mais ce sera pour toute la famille.

Les illustrations sont toujours très bien venues. Je les donne dans les classes de français pour les officiers d'artillerie, après les avoir lues moi-même.

La pension de La Baule est évidemment un peu chère, mais cela m'est égal. Je suis content que cela plaise à Henri Lebel et que tu aies ainsi la compagnie de Marguerite²⁰. Je suis aussi heureux de savoir que tu y trouveras pendant deux semaines Louise Guibert²¹ et ses enfants. Ne t'inquiète pas de la question d'argent. Je gagne pour le moment largement notre vie grâce à la générosité de la Compagnie de Peñarroya et à celle de la République américaine. Je rends du reste quelques services à mes deux bienfaitrices, qui ne me payent pas uniquement par philanthropie.

Merci beaucoup des nouvelles que tu me donnes de toute ma famille, continue à rester en relations de visites ou de correspondance avec mes frères et sœurs, tu me fais un si grand plaisir et il me semble davantage que nous ne sommes tous les deux qu'un seul être ayant les mêmes affections.

Madame Marquet habite avec son mari et sa petite fille et une bonne américaine dans un petit appartement à Chillicothe à 3 ou 4 km du camp. Mais grâce à notre auto, Marquet peut assurer son service. Je crois qu'il paye deux dollars par jour de loyer et tout est fort cher, mais que ne payerait-on pas pour avoir sa famille près de soi ?

Madame Vanmeter, une dame américaine très aimable chez qui je suis retourné dîner cette semaine, a donné à Madame Marquet des quantités de produits de ses fermes. Seulement il y a quelque chose qui m'a bien manqué au dîner chez la bonne dame. Son pasteur l'a convaincue des dangers de l'alcool, si bien qu'au lieu de nous servir du bon cidre comme la première fois où j'avais dîné chez elle, elle ne m'a donné que de l'eau à boire. Tout est extrême en Amérique. Ils ne connaissent pas la juste mesure !

Je suis heureux de voir par ta lettre que les restrictions alimentaires restent supportables. La disparition des gâteaux et des bonbons ne trouble pas la vie nationale. Mais les 300 g qui suffisent pour toute la petite jeunesse de notre famille doivent paraître un peu légers aux grandes personnes qui n'ont que leur ration (dans les familles sans enfants).

²⁰ Marguerite et Henri Lebel. Marguerite est la soeur de Charlotte TM.

²¹ Louise Guibert, cousine germaine de Jean TM et de Charlotte .



Portrait de Marie-Rose par sa maman, Charlotte TM. Mars 1918.

Je ne sais pas si un envoi de sucre serait accepté à la poste. Le sucre est contrôlé aussi par le gouvernement américain, justement pour en faire l'exportation aux alliés, mais je vais tâcher de vous envoyer du miel ou mieux du pain d'épices, ou du chocolat qui doit devenir cher et rare en France.

À défaut de vivres, j'ai acheté quelques petits souvenirs à Salt Lake City qui, j'espère, vous feront plaisir, mais je pense les rapporter moi-même pour avoir le plaisir de les offrir. Tu me dis que Germaine ²² part pour le Mesnil, tâche de savoir par elle ce qui serait le plus utile à donner à nos neveux ²³. Ils n'ont pas dû passer un hiver bien gai. L'année dernière nous avons trouvé un superbe jambon à Bayonne, ne pourrais-tu pas trouver quelque chose d'équivalent cette année ? C'est en fin de printemps, avant l'été, que la soudure est la plus difficile à

faire à la campagne. N'hésite pas à dépenser une centaine de francs à ce cadeau. Ce sera un excellent placement. Le bon Dieu ne manquera pas de nous le rendre au centuple. Il me semble qu'il commence déjà. Ne tarde donc pas davantage.

Au revoir ma petite Charlotte bien-aimée, je voudrais pouvoir dire à bientôt, mais très certainement tu auras quitté La Baule depuis longtemps quand je pourrai m'embarquer. Je t'embrasse bien fort, bien tendrement ainsi que mon petit Abel et ma petite Marie-Rose. Merci pour son gentil portrait.

Ton Jeanny.

*Camp Sherman
Chillicothe Ohio*

Mercredi 27 mars 1918

Ma chère petite Charlotte,

C'est particulièrement pénible de se sentir au loin dans les jours de danger. Ces dernières journées, avec les mauvaises nouvelles du front anglais, j'ai passé de bien mauvais moments. D'autant plus qu'il fallait faire face aux innombrables questions des Américains, à qui je répétais ma confiance dans la fermeté de nos alliés ²⁴. J'espère que le recul est maintenant terminé, mais il faut se préparer à de terribles batailles pour cet été.

²² Germaine Rivière, soeur de Charlotte.

²³ Probablement les Giard, Pauline Giard est une autre soeur de Charlotte TM.

²⁴ La Russie s'étant retirée du conflit par le traité de Brest-Litovsk du 3 mars 1918, l'armée allemande fut libérée du front oriental et put transférer ses troupes sur le front occidental pour l'offensive de printemps ou bataille du Kaiser qui devait, selon son état-major, conduire l'Allemagne à la victoire. Déclenchée le 21 mars 1918, l'opération « Michael » frappe par surprise (en Picardie) les troupes britanniques qui y sont exposées. Utilisant à plein leur supériorité numérique (58 divisions contre 16), les Allemands réalisent en quelques heures une large trouée dans le front britannique.

Quelle tristesse de penser que nous avons dû évacuer Noyon où justement nous étions entrés en vainqueurs et il y a juste un an. Le canon qui tire sur Paris ne m'inquiète pas beaucoup ²⁵. Cela semble moins dangereux que les raids d'avions. Je pense d'ailleurs que tu dois être maintenant à La Baule. J'envoie à ta maman à Paris une grosse boîte de chocolats, je te prie d'en payer les frais de douane qui sont peut-être élevés.

Quelle que soit la hâte des Américains, je ne pense pas partir avant trois mois d'ici. Je regrette bien, ma petite femme chérie, de t'avoir donné trop d'espoir de me voir bientôt revenir. J'espère que tu passes un bon séjour au bord de la mer. Le grand air te fera du bien ainsi qu'à nos deux petits. Ne te laisse pas maigrir. J'ai peur que ce soit Marie-Rose qui ne te demande trop de lait. Je pense que tu t'aides largement avec des biberons. En tous cas ne fait pas d'économie d'argent sur ta nourriture. Ta santé est beaucoup plus précieuse que de l'argent.

Dans les temps actuels, il faut beaucoup moins s'inquiéter d'un avenir lointain que du présent. Pour l'avenir il suffit de s'en remettre à la Providence ; mes Américains continuent de travailler et de faire des progrès et je pense être réellement plus utile ici qu'en France, pourtant comme je voudrais être sur les champs de bataille où se battent mes camarades.

Au revoir, ma petite Charlotte bien-aimée, je t'embrasse plus tendrement que jamais. Fais prier pour la France notre petit Abel, ainsi il prendra sa petite part dans la tâche commune.

Ton Jeanny.

Camp Sherman
Chillicothe Ohio

Dimanche 31 mars 1918
Jour de Pâques

Ma chère petite Charlotte,

Nous avons une matinée radieuse pour notre jour de Pâques. J'ai communié ce matin à l'église catholique du camp qui est située au milieu des baraquements des artilleurs, et j'ai prié Dieu du fond du cœur d'aider nos troupes dans les terribles combats qu'elles ont à supporter, combats qui ne font que commencer, autant que je comprends la situation.

Les Américains me demandent quotidiennement mon avis sur la situation et je leur réponds de mon mieux, leur rappelant le grand principe militaire : « Une bataille n'est perdue qu'au moment où l'on s'avoue vaincu ». Après un revers, de bonnes troupes ont toujours l'occasion de prendre leur revanche. C'est l'histoire de Verdun et de la Marne.

Tous mes artilleurs ici brûlent du désir de partir pour la France, mais je ne crois pas que nous puissions être embarqués avant plusieurs mois. Nous continuons à faire du bon travail. Ces jours-ci j'ai reçu des tas de cartes militaires françaises et j'apprends à mes amis américains à lire et à s'en servir. Je t'assure que l'enthousiasme et la bonne volonté de certains d'entre eux sont touchants et tous sont remplis d'ardeur.

Les plus mûrs et réfléchis me disent : « Comme nous regrettons d'avoir commencé si tard ! S'il y avait aujourd'hui 1 million de soldats américains en France bien entraînés, la guerre serait vite finie à notre avantage. » Ce à quoi je leur réponds : il n'est jamais trop tard pour bien faire. Travaillons ! Et nous nous remettons à l'ouvrage.

Je vais aller déjeuner chez les Marquet, qui m'ont aimablement invité bien qu'ils se heurtent aux inévitables difficultés d'un ménage français en Amérique. Ils n'arrivent pas à conserver leurs domestiques et ne se plaisent pas dans leur premier domicile, ils viennent de déménager.

Et toi ma Lotte chérie, où es-tu maintenant ? Je suppose que tu es à La Baule et que tu y profites avec Abel et Marie-Rose du bon air de la mer. Je vous embrasse bien tendrement tous trois, priant le bon Dieu de veiller sur ma petite famille comme sur ma patrie.

Ton Jeanny.



²⁵ Les *Pariser Kanonen* (les « canons de Paris » en français) sont sept pièces d'artillerie à très longue portée utilisées au cours de la Première Guerre mondiale par l'armée allemande pour bombarder Paris. Surnommés la « **Grosse Bertha** » par les Français, bien que ce nom désignât un autre canon pour les Allemands, les *Pariser Kanonen* tiraient à plus de 120 km de distance. Ces canons ont envoyé un total de 367 obus sur Paris et les communes environnantes, entre le 23 mars et le 9 août 1918.

Parade pour le 3^e emprunt américain.

Grippe espagnole : comme la grippe était courante dans l'armée et que peu de patients tombaient gravement malades, les médecins n'étaient pas inquiets.

Camp Sherman

4 avril 1918



Ma chère petite Charlotte,

Je t'envoie les dernières photos de mon voyage dans l'Ouest. J'ai été bien content de te savoir arrivée à La Baule où je te sens plus en sécurité qu'à Paris. Abel, Marie-Rose et toi vous êtes là au bon air. Cela vous vaut infiniment mieux que l'air de la capitale en tout temps, et plus particulièrement en temps de bombardement par avions et par canons.

Je pense que le départ pour la campagne d'un grand nombre de parisiens rendra la vie plus facile et moins coûteuse aux autres. Quant aux canons et aux avions ennemis, j'espère que l'on pourra diminuer leur action, mais je ne vois pas trop comment on pourrait la supprimer complètement.

Tous les jours j'ai exercice à l'extérieur, reconnaissance, choix d'un emplacement de batterie, ou d'un observatoire, école à feu ; presque tous les soirs je donne une conférence à des officiers d'artillerie, usage de la carte, réglage des tirs avec aéroplane etc.

Nous faisons d'assez notables progrès pour que je puisse espérer que cette division sera désignée une

des premières pour s'embarquer pour la France ...

On ne m'a plus parlé de m'envoyer à Fort Sill. Il va arriver ici des nouveaux artilleurs et il y aura sûrement de nombreux changements dans le personnel. Je perdrai probablement mon sous-officier. En tout cas je travaillerai toujours de mon mieux pour former l'artillerie américaine, avec le seul regret de ne pas être plus directement utile à ma patrie.

Nous lisons les journaux avec avidité. Je comprends que cela n'est qu'un commencement et il va y avoir tout cet été de terribles batailles. J'espère toujours prendre part aux batailles de l'été 1918.

Je t'embrasse bien fort ainsi que nos bébés, priant Dieu de veiller sur ma petite famille sur la France.

Ton Jeanny.

Camp Sherman
Lundi 8 avril 1918

Ma chère petite Charlotte,

Comme j'avais quelques politesses à rendre, j'ai donné un dîner vendredi soir au Community House, grand hôtel du camp Sherman. Étaient présents le colonel et mme Ashburn, le commandant et mme Morse du 324^{ème} régiment d'artillerie lourde,



Colonel T. Q. Ashburn and Captain Jean Tommy-Martin

le colonel et mme Holden (mitrailleur), mon camarade Marquet et sa femme, mon camarade Tharlet, le lieutenant Thompson du 324^{ème} qui a servi comme volontaire en France au début de la guerre et a ramassé deux blessures et la Croix de guerre, et enfin le lieutenant Morrison du 322^{ème}. Ai-je besoin de te dire, ma chère petite femme, qu'on a beaucoup parlé de toi pendant ce dîner ?

Après le départ de mes invités, je rentrais chez moi, bouclais rapidement ma valise et sautais en auto avec Tharlet. Nous prîmes le train de dix heures et demie du soir, nous changeâmes vers minuit à Colombus où nous avons retenu deux places dans le wagon-lit. Le nègre du pullman me remit une dépêche de mes chefs de Washington demandant d'urgence un renseignement. Je répondis instantanément par dépêche avant de me coucher dans ma couchette. Nous nous sommes réveillés le samedi matin à Cleveland, la plus grande ville de l'Ohio : 700 000 habitants. Nous étions invités Tharlet et moi à prendre part à la parade pour le troisième emprunt américain. C'est une cérémonie extrêmement importante dans les mœurs américaines et l'armée anglaise était également représentée par plusieurs officiers et sous-officiers, sans compter les Canadiens qui avaient en grand nombre traversé le lac Érié pour assister à la fête.

La parade c'est quelque chose d'intermédiaire entre une revue militaire et une procession religieuse. Il y a aussi quelques déguisements qui rappellent le carnaval. Il y avait certainement plus de 15 000 personnes dans le défilé et ce n'était pas des simples figurants, mais les personnes les plus considérables de la ville. La ville de Cleveland a battu tous les records des autres villes d'Amérique au précédent emprunt et a cherché cette fois à se surpasser elle-même. J'ai été frappé du grand esprit de patriotisme de la population et du merveilleux esprit de coordination et d'association que j'ai trouvés dans la classe moyenne.

Les groupes les plus nombreux et les plus remarquables de la parade étaient, après l'armée de terre et les marins, une grande société civile qui défilait en habit à la française, avec chapeau à plumes et l'épée (il y avait là tous les notables de la ville), les dames de la Croix-Rouge au nombre de plusieurs milliers, les étudiants de l'université en armes, les boy-scouts, puis les sociétés portant des uniformes rappelant la nationalité primitive de leurs membres, les Turcs, les Syriens, les Polonais qui jouaient la Marseillaise, les Écossais avec des costumes superbes, les Italiens, les Russes. Il y avait aussi les vétérans de la guerre civile, vieillards qui créent les traditions de cette jeune nation. Cette foule coula pendant deux heures en très bon ordre.

Tous étaient venus là pour témoigner leur union et leur volonté de vaincre. Toute la ville était décorée et détail bien américain, on avait peint en blanc sur les trottoirs des milliers de pas se dirigeant vers les banques où l'on invitait le public à souscrire à l'emprunt. Des drapeaux, des affiches gigantesques invitaient le public à apporter son argent, avec des phrases typiques et des dessins originaux.

Le soir j'allais au théâtre à l'hippodrome où cette obsession de l'emprunt poursuivait le public. Entre deux saynètes, la salle fut envahie par des marins en uniforme qui offraient des feuilles de souscription. Ce système n'aurait aucun succès en France, mais convient parfaitement au caractère américain. En une dizaine de minutes les souscriptions atteignirent plus de 100 000 fr. et je suis sûr que l'on a fait au moins autant dans tous les théâtres de la ville.

J'avais dîné avec Tharlet au Statler Hôtel où nos habits bleus nous valurent l'audition complète du répertoire français de l'orchestre, et pour finir la Marseillaise, avec le Star spangled banner ²⁶. Tous les Américains étaient debout tendant vers nous leurs verres et un délicieux petit bambin envoyé par sa mère vint nous souhaiter bonne chance. Je le regardais avec attendrissement en pensant à mon petit Abel.

Ma petite Charlotte aimée, comme tout cela doit te paraître loin de la terrible bataille d'Amiens. Sois sûre que je ne l'oublie pas. Ce n'est pas pour m'amuser que j'ai passé mon samedi et mon dimanche au milieu de toutes ces fêtes.

Ce matin lundi, de retour au camp Sherman, j'ai appris par le colonel Ashburn que j'étais officiellement désigné pour accompagner en France l'artillerie de la 83^{ème} division. C'est pour moi un vrai soulagement, car je craignais que l'on me gardât en Amérique pour instruire de nouvelles unités en formation. Nous ne partirons peut-être pas avant deux ou trois mois, mais nous arriverons encore assez tôt pour prendre part aux batailles de cet été.

J'ai hâte de me retrouver sur les champs de bataille. On trouvera assez d'uniformes bleus pour les montrer aux Américains et les appeler à la rescousse, leur demandant des hommes, des munitions, des vivres et de l'argent. Ce serait tout à fait la place de quelques-uns de nos glorieux blessés. Et puis j'ai hâte de rentrer en France, en ces jours graves ; je t'embrasse mille fois tendrement ainsi que nos deux bébés chéris.

Ton Jeanny.

²⁶ Le Star Spangled Banner est l'hymne national américain.

Camp Sherman

Le samedi 13 avril 1918

Ma chère petite Charlotte,

Les deux lettres d'Abel que j'ai reçues ce matin m'ont fait un extrême plaisir. Tout ce que tu me dis de lui et de Marie-Rose m'intéresse au plus haut point et je suis heureux de voir que le séjour à La Baule vous réussit à tous. Il n'y a aucune nécessité pour ma petite famille de séjourner à Paris ce printemps. Ce n'est pas que je craigne beaucoup les bombardements par avion ou par canon, mais j'aime mieux vous savoir au grand air de la campagne que dans la capitale. J'espère que tu n'hésiteras pas à allonger ton séjour à La Baule ou à avancer ton départ pour le Mesnil.

Je ne me rends pas bien compte de ce que tu peux avoir maintenant d'argent disponible chez M. Laeuffer et à la banque Mirabaud. Il n'y a pas d'inconvénients à y laisser à chacun d'eux un millier de francs sans intérêts. C'est un minimum de sûreté. Tu peux aussi garder avec toi un millier de francs, ce n'est pas de trop. Si tu as une plus grande somme d'argent disponible, le meilleur placement à faire c'est la caisse nationale des retraites pour la vieillesse sur les livrets d'Abel et de Marie-Rose. C'est la meilleure manière que nous ayons d'aider financièrement notre gouvernement puisque nous lui confions notre argent en lui faisant un crédit d'une cinquantaine d'années.

Dans les moments graves que nous traversons, c'est notre devoir de témoigner notre confiance dans notre gouvernement et dans notre armée.

J'organise maintenant nos tirs d'artillerie lourde. C'est un travail très intéressant, extrêmement important et qui me passionne d'autant plus que je suis officiellement désigné pour faire campagne avec le 324^e régiment d'artillerie lourde, le régiment du colonel T.Q. Ashburn.

Je prie le bon Dieu de tout mon cœur et j'invoque Jeanne-d'Arc pour que nos camarades de France tiennent bon jusqu'à ce que nous arrivions à la rescousse. Je t'embrasse bien tendrement ma petite femme chérie, ainsi que nos deux bébés.

Ton Jeanny.

Camp Sherman

Dimanche 14 avril 1918

Ma chère petite Charlotte,

J'ai reçu ce matin le précieux petit paquet contenant une douzaine de livres de messe en français. C'est exactement ce qu'il me fallait. J'en ai gardé deux pour mes amis artilleurs et j'ai porté les autres au directeur des Chevaliers de Colomb. C'est un bon gros abbé, bon américain bien que son nom soit terriblement allemand. Il porte à sa boutonnière une plaquette de métal **K of C**, ce qui se prononce **Ké Ci**, et qui est l'abrégié de Knights of Colombus. Il est en veston kaki foncé, uniforme des Chevaliers de Colomb. Il a un rôle moral et social considérable dans la vie du camp Sherman. Il m'a chargé de te remercier bien vivement pour les livres de messe français.

J'ai appris hier une nouvelle qui m'a éclairé sur la vie familiale américaine et qui m'a sincèrement attristé. Tu te rappelles que j'avais été reçu à Portsmouth chez les futurs beaux-parents d'un de mes camarades américains. Le père notamment était très bien. J'avais longuement causé avec lui admirant sa sollicitude presque européenne pour ses trois filles. Hier soir je rencontre au restaurant mon camarade américain et sa fiancée, ou plutôt sa femme. Je lui dis que je regrette beaucoup de n'avoir pas été à son mariage. Il me répond évasivement et la jeune femme me dit peu après : « Nous nous sommes mariés sans prévenir mes parents pendant une permission de mon fiancé. C'est seulement après le mariage que je l'ai annoncé à mon père et à ma mère. »

Les bras me tombaient d'étonnement. Quelle négligence dans les lois de ce pays qui n'exige pas la publication de bans. Quelle légèreté de la part de ces deux fiancés qui se décident en 48 heures à passer des fiançailles au mariage. Quel manque de respect pour les parents que je savais si bons, consentant au mariage, recevant leur futur gendre comme un fils !

Ma chère petite femme, sur ce point-là j'espère ne jamais m'américaniser. Nos procédés bourgeois français me paraissent infiniment supérieurs.

Et je me risquais à demander : « Qu'a dit Monsieur votre père ? ».

« Il n'a rien dit, rien dit du tout, mais il m'a regardé longuement, dit la jeune femme, et j'ai vu qu'il était très triste. » J'ai su d'autre part que le père avait fait au jeune ménage un très généreux cadeau de noces, comblant de bontés les deux étourdis. Mais comme étourderie, cela dépasse tout ce que j'avais vu dans le vieux Monde !

Je viens de faire trois jours de suite, y compris le dimanche, des reconnaissances à notre champ de tir où les canons lourds vont maintenant travailler : construction des batteries, construction des objectifs, aménagement des observatoires. Il y a beaucoup de travail très important et très intéressant.

Je ne sais plus si je t'ai dit que vendredi soir j'ai donné devant une soixantaine d'officiers d'artillerie une séance de réglage de tir par TSF que j'avais soigneusement préparée avec mon lieutenant et mon sergent du génie. La TSF était simulée mais parfaitement simulée, et elle était très puissante. Toute la salle entendait les lettres Morse. Un officier déplaçait les panneaux blancs sur le tableau noir. Un autre dans la coulisse tirait des coups de canon avec je ne sais quel instrument qui faisait boum boum juste au moment voulu. Cela a très bien marché et intéressé mes Américains. Je leur ai même posé quelques colles au cours du tir pour les exciter à mieux travailler, car j'en ai pris plusieurs en flagrant délit d'ignorance (ils sont très orgueilleux et ont horreur que je les prenne en faute en public). Cela va servir de répétition générale à nos tirs réels avec TSF que j'espère commencer incessamment.

Je lis avec passion les journaux cherchant à comprendre la situation militaire des Anglais. Les journaux américains sont de très médiocres informateurs. Ils donnent tout pêle-mêle et il faut être attentif pour distinguer les choses graves des détails insignifiants. J'aimerais mieux n'avoir que les communiqués officiels, entre les lignes desquels je saurais bien lire la vérité. J'espère que répondant à l'appel de Haig nos alliés anglais vont tenir fermement leurs lignes. C'est sans doute pendant cette fin d'avril et en mai qu'auront lieu les plus terribles batailles. Je pense avec mélancolie que pendant ce temps-là je vais continuer à tirer sur un simple polygone contre des fausses tranchées vides. Que le bon Dieu aide nos camarades français et anglais, qu'ils tiennent bon jusqu'à l'été où nous arriverons à la rescousse.

Je suis bien ennuyé de t'avoir donné trop tôt l'idée que j'allais bientôt rentrer en France. Je ne pense pas partir avant deux ou trois mois. Ce sont d'autres, plus heureux, qui s'embarquent maintenant.

J'espère que Henri Lebel ²⁷ obtiendra son affectation à la Mission française en Amérique. On va certainement envoyer de nouveaux officiers français en Amérique pour remplacer ceux qui, comme moi, doivent accompagner les troupes américaines en France.

Je t'embrasse bien fort ainsi que nos bébés.

Ton Jeanny.

Yale Club

Vanderbilt Avenue and Forty-fourth Street

New York

Vendredi 19 avril

Ma chère petite Charlotte,

Je t'écris de New York, où je suis venu passer 48 heures pour assister au mariage du sous-chef d'état-major de la 83^e division. Demain, à l'église du Heavenly Rest (repos céleste) dans la cinquième avenue, le major Wood (ancien élève de l'école des Beaux-Arts de Paris) épouse la baronne Véra de Rapp, une Américaine d'origine russe comme l'indique ce titre gracieusement porté par cette jeune fille. Les deux fiancés parlent très bien français, sont amis de la France (le major Wood a été blessé en France, avant que l'Amérique fut en guerre) et j'assisterai au premier rang à leur mariage à la fois comme représentant de l'armée française et comme ami.

Les nouvelles de France étaient aujourd'hui meilleures. Mais la bataille est loin d'être finie et comme j'aurais hâte d'y prendre part. Déjà l'un de mes camarades, un de nos anciens lieutenants au camp Sherman, vient de s'embarquer avec des troupes américaines pour la France. Je ne sais pas du tout quand viendra mon tour, mais il ne me semble pas que ce sera avant trois mois d'ici. Comme c'est long ! et au milieu de ce New York éternellement en fête, je pense à ma patrie qui lutte pied à pied face à l'ennemi, je pense à ma femme chérie dont je suis séparé depuis de longs mois et à mes petits-enfants que je connais si peu.

Que le bon Dieu me permette bientôt de vous revoir et de reprendre ma place de combattant sur le front. Je t'embrasse bien tendrement ainsi que mon petit Abel et ma petite Marie-Rose.

Ton Jeanny.

²⁷ Henri Lebel est son beau-frère. Il a épousé Marguerite Rivière sœur de Charlotte.

Camp Sherman

Le lundi 22 avril 1918

Ma chère petite Charlotte,

Voici que ma solde est encore augmentée. D'ici un mois ou deux tu recevras 250 fr. (environ) au lieu de 210 fr. Je crois que tu ferais bien d'offrir ce supplément de solde à tes parents car le prix de la vie va constamment en augmentant et ma petite famille ne doit pas être une charge pour eux. Si tes parents n'acceptent pas que tu augmentes la pension, tâche de trouver un autre moyen de faire rentrer cet argent dans la famille.

Te souviens-tu que je t'écrivais il y a quelques semaines que nous devons être généreux, que le bon Dieu nous rendrait tout ce que nous donnerions. Tu vois que le bon Dieu m'a pris au mot. Cette augmentation de solde remonte au 1er juillet dernier, si bien que tu recevras d'un seul coup tout l'arriéré, probablement 458 fr. (environ) si les comptes sont réglés pour le 1er juin.

J'ai passé trois journées très intéressantes à New York, où j'étais logé au Yale club (club des anciens élèves de l'université Yale, concurrente de l'université de Harvard). On dit que Harvard fait des « gentlemen » et que Yale fait mieux encore, des « men ».

J'ai été aussi reçu au Colony club, un club de dames très chic et très intéressant, enfin j'ai dîné à l'University club, qui est un des plus grands clubs de New York, qui possède une très riche bibliothèque. Il y a partout un très grand luxe et partout l'habit bleu est accueilli à bras ouverts.

On m'avait accordé une permission pour assister au mariage du major Wood. Le mariage a eu lieu hier samedi après-midi à l'église épiscopale de la cinquième avenue, du Heavenly (repos céleste). J'étais garçon d'honneur ! avec une demoiselle d'honneur également mariée, dont le mari est en France (ou en mer allant en France). Cet usage d'amis mariés n'est pas contradictoire avec les habitudes du pays. Un capitaine anglais était venu avec moi du camp Sherman et était aussi garçon d'honneur. Il y avait deux autres capitaines américains pour compléter le quatuor.

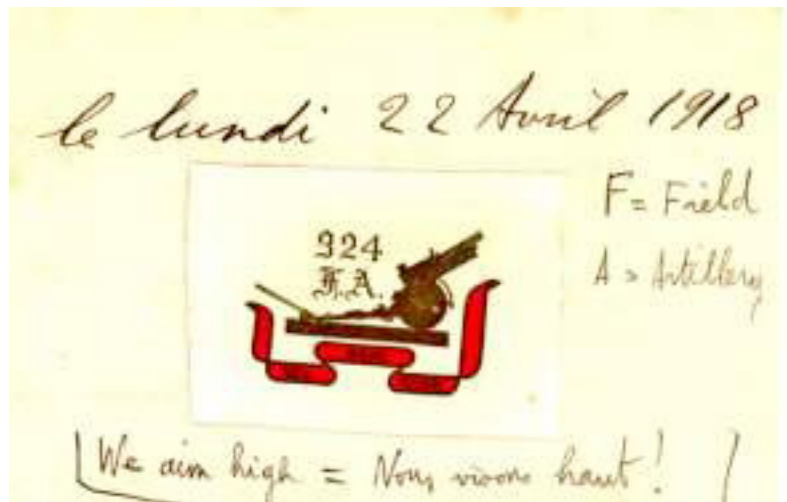
Dimanche matin j'ai trouvé mes noms et qualités énumérées en détail dans le Times et le Sun, les deux grands journaux de New York, mais je suis trop blasé là-dessus pour les avoir découpés.

Dimanche matin je suis allé à la messe de 11 heures à la cathédrale de Saint-Patrick, 5^e avenue, je me glissais modestement par l'allée de côté, mais mon uniforme bleu a une puissance magique. Un des huissiers (comme on les appelle ici, ce qui n'est pas un domestique mais au contraire un paroissien distingué) me fit signe et on me fit asseoir au premier banc qui m'a semblé être réservé uniquement aux militaires. Il y eut une très belle cérémonie avec une excellente musique. Le chœur de l'église est de marbre blanc non poli, très beau et de très bon goût. Le sermon était fait en faveur du Liberty Loan, c'est-à-dire du troisième emprunt de la Liberté.

L'orateur n'y allait pas de main morte. On voyait bien qu'il s'adressait à des paroissiens de la cinquième avenue. Il leur rappela qu'ils devaient être bien heureux, eux Américains, de n'avoir pas la guerre chez eux. Il déclara que c'était un devoir de conscience pour tout bon citoyen américain de soutenir le gouvernement dans la guerre en lui donnant son argent. Je fus convaincu, moi Français, et je suis sûr que mes voisins américains étaient encore plus convaincus que moi. Je suis reparti dans l'après-midi pour le camp Sherman où je suis arrivé ce matin.

Une chose qui m'a beaucoup touché et que tu ne saurais trop répéter, c'est la très belle décision adoptée par les 500 plus grands hôtels, restaurants, et entreprises de wagons-restaurants, en somme tous les restaurants de luxe d'Amérique, ceux qui créent la mode et les habitudes. Ils se sont volontairement engagés à ne servir de blé sous aucune forme (ni pain, ni gâteau, ni farine, ni rien) jusqu'à la récolte du 1er septembre prochain et cela c'est uniquement pour nous aider nous Français. On a remplacé le blé par le maïs, produit abondant en Amérique mais beaucoup moins fin.

Tu te rappelles mes voyages périlleux pour aller au champ de tir cet hiver, cela devait mal finir. Aujourd'hui j'ai trouvé sur le bord de la route un pauvre chauffeur tué, écrasé par son tracteur qui avait dégingolé dans le ravin à un





Le major H. L. Morse, directeur du champ de tir (au milieu sur la photo) surveille les soins donnés à son cheval (un major a le grade de commandant dans l'armée américaine). Jean TM se trouve à gauche sur la photo.

tournant. C'est la première mort violente de mon régiment lourd. Je vais m'installer demain dans une petite cabane au champ de tir pour être présent à toutes les écoles à feu. C'est la partie la plus importante de mon travail qui commence.



Capitaine de vaisseau Morse de l'US Navy, guerre de 1939/1945.
Fils d'un officier américain directeur du champ de tir de Stony Creek, connu par Jean TM en 1917/1918.

Photo dédiée :

« Mes amitiés sincères à

M. Le Commandant Jean Tommy-Martin. Laurent(?) J. Morse »

Au revoir ma petite Lotte aimée, je t'embrasse de tout cœur, tâche de te bien nourrir et d'engraisser. Je serais bien content de faire avec toi cet été un petit voyage aux Petites-Dalles en souvenir de nos fiançailles. Comme tout cela est loin ! Je n'ose plus te dire à bientôt et pourtant mon tour viendra un de ces jours. Les journaux disent qu'on embarque 5000 hommes par jour.

Tout à toi, ma Lotte chérie.

Ton Jeanny.





Stony Creek.

April 25th 1918

Ma chère petite Charlotte,

Je t'écris de notre champ de tir où je me suis installé depuis quelques jours pour être plus près de mes artilleurs lourds. Nous avons fait un bon tir hier et nous continuons [à être] très occupés. C'est la partie la plus importante de ma mission que je remplis maintenant, je suis heureux de sentir autour de moi tant d'enthousiasme et de bonne volonté de la part de tous.

Je reçois à peu près régulièrement tes bonnes lettres qui me font toujours grand plaisir. Tu sais que je pense constamment à ma petite femme et à mes bébés. Mon seul

ennui est de n'avoir aucune idée précise sur la date à laquelle je pourrais revoir ma petite famille, mais ce ne sera pas d'ici longtemps encore, bien que déjà plusieurs officiers français retraversent l'Atlantique pour retourner au front avec les Américains.

J'ai avec moi ici deux de mes sous-officiers français. L'un construit les lignes téléphoniques et l'autre montre aux Américains les travaux de construction de batterie. Depuis six mois que je suis en Amérique nous n'avions jamais fait de travail plus utile. Nous sommes aidés par le beau temps. Nos artilleurs comprennent beaucoup mieux tous ces travaux pratiques que les conférences que nous leur faisons pendant l'hiver.

Donne-moi toujours régulièrement de tes nouvelles. Je continue à t'écrire à Paris jusqu'au moment où tu m'annonceras ton départ pour le Mesnil. Je t'embrasse bien tendrement ainsi que mon petit Abel et ma petite Marie-Rose. Que le bon Dieu veuille sur ma petite famille et sur ma patrie. Rappelle moi au souvenir de tous. Je n'ai le temps d'écrire à personne qu'à toi. Ton Jeanny.

DANCE GIVEN BY OFFICERS IS SUCCESS

Beautiful Decorations And Good Music Feature The Regimental Ball

Officers of the regiment and their ladies enjoyed one of the most brilliant and successful social affairs of the season Friday night, April 26, when a regimental dance was held at the Elks' club in Chillicothe. The hall was tastefully decorated with crepe paper streamers in a color scheme of green and white and potted plants were banked around the walls and stage. Vari-colored flags of the allied nations also added a gay touch to the ball room, while one of the most attractive features was an American flag placed in the upper end of the room, waving in the breeze of an electric fan and illuminated by a spot light.

Guests of the evening, including a large number from other cities, were received upon their arrival by Colonel and Mrs. T. Q. Ashburn, Major and Mrs. H. L. Morse and Captain Jean Tommy Martin, artillery instructor here with the French Military Mission, to this country. The receiving line was formed near the entrance to the ball room and danc-



La soupe au champ de tir.



Ferme où logent les officiers. Les habitants nous ont fait place et nous sommes installés très exactement comme nous le serions dans une maison abandonnée.

Stony Creek

Dimanche 28 avril 1918

Ma chère petite Charlotte,

Je t'écris d'une grande belle pièce au premier étage d'une ferme abandonnée par ses propriétaires depuis que les champs avoisinants servent au tir de l'artillerie. Je couche dans cette pièce avec le major Morse (c'est le commandant des tirs) et un officier d'antenne. Les autres officiers habitent dans quelques cahutes des voisinages. Les hommes occupent un grand nombre de tentes formant un camp d'une certaine importance. Tous les jours, même aujourd'hui dimanche, nous tirons le canon. Jamais nous n'avons fait de meilleur travail, plus

utile ou plus intéressant.

Pendant les tirs je me tiens à côté de l'officier qui dirige le tir. Ensuite j'assiste à la critique. Tout le régiment est plein d'enthousiasme et nous apprenons en ce mois plus que pendant tout l'hiver précédent. Je voudrais que tu voies mes élèves, leur application, leur sérieux.

Hier c'était un sous-lieutenant de 23 ans qui tirait. Il s'appelle Cromwell, comme le fameux puritain anglais. Il est américain de vieille souche, de sang anglais et a un peu aussi le type allemand. Il avait sûrement longtemps travaillé son problème avant de commencer. J'ai beaucoup admiré son sang-froid, son calme imperturbable, au milieu des divers incidents du tir et des observations qu'on lui faisait. Il avait quelques hésitations dans l'application des règles de tir qu'il ne possède pas encore au point de les appliquer automatiquement. Mais il a tiré vraiment très bien pour son premier tir. À un moment il a crié « au but » avec une joie naïve que j'ai dû tempérer, car il était certainement à deux mètres à gauche de l'abri qu'il voulait détruire.



Rassemblement pour le rapport devant la tente qui sert de bureau à la batterie du 324^e régiment d'artillerie lourde. On devine la lettre C sur le fanion de la batterie.

Quelquefois il me demandait mon avis « Captain Martin ! », ce qu'il prononce « Capt... Mart... , croyez-vous que je puisse augmenter ma hausse de 25 mètres ? »



Panneaux pour correspondre avec les artilleurs. Lieutenant Cunningham, lieutenant Kohenline du 324th F.A.H. et le photographe Zimmerman (tenant son appareil photo).

Les Américains (hommes du Nord dans cette partie des États-Unis) sont beaucoup moins vifs que nos Français. Ils ont les réflexes moins rapides. Cela comporte quelques inconvénients, mais cela a d'innombrables avantages et mon instruction en est grandement facilitée.

Le jeune Cromwell, qui est musclé comme un taureau, fera un excellent officier de batterie de 155 court. Il a un grand bon sens, de la réflexion, et il commence à savoir son métier d'artilleur et j'en ai plusieurs douzaines comme cela dans le régiment.

Sauf quand j'observais moi-même le tir sur les Boches, je ne me rappelle pas avoir jamais fait dans ma vie plus intéressant et plus utile travail. Je suis aussi profondément touché de la sympathie dont je me sens entouré, sympathie qui s'étend jusqu'à ma famille. Aujourd'hui le 3 crayons d'Abel

(vieux de 18 mois) a fait l'admiration de tous ceux à qui je l'ai montré et les compliments les plus flatteurs ont été adressés à l'auteur. Je te les transmets.

La seule chose qui me manque ici, après ma famille, c'est un verre de vin de loin en loin. Je ne m'habitue pas à boire seulement de l'eau.

J'ai reçu hier soir trois lettres de toi et une de Pierre. Quelle joie de les lire et de les relire. D'abord je dois te confesser que j'ai été absolument incapable de remplir la commission pour ton amie. La vendeuse que j'ai vue chez Mac Creery²⁸ à New-York m'a dit qu'elle ne vendait pas de Holeproof²⁹ et il n'y avait rien au-dessous de 1 dollar 25. Cela ne correspondait pas à la commission. Je me suis abstenu et pour ne pas partir sans rien acheter, j'ai trouvé au même rayon un petit cadeau pour ma femme.

Je suis bien content de savoir ma petite famille loin des avions et des canons allemands. Quoique je considère comme très faible la probabilité d'un accident, j'aime mieux savoir mes bébés et ma petite Lotte loin de la capitale. Ne doivent rester à Paris que ceux qui ont quelque chose à y faire. Le Mesnil, Chalon-sur-Saône et Saint-Gervais me paraissent d'excellents endroits pour passer l'été. Je serais très heureux que tu fasses une bonne visite chez Laure. Chaque fois que tu es sous son toit, il me semble que cela te rapproche de toute ma famille. En tout cas ne te déplace pas sans une bonne provision d'argent. Le nom de la Source des Fleurs est si charmant que j'apprendrai sans regrets que tu y restes quelques semaines de plus que tu ne pensais. Nous avons de quoi payer ces dépenses. Mais il ne faut pas oublier que nous devons aussi mettre de l'argent de côté, car mon assurance sur la vie a cessé de fonctionner pendant la guerre et comme je serai plus vieux après la guerre, j'aurai à payer davantage.

Écris-moi toujours au camp Sherman, on fait suivre mes lettres et je retourne au camp une fois ou deux par semaine. Aujourd'hui nous avons de bonnes nouvelles du front français ; que nos camarades tiennent bon jusqu'à ce que nous arrivions à la rescousse. Je t'embrasse bien fort ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.



Capitaine Sackett devant l'observatoire de Stony Creek.



Le capitaine Sackett et le lieutenant Hass (chanteur professionnel) du 324^e lourd.

²⁸ Mac Creery : magasin de textiles

²⁹ Holeproof : marque de chaussettes très résistantes

Entre deux tirs.



Stony Creek, la pause. Jean TM.

Grippe espagnole : elle atteint l'Espagne, pays neutre, au cours du mois de mai. C'est le premier pays à en décrire les effets (absence de censure). C'est pour cela qu'en Europe l'épidémie a été qualifiée de grippe espagnole.

Stony Creek

1^{er} mai 1918

Ma chère petite Charlotte,

Je t'écris entre deux tirs. Aujourd'hui le major Morse est absent de sorte que j'ai pratiquement la direction du tir. C'est toujours très intéressant et aussi utile que possible. Chacun fait de son mieux. Je voudrais que tu voies mes élèves : le lieutenant Thomson, un grand américain à tête d'Indien qui jamais n'a un sourire ni un mouvement de visage. Je crois qu'il

recevrait des 210 allemands sans seulement cligner de l'œil ; et le petit Carpinter qui tirait ce matin. Ils savent leurs règles de tir, bien qu'ils ne les appliquent pas encore automatiquement. Je crois qu'ils feront une figure honorable en France cet été, car j'espère toujours arriver en France longtemps avant la fin de l'été.

Je lis les nouvelles de France avec attention dans les journaux. J'espère que le bombardement de Paris ne diminuera pas le moral de la population et grandira dans le cœur de tous la volonté de vaincre.

J'espère être bientôt fixé par tes lettres sur tes projets pour cet été. Le Mesnil, Chalon-sur-Saône et Saint-Gervais me semblent trois bonnes idées, bien que le trajet Paris-Saint-Gervais en une seule fois soit un peu long pour les enfants. Où que tu sois, je trouverai toujours moyen d'aller te voir à mon retour en France ; jusqu'à nouvel avis je continuerai à t'écrire à Paris, d'où l'on te fera suivre ta correspondance.

Quelle joie de revoir ma petite famille ! Abel me reconnaîtra-t-il ? Et Marie-Rose commencera-t-elle à dire papa ? Et toi ma petite femme chérie, ne seras-tu pas trop fatiguée par l'allaitement de Marie-Rose ?

Que le bon Dieu veuille sur ma petite famille, et sur moi-même, qu'il me permette de servir utilement ma patrie et qu'avec l'aide de nos Alliés nous chassions l'ennemi de France.

Je t'embrasse bien fort ma petite femme chérie, ainsi que nos deux bébés. Rappelle-moi au souvenir de tous.

Ton Jeanny.



Stony Creek, la pause.
Jean TM et le lieutenant
Cunningham.

Mercredi 8 Mai 1918

Ma chère petite Charlotte,

Je n'ai pas trouvé un instant pour t'écrire dimanche, ni lundi, ni mardi, alors ce matin je me suis levé plus tôt que d'habitude (au grand étonnement des Américains) rien que pour te donner de mes nouvelles. Je suis absolument débordé de travail, mais d'un bon et utile travail. Nous tirons tout le temps le canon et je suis fier de mes élèves. J'ai confiance que le 324^e régiment d'artillerie lourde fera du très bon travail en France. Nous allons encore tirer toute la matinée, tout l'après-midi et ce soir je donne un grand dîner au camp Sherman en l'honneur du capitaine Bon,

capitaine d'infanterie, trois fois blessé, chevalier de la Légion d'honneur, qui vient d'arriver au camp Sherman où il prend sa place de chef de groupe. En quelques semaines il sera au courant des habitudes du pays, il viendra aussi un autre officier d'artillerie un de ces jours pour me remplacer.

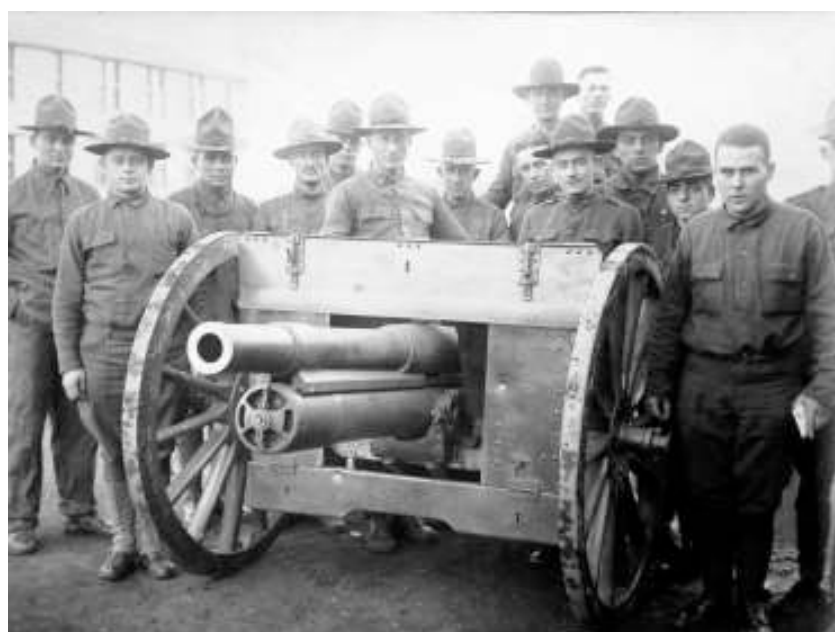
Je ne désespère pas d'apprendre un jour le débarquement en Amérique d'Henri Lebel ³⁰. On envoie maintenant des capitaines d'infanterie et des lieutenants d'artillerie.

J'ai reçu les charmantes petites photos que tu m'as envoyées où j'ai la joie de voir ma petite famille. D'après ce que tu me dis, les deux articles dont vous manquez le plus c'est le pain et le sucre. Je tâcherai de vous rapporter des produits équivalents, biscuits, miel et autres. Tu as encore le temps de m'écrire tes commissions. Quelle est la taille de ton appareil Kodak pour que je puisse te rapporter des films qui doivent être introuvables en France ?

La seule chose qui m'ennuie est de te voir sans domicile, mais cela vaut mieux que de rester à Paris où nos bébés et toi vous n'avez rien de bon à faire. Reste à La Baule aussi longtemps qu'il le faudra avant d'aller au Mesnil ou à Saint-Gervais. En vue de ces déplacements aies toujours de l'argent sur toi. N'hésite pas à faire toutes les dépenses qui te semblent utiles. Le présent est trop grave pour que nous le sacrifions à l'avenir. J'ai du reste ici fait quelques petites économies.

Je ne te dis pas encore à bientôt, ma chère petite Charlotte, mais nous ne serons plus très longtemps séparés. Je t'embrasse mille fois tendrement ainsi que nos bébés. Marie-Rose saura-t-elle dire papa ! et Abel me reconnaîtra-t-il ?

Ton Jeanny.



Stagiaires américains à l'entraînement.

³⁰ Henri Lebel, camarade de promotion et beau-frère de Jean TM. Il a épousé la sœur de Charlotte, Marguerite.

Samedi 11 Mai 1918

Ma chère petite Charlotte,

J'ai eu de tes nouvelles par la carte postale que tu m'as envoyée de Saint-Nazaire. Toutes les petites photos que tu m'as envoyées m'ont fait grand plaisir, en échange je t'en envoie une dizaine qui te montreront ma vie au champ de tir. Je suis ici depuis trois semaines et je pense y rester encore deux semaines, nous tirons tous les jours et je suis très content des résultats obtenus. Ce régiment serait capable de prendre part à la bataille avant la fin de l'été si on lui faisait traverser l'océan et si on lui donnait aussitôt son matériel.

Je ne sais pas du tout quand on nous embarquera, c'est un secret d'autant plus facile à garder que personne n'en a la moindre idée.

Mercredi soir je suis retourné quelques heures au camp Sherman où je donnais un grand dîner en l'honneur du capitaine Bon qui a pris le commandement du groupe français du camp. J'avais réuni les officiers français, les officiers britanniques (deux Canadiens, un Australien et deux Anglais) et les officiers américains de l'état-major qui traitent le plus souvent avec nous. Tout s'est très bien passé. Nous avons quatre dames. Madame Wood au mariage de laquelle j'étais allé à New York il y a deux ou trois semaines, les deux dames canadiennes et madame Marquet, la femme de mon camarade. Comme j'aurais voulu t'avoir en face de moi, ma petite femme chérie, mais j'avais seulement le capitaine Bon ! toutes mes invitées sans te connaître m'ont parlé de toi.

Maintenant que je vois mes élèves en si bonne voie, j'ai doublement hâte de rentrer en France, comme soldat et comme père de famille.

Au revoir, ma petite Charlotte chérie, je n'ose pas dire à bientôt, mais j'espère que le bon Dieu ne nous gardera plus longtemps séparés. Je t'embrasse bien tendrement ainsi que nos deux bébés. Un Américain m'a promis de me procurer du Maple sugar, c'est une espèce de sucre qui n'est fait ni avec de la canne ni avec de la betterave et qui passera donc en douane sans difficulté, du moins je l'espère. Tout à toi.

Ton Jeanny

Camp Sherman

Le 15 Mai 1918

Ma chère petite Charlotte

J'approuve complètement ton projet de t'installer à Nantes avec Marguerite ³¹, si tu crois que cette solution vous convient. Le seul inconvénient (mais tout projet a des inconvénients) ce serait de te trouver seule à Nantes si Marguerite n'avait plus de motifs de séjourner dans cette ville, par exemple si elle accompagnait son mari envoyé en mission en Amérique ... Mais cette hypothèse ne doit pas vous arrêter.

Je comprends très bien les ennuis de n'avoir nulle part un home et je t'engage donc à t'installer de ton mieux, sans hésiter à faire les dépenses indispensables à toute installation. Si plus tard il y a lieu de changer, on changera, mais il faut avant tout assurer le présent, c'est-à-dire l'année 1918 et le prochain hiver qu'il faut prévoir sévère.

J'ai aujourd'hui quelques heures de repos, car il y a un changement de batteries au champ de tir et les tirs sont suspendus pour 24 heures. Je suis très content de mes élèves. Les résultats dépassent mes espérances.

Continue à m'écrire régulièrement, bien que je ne sois plus certain que la réponse à cette lettre me parvienne ici. J'ai pris en Amérique ma permission de 10 jours correspondant à février, mars, avril et mai. J'aurai donc droit à une permission de 10 jours dans la période juin, juillet, août, septembre. Je la demanderai le plus tôt possible après mon arrivée en France.

Il est possible que nous restions plusieurs semaines ou même plusieurs mois en arrière du front, et ce sera peut-être très loin de Nantes, mais comme je n'ai aucune idée de l'endroit où ce sera, nous ne pouvons échafauder là-dessus aucun projet.

J'ai reçu six numéros de l'Illustration à la fois. Ils sont précieux ici et font plaisir à un nombre considérable de gens qui se les repassent de main en main.

³¹ Marguerite Lebel, sœur de Charlotte TM.



Boudoir cap.

Il faut que je te raconte une petite promenade que j'ai faite l'autre soir en compagnie d'une demi-douzaine d'officiers américains. C'était le soir après les tirs. Nous allâmes jusqu'au plus prochain village de Stony Creek, c'est-à-dire trois maisons auprès d'une voie ferrée. Il y avait là un de ces magasins universels qui vendent de tout, exactement ils fournissent aux fermiers du voisinage tout ce dont ils ont besoin, vêtements, outils etc. Un gros Américain et un gamin se démenaient au milieu d'une salle encombrée de produits de toute nature. Je demandais quelque chose de vraiment américain, mais je fus désappointé de ne rien trouver de vraiment et spécialement américain. Tout à coup mes yeux tombèrent sur un petit bonnet de femme. Cela s'appelle un boudoir cap et cela coûtait 35 sous ! Les Américaines mettent cet ornement (?) sur leur tête le matin avant de se coiffer. Mes compagnons riaient et en même temps étaient navrés de me voir acheter ces bonnets. Ce n'est pas du tout américain ! disaient-ils. Ce n'est bon que pour les habitants de Stony Creek. Je ne me laissais pas intimider par leurs clameurs et j'achetais tout le stock du magasin, six

bonnets, roses et bleus ! Cet événement a pris des proportions énormes. Le capitaine Tommy a acheté des boudoir caps très vilains qui vont mal faire juger les Américains en France !

J'ai reçu hier un petit envoi charmant. Un autre boudoir cap, en dentelle, tout à fait joli. C'est Madame Morse, la femme du commandant, qui me l'a envoyé. Elle ne veut pas qu'en France on juge mal le goût des Américains. Un autre officier a écrit à Cleveland la plus grande ville de l'Ohio (500 000 ou même 700 000 habitants) en priant sa femme de lui envoyer des boudoirs caps élégants. Je suis maintenant menacé d'en rapporter une collection complète !

Un officier inspecteur est venu hier assister à nos tirs. Tout a très bien marché. C'était un jour de tir savant :

1° Formation d'un faisceau sur un point d'accrochage.

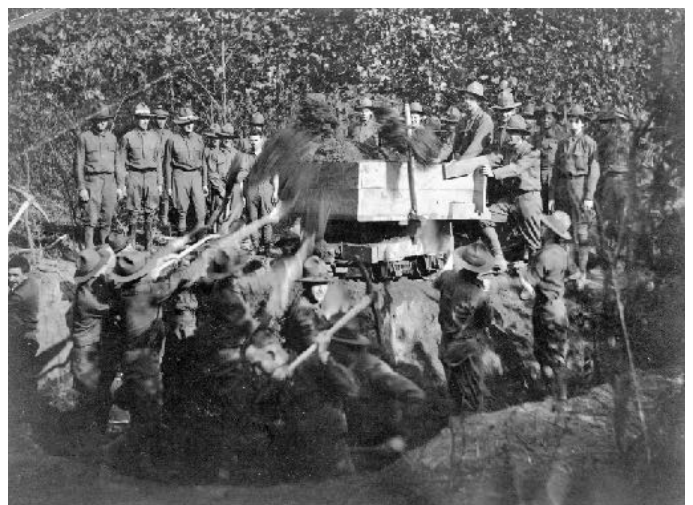
2° Transport sur une batterie ennemie vue seulement de notre aéroplane (nous appelons ainsi un observatoire muni de TSF au sommet d'une colline).

3° Tir sur but témoin.

Je crois que l'inspecteur a été favorablement impressionné, en tous cas je ne vois pas bien ce qu'on aurait pu lui montrer de mieux avec les moyens dont nous disposons.

Au revoir, ma petite femme chérie, je n'ose pas trop dire à bientôt, je t'embrasse tendrement ainsi que nos deux bébés.

Ton Jeanny.





The Howitzer.

CAMP SHERMAN, O., MAY 15, 1918.

Camp Sherman

Le vendredi 17 Mai 1918

Ma chère petite Charlotte

Je suis toujours installé au champ de tir et nous tirons tous les jours le canon. C'est tout à fait intéressant et je suis très fier de nos résultats. Je t'envoie le premier numéro du journal « L'obusier »³² où ton mari joue un rôle considérable, son nom est répété plus souvent qu'il n'était nécessaire. On signale aussi ma présence au bal du régiment, j'y vais toujours mais naturellement je ne danse pas.

Le printemps est venu très vite. Tous les arbres sont verts maintenant et bientôt nous aurons même trop chaud. Il y a dans la petite vallée où nous tirons le canon de bien curieux petits oiseaux, les uns bleus, les autres rouges, et les autres jaunes comme des serins. À part la couleur des oiseaux, la campagne est comme chez nous, on remarque seulement une certaine incertitude dans le cours des ruisseaux, dont le lit est profondément modifié par chaque orage.

À signaler aussi un grand nombre de ronces basses dans les bois qui vous déchirent les cuisses. J'ai compris le nom de Bas de cuir donné au héros de Fenimore Cooper. Ma culotte qui n'était pas en cuir a mal supporté les reconnaissances sous bois. Ces bois sont de loin en loin détruits par des incendies. On trouve souvent des troncs carbonisés.

Je ne saurais te dire toute la sympathie qui existe entre officiers américains et moi. Ils m'appellent en riant le lieutenant-colonel de leur régiment (bien que mon ancienneté de capitaine ne me donne même pas l'espoir de passer chef d'escadron), ils sont tous et toujours très attentionnés pour moi et nous nous réjouissons à la pensée de partir ensemble dans quelques semaines.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que nos bébés. Tes paroissiens³³ ont tous été donnés sauf un que je garde encore. Je regrette seulement de ne t'en avoir pas demandé davantage.

Ton Jeanny

Camp Sherman

Le lundi 20 Mai 1918

Ma chère petite Charlotte aimée

C'est à peine si je trouve le temps de te griffonner deux mots pour te dire que je suis toujours en bonne santé, tirant le canon plus que jamais et aussi content que possible des résultats obtenus.

Je n'ai pas de lettres de toi depuis quelques jours, aussi j'attends le courrier avec impatience. Je vois aussi dans les journaux qu'il y aura bientôt de nouvelles attaques allemandes. Que nos frères d'armes tiennent bon, nous

³² « The Howitzer », en français « L'obusier ».

³³ Un paroissien est un livre de messe.

arrivons à la rescousse. Continue à m'écrire au camp Sherman, bien que je ne sois plus très sûr que tes lettres me parviendront de ce côté de l'Atlantique.

J'espère bientôt recevoir ton adresse à Nantes si tu réalises ton projet de te fixer dans cette ville. Je serais navré si je débarquais à Saint-Nazaire et passais si près de ma petite famille sans la voir.

En même temps que tu continues à m'écrire au camp Sherman, envoie-moi bientôt un petit mot me donnant ton adresse et tes projets de déplacement à l'adresse suivante :

Capitaine J. Tommy Martin

Headquarters

158 th Field Artillery Brigade

American Expeditionary Forces

Je pense que cette lettre me parviendra peu après mon débarquement et me permettra de m'orienter. Que le bon Dieu veuille sur nous et qu'il nous réunisse bientôt, ne serait-ce que pour quelques heures.

Ton Jeanny.

Champ de tir de Stony Creek près de Chillicothe

Le 23 mai 1918

Ma chère petite Charlotte

Depuis plus d'un mois je suis ici dans une jolie petite vallée que nous avons transformée en champ de tir. Tous les jours nous tirons le canon et nos résultats sont tout à fait encourageants. En un très petit nombre de coups nous avons déjà détruit plusieurs de nos objectifs. Mes élèves appliquent très proprement les règles de tir ; quelques-uns sont même très bons et deviendront d'excellents officiers de batterie.

Ce qui me manque le plus ici c'est les douches du camp Sherman, aussi souvent je file au camp en auto pour retrouver mon eau chaude.

Nous avons tiré tous les jours même le dimanche, mais j'espère pouvoir m'échapper dimanche prochain. Je voudrais aller jusqu'à Buffalo voir les chutes du Niagara.

La semaine prochaine j'aurai un peu plus de liberté au Camp Sherman que je n'en avais ici. Cela va me permettre de mettre mes affaires en ordre, de liquider les choses inutiles, de compléter mon équipement. J'achète du linge américain qui a un bel aspect, mais je ne sais pas ce qu'il deviendra après blanchissage. Je vais aussi retirer mes petites économies de la banque de Chillicothe

Je vais donner mon vieux linge à la Red Cross. Il a très mal supporté le lavage à l'américaine. Pour éviter les trop fréquentes confusions de linge, je me fais faire une série de jolies petites étiquettes bien supérieures à nos marques, avec initiales. Je tâche de prendre aux Américains tout ce qu'ils ont de bonnes idées en échange des bonnes règles de tir que je leur enseigne.

J'ai aussi acheté quelques graines de légumes, mais on ne pourra les utiliser que l'année prochaine. J'ai enfin un tas de petites choses, pas de grande valeur, mais qui me permettront de faire quelques minuscules cadeaux.

Ta dernière lettre est du 27 avril, elle est venue si lentement que j'ai peur de ne pas recevoir à temps les dernières commissions que je te demandais récemment dans une de mes lettres. Je ne sais naturellement pas ni quand je partirai, ni quand j'arriverai, ni où j'arriverai. Pourvu qu'on ne nous envoie pas en Angleterre ! C'est ce que je redoute le plus. En quelque endroit que je débarque, j'enverrai de suite une dépêche 30 rue Gay-Lussac, demandant qu'on me donne par télégramme ton adresse (que j'ignorerai sans doute encore) et ensuite je trouverai bien moyen de me rapprocher de toi.

Je pense que pendant plusieurs semaines, sinon plusieurs mois, nous resterons quelque part à l'arrière où je pourrai voir ma petite famille. Mais que ces vagues projets ne modifient pas tes intentions. En particulier si tu veux avoir un domicile stable à Nantes pour l'hiver prochain, il me semble urgent de fixer ton choix dès maintenant. J'aime

mieux payer d'avance trois mois de location d'un logement que tu n'occuperas pas cet été, que de te voir menacée de vivre l'hiver prochain comme un oiseau sur la branche.

Tu me demandes une longue lettre ! J'aurais bien des choses à te dire ma petite femme chérie, mais je ne t'en dirai qu'une, c'est que je t'aime toujours de tout mon cœur, que j'ai hâte de me trouver près de toi. Je prie le bon Dieu de protéger notre petite famille, de nous réunir bientôt. Qu'il protège notre patrie contre les nouvelles et terribles attaques de nos ennemis et qu'il protège nos alliés que je vois si courageusement, si joyeusement prêts à entrer à leur tour dans la bataille.

Ton Jeanny qui t'embrasse bien fort ainsi qu'Abel et Marie-Rose.



Exercice de camouflage.



Les chutes du Niagara.

Dans le train de Cleveland à Buffalo

Samedi 25 mai 1918

Ma chère petite Charlotte,

J'ai terminé hier mes écoles à feu. Tout s'est très bien passé. En cinq semaines de tir quotidien je n'ai pas eu un seul accident. Pendant que mes artilleurs reprennent la route du camp Sherman, je me suis évadé avec ma petite valise noire. J'ai filé par un train de nuit sur Colombus et Cleveland et maintenant, longeant la côte sud du lac Érié, je me dirige vers Buffalo et les chutes du Niagara. Je me suis accordé congé jusqu'à lundi. Je ne veux pas quitter l'Amérique sans avoir vu le Niagara.

Je n'ai maintenant plus grand-chose à faire ici. Ma mission est à peu près terminée. J'ai eu la joie dans ces dernières semaines de récolter les premiers fruits de mes sept mois de travail. J'ai converti aux méthodes de tir françaises tous les lieutenants et tous les capitaines du régiment lourd, c'est-à-dire tous ceux qui auront à tirer le canon. Je n'ai trouvé qu'un incrédule, un officier supérieur que je me charge de convertir sur le bateau. Il est du reste sérieusement ébranlé. Ne s'est-il pas mêlé hier de donner un ordre de tir contraire aux règles : 3075 ! Il fallait tirer à 3100 et tranquillement, aussi posément que je pus (car je bouillais intérieurement) je dis : il faut obéir aux règles de tir et tirer à 3100. Mais mon Américain se croyait sûr de lui. 3075 est la bonne hausse, répéta-t-il. La salve fut envoyée à 3075 et tomba courte devant l'objectif. J'avais si bien gagné que je crus bon de ne pas insister et nous changeâmes d'objectif. Trois de mes élèves étaient présents. Ces jeunes officiers ont un calme imperturbable. Aucun d'eux ne sourcilla. Ils n'avaient d'ailleurs pas besoin de cette preuve de plus pour être convaincus. Pendant que leur supérieur continuait de causer avec moi, ils recommencèrent à appliquer les bonnes règles sur le nouvel objectif.

Et comme peu après le vieil officier me disait : êtes-vous sûr que votre méthode est la meilleure ? Je lui répondis : regardez le but. Juste à ce moment un coup arrivait au but, la fumée se dégageait en avant et en arrière de la charpente que nous avons édifiée. Mes élèves avaient répondu pour moi.

J'ai interrompu cette lettre pendant une demi-heure pour causer avec un ménage américain. Monsieur et madame M.J. George. Je n'adresse jamais la parole le premier à personne. Je laisse toujours commencer les interlocuteurs et quoique la conversation soit peu variée, elle est toujours intéressante. Monsieur George a des idées très saines sur la guerre et il faut avoir un robuste bon sens et un sérieux esprit critique pour y voir clair dans la presse de ce pays.

Cette année-ci, me dit-il, nous vous aiderons à tenir et grâce à l'unité de commandement nous tiendrons. L'année prochaine seulement nous pourrons attaquer, et la guerre ne sera pas terminée avant la troisième année.

Nous nous préparons pour une longue guerre : peut-être terminera-t-elle bientôt, mais nous prenons toutes nos mesures pour plusieurs années.

Il ne dit pas les Allemands, il dit les Huns, et cela me frappe d'autant plus qu'il habite le North Dakota, état peuplé d'Allemands et que sa résidence est Bismarck, capitale du North Dakota.

Madame George veut absolument savoir si elle a le type français : ma mère était Marseillaise, me dit-elle, mais elle parlait anglais dès son enfance et je suis bien désolée qu'elle ne m'ait pas appris le français.

Les George viennent de me quitter, ils prennent un train de correspondance vers Pittsburgh et je continue ma lettre.

Combien de fois en ai-je rencontré de ces vrais Américains qui me disent avec fierté : j'ai du sang français dans les veines ! Il est grand dommage qu'ils soient si dispersés et qu'ils n'aient pas conservé la connaissance de notre langue. Cela ne les empêcherait pas d'être d'excellents Américains ! Je crois même que cela les y aiderait.

Tout souvenir de l'ancienne influence française n'a pas disparu aux États-Unis. Justement le train s'arrête à la station de Westfield et mon guide (un guide boche traduit en anglais ³⁴) dit que c'est ici que passait autrefois la route militaire bâtie par les Français en 1753. Le nom de portage est très expressif. Sans doute les explorateurs français venant du lac Érié portaient en cet endroit leurs bagages jusqu'au bassin de la rivière Ohio. C'est en effet ici l'endroit le plus étroit entre les deux voies d'eau.

Justement nous passons sous une vieille route en remblai, dominant la plaine. J'aime à penser que c'est l'ancienne voie française. Maintenant c'est un vieux Monsieur de Cleveland qui m'aborde. Il veut me serrer la main, savoir à quelle arme j'appartiens, etc. depuis combien de temps je suis en Amérique, etc. j'en profite pour lui dire toute mon admiration pour la ville de Cleveland qui est fameuse par son merveilleux esprit patriotique et par la puissante efficacité de ses corporations locales. Ses deux fillettes, sans dire un mot, regardent bouche bée mon uniforme bleu. Décidément la couleur bleue horizon impressionne les Américains.

Nous traversons une jolie petite ville. Le train circule en pleine rue comme chez nous ferait un tramway, il n'y a ni barrière, ni garde-fou, ni passage à niveau. C'est tout à fait Américain et tout à coup j'aperçois le nom de la station, c'est Dunkirk Buffalo. Serait-ce un souvenir de notre Dunkerque Buffalo ? Je change de train et moins d'une heure après j'arrive à Niagara Falls.

5 heures du soir, Clifton Inn
Niagara Falls. Canada

Ma chère petite Charlotte,

Les chutes du Niagara sont vraiment grandioses. La façon d'écorcher le public est également grandiose ! En deux heures j'ai fait un tour qui m'a donné une très belle vue d'ensemble. Il y a deux chutes, une dite américaine, l'autre dite du fer à cheval ou canadienne ; elles sont séparées par une île. Comme beauté cela dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Un épais nuage de vapeur d'eau qui se balance devant la grande chute canadienne ajoute quelque chose de féérique au spectacle. J'ai admiré aussi les rapides en dessous des cataractes. Je n'ai pu échapper au photographe (qui enverra une demi-douzaine d'épreuves rue Gay-Lussac). C'est un grand capitaine Tommy Martin avec un petit Niagara dans le fond. J'ai trouvé dans un des innombrables bazars de l'endroit quelques bonnes photos et d'autres petits souvenirs. Les chutes du Niagara sont le lieu classique des voyages de noces américains. Mais depuis la guerre les hôtels font moins d'argent.

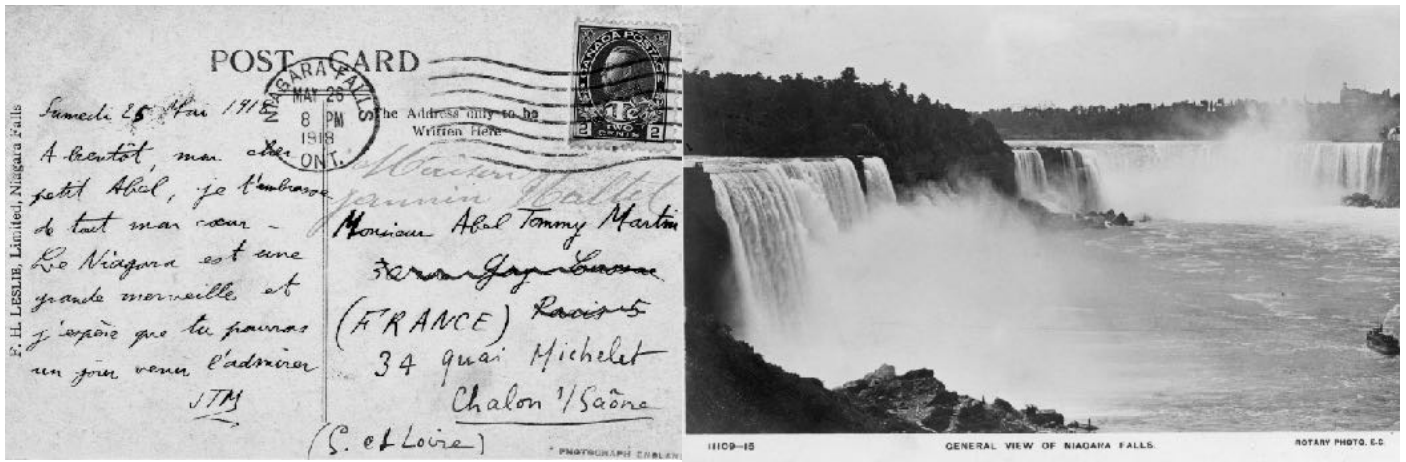
J'ai traversé le pont pour venir au Canada. Un douanier canadien français m'a souhaité la bienvenue, en français, dans son pays ; il a même eu un mot charmant, me montrant la route canadienne au-delà de la frontière, il m'a dit avec son plus gracieux sourire :

- « Allez-vous en », ce qui signifiait : Passez, Monsieur.

Ce doit être un ancien sens du verbe s'en aller qui est généralement pris par nous en mauvaise part quand nous l'employons à l'impératif.

Je t'écris d'une petite chambre de l'hôtel Clinton. Je m'en vais faire un tour avant dîner dans le délicieux parc de la reine Victoria d'où l'on a une merveilleuse vue sur les chutes. À plus tard la suite de ce journal.

³⁴ Guide Baedeker.

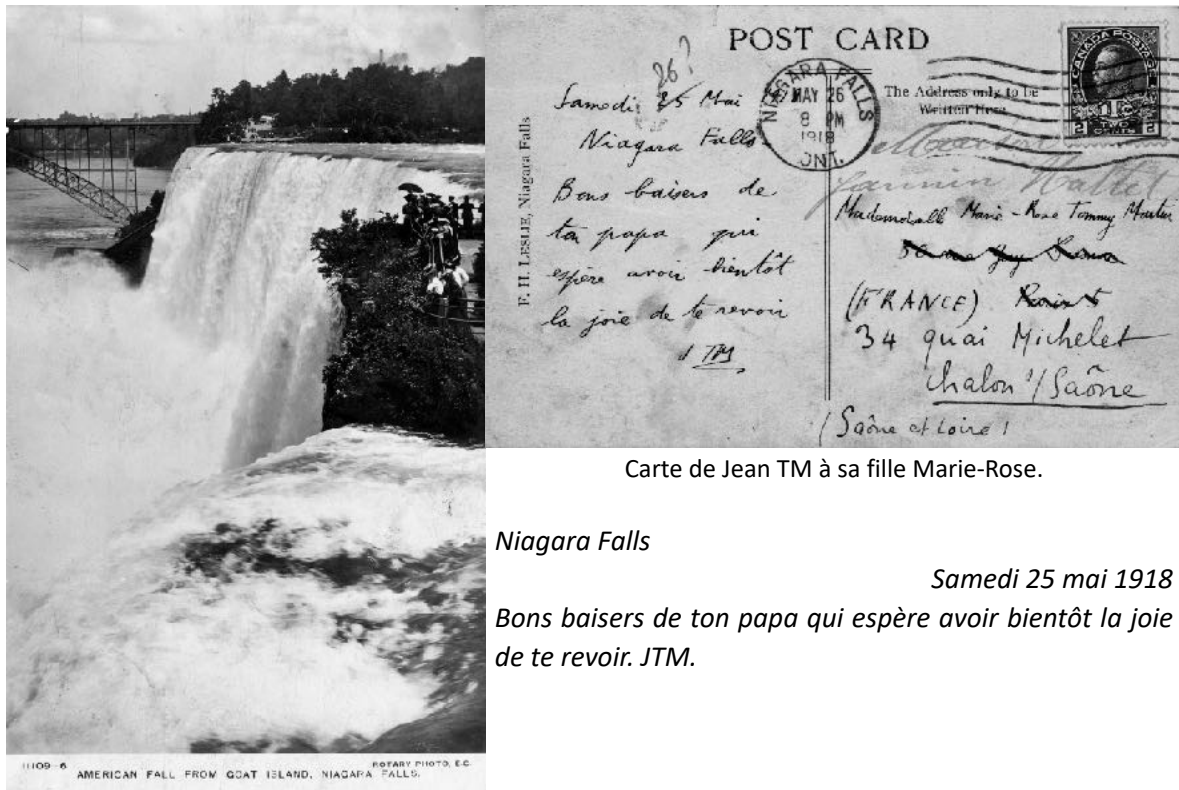


Carte de Jean TM à son fils Abel.

Niagara Falls

Samedi 25 mai

A bientôt, mon cher petit Abel, je t'embrasse de tout mon cœur.
Le Niagara est une grande merveille et j'espère que tu pourras un jour venir l'admirer. JTM.



Carte de Jean TM à sa fille Marie-Rose.

Niagara Falls

Samedi 25 mai 1918

Bons baisers de ton papa qui espère avoir bientôt la joie de te revoir. JTM.

The Clifton Inn Niagara Falls, Canada

Samedi 25 Mai 1918

Ma chère petite Charlotte,

Il y a une quinzaine d'années je lisais tous les livres qui me tombaient sous la main et qui avaient rapport au Canada et à ma sortie de Centrale je cherchais à entrer dans une aciérie canadienne. Puis je partis pour le Mexique et j'oubliais le Canada.

Ce soir me voici en terre canadienne pour 24 heures seulement. Le point de vue est splendide, on voit beaucoup mieux les chutes du côté canadien que du côté américain. Il me semble que les habitants du pays ont pour caractéristique d'être grands et osseux. On voit beaucoup de soldats qui semblent en permission ou en convalescence.

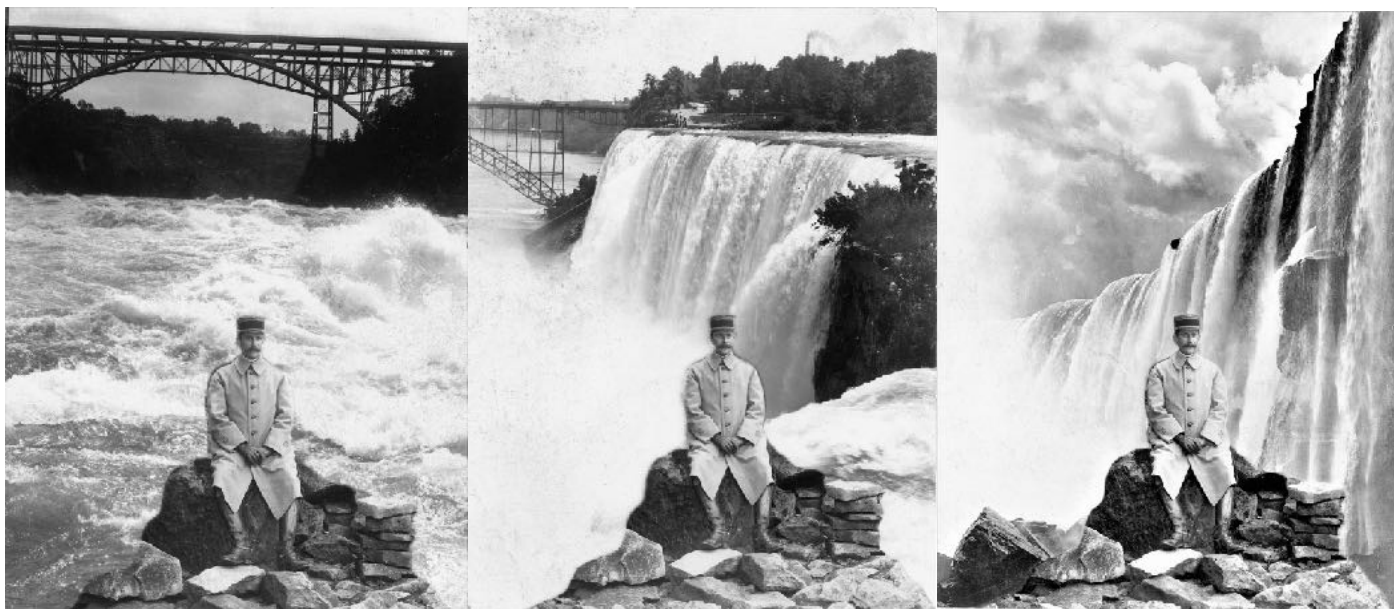
Je suis très heureux d'avoir pu venir passer quelques heures ici, mon seul regret est de ne pas t'avoir près de moi. Tu jouirais bien de ce merveilleux spectacle. Je repars demain pour le camp Sherman où je vais m'occuper principalement à faire mes malles. Je t'embrasse bien tendrement ainsi que nos deux bébés. À bientôt.

Ton Jeanny.

Dimanche 26 Mai 1918

Ma chère petite Charlotte,

Me voici bloqué ce matin dans le salon de l'hôtel par une pluie diluvienne. Il pleut depuis hier au soir et cela paraît devoir durer tout le jour. Justement je projetais un tour en bateau au-dessous de la cataracte sur le petit vapeur qui



porte le joli nom de la Vierge du brouillard (Maid of the Mist). La traversée m'a-t-on dit est si humide que chaque voyageur est habillé en caoutchouc par les soins du bord.

Ce matin j'aurais besoin du caoutchouc rien que pour faire deux pas dans la rue.

Le milieu canadien qui m'entoure est très distingué ; il me semble plus près des Français que ne l'est un milieu moyen américain, et il semble avoir pour nous la même sympathie. Je voyagerai la nuit prochaine en sleeping pour rejoindre mon camp où je dois retourner faire mes malles.

À bientôt ma petite femme chérie, je t'embrasse de tout mon coeur ainsi que nos deux bébés.

Ton Jeanny.





Marie-Rose TM.

Camp Sherman

28 Mai 1918

Ma chère petite Charlotte,

La première cantine est bouclée, mais je n'ai pas encore commencé les autres, j'espère avoir encore quelques jours pour faire mes derniers préparatifs. Je te renvoie une bonne lettre de Thérèse qui m'annonce ses espérances de famille et semble assez bien installée à Pau. Il y a aussi une lettre du petit Marcel.

Mon adresse à l'avenir sera :

Capitaine Tommy Martin
Headquarters
158 th Field Artillery Brigade
American Expeditionary Forces

Headquarters signifie Etat-major. Th signifie ième. 158^{ème} brigade d'artillerie de campagne.

J'ai été enchanté de mon voyage au Niagara. C'est un spectacle splendide et j'aurais bien voulu que tu le voies avec moi. Peut-être un jour aurons-nous l'occasion de traverser l'Atlantique ensemble ? Ce ne serait pas beaucoup plus extraordinaire que la vie que nous menons depuis quatre ans.

J'aurai probablement une dizaine de jours de permission en juin ou juillet. Tu peux faire quelques projets, pour moi mon seul désir est de vivre un peu avec ma femme et mes bébés, et de jouir d'eux.

Les journaux nous annoncent une reprise de l'offensive allemande. J'ai confiance en Dieu et dans la bravoure de nos troupes pour tenir bon jusqu'à ce que les Américains puissent donner une aide efficace.

À bientôt, ma petite femme chérie, je t'embrasse de tout mon coeur, ainsi que nos deux bébés.

Ton Jeanny.

Camp Sherman

29 Mai 1918

Ma chère petite Charlotte,

À bientôt, merci pour les petites photos d'Abel et de Marie-Rose. Je suis un peu ennuyé de ne pas savoir où tu seras au moment où j'arriverai en France. Si je débarque à Saint-Nazaire je tâcherai de passer à La Baule qui est tout à côté. Si je débarque dans un autre port et que je ne trouve pas de lettre pour moi, je m'adresserai 30 rue Gay-Lussac pour connaître ta nouvelle adresse.

Sauf imprévu j'aurai une permission fin juin ou juillet que je compte passer près de ma petite famille. Si nous séjournons plusieurs semaines à l'arrière, je serais bien content si tu pouvais venir habiter dans le voisinage, mais je ne sais pas du tout où cela serait, aux environs de Bordeaux, de Nantes ou en Bretagne, ou ailleurs.

Je te rappelle mon adresse :

Headquarters
158th Field Artillery Brigade
American Expeditionary Forces

Que le bon Dieu veille sur notre patrie et sur notre petite famille. Je t'embrasse bien tendrement et retourne faire mes malles.

Ton Jeanny.



Le Saint Laurent en aval des chutes du Niagara.

Retour en France ajourné.

Grippe espagnole : La 83^{ème} division du camp Sherman (major général Edwin Glenn) dont le 324^{ème} régiment d'artillerie (colonel T.Q. Ashburn) quitte le camp Sherman le 5 juin pour rejoindre le camp d'embarquement Mills (NY).

ORIGINE.	NUMÉRO.	NOBILITÉ DE MOTS.	DATE.	HEURE DE DÉPÔT.	MENTIONS DE SERVICE.
WASHINGTON DC 217 22 ANGLR -					
= RETOUR EN FRANCE AJOURNE SUIS NOMME NOUVEAU POSTE EN AMERIQUE					
= TOMMY MARTIN MISSION MILITAIRE FRANCAISE WASHINGTON					

VIA ANGLE

Timbre à date.

L'Etat n'est soumis à aucune responsabilité à raison du service de la correspondance privée par la voie télégraphique. (Loi du 29 novembre 1856, art. 6.)

Lettre de L.C. Eckenfelder à Jean TM

Haut Commissariat de la République Française aux États-Unis
Mission Militaire d'Information
Sous-district de Chicago

Chicago, Ill. Le 4 juin 1918

Mon cher ami,

En réponse à votre lettre du 2 juin, je vous manifeste la satisfaction de savoir que vous restez encore ici, et que j'aurai peut-être le plaisir de vous revoir.

Je suis désolé néanmoins que vous quittiez mon sous-district. Je n'ai eu qu'à me louer de votre dévouement, de votre intelligence, de votre tact, de vos connaissances techniques, et des résultats que vous avez obtenus.

Vous avez été un crédit pour la Mission Militaire Française. Croyez à mes sentiments de sincère amitié.

Bien cordialement à vous,

L.C. Eckenfelder.

Hôtel Powatan
Washington D.C

4 juin 1918

Ma chère petite Charlotte,

J'étais prêt à partir avec mes artilleurs pour la France. Mes bagages étaient déjà chargés dans le train militaire. Déjà je me voyais arrivant en France, embrassant ma femme et mes enfants et allant combattre les Allemands au milieu de mes élèves. Je me croyais sûr de moi, j'avais un ordre de service signé du général attaché militaire à Washington, et voilà que le contrordre est arrivé par dépêche m'appelant à Washington. Quelle désillusion, ma petite femme bien-aimée, et combien je regrette maintenant de t'avoir laissé espérer mon prochain retour.

Sois courageuse, ma petite Charlotte chérie, je voudrais être auprès de toi pour t'embrasser tendrement. Qu'Abel et Marie-Rose remplacent leur papa et te donnent de bons baisers.

Je suis chargé d'un cours d'artillerie pour les officiers supérieurs (y compris les généraux) et les officiers d'état-major des divisions américaines. C'est un poste d'honneur, de beaucoup au-dessus de mon grade, que je dois sans doute aux bonnes notes que les Américains ont données sur moi, mais en ces jours graves j'aimerais mieux avoir le commandement d'une simple batterie sur le front français.

Je vais faire partie d'une tournée composée de cinq ou six officiers supérieurs français et anglais. Nous devons faire d'abord nos cours dans la région de la Nouvelle-Orléans. Puis nous nous déplacerons fréquemment allant de camp en camp. Faute de stabilité, je crois que le mieux est de m'envoyer mes lettres à l'adresse suivante :

Capitaine J. Tommy Martin

Mission Militaire Française (service de l'artillerie)

2003 Columbia Road Washington D.C

Le 2003 est le bureau militaire de mon chef le colonel Reille. D.C veut dire District of Columbia.

Il fait une telle chaleur à Washington et dans tout le sud pendant l'été que je ne crois pas possible de te faire venir maintenant en Amérique, mais l'automne est une très bonne saison dans toute l'Amérique et je pense dès maintenant à te demander de venir ici en septembre ou octobre. Depuis que j'ai vu Madame Marquet se tirer d'affaire avec son bébé à Chillicothe, la chose ne me paraît plus impossible. Beaucoup de choses sont facilitées par l'organisation confortable de la vie américaine et par l'immense sympathie dont les Américains font preuve à notre égard.

Le pis qui puisse arriver c'est que nous soyons obligés de changer de camp toutes les trois semaines, c'est évidemment très fatigant, mais d'ici l'automne j'arriverai sans doute à me stabiliser davantage. Je vais étudier la question, ici à Washington. Je déjeune justement aujourd'hui chez la baronne Reille. Je vais ces jours prochains faire visite aux dames de la colonie française à Washington, je vais me renseigner de mon mieux. Nos chefs militaires ont toujours eu le plus grand soin pour aider ceux de mes camarades qui étaient venus en Amérique avec leur femme.

Il est trop tôt pour prendre dès maintenant une décision, mais de ton côté veux-tu réfléchir à ce voyage, ma petite Charlotte chérie ; pratiquement la traversée n'est pas dangereuse. Ce qui serait le plus dur pour toi, ce serait la vie d'hôtel avec une nourriture pas toujours soignée et la charge de nos deux bébés ou (au cas où je me stabiliserais) l'organisation d'une maison en Amérique ; ce serait exactement les mêmes difficultés que celles de Peñarroya. Te souviens-tu de notre début de mariage ?

Naturellement j'irai à ton devant à New York. Je suis assez bien payé et grâce aux économies que j'ai faites je peux faire face à toutes les dépenses que comporterait ton voyage. Veux-tu y réfléchir sérieusement, ma petite femme chérie ? Ta bonne t'accompagnerait-elle ?

Le gouvernement français envoie en Amérique un grand nombre d'officiers d'artillerie et il n'y en a pas encore assez. Je n'ai aucun espoir d'être envoyé en France avant longtemps.

Je t'embrasse mille fois tendrement.

Ton Jeanny.

*Hôtel Powatan
Washington D.C*

Le 5 juin 1918

Ma chère petite Charlotte bien-aimée,

Tes lettres doivent me suivre mais lentement et je reste sans nouvelles. J'en aurais pourtant bien besoin ... Me voilà installé comme il y a huit mois au Powhatan, grand hôtel moderne de Washington. Je dois rester ici une douzaine de jours, temps nécessaire pour grouper les autres officiers français et anglais qui doivent avec moi aller porter la bonne parole dans un camp américain près de la Nouvelle-Orléans (camp Shelby). Je vais préparer quelques conférences très simples, ou plutôt je vais dessiner quelques schémas qui rendront plus claires mes idées.

Nous resterons trois semaines au camp Shelby, puis nous irons sans doute dans un autre camp. C'est un métier exceptionnellement intéressant que d'enseigner à des officiers supérieurs et à des officiers d'état-major comment ils doivent employer leur artillerie, ce qu'elle peut faire et ce qu'elle ne peut pas faire.

En attendant, je me sens cruellement séparé de ma petite femme chérie et de mes deux bébés. Je n'ai plus d'illusion. On ne me laissera pas rentrer en France. ~~On ne laisse partir que les tout jeunes qui n'ont pas assez d'autorité, les médiocres et les fatigués~~³⁵. On a trop besoin d'officiers d'artillerie ici. Alors ne pouvant pas rentrer en France je pense à faire venir ici ma petite famille.

J'ai causé ici et je me suis renseigné. Tous les officiers qui ont leur femme avec eux sont placés dans des endroits fixes et habitables. Il y a même des résidences qui seraient tout à fait agréables comme le camp Zachary Taylor à Louisville Kentucky, où il y a une demi-douzaine (au moins) d'officiers d'artillerie français.

Ce que je regrette amèrement c'est de ne pas t'avoir donné plus tôt le conseil d'apprendre l'anglais. C'est ce que tu pourrais faire de plus utile maintenant, ma petite femme aimée, ce serait de prendre des leçons d'anglais.

C'est un très beau voyage que ce voyage d'Amérique et la vie américaine mérite d'être vécue, sans compter qu'il y a ici de tout en abondance, tandis que les restrictions seront de plus en plus sévères en Europe.

Ne sachant pas au juste si tu étais encore à La Baule ou à Nantes, je t'ai envoyé à Paris, 30 rue Gay-Lussac, la dépêche suivante (qui a dû te parvenir deux ou trois semaines avant ces lignes) :

RETOUR EN FRANCE AJOURNE. SUIS NOMME NOUVEAU POSTE EN AMERIQUE.

Mon adresse est jusqu'à nouvel avis :

Mission Militaire Française.

2003 Columbia Road.

Washington D.C.

Je suis ici près du soleil, ce qui a de nombreux avantages. Madame Reille chez qui j'ai déjeuné hier m'a dit qu'elle serait très heureuse de voyager avec toi. Elle s'embarquera à Bordeaux pour revenir en Amérique vers le 1er novembre prochain. La baronne Reille paraît une femme excellente, quoique un peu originale, ses deux jeunes filles sont tout à fait gentilles.

Je l'ai beaucoup remerciée mais si tu dois venir j'espère que ce serait plus tôt que le 1er novembre. S'il n'y faisait pas si chaud, Washington serait la plus belle ville du monde à habiter. Les rues ombragées sont charmantes, la ville est très élégante, malheureusement la vie y coûte fort cher.

Mes chefs, général Claudon, colonel Reille, sont tout à fait aimables. Comme je demandais si je pourrais aller passer deux jours à New York, il m'a été répondu : on a justement besoin d'un officier pour aller saluer l'ambassadeur X à New York. C'est vous qui serez désigné. Vous ferez ainsi le voyage en mission et non en permission. Me voilà passé dans la diplomatie !!!

L'armée américaine fait actuellement un effort gigantesque pour nous aider. C'est par dizaines de mille que les soldats partent pour la France, parmi eux vont mes élèves du 324^e. Le colonel Ashburn m'a promis de passer rue Gay-Lussac la première fois qu'il ira à Paris. Oh ! ma Lotte chérie, j'avais le cœur gros de ne pas les accompagner. Ce seront de bons soldats qui rendront sûrement d'excellents services. J'ai instruit moi-même tous les officiers. Que Dieu leur donne la victoire et sauve notre patrie, pendant qu'ici je vais instruire les officiers d'état-major qui rejoindront leurs camarades dans quelques mois.

Je t'embrasse mille fois tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

³⁵ Passage raturé dans le texte.

Lettre de C.Henry Wilmerding à Jean TM

Btry. E. 324 7.A.H
Camp Mills. N.Y

June 6. 1918

Mon chere Capitaine,



Lieutenant G.V. Hass 324 F.A. ("Heavy").

Je suis fort peiné de ne vous voir pas avant le départ. Nous n'avons appris que quelques heures avant de partir de camp Sherman que vous ne nous accompagneriez pas, et cette nouvelle a assombri tout le régiment. Il n'y a pas un seul officier du régiment qui ne se chagrine pas de la pensée que nous vous avons perdu. De plus, nous réalisons tous, inexpérimentés que nous sommes, que nous avons grande nécessité d'un officier de bon aloi.

Nous attendons à partir d'ici dans quelques jours. On est d'avis que nous allons nous embarquer à Montréal, mais avec quelle raison je ne sais pas. Je vous avoue que je serais content de rester ici longtemps. Je demeure à New York et je voudrais bien l'opportunité de voir ma famille et mes amis, qui je ne vois pas depuis presque un an. Vous devez être désappointé de perdre votre voyage à la France.

Lieutenant Koehline veut que je vous fasse ses amitiés. Si j'envoie tous les mots de tous les officiers qui le veulent ce sera rôle complet du 324^e.

J'espère que ce ne sera pas trop longtemps avant que nous nous rencontrerons encore, et nous espérons tous avoir de vos nouvelles.

Votre tout dévoué

C.Henry Wilmerding.

Washington

jeudi 6 juin 1918

Ma chère petite Charlotte,

Pendant que mes artilleurs partent pour la France, je reste en panne ici. Je me faisais une joie de te revoir, d'embrasser mes bébés et j'étais fier d'avoir à combattre dans les rangs de mes élèves. Ils m'appelaient en riant le lieutenant-colonel de leur régiment. Tous mes projets se sont effondrés comme un château de cartes au reçu d'une dépêche de mon chef le Colonel Reille :

-« Venez vous présenter à Washington ». M'y voici. Je suis désigné pour faire un cours d'artillerie de trois semaines aux officiers supérieurs et aux officiers d'état-major du camp Shelby près de la Nouvelle-Orléans. C'est un grand honneur pour un simple capitaine de réserve, mais combien j'aurais préféré aller embrasser ma femme et combattre sur le sol français.

Mon cours ne commencera que dans deux semaines. D'ici là j'ai un peu de liberté. Je m'en vais partir demain pour New York. Mon uniforme bleu doit grossir pendant quelques jours une importante mission diplomatique.

Comme tout cela est loin du Fort des Paroches ³⁶ ! Qui m'aurait dit alors que je devais un jour pendant la guerre, servir d'escorte en Amérique à des personnages diplomatiques ? On me met à toutes les sauces : instructeur au champ de tir, attaché militaire en mission, professeur d'artillerie pour grands chefs. En tous cas on paraît décidé à ne pas me laisser rentrer en France. Alors je pense à faire venir en Amérique ma petite famille. Ce ne sera pas avant la fin de l'été, car les chaleurs sont terribles ici, surtout pour des nouveaux-venus. Il faut aussi que j'obtienne une situation plus stable. Cela s'accorde facilement aux officiers mariés.

Le plus utile maintenant pour toi, ma petite Charlotte, c'est d'apprendre l'anglais. Il faut chaque jour apprendre un peu l'anglais, ne serait-ce que pendant une demi-heure.

Que le Bon Dieu nous vienne en aide, qu'il protège notre pays et qu'il nous réunisse bientôt.

Ton Jeanny qui t'embrasse bien tendrement.

Lettre de Jean TM à son beau-père Charles Rivière

*Hôtel Powatan
Washington D.C*

6 juin 1918

Mon cher père,

Au moment où j'avais terminé ma mission d'instruction et où je m'apprêtais à accompagner en France mes élèves (j'avais déjà mes bagages chargés dans le train militaire) j'ai été appelé à Washington par dépêche. J'ai trouvé mes chefs parfaitement décidés à ne pas me laisser rentrer en France. Je suis mis pour quelques jours à la disposition de diplomates français de passage à New York, puis je dois partir pour le camp Shelby près de la Nouvelle-Orléans où je ferai un cours d'artillerie de trois semaines à des officiers supérieurs américains (du 20 juin au 10 juillet).

Je prévois que mon séjour en Amérique se prolongera indéfiniment et déjà je pense à faire venir Charlotte et nos bébés à l'automne prochain. La traversée n'est pas dangereuse. Il n'y a pas eu un seul accident sur la ligne postale transatlantique en quatre ans de guerre. Nos bateaux sont défendus par leur grande vitesse et une puissante artillerie. Je serai à New York à l'arrivée de ma petite famille.

Les chefs de la mission militaire traitent avec une particulière bienveillance les officiers mariés pour le choix de leurs postes. Nous aurons une résidence acceptable et peut-être même très agréable. Je ne me cache pas les difficultés que nous rencontrerons surtout du fait que Charlotte ne parle pas anglais, mais je pense que les avantages d'avoir mon ménage réuni sont supérieurs aux inconvénients.

L'effort militaire que je vois faire actuellement par les Américains est vraiment gigantesque et cela me donne bon espoir malgré la gravité de la situation. En particulier je tiens à vous dire toute l'estime que j'ai pour les officiers d'artillerie américains que j'ai formés, ils sont mieux instruits que je ne l'étais moi-même en 1914 et en 1915. L'un d'eux le colonel T.Q. Ashburn m'a promis de passer vous voir 30 rue Gay-Lussac. C'est un ami. Il vous parlera sans doute en français, mais il aura de la peine à comprendre vos réponses, à moins que vous ne parliez très lentement. Il lit très bien le français.

J'espère que votre santé et celle de ma mère résistent aux fatigues et aux émotions qui ne vous ont pas été ménagées dans ces derniers mois. Nous conservons confiance comme des chrétiens qui font tout ce qu'il est humainement possible de faire et qui pour le reste s'en remettent à la Providence.

Je vous embrasse de tout cœur ainsi que ma mère. Votre fils dévoué.

Jean Tommy Martin.

³⁶ Jean était au Fort des Paroches en 1914 (rive gauche de la Meuse).

The Army and Navy club
Washington

Vendredi 7 juin 1918

Ma chère petite Charlotte aimée,

Mon déplacement a été funeste à ma correspondance qui ne me suit plus. Je n'ai aucune nouvelle de toi depuis bien longtemps. Justement j'étais préoccupé de savoir si tu avais fait une location à Nantes. Même si tu viens cet automne en Amérique, il n'y a pas grand inconvénient à payer un loyer à Nantes. J'aime mieux deux sûretés qu'une. Nous sommes tellement incertains de l'avenir !

Cette ville de Washington où je suis depuis quelques jours est absolument charmante bien qu'un peu chaude pour mon habit bleu. Il y a des avenues ombragées et des squares délicieux. Je profite de mon passage dans ce pays civilisé pour faire détacher mes vêtements, réparer toutes sortes de choses. Je dois partir ce soir pour New York, escortant un ministre plénipotentiaire. Nous allons au-devant d'un ambassadeur français qui arrive avec une mission militaire. Je prends mes repas au club de l'armée et de la marine américaine parce que là seulement les prix sont acceptables. Dans les grands hôtels les prix sont tout à fait exagérés et il serait tout à fait mal vu pour un officier étranger d'aller dans un hôtel de second ordre.

J'attends avec impatience de tes nouvelles ma petite femme aimée, prends bien note de ma nouvelle adresse que je conserverai pendant mes futurs déplacements. Veux-tu me rappeler l'adresse de Philippe. J'ai peur de lui avoir écrit à une fausse adresse. Il ne donne aucun signe de vie.

Les nouvelles des journaux sont meilleures aujourd'hui, mais je prévois que les batailles seront terribles tout cet été. Heureusement la construction des bateaux commencée il y a des mois donne maintenant ses fruits. Chaque jour il y a de grandes quantités de soldats américains embarqués. C'est un fleuve de troupes de renforts qui coule vers la France. L'effort de nos alliés est vraiment superbe et le moral de leurs troupes excellent. Je suis sûr que le 32^e d'artillerie lourde fera de la bonne besogne. Je regrette seulement de ne pas être avec lui pour continuer à aider les officiers.

Donne-moi des nouvelles détaillées sur Abel et Marie-Rose. Je les connais si peu mes petits chéris ! Je regarde les photos, mais cela ne me suffit pas. Et toi, ma femme chérie, que deviens-tu ? La perspective de traverser l'Atlantique pour rejoindre ton mari ne t'effraye-t-elle pas un peu ? Je ne crois pas qu'il y ait de danger, mais les deux bébés certainement te donneront de la fatigue et du souci.

Je t'embrasse bien fort ainsi qu'Abel et Marie-Rose. Que le bon Dieu nous protège et nous réunisse bientôt.

Ton Jeanny.

The Vanderbilt Hotel
New York

Samedi 8 juin 1918

Ma chère petite Charlotte,

Me voici revenu dans ce luxueux hôtel où je suis venu pour la première fois en octobre dernier. Les habitants de New York ont dû voir bien souvent l'uniforme bleu cet hiver, mais ils ne sont pas encore blasés et je circule dans les rues au milieu de regards admirateurs. Le bleu horizon a un pouvoir magique. Tous hommes, femmes, les vieux et les jeunes veulent nous témoigner leur sympathie. C'est même parfois un peu encombrant. J'ai revu mes élèves à qui j'ai renouvelé mes adieux. Je suis sans doute ici pour deux ou trois jours, attendant le prochain paquebot français et ses passagers de marque. J'ai quitté Washington sans avoir été rattrapé par mon courrier, cela fait bien longtemps que je n'ai pas de nouvelles de ma petite femme chérie et de mes bébés.

Si tu viens en Amérique cet automne, nous nous arrêterons à cet hôtel Vanderbilt quelques jours. Tu jouiras mieux encore que je ne le fais de tout ce luxe de très bon goût qui m'entoure. C'est vraiment fascinant. J'ai revu le colonel Ashburn, il m'a renouvelé ses regrets de ne m'avoir pas avec lui.

« Je vous avais proposé, m'a-t-il dit, pour passer dans l'armée américaine avec le grade de lieutenant-colonel ». Je ne suis pas étonné qu'une telle demande ait échoué ! Il m'a promis de passer 30 rue Gay-Lussac la première fois qu'il serait à Paris. J'espère que ton père pourra le voir. C'est un vrai ami.

Je vous embrasse de tout cœur tous les trois, ma Charlotte et mes bébés.

Ton Jeanny.

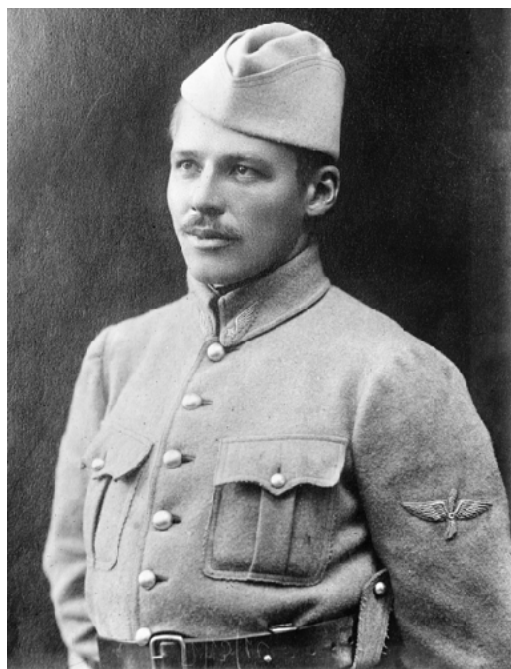
Mission diplomatique. Arrivée au camp Shelby (Mississippi).

Grippe espagnole : L'épidémie se répand rapidement par le biais des mouvements de troupes, atteignant son apogée au cours du mois de juin.

Princemere
Beverly Farms

Mardi 11 juin 1918

Ma chère petite Charlotte,



Sous-lieutenant Norman Prince, été 1916.
(N° d'id gg Bain 22252).
Wikipedia. Domaine public.

Je t'écris d'une bien jolie maison de campagne, propriété de la famille Prince, où je suis venu passer la journée accompagnant M. Marcel Delanney, ambassadeur de France au Japon. C'est M. Stéphane Lauzanne le journaliste qui nous a amenés dans cette maison hospitalière. Nous sommes au bord de la mer au nord de Boston dans un grand parc de pins. La maison est une grande maison bourgeoise aux pièces gigantesques, au mobilier confortable, sans recherche excessive, et d'un goût très sûr. Au centre un patio comme en Espagne, mais un patio couvert avec une pièce d'eau où les enfants ont appris à nager me dit Mme Prince.

Elle-même m'a conduit dans le grand salon devant le portrait de son fils, Norman Prince, habillé en sous-lieutenant français, croix de guerre, médaille militaire, Légion d'honneur, mort pour la France en 1916.

Il fut le premier des aviateurs américains en France, longtemps avant que sa patrie ne fut en guerre, c'est à lui que l'on doit la création de la fameuse escadrille Lafayette. Il symbolise splendidement le meilleur de la nation américaine. Et quand il fut tombé dans un combat aérien, sa place fut reprise par son frère cadet. Et leur père n'a cessé d'aimer et de travailler pour notre cause qu'il confond avec la sienne et notre visite ici n'est pas une simple politesse.

Je t'embrasse mille fois ma chère petite Lotte ainsi que nos bébés.
Ton Jeanny.

Hotel Powhatan
Washington D.C.

Le 13 juin 1918

Ma chère petite Charlotte,

Me voici donc pour quelques jours attaché à la personne de M. Delanney, ambassadeur de France au Japon. Ce n'est pas une sinécure surtout du fait que M. Delanney ne parle pas anglais. Je suis attaché à ses pas et lui sert d'interprète. De neuf heures du matin à 9 heures du soir et souvent plus tard nous n'avons pas un instant libre. Il y a fort à faire et des choses importantes. Qui m'aurait dit que je jouerais aussi un petit rôle diplomatique en temps de guerre ? Mais je ne m'étonne plus de rien ! Bien que je sois loin du champ de bataille, loin même des champs de tir où j'entraînais mes Américains, je travaille encore pour la France, ma petite Lotte bien aimée.

Je viens de recevoir ta lettre du jour de l'Ascension où tu m'annonces ton prochain séjour à Saint-Gervais. J'ai en même temps une lettre de ta maman de deux semaines plus récente qui me parle d'un rhume d'Abel. Tu vois que les courriers sont fort irréguliers. Je suis bien content que les chocolats soient arrivés. Cela m'encourage à faire d'autres envois. Et dire que mes malles sont encore pleines des souvenirs et des comestibles que j'allais emporter dans mon voyage de retour !!!

Au revoir ma petite femme chérie, j'ai hâte d'avoir ta réponse à ma lettre où je te proposais de venir ici l'automne prochain. Je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

Hotel Powhatan
Washington D.C.

Le 16 juin 1918

Ma chère petite Charlotte,

La lettre d'Abel m'a fait grand plaisir ainsi que de savoir tes projets pour les mois prochains. Je suppose que tu te trouves maintenant à Chalon chez Laure et que tu vas bientôt partir pour la Savoie. Je suppose que ton adresse sera :

Les Granges, par Saint-Gervais-les-Bains. Haute Savoie

Tu ferais bien de me donner souvent ton adresse, ma petite Lotte, car j'avoue que j'ai terriblement oublié ma géographie et mes départements et si tu dois passer trois mois en Savoie il est inutile que je continue à adresser mes lettres à Paris.

J'ai terminé ma mission diplomatique. Ce fut une fort intéressante semaine très occupée et qui j'espère n'aura pas été inutile. Pendant que M. Delaney va partir pour San Francisco (escorté par un de mes camarades), je pars pour un camp voisin de la Nouvelle-Orléans. Camp Shelby où je dois faire un cours de trois semaines. Mon adresse sera toujours

Mission militaire française

Service de l'artillerie

2003 Columbia Road

Washington D.C. États-Unis d'Amérique

C'est une réelle et agréable surprise pour moi de savoir que ma femme a lu trois ou quatre livres. Si tu as lu un livre qui t'a intéressée, envoie-le moi. Il m'intéressera rien que par le fait que tu l'as lu avec plaisir. Je serais très content que tu puisses faire le portrait d'une de nos nièces pendant ton séjour chez Laure ³⁷, en même temps tu n'oublieras pas et ne perdras pas ton joli talent dont je suis très fier.

Je ne t'ai pas dit qu'étant près de Boston j'ai visité le palais de M. Frick (un multimillionnaire) qui a hébergé le Maréchal Joffre et Viviani. Le Louvre et Versailles sont moins riches. Le goût en est parfait et le plus admirable de toute la maison c'est que Mlle Frick oublie ses milliards pour aller en France aider les réfugiés. Souvent on m'a dit devant une maison : la dame est en France, elle s'occupe des blessés. Je trouve cette mode très chic !

J'ai terminé ma carrière diplomatique par un dîner que j'ai offert à l'ambassadeur, au lieutenant Croix mon successeur ainsi qu'à Mme Croix (Irlandaise). Nous avons dîné sur le toit de l'hôtel transformé en jardin (assez maigre le jardin), une vue superbe sur la ville de Washington, sur les bois et le fleuve Potomac. Pour compléter cette réunion tout américaine, une musique étrange, déconcertante pour nos oreilles et des couples qui dansent entre les tables ! J'aurais aimé que tu voies cela !

Je prends demain le train pour le camp Shelby où j'arriverai mercredi matin. J'ai en perspective une température étouffante et un travail très pénible quoique très intéressant et important. Je t'embrasse mille fois tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose. Que le bon Dieu nous réunisse bientôt. Ton Jeanny.

The Army and Navy club
Washington

Lundi 17 juin 1918

Ma chère petite Charlotte,

Au moment de quitter la capitale américaine pour partir dans le sud j'ai eu le plaisir de recevoir ta lettre de La Baule du 30 mai. Je vois que tes projets ont dû être changés par l'offensive allemande et que tu iras directement à Chalon-sur-Saône.

Pendant que l'armée française défend pied à pied le sol de la patrie l'armée américaine traverse l'océan aussi vite que possible pour venir aider les nôtres. C'est à mon grand regret que j'ai reçu l'ordre de rester en Amérique. J'avais déjà toutes sortes de bonnes choses dans mes bagages, en particulier le maple sugar, c'est une espèce de miel

³⁷ Laure Jeannin-Naltet, sœur de Jean TM, habite Chalon-sur-Saône.

végétal. Dès que je serai arrivé dans mon nouveau camp et que je pourrai défaire mes bagages, je tâcherai de vous envoyer quelques colis intéressants.

La gravité des événements ne fait que nous encourager à mieux faire et j'espère que notre cours de trois semaines au camp Shelby sera profitable à nos amis américains. Je vais avoir un bon coup de collier à donner pendant ces trois semaines et j'aurai aussi à supporter un climat nouveau et terriblement chaud, ma correspondance s'en ressentira, mais je tâcherai de t'envoyer au moins des cartes postales quand je n'aurai pas moyen de t'écrire une vraie lettre.

Aujourd'hui j'ai visité le Sénat et la Chambre des députés américains. Cela m'a semblé plus calme que chez nous. Le monument dit Capitole est très beau.

Tout ce que tu me dis de nos bébés me fait toujours grand plaisir. Je suis heureux de savoir que Marie-Rose a sa première dent. J'espère qu'elle n'a pas trop souffert et qu'elle ne te mord pas trop. J'ai hâte maintenant de savoir comment ce sera effectué votre long voyage de Nantes à Chalon. Je voudrais qu'il fasse froid pour vous durant ce voyage comme je souhaite la fraîcheur pour mon propre voyage qui commencera ce soir à 9 heures 45 pour terminer après-demain à 7 heures du matin. Mais les trains américains sont infiniment plus confortables que nos trains en France. Il y a jusqu'à de l'eau glacée dans chaque wagon !

Au revoir ma petite femme aimée, je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose. Que le bon Dieu protège et réunisse bientôt notre petite famille.

Ton Jeanny.



Lac de Ponchartrain vu de l'arrière du train.

Camp Shelby, Mississippi

Jeudi 20 juin 1918

Ma chère petite Charlotte,

Me voici dans une vraie fournaise. Je n'avais jamais eu aussi chaud. Je porte pour tout vêtement une culotte et une chemise de flanelle et malgré cela j'étouffe. Nous faisons dans ce camp un cours pour les officiers supérieurs. Je suis le plus jeune instructeur ou tout au moins le moins ancien. Il y a avec moi cinq commandants français et anglais, et un capitaine d'état-major français. Nos exercices extérieurs se font de six heures à dix heures du matin. On s'arrête avant la grande chaleur. On reprend les cours le soir à 3 heures.

Le travail est très intéressant et je crois qu'il sera très profitable aux Américains, mais la chaleur rend le séjour ici très pénible. Deux de mes camarades vivent ici avec leur jeune femme. Mais c'est vraiment une vie héroïque pour des dames, et je pense que cet automne j'aurai mieux à t'offrir. Je suis installé dans une petite cabane en bois. On couche naturellement avec toutes portes et fenêtres ouvertes, on ne ferme les ouvertures que par des grillages. J'ai comme mobilier un lit, une table, une chaise et mes malles.

Dimanche toute la petite colonie française doit aller passer la journée au bord de la mer à 3 heures d'ici, mais je dois faire deux conférences mardi et jeudi, aussi je resterai au camp pour préparer mon travail. Mais je serai plus libre les autres dimanches et je tâcherai d'aller à la Nouvelle-Orléans.

Je serais même curieux d'y retrouver les Bonnabel ou plutôt leurs descendants. Ce sont des cousins éloignés des Meissas. Je me rappelle avoir connu une vieille demoiselle Bonnabel américaine qui était venue nous voir en France il y a une vingtaine d'années, et je sais qu'elle avait des neveux à la Nouvelle-Orléans.

Mon adresse continuera à être : 2003 Columbia Road. Washington DC
d'où l'on me fera suivre mes lettres. J'ai besoin d'avoir des nouvelles de ma petite famille. Même dans un camp de 40 000 hommes et entouré de bons camarades, on se sent parfois bien seul. C'est seulement la lettre de ma petite Charlotte et les griffonnages d'Abel et les portraits de Marie-Rose qui me donnent de vraies joies. Comme je me sens loin de ceux qui me sont chers ! Aussi je me préoccupe de rassembler toute la petite famille si le bon Dieu veut bien nous le permettre.

J'ai devant moi la perspective de trois mois de voyage de camp en camp, mais je ne pense pas que cela continue à l'automne. J'ai alors quelques chances d'être renvoyé en France, mais je n'y compte pas trop. Je pense être envoyé dans un de nos quatre camps d'artillerie pour y passer l'hiver. Ce que j'en sais et la comparaison que j'en fais avec le camp Sherman me fait croire que ce sont des résidences acceptables. Il ne faut pas oublier qu'en Amérique il y a beaucoup de détails de la vie qui sont très bien compris. Ainsi nous avons ici où il fait très chaud de nombreux ventilateurs, un tonnelet d'eau glacée où nous puisons à volonté, une douche avec un lavabo à eau courante etc. En revanche les domestiques sont à peu près inconnus et ceux que l'on trouve ne rendent à peu près aucun service.

Au revoir, ma Lotte aimée, je t'embrasse bien tendrement ainsi que nos deux bébés.

Ton Jeanny.

*Haut-Commissariat de la république française aux États-Unis
Mission militaire d'information
Camp Shelby, Mississipi*

Le samedi 22 juin 1918

Ma chère petite Charlotte,

Le camp Shelby est beaucoup moins bien que le camp Sherman où j'ai passé l'hiver. Une grande partie des troupes n'a que des tentes comme logement. La contrée aussi est beaucoup plus pauvre. C'est une très maigre forêt de pins qui poussent tristement sur du sable. D'ailleurs cette forêt a été incendiée il y a quelques années, si bien qu'il n'y a pas un seul bel arbre.

Personnellement je n'ai pas à me plaindre parce que je suis logé et nourri par l'état-major de la division, mais le coup d'œil est moins joli qu'à Chillicothe. Quant à la température elle est terrible. En fait je me sens incapable d'aucun effort entre 11 heures du matin et 3 heures de l'après-midi. Le thermomètre est monté ces jours-ci à 43° centigrades ! et on nous annonce que cela montera davantage !

Je vois dans tes lettres que tu as retrouvé de vieux amis de notre famille à La Baule. Je me rappelle très bien le nom des Ratry mais pour la pharmacienne, je n'ai pas reconnu le nom. Sans doute j'aurais reconnu son nom de jeune fille. Je suis bien content de connaître tes projets pour cet été. Cela m'aurait été utile pour te retrouver si j'étais rentré en France, mais quand rentrerai-je ?

Hier soir je suis allé dîner chez les Coubé. Le lieutenant Coubé vit dans une petite maison en bois avec sa femme, il y avait là aussi mon maréchal des logis Le Veneur de Tillières et sa jeune femme. J'étais assis à table entre les deux dames françaises ! Il y a bien longtemps que cela ne m'était pas arrivé.

Il était sept heures du soir, une chaleur torride, nous étions en simple chemise de toile et culotte, et on avait encore chaud même avec deux ventilateurs. Nous avons passé là une très bonne soirée parlant de la France et de nos familles.

Madame Coubé a laissé ses trois enfants en France pour venir retrouver son mari. Elle ne parle pas l'anglais. Madame Le Veneur de Tillières qui parle l'anglais n'a pas d'enfants, elle a amené de France sa femme de chambre qui se tire bien d'affaires. En somme ce sont trois françaises qui vivent ici, elles sont tout le temps ensemble et fréquentent peu les américaines des baraquements voisins.

Le ménage Coubé qui vit si loin de ses enfants me paraît avoir une situation moins agréable que l'autre ménage qui n'a pas laissé d'enfants derrière lui. Il me semble que cela doit être terrible pour une jeune mère que de se séparer de ses petits enfants pour aller retrouver au loin son mari. Il me semble que ce serait de l'égoïsme de ma part de te proposer une telle solution. Et si nous vivions tous les deux ensemble en Amérique loin de nos bébés, il me semble que nous ne nous sentirions jamais tranquilles à la pensée d'Abel et de Marie-Rose, même confiés aux mains les plus vigilantes.

L'installation matérielle des deux ménages français est fort simple, mais elle est suffisante. Les petites maisons de bois sont un peu misérables vues de l'extérieur, mais elles sont gentiment aménagées à l'intérieur. Un moment j'ai envié mes deux camarades d'avoir leur femme avec eux. Mais toute réflexion faite, si j'étais en résidence au camp Shelby, je crois que j'aimerais mieux savoir ma petite famille en France. C'est vraiment trop primitif et l'absence de tout magasin (sauf pour la nourriture) à 15 km à la ronde doit compliquer terriblement les choses. La ville de ressources Hattiesbourg est à 15 km et il faut y aller par de rares trains ou en auto. C'est infiniment moins pratique que Chillicothe où madame Marquet trouvait sous la main tout ce qu'il lui fallait.

Je me félicite de n'avoir que trois semaines à passer au camp Shelby. Ce n'est pas du tout ce qu'il nous faudrait. Je suis sûr de trouver mieux que cela avant l'automne. Le plus important, ma petite Lotte chérie, c'est que tu t'astreignes à faire un peu d'anglais chaque jour, c'est le plus utile que tu puisses faire pour le moment.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

Ci-joint la gentille lettre du lieutenant Wilmerding ³⁸, un de mes élèves du 324. Peut-être un jour verras-tu arriver quelqu'artilleur américain venant te saluer de ma part ! ou Wilmerding ou le Major Morse qui parle un peu français.

Camp Shelby, Mississippi

Le dimanche soir 23 juin 1918

Ma chère petite Charlotte,

Mes nouvelles fonctions me laissent un peu plus de loisirs que mon travail au camp Sherman, et je suis heureux de pouvoir t'écrire plus souvent. Hier soir à la fin de la semaine, toute la colonie française, au moins une douzaine d'officiers ou sous-officiers et de dames, sont partis pour Paz Cristian, une petite baie sur le Golfe du Mexique, non loin de la Nouvelle-Orléans. Je suis resté ici car j'avais à préparer une conférence pour la semaine prochaine. Ne crois pas du reste que je me sois morfondu.

D'abord hier soir samedi après-dîner je suis allé en auto à Hattiesbourg où le 4^{ème} régiment d'artillerie donnait un bal, et où mon chef de groupement m'avait prié de montrer l'habit bleu. Je n'ai pas dansé naturellement, mais j'ai longuement causé avec de jeunes officiers d'artillerie et aussi avec le général et madame Mac Intyre.

Ce matin je suis allé à la messe au théâtre, parfaitement, on n'est pas riche ici et c'est la même salle qui sert de théâtre, d'église et de cinéma suivant les heures ! En travaillant deux heures dans la matinée et deux heures dans l'après-midi après la sieste, j'ai mis sur pied la conférence : « Artillerie dans l'attaque », que je dois faire devant les officiers d'état-major du camp jeudi prochain.

J'en ai aussi une autre toute prête pour les officiers d'artillerie. Enfin j'en préparerai une troisième cette semaine concernant les ravitaillements. La vie serait supportable ici s'il n'y avait pas cette étouffante chaleur. Je me suis mis en blanc des pieds à la tête et malgré cela je ne me sens pas à l'aise. Après les trois semaines passées dans ce

³⁸ Cf la lettre du 6 juin 1918.

camp nous devons aller dans un autre camp. Nous faisons des vœux pour être envoyés en Californie, pays très agréable et de température plus clémente qu'ici.

Au revoir ma petite Lotte chérie, avant de terminer cette lettre je jette un regard sur les photos d'Abel et de Marie-Rose que j'embrasse bien tendrement ainsi que leur maman.

Ton Jeanny.

Rappelle-moi au souvenir de toute la famille et des Rabut vos voisins.

Camp Shelby, Mississipi

Le vendredi 28 juin 1918

Ma chère petite Charlotte,

Je n'ai pas de chance, tes lettres ne m'arrivent plus. Elles doivent rester en panne je ne sais où. N'oublie pas que mon adresse est :

*Mission militaire française
Service de l'artillerie
2003 Columbia Road
Washington D.C. États-Unis d'Amérique*

J'ai des nouvelles du camp Sherman, mais pas de lettres. Donne-moi aussi ton adresse détaillée, complète, avec le nom du département. Tu penses bien que Savoie, Haute-Savoie, tout cela se confond un peu dans mon esprit. Notre cours marche très bien et paraît intéresser les Américains. On fait évoluer un bataillon d'infanterie, on tire le canon, on fait des conférences. J'en ai fait deux hier. C'est seulement bien dommage qu'il fasse si chaud. J'ai dû adopter le costume américain : culotte de toile, chemise de flanelle, feutre à grands bords, le tout de couleur kaki.

Madame Coubé, femme d'un de mes camarades (neveu du prédicateur et directeur commercial de la maison Révillon) m'a fait cadeau d'un beau brassard tricolore, grâce auquel je conserve ma nationalité. Ce soir je suis allé dîner au 139, un régiment d'artillerie lourde. Les officiers m'ont reçu très aimablement. J'ai naturellement prononcé un petit discours. Il y a eu ensuite une sorte de soirée comique organisée par les soldats, où l'on a joué la Marseillaise. Deux soldats américains sont venus me saluer. L'un était fils d'une Française, l'autre était né Français. Il avait été 7 ans musicien du 110, le régiment de mon frère Jacques. À quarante et un ans, devenu Américain, il s'engagea dans l'armée américaine pour venir faire campagne en France. J'étais heureux de rencontrer ces deux hommes. Et eux aussi paraissaient contents de causer avec moi en français.

Je vais tâcher de partir demain soir samedi pour la Nouvelle-Orléans. Je voudrais voir cette ville américaine qui a conservé paraît-il tant de cachet français et je serais curieux de découvrir les descendants de la famille Bonnabel, nos cousins d'Amérique.

Notre cours doit durer encore une douzaine de jours puis je ne sais pas où nous irons. Je fais des vœux pour qu'on envoie notre équipe (cinq officiers français, deux anglais) dans une partie de l'Amérique moins chaude. Je serais en particulier très content si nous pouvions être envoyés en Californie. C'est dit-on la partie la plus agréable à habiter en toutes saisons.

Notre cours lui-même est très intéressant pour moi. La plupart des auditeurs sont des chefs de bataillon d'infanterie et des officiers d'état-major, mais nous avons aussi les généraux et colonels au premier rang. Le général qui commande la division a suivi très attentivement ma conférence hier, me posant de nombreuses questions pour mettre mieux en lumière ce que j'avais exposé. Il a été en Roumanie où il a vu l'armée roumaine organisée à la française par nos compatriotes, il en a conçu une très grande estime pour nos méthodes et nous nous en apercevons dans la bienveillance qu'il témoigne aux instructeurs français.

Au revoir, ma petite Lotte aimée, je t'embrasse bien tendrement, je me sens parfois si loin de toi, ma chérie, embrasse bien nos bébés pour moi.

Ton Jeanny.

Lettre du colonel Ashburn à Charlotte TM.

A Madame Jean Tommy-Martin
Care M. Charles Rivière Chalet des Palmiers aux Granges
30 rue Gay Lussac Saint-Gervais-les-Bains
Paris 5^{ème} (Haute-Savoie)

PASSED BY CENSOR

Soldiers Letter
Colonel T.Q. Ashburn
U.S. Artillery

juin 1918

Madame,

Je viens d'arriver en France aujourd'hui des États-Unis. Votre mari Capitaine Jean Tommy-Martin était adjoint au 324^{ème} Régiment, lequel j'ai l'honneur être l'officier commandant ; et j'ai lui donné la parole que mon premier plaisir en France sera vous écrire et vous dire que votre mari se porte très bien mais qu'il était très triste sur la révoque de son ordre revenir en France avec moi. Je me promis le plaisir de payer mes respects à vous à l'opportunité première qui s'offre.

Je suis, madame, avec le plus grand respect,
l'ami de votre mari.
T.Q. Ashburn
Col 324th F.A.

Lettre de Jacques Rabut à sa cousine germaine Charlotte TM.

Le 27 juin 1918

Ma chère Charlotte,

Je puis te donner des nouvelles toutes fraîches et excellentes de ton mari, ayant déjeuné aujourd'hui avec un officier américain qui est débarqué en France hier et a vu ton mari le 16 juin. Il l'a eu pour instructeur et m'en a fait des éloges qui peuvent te rendre fière.

Par une coïncidence assez curieuse, cet officier, le major Nash, est le frère d'un capitaine américain avec lequel je déjeune tous les jours depuis environ trois semaines.

Il m'a raconté que ton mari comptait bien rentrer en France il y a peu de temps et qu'il a reçu contre-ordre la veille de son départ, alors qu'il avait déjà fait ses malles et tout préparé.

Quand je lui ai raconté que tu étais ma cousine, il m'a bien recommandé de te dire combien tous les officiers et tous les hommes qui avaient eu ton mari pour instructeur en gardaient un excellent souvenir.

Je suis heureux de te faire part de cette déclaration.

J'espère que vous avez maintenant beau temps à St Gervais et que vous profitez de votre séjour dans ce beau pays.

Rappelle-moi au bon souvenir de tous autour de toi et crois à mes sentiments affectueusement dévoués.

J.Rabut.



Madame Coubé et Madame Le Veneur de Tillères.

Pique-nique près du camp Shelby.

Grippe espagnole : l'Europe considère l'épidémie comme pratiquement terminée, bien qu'ayant atteint un nombre élevé d'individus, surtout dans les armées, mais s'étant manifestée sans gravité, étant de courte durée et avec des symptômes peu alarmants.

Camp Shelby , Mississipi

Adresse :

Mission Militaire Française

2003 Columbia Road

Washington D.C.

Le lundi 1^{er} juillet 1918

Ma chère petite Charlotte,

Samedi à midi après la manœuvre, j'ai filé en auto jusqu'à la ville voisine Hattiesbourg où j'ai pris le train, un vrai train brouette pour la Nouvelle-Orléans. Je n'avais pas eu le temps de déjeuner, mais il y avait dans le wagon à boire et à manger. Un nègre passait toutes les 10 minutes nous offrant des bananes, des pêches etc. et des boissons glacées.

J'étais avec quelques camarades français et nous sommes descendus à l'Hôtel de la Louisiane, vraie maison française bien que les patrons soient citoyens américains. Avant de dîner je fis l'emplette d'un costume civil en toile blanche. La chaleur était terrible et je ne pouvais plus supporter mon uniforme bleu de drap. Je fis un très bon dîner à l'hôtel avec le commandant de Beurieux (qui est actuellement mon chef de groupe). Nous bûmes une bouteille de vin de France et nous nous endormîmes dans des petites chambres au deuxième étage pendant qu'au rez-de-chaussée la musique continuait toute la nuit ou presque.

Pour te donner une idée de la température à la Nouvelle-Orléans je te dirai seulement que j'ai dormi juste sous le ventilateur, une énorme hélice d'un mètre cinquante de diamètre qui a tourné à toute vitesse toute la nuit au-dessus de mon lit. Malgré cela je ne me sentais pas très à l'aise.

Dimanche matin entre deux bains froids je suis allé à la cathédrale Saint-Louis, ou plutôt à la chapelle des catéchismes, car la cathédrale est en réparation.

Tu ne saurais croire l'impression que j'ai ressentie, ma chère petite Charlotte, quand j'ai entendu le prêtre faire le prône en français. Je me sentais si loin de ma patrie que cela m'a fait une joie infinie de retrouver des gens

parlant si purement notre langue. On sentait bien qu'ils n'avaient pas appris le français, mais qu'ils le parlaient depuis l'enfance. Le public autour de moi était très simple. En cette saison tous les riches Créoles fuient dans le Nord ou au bord de la mer. Il n'y avait là que des gens de la classe la plus modeste et je cherchais en vain à retrouver les caractéristiques du fameux type créole.

Tu sais qu'on appelle créole des gens de race blanche, nés aux pays chauds. Les créoles de la Nouvelle-Orléans sont de sang français et aussi un peu d'espagnol. C'était une race fameuse, qui fut malheureusement saignée à blanc par la guerre de Sécession il y a 50 ans. On prétend aussi que très fiers et se mariant toujours entre eux leur race avait tendance à s'affaiblir. Dans ces dernières années ils se sont beaucoup américanisés au point que beaucoup d'hommes ne parlent plus très bien le français.

Après déjeuner, un bon déjeuner de cuisine française, je fis une bonne sieste. J'espérais avoir encore plusieurs bonnes heures pour visiter la ville, quand mon camarade Coubé me téléphona que nous devions reprendre le train à 6 heures du soir au lieu de 8 heures 50 comme je le croyais. Je sautai alors dans un taxi et je me hâtai d'aller faire visite à la famille Charbonnel pour qui j'avais une lettre d'introduction donnée par un ami à Washington.

Le mari ne parlait pas français malgré son nom ultra français, mais sa femme parlait parfaitement notre langue. Ils avaient deux gentils enfants. Ils me reçurent très aimablement et me prièrent de revenir samedi prochain. Je ne manquerai pas cette charmante occasion de découvrir la Nouvelle-Orléans en si bonne compagnie.

Quant à nos cousins Bonnabel, je n'en ai plus trouvé de trace vivante. On se rappelle seulement leur nom. C'était avant la guerre de Sécession de riches planteurs. Mais je ne désespère pas encore de retrouver des descendants portant un autre nom.

Je t'embrasse bien fort, ma Lotte aimée, ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

Je suis sans lettre de toi depuis bien longtemps déjà.

*Mission Militaire Française d'Information
2003 Columbia Road Washington D.C.
Camp Shelby, Mississipi*

Le mercredi 3 juillet 1918

Ma chère petite Charlotte,

Un courrier de France est annoncé, et j'espère recevoir de tes nouvelles ce soir ou demain. La température s'est beaucoup adoucie. Cela me facilite mon travail qui consiste en conférences et en manœuvres. Les manœuvres sont des opérations d'infanterie auxquelles on fait participer un groupe de trois batteries d'artillerie et on ne se contente pas d'exhiber les canons, les hommes et les chevaux, on leur fait prendre une part active à la manœuvre et plusieurs fois même nous avons exécuté des tirs réels par-dessus la tête des fantassins.

Le cours doit se terminer le 9 juillet. Il doit recommencer le 22 juillet dans un camp de la Californie (Camp Kearney près de la frontière mexicaine). C'est un superbe voyage que je vais faire là aux frais de la princesse, puis j'espère que nous trouverons près de Los Angeles et de San Diego un climat plus frais qu'ici.

Du 9 au 22 j'aurai quelques jours de liberté que je vais peut-être utiliser pour visiter une grande fonderie de plomb près de Saint-Louis (Missouri).

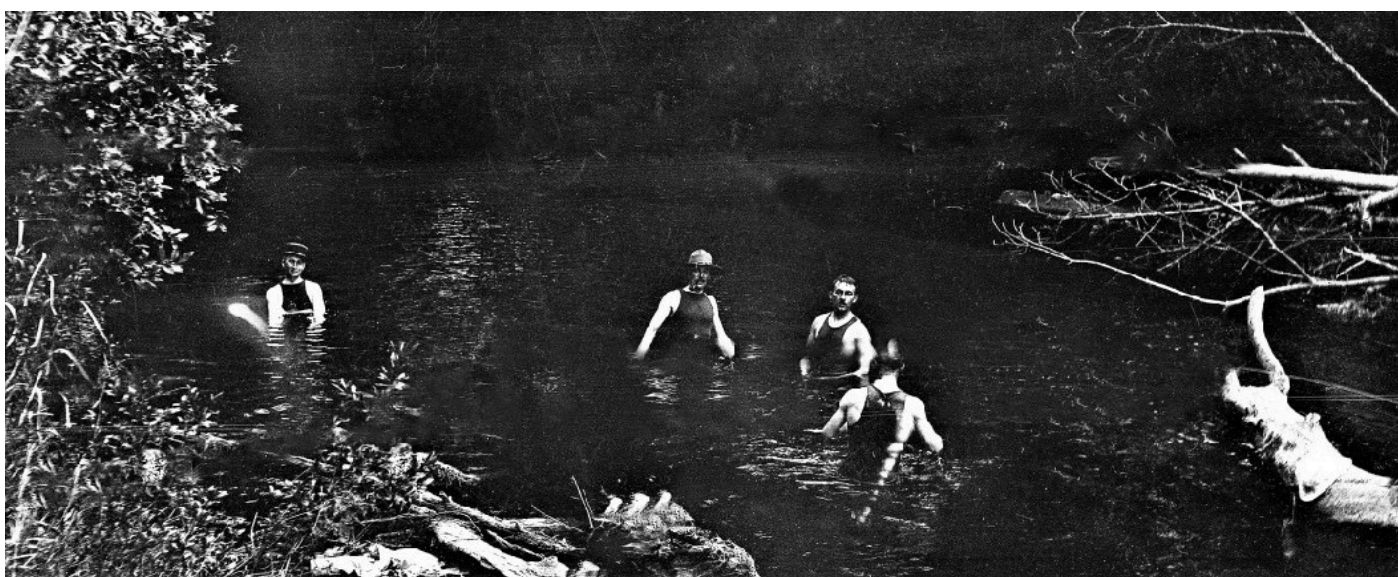
Mes compagnons de voyage et collègues dans notre cours aux officiers supérieurs et officiers d'état-major sont :

- Le commandant breveté de Beurieux (Saint- Cyrien) Infanterie,*
 - Le commandant Rostand (Saint-Cyrien) Infanterie,*
 - Le commandant Rousseau (Polytechnicien) Génie,*
- Plus deux commandants (on dit Majors) anglais.*

Enfin un capitaine breveté d'artillerie chargé (non pas de l'artillerie qui est ma part) mais des questions de liaison, télégraphie sans fil etc. il s'appelle Nevejan, sort de Polytechnique et était élève à l'école des Mines au début de la guerre. Tu vois que je suis bien entouré.

Notre cours paraît avoir un réel succès et j'espère qu'avant l'automne nous serons organisés en école fixe quelque part au lieu de continuer à nous promener de camp en camp.

Mon retour en France étant peu probable, c'est la création de cette école d'état-major qui est mon plus ferme espoir. La résidence serait sans doute plus agréable que celle des camps d'artillerie, et j'y jouirais de plus de liberté.



Étant un des plus jeunes officiers du cours je n'ai à faire aucune paperasserie, tandis qu'au camp Sherman où j'étais le plus ancien, j'ai passé bien des dimanches à rédiger des rapports et des comptes-rendus. Cette résidence fixe me permettrait de faire venir ma petite famille et c'est

là mon plus cher désir. Voilà qui résoudrait la question de ton logement pour l'hiver prochain, question qui te préoccupait il y a quelques semaines. La plus grosse difficulté du voyage en Amérique c'est la question de la langue. Je te serais bien reconnaissant, ma petite Lotte, d'avoir le courage de te mettre à apprendre l'anglais. N'hésite pas à te payer des leçons, c'est de l'argent qui ne sera pas perdu, et c'est seulement avec un professeur que l'on peut apprendre quelque chose.

En ce qui concerne les frais de voyage qui sont fort élevés, je dispose de sommes largement suffisantes, soit sur moi, soit déposées à la banque John Munroe and Co, 30 Pine Street, New York City, mais pour pouvoir mieux apprécier notre situation financière je te serais reconnaissant de me dire combien d'argent tu as à peu près à la banque Mirabaud. Je crois qu'ils te fourniront un extrait de ton compte à la fin du mois de juin.

Au revoir, ma petite Lotte chérie, je t'embrasse de tout cœur, et j'attends avec impatience des nouvelles de toi et de nos deux bébés. Que le bon Dieu veuille sur notre petite famille, qu'il la protège et qu'il la réunisse, qu'il veuille aussi sur notre patrie fatiguée par quatre ans de guerre et qu'il nous accorde avec l'aide des Américains la libération de notre territoire.

Ton Jeanny.

Mon adresse est toujours : Mission Militaire Française. 2003 Columbia Road, Washington D.C. États-Unis d'Amérique.

Camp Shelby , Mississipi

Le 5 juillet 1918

Ma chère petite Charlotte,

J'ai reçu, lu et relu avec grand plaisir ta lettre de Nantes du 3 juin et ta lettre de Chalon du 9 juin, regrettant seulement qu'elles aient été si longues à me rejoindre. Tout ce que tu me dis d'Abel et de Marie-Rose me fait grand plaisir et me donne grand hâte de revoir mes deux enfants. Tu me dis : « Il me prend envie d'aller à Washington » et moi aussi j'ai grande envie de te faire venir, mais nous devons d'abord attendre que j'aie un poste fixe, ce que j'espère obtenir à l'automne ; ce ne sera d'ailleurs probablement pas à Washington.

Les formalités pour obtenir un passeport en règle demandent de 8 à 15 jours, et la première pièce à avoir est une autorisation signée du général attaché militaire à Washington. Dès que j'aurai cette pièce, je te l'enverrai par la poste et en même temps je te câblerai pour que tu sois prévenue à l'avance de son arrivée. Ce ne sera pas avant le mois de septembre ou octobre. Tu as donc tout le temps de prendre des leçons d'anglais. Ces leçons d'anglais ne seront jamais inutiles, même si à l'automne au lieu de faire venir ma petite famille, c'est moi qui reprenais le chemin de France.

Hier 4 juillet, fête nationale américaine, le matin j'ai assisté à la lecture de la déclaration de l'Indépendance, cérémonie simple, dont la principale originalité consistait en la présence des officiers anglais nos collègues. Ils ont assisté très correctement à la lecture de l'acte qui, écrit en 1776, est tout entier contre l'Angleterre. Que les temps ont changé !

Vers 10 heures, dans deux autos, nous sommes partis toute une petite bande française. Nous étions neuf officiers et deux dames de la colonie française. On fit sur l'herbe un excellent déjeuner. Puis pendant que mes compatriotes se livraient à des jeux divers et principalement à la natation, je m'offris une sieste excellente au pied d'un arbre. Je ne me réveillais que deux fois pour boire un verre de limonade.

Nous rentrâmes avant la nuit et j'allai dîner chez le général commandant l'artillerie Mac Intyre. Madame Mac Intyre habite une cabane en bois, très originale, d'un très bon goût, très moderne aussi, puisqu'elle possède l'eau et le téléphone. Naturellement la générale n'a pas de domestique. C'est inconnu ici. Mais nous avons fait tout de même un excellent dîner. Seulement pour ne pas avoir à se déranger, on met tout à la fois sur la table. Tu aurais aimé à voir cette petite maison. C'est une maison d'été seulement car c'est à peine s'il y a des murs de trois côtés dans les chambres à coucher et un grillage contre les moustiques forme le quatrième côté. On était en plein bois, à quelque distance du camp. La maison a été construite en 15 jours par une demi-douzaine d'ouvriers.

Après le dîner il y avait un feu d'artifice sur une des grandes places du camp Shelby.

Ce matin nous avons repris nos exercices. Tir au canon par-dessus la tête de nos fantassins qui manœuvraient. Ce soir je vais dîner au régiment lourd où je dois faire une conférence sur les règles de tir.

Au revoir ma chère petite femme aimée, que le bon Dieu veuille sur notre petite famille et la réunisse bientôt.

Ton Jeanny.

Ma chère petite Charlotte,

Samedi vers midi je pris le train pour la Nouvelle-Orléans. Pour la première fois depuis quatre ans je m'étais mis en civil, en toile blanche pour avoir moins chaud et c'est avec délices que je constatai que je passais inaperçu dans la foule.

Après avoir remis mon uniforme bleu, j'ai passé la soirée au Southern Yacht Club avec les Charbonnet, mari tout à fait américain malgré son nom, femme créole, parlant un délicieux français (disant par exemple le char pour le tramway). Nous mangeâmes quelques crevettes, ces crevettes du Mississipi sont une des spécialités de la Nouvelle-Orléans. J'étais très intéressé par tout ce que je voyais autour de moi.

Dimanche je me suis mis à la recherche des cousins Bonnabel et j'ai fini par découvrir leur ancienne plantation dans la banlieue de la Nouvelle-Orléans. Elle appartient encore à Alfred Bonnabel qui me reçut fort aimablement. À en juger par son habitation et par la simplicité des vêtements de ses sept enfants il doit être dans une situation de fortune très modeste. La propriété est très grande et le sol doit y être fécond. Il y a quelques chênes splendides. Ce doit être la difficulté de main-d'œuvre qui paralyse l'agriculture jadis prospère du temps de l'esclavage.

Bonnabel tire partie de sa propriété en la dépeçant et en la vendant par lots à des familles de citadins qui viennent loger hors de la ville. Un bon tramway dessert la propriété dont la valeur me paraît très considérable. Elle doit avoir près de 8 km de long et je ne sais pas au juste combien de large.

Cette branche des Bonnabel a complètement oublié le français, mais il se rappelait très bien le nom des Meissas.

Je suis ensuite allé voir son oncle Monsieur Kerr qui est quelque chose comme ingénieur en chef des Ponts et Chaussées dans l'État de Louisiane. Monsieur Kerr ne fut pas étonné de me voir. Deux fois déjà des parents ou amis lui avaient téléphoné pour lui dire qu'un officier français était à la recherche des descendants des Bonnabel.

Il me reçut aussi très aimablement dans une jolie villa à l'intérieur de la ville. Il faut dire que la Nouvelle-Orléans est comme un grand parc, il y a de très jolies habitations noyées dans la verdure en pleine ville.

Monsieur Kerr me montra une collection de photos de famille où je reconnus les Caron et les Hallopeau. Il se rappelait aussi mon nom. Mais ce qui lui tenait le plus au cœur c'était que je vois sa femme Madame Kerr, née Kitty Bonnabel. Elle est au Texas, ce qui n'est pas tout près, mais c'est mon chemin pour aller en Californie. J'irai voir Madame Kerr.

« Ma femme est une vraie française, me répète Monsieur Kerr avec qui je cause en anglais. Elle a été élevée à Paris. »

Madame Kerr était de l'âge de tante Guerrin, elles furent élevées ensemble dans la maison de notre grand-père Meissas qui donna plusieurs années l'hospitalité à ses cousins d'Amérique. C'est une des dernières représentantes de la génération précédente et le brave Monsieur Kerr me répète « elle sera charmée de vous voir, charmée à mort » ; j'espère qu'elle n'en mourra pas mais je serais moi-même bien heureux de retrouver cette cousine qui fut élevée avec ma mère et mes tantes et qui semble en avoir conservé un si profond souvenir, si profond que son mari ne m'en parle qu'avec émotion.

Un fils de Monsieur Kerr est officier à San Antonio (Texas) et son gendre Jackman est officier à Eagle Pass (Texas). Je vais tâcher de passer par ces deux villes où je rencontrerai aussi Madame Kerr.

Nos exercices se terminent au camp Shelby avec un réel succès. J'ai obtenu de l'état-major de l'artillerie un très bon travail, dépassant mes espérances, mais les officiers subalternes sont moins brillants qu'à Sherman.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi qu'Abel et Marie-Rose

Ton Jeanny.

The Saint Charles
New Orléans. La.

Mercredi 10 juillet 1918

Ma chère petite Charlotte,

Nous avons terminé hier nos cours au camp Shelby. J'ai été très touché des adieux que nous ont fait les officiers américains. Il nous ont donné à chacun des instructeurs une paire de boutons de manchettes en or avec le numéro de leur division et ils ont refusé de nous laisser payer le mess ou quoi que ce soit. Nous avons fait avec eux un réellement bon travail, de véritables grandes manœuvres avec plusieurs milliers d'hommes, des coups de canon, etc. la plupart d'entre eux n'avait jamais rien fait de pareil.

J'ai maintenant l'ordre de me trouver le 18 juillet au camp Kearney, California. Pendant que mes camarades s'en vont visiter le grand canyon du Colorado, je vais rester quelques jours ici à la Nouvelle-Orléans puis au Texas pour voir mes cousins Kerr.

Tes lettres que tu adresseras toujours à Washington me suivront au camp Kearney. C'est un délice pour moi que de me mettre en civil. J'ai un costume de toile blanche comme tous les gens ici et je passe totalement inaperçu, ce qui n'est pas un petit plaisir.

Je viens de recevoir sous enveloppe une liste des membres de notre famille. C'est Monsieur Kerr qui me l'envoie et me prie de la corriger et de la compléter. C'est une liste très ancienne remontant à une vingtaine d'années. Je vais dresser un tableau de famille aussi complet que possible, sachant à quel point cela fera plaisir à nos parents et je leur demanderai en échange une liste pareille des membres de la famille américaine.

Voici quel sera mon itinéraire : Nouvelle-Orléans-San Antonio (Texas)-Eagle Pass (Texas)-El Paso, puis je remonterai au Nord si j'ai le temps pour passer un jour au grand canyon du Colorado (Arizona) avant d'aller à Los Angeles puis San Diego. Je n'aurai pas trop de temps pour faire ce gigantesque voyage et je supprimerai peut-être le grand canyon.

Camp Kearney est près de San Diego, c'est sur la côte du Pacifique près de la frontière mexicaine. C'est le pays des fruits, on dit que c'est un vrai paradis, mais pour y arriver je vais traverser des déserts brûlants.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que nos bébés.

Ton Jeanny.

The Saint Charles
New Orléans. La.

Vendredi 12 juillet 1918

Ma chère petite Charlotte,

Je t'écris de ma chambre à l'hôtel Saint Charles. Je suis en civil parce que je ne pouvais plus supporter mon épais uniforme. J'ai même enlevé ma veste de toile et je continue à fondre ... à fondre ... Je t'assure que si j'avais un excès de mauvaise graisse je l'ai bien perdu. J'ai devant moi une carafe d'eau glacée, un verre et trois pêches que j'ai achetées chez un fruitier.

Par suite de nouveaux ordres, j'ai perdu une journée. Je ne vais plus au camp Kearney (Californie) mais au camp Frémont (Californie). C'est au moins aussi bien. Ce camp Frémont est à la porte de San Francisco. Je séjournerai là trois semaines et tes lettres m'y rattraperont automatiquement.

J'ai passé avant hier soir la soirée avec le ménage Charbonnet que j'avais invité à dîner au restaurant français Galatoire. Puis nous sommes allés au cinéma. C'était pour moi un réel plaisir que de causer avec Madame Charbonnet qui parle français de naissance, bien qu'elle soit très américaine.

Sais-tu ce qu'elle m'a dit ? Elle m'a dit : « Vous êtes certainement un très bon mari, car la première fois que vous êtes venu nous voir, vous nous avez tout de suite parlé de votre femme et de vos enfants » et se tournant vers son mari elle lui dit : « Vous, je suis sûr que si vous voyiez en France une famille française, vous oublieriez de parler de moi et de nos enfants ! Vous seriez peut-être même capable de vous faire passer pour célibataire ! ».

Le brave Charbonnet qui est un bon type de mari américain reçut cette accusation avec un parfait sourire. Les maris américains sont généralement de très bons maris (quand ils ne jouent pas et ne se grisent pas) et ils sont aussi réservés que leurs femmes sont expansives. La conversation avec une dame américaine est très simple, soit en

français, soit en anglais. Il n'y a qu'à la laisser faire et introduire de temps à autre un monosyllabe poli. J'aime beaucoup cela parce que cela me change de mes conférences sur l'artillerie.

J'ai visité hier la ville de la Nouvelle-Orléans dans une grande auto genre agence Cook. La ville a près de 400 000 habitants. Elle est protégée par des digues contre le Mississippi qui est plus élevé que certains quartiers. Les cimetières sont très beaux, les tombes sont surélevées à cause de l'humidité du sous-sol. Dans le cimetière de la vieille ville, plus de la moitié des inscriptions étaient en français. J'ai visité le quartier français, le quartier espagnol et le quartier italien. Tout cela est un peu vieillot mais a un certain caractère. Les maisons ont des balcons couverts qui protègent les murs contre les rayons du soleil.

Ce qui est tout à fait joli ce sont les riches habitations des créoles (français et espagnols). Il y a beaucoup de verdure et de très belles fleurs rouges, les maisons sont en bois, simples mais de bon goût, avec de grandes vérandas et chaque maison a un jardin. C'est comme un grand parc et certaines avenues bordées de palmiers sont très belles. Les trams glissent sur de longues pistes de gazon où l'herbe épaisse laisse à peine voir les rails.

Parmi les monuments modernes, un des plus remarquables est l'université des jésuites, en briques rouges et en pierres blanches mélangées, c'est très bien et cela suppose que les ordres religieux sont ici très riches et très prospères.

J'ai dîné hier au soir avec les trois chefs de bataillon qui font partie de la même tournée d'état-major ; ils partent ce soir pour aller visiter le grand canyon pendant que moi je ne partirai que demain matin pour le Texas. Nous nous retrouverons le 18 juillet au soir au camp Frémont près de San Francisco (Californie).

J'attends d'un moment à l'autre la visite de notre cousin Monsieur Kerr. Il m'a dit qu'il télégraphiait à son fils à San Antonio (Texas) et à sa femme à Eagle Pass (Texas) pour annoncer mon arrivée. Comme cela coïncide avec le 14 juillet, cela va sûrement prendre les proportions d'une manifestation patriotique.

Les nouvelles de France sont bonnes depuis quelques semaines, mais je prévois encore de terribles attaques allemandes pour les mois de cet été. Je crois que nos cours d'état-major seront utiles à nos alliés. Ils ont paru vivement intéressés au camp Shelby. Ainsi, bien que loin du champ de bataille, je travaille aussi pour la bonne cause.

Au revoir, ma petite femme chérie, que le bon Dieu protège la France et qu'il veuille bien rassembler notre petite famille au prochain automne, soit en France, soit en Amérique. Je compte bien que si tu as quelques loisirs, tu les occupes à apprendre l'anglais.

Je t'embrasse bien fort ainsi que mon petite Abel et ma petite Marie-Rose.

Ton Jeanny.



Deux amazones veulent absolument être photographiées avec l'instructeur. « Honni soit qui mal y pense ! »

Traversée des États-Unis pour rejoindre le camp Frémont en Californie.



Mars 1918. A l'arrière du wagon-observatoire, une jeune dame américaine veut absolument photographier le capitaine français qui riposte avec son Kodak.

Grippe espagnole : fin de la première vague.

³⁹ Dans le train entre la Nouvelle-Orléans et San Antonio Texas.

Le 13 juillet 1918

Ma chère petite Charlotte,

J'ai été bien content de faire la connaissance de notre cousin Monsieur F. Kerr, il habite 1704 Calhoun Street, New-Orleans, Louisiane. Il est quelque chose comme inspecteur des ponts et chaussées. C'est un poste important dans un pays qui est en grande partie au-dessous du niveau de la mer et au-dessous du niveau du Mississippi. Il m'a fait dîner hier soir dans un restaurant français après une longue promenade en auto. Il a télégraphié à son fils à San Antonio et à son gendre à Eagle Pass d'aller à mon devant à la gare car je fais un détour dans mon voyage pour aller voir sa femme Madame Kerr, qui était la cousine préférée de ma tante Guerrin, et qui passe l'été près de sa fille à Eagle Pass sur la frontière mexicaine.

Je voyage en civil dans un costume de toile blanche qui ne se salira pas trop vite, car les locomotives sur cette ligne sont chauffées au pétrole. Cela salit beaucoup moins que le charbon. C'est un délice pour moi que d'être en civil. Cela supprime tous les interviews, je passe inaperçu. Si j'avais été en bleu, il m'aurait déjà fallu faire la causette



³⁹ J'ai dû repasser au stylobille toute la lettre suivante devenue trop pâle après 42 ans ! TM.



avec tous les officiers du pullman et il y en a au moins une demi-douzaine. J'aurais certainement été aussi entrepris par le conducteur, par le nègre du wagon. J'aurais peut-être eu aussi à subir les questions de quelques dames et il ne me serait pas resté de salive pour mon déjeuner. Pour vivre heureux vivons cachés !

Notre train vient de traverser le Mississippi en bateau. C'est une manœuvre tout à fait remarquable. Comme je regardais par la fenêtre de mon wagon, j'aperçus à un mètre de mon nez un canot de sauvetage suspendu comme sur les transatlantiques. Derrière j'aperçus une vaste étendue d'eau. J'étais sans m'en douter sur le Mississippi. Aussitôt je saisis mon appareil photographique et je descendis du wagon. Mon train était coupé en trois tronçons et était chargé sur un grand bateau plat que tiraient deux remorqueurs.

J'espère que mes photos seront réussies. Arrivés sur l'autre bord en quelques instants, le train fut reformé et reparti à bonne allure.

Cette manœuvre remarquable fut exécutée sans accroc et à une vitesse qui me parut merveilleuse, car je me rends compte que c'est un vrai tour de force au point de vue de l'art de l'ingénieur. Les deux difficultés provenant de la force du courant et de la différence de niveau variable entre les berges et le bateau ont été très habilement résolues. Vive les Américains !

Il faut que je te raconte comment j'ai fait sécher mon linge ce matin. Après une bonne heure de travail, j'avais réussi à empiler mes affaires dans mes caisses, mais j'étais couvert de sueur comme il m'arrive toujours depuis que je suis dans le Sud. Mon linge était trop mouillé pour que je puisse le garder sur moi. Il était aussi trop mouillé pour que je le mette dans ma dernière valise. Il faisait très chaud mais une chaleur humide peu propice au séchage du linge, alors je glissai une pièce de nickel de cinq sous dans le ventilateur qui se mit à tourner à toute vitesse en bourdonnant et mon linge exposé au courant d'air fut sec en quelques minutes.

Nous traversons la Louisiane. C'est un très beau pays. Il y a des régions que l'on n'a pas encore asséchées. C'est une vraie jungle, un grand marais impénétrable où poussent des joncs et des arbres enchevêtrés, mais partout où l'homme a vaincu la nature, les récoltes sont superbes : coton, riz, tabac, tout pousse à volonté et les nègres enrichis ne se contentent plus de leurs petites voitures à un poney, ils vont s'offrir des autos. Il y a de très beaux arbres et de très belles fleurs, ce qui manque ce sont des collines, le pays est un peu trop plat.

Je te quitte pour aller passer une heure ou deux à l'arrière du train dans le wagon-café et observatoire, où je compte prendre des rafraîchissements et des instantanés.

Le mardi 16 juillet 1918

Ma chère petite Charlotte,

J'ai passé quelques bons moments à San Antonio chez le capitaine Kerr et une demi-journée à Eagle Pass chez le lieutenant Jackman qui avait chez lui sa belle-mère, Madame Kerr. Aux deux stations j'ai trouvé mes cousins qui m'ont piloté en auto, m'ont fait voir les environs et m'ont emmené déjeuner ou dîner chez eux. Kerr est marié à une Américaine d'origine irlandaise, il a trois petits garçons. Madame Jackman a un garçon, une fille et attend un autre bébé.

J'ai longuement causé en français avec Madame Kerr mère, qui paraissait très touchée de ma visite. Elle m'a répété plusieurs fois : mes sœurs, Madame Beard de Boston, Miss Anna Bonnabel (décédée) et moi nous avons été élevées à Paris en même temps que nos cousines issues de germaines Alice, Henriette et Gabrielle de Meissas (Tante Hallopeau, ma mère, et tante Guerrin). Nous étions toutes les six du même âge et toujours ensemble comme six sœurs.

Me voici reparti pour l'Ouest, je traverse pendant deux jours et deux nuits un gigantesque désert. Il n'y a rien, rien du tout. On se sent pris de sympathie pour les poteaux télégraphiques qui bordent la voie ferrée. Hier le pays était plat, on ne voyait rien à l'horizon, ni une colline, ni une maison, ni une vache, ni un arbre, seulement quelques broussailles. Ce matin, quand je me suis réveillé, j'ai été bien content de découvrir la ville de El Paso qui m'a fait l'effet d'une oasis dans le désert et de nouveau il n'y a plus rien que quelques collines à l'horizon. J'ai aperçu deux antilopes qui se sauvaient devant le train. Quelquefois on voit aussi des vaches. La seule curiosité de ce désert est une plante verte très gracieuse, de deux ou trois mètres de haut, qui rappelle, dit mon guide, une colonne corinthienne qui serait surmontée d'un chandelier. La fleur en haut forme un panache blanc. Excepté cela il n'y a que de la broussaille verte et les vaches ne doivent pas beaucoup engraisser.

La vie de pullman ressemble beaucoup à la vie de bateau. Les principales occupations sont le petit déjeuner du matin, le déjeuner et le dîner, le sommeil de la nuit et celui de quelques petites siestes dans la journée. J'ai eu la bonne chance hier soir de dîner avec un camarade français qui allait à El Paso. Ce matin j'ai pour seuls compagnons une famille mexicaine de sept petits moutards avec qui je cause espagnol.

Je vais faire un tour à l'arrière du wagon observatoire et peut-être avant demain pourrais-je trouver un journal à acheter dans une des rares stations.

Au revoir ma petite Charlotte aimée, je t'embrasse de tout cœur ainsi que nos bébés. Que le bon Dieu nous réunisse bientôt et qu'il m'accorde de servir utilement ma patrie pendant tout le temps où je reste éloigné des champs de bataille.

Ton Jeanny.

Pendant mon séjour dans les camps, mon adresse reste toujours à la Mission Militaire française
2003 Columbia Road. Washington D.C

Jeudi 18 juillet 1918

Ma chère petite Charlotte,

Je suis arrivé ici hier soir après un long voyage de trois jours en chemin de fer. De Eagle Pass (Texas) à Los Angeles (Californie) le pays était plutôt désertique mais depuis Los Angeles jusqu'à San Francisco cela rappelle la France.

La Californie a des parties très riches, très belles avec une culture intensive. Il y a des fleurs superbes et des palmiers presque partout, car il règne ici un printemps perpétuel. Il fait même assez frais pour que j'aie quitté les vêtements blancs et repris mon uniforme bleu.

Je dois me présenter ce soir au camp Frémont, qui est à une heure en chemin de fer de San Francisco ; en attendant de prendre mon train je vais acheter les journaux et faire un tour en ville. Les journaux d'hier disaient que la nouvelle offensive allemande avait été arrêtée dès le premier jour, j'ai hâte d'avoir d'autres détails.

Je vais me retrouver au camp Frémont pour trois semaines sous les ordres du commandant Eckenfelder (de Chicago) qui était mon chef quand je commandais le groupe de Sherman. C'est un homme très chic, très original et d'une réelle valeur. Ancien officier de cavalerie, puis dix ans agriculteur au Canada, il a fait la guerre comme chef de bataillon d'infanterie. Il parle parfaitement l'anglais et connaît très bien le caractère américain, ce qui lui donne grande autorité à la mission.

Je vais écrire à oncle Meissas et à tante Guerrin pour leur raconter l'aimable accueil que m'ont fait nos cousins américains, Bonnabel, Kerr et Jackman.

Un autre cousin Beard du 101^{ème} Ingénieurs a gagné en France la Croix de guerre. Il a 32 ans et est lieutenant. J'ai lu ses exploits dans les journaux américains. Sa famille est de Boston.

À bientôt une plus longue lettre, ma petite femme chérie, je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.



Carte postale de Jean TM à son épouse Charlotte.

Ma chère petite Charlotte, je t'envoie ces quatre menus de l'hôtel Saint Francis de San Francisco qui te donneront une haute idée du luxe de cet hôtel qui n'a pas du tout de simplicité franciscaine.

Hotel St. Francis
San Francisco

Vendredi 19 juillet 1918

Ma chère petite Charlotte,

Pendant toute ma traversée des États-Unis, j'étais resté sans lettres de toi, aussi j'ai été bien content de voir arriver aujourd'hui ta lettre du 14 juin. Elle me parvient en 35 jours seulement. J'espère que mes lettres te parviennent plus vite que cela.

Tu me demandes combien de temps je vais rester en Amérique. Comme tout soldat je ne sais jamais rien de mon avenir, pourtant il semble possible que l'on me renvoie en France à l'automne vers octobre ou novembre. Ce ne serait du reste que pour rester quelques mois en France et je serais probablement renvoyé aux États-Unis (???) au printemps. C'est pour cela que, même si je rentre bientôt en France, il te serait très utile d'apprendre anglais.

Après avoir fait mon cours d'artillerie ici (au camp Frémont, Californie) je vais sans doute rentrer à Washington pour attendre de nouveaux ordres. C'est à ce moment-là 15 ou 20 août que je pourrai avoir une idée nette de mon avenir et je te tiendrai au courant de mes projets au besoin par dépêche. Mais n'oublie pas que les dépêches sont censurées. C'est-à-dire qu'on envoie votre idée mais pas vos mots. Ne t'étonne donc pas si les termes de la dépêche ne sont pas des mots habituellement employés par ton mari.

Les journaux américains exultent à la nouvelle que les Américains ont fait 4000 prisonniers !!! Je leur dis toujours c'est très bien ! mais il faut continuer. Ce n'est que le commencement.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que nos deux bébés.

Ton Jeanny.

Hotel St. Francis
San Francisco

Samedi 20 juillet 1918

Ma chère petite Charlotte,

J'étais arrivé ici plein de zèle le 17 juillet, mais je viens d'apprendre par les autorités américaines que l'on n'aurait pas besoin de mes services avant mardi matin 23 juillet. Je profite de ce délai pour visiter San Francisco. C'est une des plus extraordinaires villes du monde et une des plus neuves, puisqu'elle a été entièrement reconstruite après le grand tremblement de terre et l'incendie de 1906.

Je suis allé dîner hier au soir avec des camarades dans un des restaurants chics de l'endroit. Ce qui m'a frappé c'est la part jouée par les asiatiques dans cette ville. Le service était fait par des Chinoises aux petits pieds. Il y avait des danses hawaïennes. Il avait aussi des danses espagnoles. Ce restaurant est en même temps une salle de danse et un music-hall. Nous autres Français nous nous abstenions naturellement de prendre part aux danses et étions là seulement en spectateurs.

Mais les dernières nouvelles de la guerre, annonçant que les Américains ont fait prisonniers plusieurs milliers d'Allemands, avaient créé un enthousiasme général. On nous joua la Marseillaise et on nous invita à prendre toutes sortes de consommations variées. Je prends toujours en pareil cas de la limonade et de l'eau glacée.

San Francisco n'est pas sec comme la plupart des états américains. Dans toute la Californie on prend des vins et des alcools.

Je vais tâcher de faire aujourd'hui un grand tour de la ville. Je pense retourner à Washington un peu avant le 1^{er} septembre et c'est à ce moment-là seulement que mon sort sera fixé, retour en Europe en octobre ou séjour prolongé aux États-Unis et dans ce dernier cas je voudrais bien que tu puisses venir.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que nos deux bébés. Rappelle-moi au souvenir de tous.

Ton Jeanny.

YMCA

Camp Fremont. Cal.

Lundi 22 juillet 1918

Ma chère petite Charlotte,

Je suis en train de m'installer au camp Frémont où nos cours doivent commencer demain. J'espérais trouver ici un gros courrier, mais j'ai eu le désappointement de ne pas trouver une seule lettre. Sans doute ta correspondance me cherche au camp Shelby ou au camp Kearney. Cela me rattrapera petit à petit.

Le climat est ici très agréable. Il ne fait ni trop chaud ni trop froid. Il y a beaucoup de verdure, de très beaux palmiers. On nous a reçus très aimablement et nous venons de déjeuner à la table du général commandant la division.

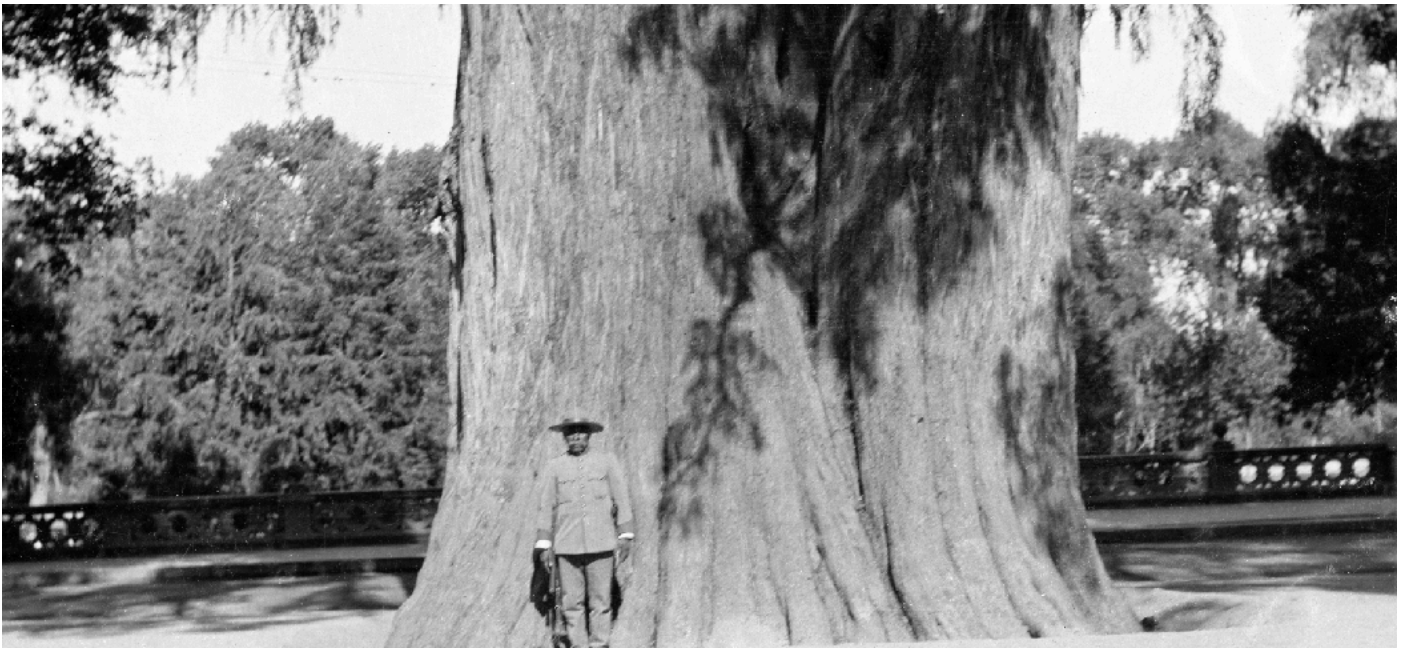
Hier dimanche je suis allé à la messe à la cathédrale de San Francisco. Le toit avait brûlé en 1906 lors du grand incendie de la ville, mais les murs étaient encore bons. A l'intérieur de ces murs de briques on a ré-édifié une très belle église en bois.

Je suis allé au théâtre avec mes camarades (tous officiers plus anciens que moi), spectacle très quelconque mais les bonnes nouvelles de France ont mis l'enthousiasme du public à son comble. Je crains presque que les Américains ne s'exagèrent l'importance de la victoire actuelle et aussi le rôle joué par leurs troupes. En tous cas ils sont très encouragés par ce premier et beau succès.

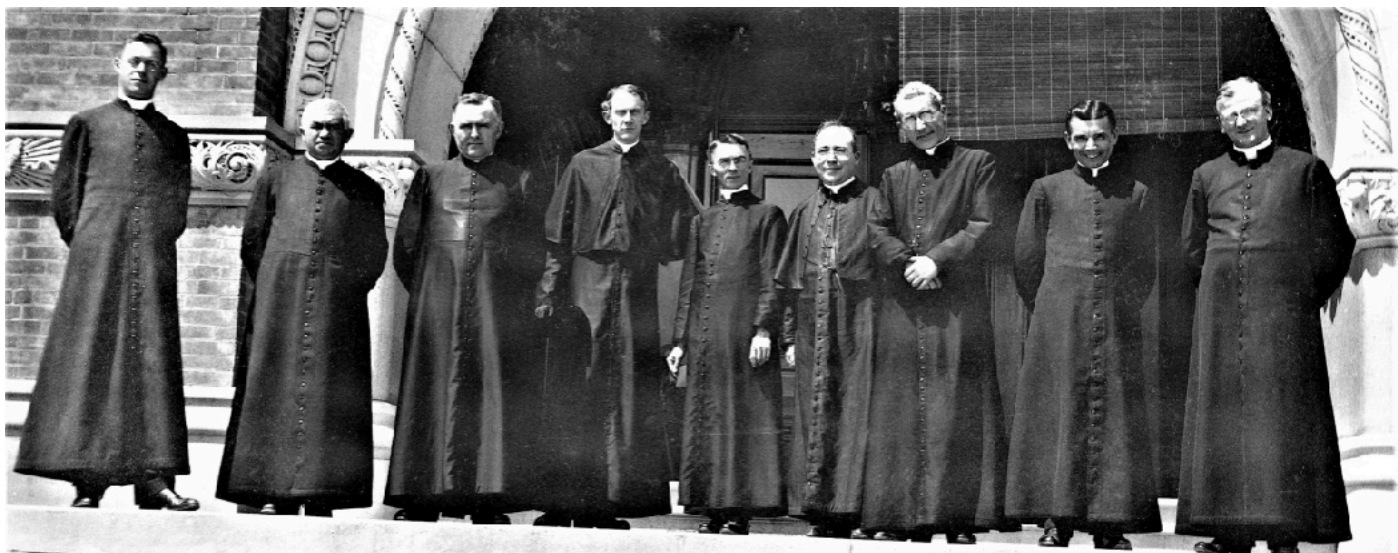
Au revoir, ma chère petite femme, j'attends avec impatience de recevoir tes lettres. C'est ma plus grande joie, au bout du monde où je suis, de recevoir de tes nouvelles et de savoir comment se portent mes bébés. Je suis particulièrement impatient d'avoir de tes nouvelles car je suppose que tu vas bientôt répondre à mes lettres envisageant la possibilité de ton voyage en Amérique.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose. Rappelle-moi au souvenir de tous.

Ton Jeanny qui ne t'oublie pas.



Séquoia californien.



Professeurs du Séminaire St-Patrick, Menlo Park, près de San Francisco.

En partant de la gauche, le n°3 est le supérieur français. N°4 est Irlandais. N°6 Américain d'origine irlandaise élevé à XX.
Les autres sont tous Français.

Jean à l'hôpital.

*Knights of Columbus
War Activities
Camp Frémont, Californie*

Le mercredi 24 juillet 1918

Ma chère petite Charlotte,

Je t'écris de l'hôpital militaire du camp Frémont où je suis entré hier matin après une nuit pénible. J'avais un commencement de constipation au moment de mon long voyage en chemin de fer de la Nouvelle-Orléans à San Francisco. Il en est résulté une sorte d'inflammation de la sortie du gros intestin et l'expulsion des matières est devenue si douloureuse que pendant de longues heures après, je n'étais plus bon à rien.

On m'a mis ici à la diète, aux lavements et aux purges et je sens déjà une amélioration bien que je souffre encore et que le régime m'ait affaibli. Mes camarades sont venus me voir ce matin. Le commandant Muntz qui est à la fois artilleur et breveté d'état-major se charge de ma partie, si bien que mon absence n'aura pas de conséquences graves. Mon remplaçant est beaucoup plus qualifié que moi pour faire le cours.

J'ai eu la joie ce matin de recevoir deux lettres de toi et trois petite photos. Tu étais en train d'expédier tes colis de Chalon vers St-Gervais les Bains. Je pense maintenant que mon courrier va me suivre plus régulièrement mais les lettres ne me parviendront guère en moins d'un mois.

Ne crois pas que le séjour dans un hôpital militaire américain soit une chose triste. On entend tout le temps de la musique, violon, piano, phonographes et chants, masculins et même féminins. Quant au décor il est fort joli. J'occupe une petite chambre à moi tout seul, j'ai mon oreiller près de la fenêtre d'où je vois un jardin. Il y a des plantes vertes, des fleurs rouges et bleues, deux grands arbres et plus loin d'autres petits pavillons bas entre lesquels circulent des militaires et des nurses. La température est très douce, la fenêtre est toujours grande ouverte, mais la nuit il faut prendre une ou deux couvertures de plus.

L'arrivée d'un uniforme bleu a sans doute intéressé le personnel, car j'ai reçu la visite de quatre ou cinq nurses sous des prétextes divers : thermomètre, pouls, orangeade, eau glacée etc. l'infirmier est très bien, quant au docteur il ne paraît pas considérer mon cas comme bien grave ... Ne t'inquiète donc pas sur mon sort. Ce sont de petites vacances que je prends pour quelques jours.

Jeudi 25 juillet 1918

Ma chère petite Lotte,

D'après ce que me disent mes camarades, il se confirme que nous serons fixés sur notre sort dans la deuxième quinzaine du mois d'août ; je saurai alors si je suis destiné à rentrer en France à l'automne ou si je dois passer l'hiver en Amérique, auquel cas tu pourrais venir fin septembre ou octobre. Dès que je saurai quelque chose je t'enverrai une dépêche pour te prévenir.

Tu me dis que tu cherchais à entrer en relations avec des personnes faisant le voyage d'Amérique. Le plus simple serait de faire connaissance avec les dames infirmières de l'hôpital américain de Neuilly. À chaque voyage elles ont une, deux, trois dames qui font la traversée. Tu pourrais être présentée à elles par Monsieur Hollard de Peñarroya. Il me l'a proposé quand je l'ai rencontré en Amérique il y a trois mois. Ton père pourrait avoir l'adresse de Monsieur Hollard à Paris par l'école de Physique et Chimie où il est chef de laboratoire.

Le plus important, le plus utile que tu puisses faire maintenant pour préparer ce grand voyage, c'est d'apprendre un peu d'anglais. Songe à quel point il te sera difficile de te tirer d'affaire avec tes deux enfants, quand ton mari ne sera pas là, dans ce pays où l'on ne parle pas français et où les domestiques sont inconnus.

Nous serons obligés au début de vivre à l'hôtel ou en pension jusqu'à ce que tu puisses te débrouiller un peu. J'espère que tu me renseigneras bientôt sur la quantité d'argent disponible chez les Mirabaud et chez Monsieur Laeuffer, car ce voyage d'Amérique va coûter une très grosse somme (bien que les familles d'officiers payent seulement deux tiers du prix en bateau).

Au revoir, ma petite Lotte, il me semble que l'Amérique me paraîtra plus belle quand tu y seras. Je t'embrasse bien tendrement ainsi que nos deux bébés.

Ton Jeanny.

Knights of Columbus
War Activities
Camp Frémont, Californie

Samedi 27 juillet 1918

Ma chère petite Lotte,

Je suis toujours à l'hôpital et, ma foi, j'y suis très bien. Hier j'ai eu un après-midi pénible, mais aujourd'hui cela va très bien. Je me sens seulement un peu faible. Je suis habillé et installé dans le petit salon des officiers d'où j'entends mes camarades américains causer et jouer de la guitare sous la véranda.

Notre pavillon, comme je te l'ai dit, est au milieu d'un beau parc. C'est très joli et nous jouissons d'un temps superbe. C'est le vrai temps de Californie, un ciel impeccable, sans un nuage, un beau soleil, mais pas trop de chaleur. C'est délicieux. Il ne fait jamais très chaud ici, car nous sommes à une vingtaine de kilomètres au sud de San Francisco sur une bande de terre rafraîchie d'un côté par l'océan Pacifique et de l'autre côté par la baie de San Francisco.

Ma meilleure distraction est la lecture. J'ai lu hier un livre sur le Mexique de Madame O'Shaughnessy, la femme du chargé d'affaires américain. Cela m'a beaucoup intéressé et rappelé bien des gens et des choses que j'avais connus ⁴⁰.

La jeune femme d'un officier malade est venue le voir. Elle s'approche de moi et m'offre des chocolats que je dois à mon grand regret refuser (défendu par le médecin).

JEAN TOMOMU MARTIN. Ça y est, j'ai écrit mon nom en chinois. C'est la grande mode ici, on écrit son nom de haut en bas en torturant les lettres, cela vous a tout de suite un petit air chinois. Partout les signatures, les annonces, les réclames sont faites dans ce style.

Je ne sais pas du tout combien de temps je resterai dans cet hôpital, mais comme je sais que le service n'en souffre pas je ne me fais pas trop de soucis. Je lis le journal matin et soir. Les dernières nouvelles étaient très bonnes, mais je dois modérer l'enthousiasme de mes camarades américains qui voudraient tout de suite faire prisonniers 500 000 Allemands et le Kronprinz par-dessus le marché. Ça ne va pas si vite que ça. Très certainement on se battra

⁴⁰ Jean TM a passé quatre années au Mexique, de 1909 à 1913.

ferme encore tout l'été, et c'est seulement l'année prochaine quand nous aurons reçu de nombreux renforts américains que nous pourrons chasser l'ennemi de France.

Je pense bien, ma chère petite Lotte, que si je ne rentre pas en France à l'automne de 1918, je rentrerai au moins au printemps de 1919. J'espère bien qu'on ne me gardera pas ici embusqué jusqu'à la fin de la guerre. Ce qui me donne encore l'espoir de rentrer en France cet automne, c'est qu'il est arrivé un très grand nombre d'officiers d'artillerie de France et que nous les anciens, pour conserver notre prestige, nous aurions besoin d'aller rafraîchir notre science au front.

Ainsi que je te l'ai déjà écrit, je pense être fixé sur mon sort à la fin du mois d'août, à mon retour à Washington. Je demanderai alors (si on ne parle pas de retour en France) l'autorisation de faire venir ma femme et mes enfants, et dès que j'aurai cette autorisation signée par le général Vignal, attaché militaire à Washington, je te télégraphierai en même temps que j'enverrai cette autorisation par la poste. Tu ne recevras l'autorisation que deux ou trois semaines plus tard, et avant ton embarquement tu auras encore au moins deux semaines ou trois de formalités. Tu auras donc tout ton temps.

Quoique les dépêches de France en Amérique soient très coûteuses, il ne faut pas hésiter à employer ce système quand il est utile. Seulement rappelle-toi bien que les dépêches ont à peu près un jour ou deux de retard et que les mots sont souvent changés par la censure qui transmet l'idée en d'autres termes.

Le colonel Ashburn, commandant le 324^{ème} régiment d'artillerie lourde américain, qui m'a promis de passer cet été ou cet automne rue Gay-Lussac, a une femme charmante qu'il a laissée en Amérique et un fils de 14 ans qui est très gentil et se destine à West-Point (le Saint-Cyr américain).

Au revoir, ma petite Lotte aimée, je prie le bon Dieu qu'il nous réunisse bientôt tous en bonne santé, soit en France, soit en Amérique. J'ai hâte de revoir ma femme et mes petits bébés.

Ton Jeanny qui vous embrasse tous les trois très tendrement.

Hôpital militaire du camp Frémont

Le dimanche 28 juillet 1918

Ma chère petite Charlotte,

J'ai assisté ce matin à la messe dans une petite salle de l'hôpital avec une vingtaine d'autres malades et une douzaine de nurses. À la fin de la messe l'enfant de chœur (un géant de six pieds en l'espèce) vint me dire que le prêtre voulait me parler. J'allai le voir à la sacristie ou plutôt dans le coin qui servait de sacristie et il me dit : « Je suis bien content de voir un officier français. J'ai passé six ans au séminaire Saint-Sulpice à Paris. Venez nous voir au séminaire qui se trouve de l'autre côté de la route et où je suis professeur avec plusieurs de vos compatriotes. Vous serez le bienvenu ».

Donc après déjeuner j'obtins la permission de quitter l'hôpital pour quelques heures et j'allai de l'autre côté de la route au Séminaire Saint-Patrick, le grand séminaire (et petit aussi) de la côte du Pacifique. J'y trouvai un supérieur et sept ou huit sulpiciens tous bons Français de France, mais depuis bien des années professeurs en Amérique. Ces bons abbés m'ont fait boire du bon vin de Californie et manger des fruits superbes et excellents pour mon état de santé.

Le séminaire est un très bel établissement inachevé bien qu'il ait déjà 150 élèves. Les bâtiments sont au milieu d'un très beau parc avec des fleurs délicieuses et de grands et beaux palmiers. La chapelle est très belle, elle doit être prochainement inaugurée.

Causant longuement avec ces messieurs sur les questions religieuses, il m'arriva de leur dire : « Comment se fait-il qu'il n'y ait pas plus de saints en Amérique ? » Ils me répondirent très sensément qu'il fallait patienter et qu'il y avait déjà plusieurs procès en cours de Rome ; et puis, me dirent-ils, il y a Sainte Rose de Lima. Vous ne connaissez pas Sainte Rose de Lima ? « Je la connais peu, répondis-je en toute sincérité. Je n'ai jamais lu d'histoire de sa vie. Mais je la tiens tout de même en haute estime. J'ai donné son nom à ma petite fille née l'année dernière !!! »

Là-dessus le révérend père « Blanc » courut dans sa chambre et me rapporta une belle vie détaillée de Sainte Rose de Lima (en anglais). Voilà un livre que je vais lire avec grand intérêt en pensant à notre petite Marie-Rose.

Combien de temps vais-je rester ici à l'hôpital, je n'en sais rien du tout, peut-être trois jours, peut-être trois semaines (si comme le dit l'infirmier on me fait une petite opération) en tous cas ne t'inquiète pas de mon sort, je ne suis pas malheureux du tout et le commandant Muntz assure parfaitement mon service, conférences et critiques.

Nous continuons à lire dans les journaux avec joie les reculs successifs des Allemands.

Au revoir, ma petite femme chérie, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi qu'Abel et Marie-Rose. Je prie le bon Dieu qu'il réunisse bientôt toute la petite famille en bonne santé.

Ton Jeanny.

Camp Frémont, Californie

Mardi 30 juillet 1918

Ma chère petite Charlotte,

Je suis toujours à l'hôpital militaire, très bien nourri, très bien soigné et espérant bien sortir dans quelques jours sans la moindre opération. Un de mes voisins m'a donné cette feuille de papier dont je vais t'expliquer l'en-tête.

Au-dessous du mot « Loyauté » l'aigle américain plane sur 13 étoiles en souvenir des treize états qui proclamèrent l'indépendance en 1776 (il y a maintenant 48 étoiles sur le drapeau).

Le nombre 1812 rappelle la guerre contre l'Angleterre de 1812 à 1815. Le petit cavalier rappelle les nombreuses guerres contre les Indiens au cours du XIX^e siècle. L'aigle dévorant un serpent est le symbole du Mexique (guerre de 1847). La tête d'homme symbolise la guerre de Sécession, la grande guerre civile de 1861-1865 qui se termina par la suppression de l'esclavage en Amérique. La tour de Castille rappelle la guerre contre l'Espagne et la campagne de Cuba en 1895. Enfin le palmier rappelle les campagnes aux îles Philippines de ces dernières années. La bande porte « Eight U.S. Infantry » ce qui veut dire 8^{ème} régiment d'infanterie des États-Unis.

Mes camarades sont venus me voir hier avec mon chef, le commandant Eckenfelder, qui m'a dit de ne pas m'inquiéter, que mon service était très bien assuré pendant mon absence.

Il fait toujours un temps superbe, un temps californien, avec un beau soleil et le fond de l'air frais. J'ai lu avec un grand intérêt la vie de Sainte Rose de Sainte-Marie de Lima et je suis bien content que nous ayons placé notre petite Marie-Rose sous la protection de cette grande et je crois unique sainte américaine.

J'attends d'un moment à l'autre un courrier de France m'apportant des nouvelles de ma petite famille. Je vous embrasse tous les trois de tout mon cœur et je te prie de me rappeler au souvenir de toute la famille, Rivière, Rabut, Hallopeau.

Ton Jeanny.

Travaille l'anglais ! ma petite Lotte aimée.

Base Hospital

Camp Fremont California

Jeudi 1^{er} Août 1918

Ma chère petite Charlotte,

Le docteur m'a examiné à l'intérieur ce matin d'une façon fort complète et assez douloureuse. Je pense qu'il va m'opérer le samedi 3 ou le lundi 5. J'aurai besoin ensuite de 15 jours de convalescence à l'hôpital. Cela va retarder mon retour à Washington où je n'arriverai que peu de temps avant le 1^{er} septembre pour être fixé sur mon avenir et sur le tien.

Me voilà un peu honteux de me sentir si complètement inutile à la France et à l'Amérique, mais le docteur dit que si je ne suis pas opéré maintenant, il faudra que je le sois plus tard, et toutes réflexions faites, je ne retrouverai jamais une plus belle occasion ni dans la vie civile, ni dans ma vie militaire.

Ne t'inquiète pas sur mon sort, ma petite femme chérie, tu ne peux pas souhaiter une meilleure hôtellerie pour ton mari que cet hôpital militaire. J'ai tous les jours au moins une visite, soit de mes camarades français du camp Frémont, soit du révérend Hoey, le sulpicien du séminaire voisin, qui est l'aumônier catholique de l'hôpital. Il a vécu six ans à Paris et me parle un très bon français.



Le plus gros ennui c'est l'inaction prolongée si loin de ma patrie et de ma petite famille, mais je vais profiter de mes loisirs pour t'écrire plus souvent.

La vie à l'hôpital est aussi agréable qu'une vie d'hôpital peut l'être. Plusieurs fois par semaine il y a concert et cinématographe dans la grande cour de l'hôpital. Tout l'hôpital est comme un grand parc. Il y a de très beaux arbres et les dames des environs entretiennent les parterres de fleurs. Les bâtiments sont de petits pavillons en bois à un seul étage. Entre tous les pavillons il y a une série de galeries couvertes qui protègent les personnes qui circulent contre le soleil et la pluie. Le soleil est très beau, mais pas brûlant, quant à la pluie c'est un événement exceptionnel (il pleut seulement de novembre à mars). Le manque de pluie n'empêche pas toute la campagne d'être verte parsemée de fleurs multicolores car l'eau n'est pas cachée trop profondément sous le sol.

Sûrement tu aimerais à vivre dans ce beau pays et c'est peut-être ici que j'aurai à passer l'hiver, si on crée sur le Pacifique une école d'état-major. Dans ce cas je serais très heureux que ma petite famille séjourne en Californie et je ne regretterais pas les formidables frais de voyage : 700 fr. de billet de chemin de fer de New-York à San Francisco et 500 fr. pour les frais divers, bagages, nourriture et hôtel à l'arrivée et au départ (rien que pour une personne). Mais il est beaucoup plus probable que nous resterons dans l'Est.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi que mes deux bébés.

Ton Jeanny.

*Base Hospital
Camp Fremont California*

Le samedi 3 Août 1918

Ma chère petite Charlotte,

Voici la cinquième année de guerre qui commence, et elle commence heureusement par la prise de Soissons. Je me console d'être si loin de la bataille en pensant que mes élèves américains m'y représentent très honorablement.

Pour moi, je suis hors de combat pour quelque temps encore, après un sérieux examen le docteur a décidé de m'opérer. Ce sera pour lundi matin 5 août. J'aurai besoin ensuite de deux semaines de convalescence à l'hôpital, ce qui me conduira au 20 août.

À défaut de nouveaux ordres je quitterai vers cette date la Californie pour retourner à Washington. Je tâcherai de m'arrêter en chemin deux jours à Saint-Louis, car c'est le séjour prolongé en chemin de fer qui a contribué à me rendre malade.

Je serai à Washington pour recevoir les ordres de la Mission un peu avant le 1^{er} septembre. J'espère de tout mon cœur que l'on me renverra en France. En tout cas je te télégraphierai à ce moment-là, soit que je sois prêt à retourner en France, soit au contraire que je te demande de te préparer à venir en Amérique me rejoindre.

Nous continuons à avoir un temps californien impeccable. Comme j'en causais avec les professeurs du séminaire, ils m'ont exprimé un sentiment que j'ai éprouvé souvent moi-même à Mexico : on se fatigue vite de voir toujours le ciel bleu et les arbres verts et on finit par regretter les changements de saison. Un printemps n'est vraiment charmant que quand il suit un long hiver. Mais comme je suis un nouveau venu ici, je ne suis pas blasé et je jouis avec délices même dans mon hôpital des fleurs, du soleil et de la délicieuse température. Tu ne peux rien imaginer de plus agréablement frais.

Il y a pourtant une ombre au tableau qu'il faut signaler. C'est le poison-oak ou le chêne-poison. On trouve partout en Californie cet arbuste funeste et c'est le grand danger des pique-niques. C'est une plante très répandue dont le contact ou simplement le voisinage engendre une brûlure analogue à celles de nos orties. Mais le chêne poison est beaucoup plus dangereux que l'ortie. La brûlure se répand sur presque tout le corps quelquefois et dure de 10 à 15 jours.

Dans mon seul pavillon il y a actuellement deux officiers soignés pour cette maladie et une des nurses a un bras aussi en mauvais état pour la même cause. Tu peux croire que je suis peu soucieux d'aller me promener dans les bois de ce pays !

J'ai quitté l'hôpital hier pendant quelques heures pour mettre mes bagages et toutes mes affaires en ordre dans la perspective que je vais être alité toute la semaine prochaine.

Je n'ai pas de lettre de toi depuis une semaine, je me console en regardant la dernière lettre reçue où tu as eu la gentillesse de mettre trois petits dessins de Marie-Rose. Ces dessins me font encore plus de plaisir que les photos.

Je n'oublie pas ma petite famille. Je ne connais pas les Granges, mais je me rappelle très bien St-Gervais-les-Bains et le grand chalet de mon oncle Hallopeau. Par la pensée je vous vois tous là-bas dans ce beau pays. Ne manque pas de me rappeler au souvenir de toute la famille, des Rivière, des Rabut, des Hallopeau, de ma sœur Laure, si elle est encore parmi vous quand cette lettre te parviendra.

Continue à apprendre l'anglais, ne te décourage pas des premières difficultés. Il faut du temps au grain semé avant qu'il ne germe et que le temps de la récolte vienne. Apprends l'anglais, ma petite Lotte aimée, c'est tout à fait important, même si tu ne dois pas venir en Amérique en octobre et si c'est moi qui rentre en France.

Donne-moi dans tes lettres des nouvelles de tous. Il y a longtemps que je n'ai plus de nouvelles de ton frère Jean. Que deviennent Marguerite et Henriette et leurs maris respectifs ? Donne-moi aussi des nouvelles des Giard ⁴¹. Écris quelquefois à mes sœurs et donne-moi aussi de leurs nouvelles.

Je suis inquiet de mon frère Philippe qui est exposé au front et est bien irrégulier dans sa correspondance familiale. Ce sont Pierre, Laure et Hélène ⁴², les trois meilleurs correspondants de la famille. Comment se portent ton père et ta mère ? Depuis que je suis dans un hôpital, je m'intéresse davantage à la santé de mon prochain.

Le chirurgien qui doit me couper les deux abcès que j'ai intérieurement près de la sortie du gros intestin s'appelle Bowen. Dans la vie civile il professait à Los Angeles (dans le sud de la Californie), dans l'armée il a le grade de capitaine et paraît un homme compétent et de toute confiance.

L'hôpital est d'ailleurs très richement installé et équipé. Je t'ai déjà parlé de l'abbé Hoey qui est un sulpicien américain et qui, professeur au séminaire de Saint Patrick, voisin de l'hôpital, fait fonction d'aumônier catholique pour l'hôpital (bien qu'il ne soit pas chapelain de l'armée). Il y a enfin Hauser l'infirmier dont la grand-mère était française, et Miss Rincke une des nurses dont les parents étaient Alsaciens, mais ni l'un ni l'autre ne peuvent se rappeler quatre mots de français. C'est effrayant la vitesse à laquelle on s'américanise !

Au revoir ma petite femme chérie, je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

*Base Hospital
Camp Fremont California*

Dimanche 4 Août 1918

Ma chère petite Charlotte aimée,

Je suis allé ce matin à la messe dans la chapelle de l'hôpital, qui sert successivement à tous les cultes. J'y ai reçu la Sainte Communion.

Cet après-midi je suis allé voir les sulpiciens du séminaire. Ils m'avaient envoyé chercher dans une délicieuse petite voiture à cheval qui paraît très patriarcale dans ce pays d'automobiles mais qui rendrait jaloux tous les séminaires de France. Le séminaire est tout près, mais je suis faible à cause de la diète à laquelle je suis soumis. J'ai passé là une très bonne après-midi.

Je mets en ordre toutes mes affaires en prévision de ce que je serai immobilisé au lit toute la semaine prochaine. On doit m'opérer demain matin.

⁴¹ Marguerite Lebel, Henriette Courbe et Pauline Giard, sœurs de Charlotte TM.

⁴² Pierre TM, Laure Jeannin-Naltet et Hélène Weiller, frère et sœurs de Jean.

Je t'envoie une feuille très importante à conserver dans nos archives de famille, donnant la liste de nos cousins d'Amérique ⁴³.

L'adresse la plus importante est celle de :

*Monsieur et Madame F.M. Kerr
1704 Calhoun Street
New-Orléans. Louisiane*

Ils ont été très aimables pour moi. Peut-être cette liste intéressera-t-elle mes cousins Hallopeau. Tu peux la leur prêter. Quand je serai guéri j'en enverrai des copies à oncle Meissas, tante Guerrin et à Pierre et Laure.

Ne t'étonne pas de rester quelques jours sans lettre après avoir reçu celle-ci. Il y aura nécessairement une interruption dans ma correspondance. Mais sois assez gentille pour ne pas m'appliquer le même système en représailles.

Voici mes projets : je serai alité du 5 au 12 août. Dès que je me sentirai très bien, je t'enverrai une dépêche annonçant opération réussie. Tu recevras sans doute la dépêche avant de me savoir malade, mais cela n'a pas d'importance. Je pense quitter l'hôpital vers le 20 août. Je tâcherai de visiter la fonderie de plomb de Selby près de San Francisco. Puis je traverserai en trois jours de chemin de fer un bon morceau de l'Amérique. Je m'arrêterai deux jours à Saint-Louis pour visiter la fonderie de plomb d'Herculaneum et je m'arrangerai pour arriver à Washington vers le 1^{er} septembre (sauf contre-ordre de mes chefs).

Je souhaite de tout cœur trouver à Washington l'ordre de rentrer en France, peut-être au contraire me dira-t-on de rester six mois encore en Amérique, peut-être aussi me dira-t-on d'attendre, qu'on ne sait pas encore. Dès que mon sort sera fixé je te le ferai savoir encore par dépêche pour que tu puisses faire largement tes préparatifs, si tu dois venir me rejoindre en Amérique.

Au revoir, ma Lotte chérie, je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

⁴³ Cf Annexe 1.

Opération.

Base Hospital
Camp Fremont California

Jeudi 8 Août 1918

Ma chère petite Lotte,

Je t'écris de mon lit à l'hôpital. On m'a opéré lundi. J'étais endormi et n'ai rien senti, mais le réveil a été vraiment épouvantable. Puis d'heure en heure la douleur a diminué et elle est maintenant supportable. Elle disparaît même complètement à certains moments, mais elle se ravive avec le travail de la digestion et les lavements qu'on me donne quotidiennement.

Tu n'as pas à t'inquiéter sur la façon dont je suis soigné. Je ne serais certainement pas mieux en France. Je me sens entouré par une vive sympathie et une sympathie agissante. Les uns m'apportent des fruits, les autres des fleurs, les autres des revues françaises (qui sont rares ici).

Les trois nurses Miss Pinkerton la cheffesse, Miss Murphy (de jour), Miss Rincke (de nuit) veillent avec soin sur ton mari. On allume du feu chaque matin dans ma chambre à l'heure de ma toilette (car l'été est frais en Californie), la toilette consiste outre le lavage des mains et de la figure à me frotter le dos avec de l'alcool.



Marie-Rose - août 1918.
Dessin de sa maman, Charlotte TM.

De très gentils camarades français et américains me font toutes mes commissions. Déjà deux fois ils m'ont apporté des lettres de toi. J'ai vécu par la pensée tout ton voyage de Chalon à Saint-Gervais. Très certainement c'est beaucoup plus compliqué que de venir en Amérique. Je me suis attendri sur les petits cheveux blonds d'Abel. Tu m'as fait grand plaisir en me les envoyant.

Une des choses qui font mon étonnement dans cet hôpital c'est la composition des menus : melon, soupe aux huîtres, etc. mais j'ai fort peu d'appétit. Cela ne reviendra que petit à petit. J'ai chaque jour la visite d'un ou plusieurs sulpiciens. Ils sont très affectueux.

Au revoir, ma petite Lotte chérie, je ne me sens pas la force de t'en écrire plus long aujourd'hui. Je vois venir avec terreur l'heure de mon lavement où il faut introduire un tube en caoutchouc dans mes chairs sanglantes et souffrantes. C'est un vrai martyr et je ne me sens rien, mais absolument rien de la résignation à la douleur de Sainte Rose de Lima.

Et le pis c'est que cette maladie est en même temps ridicule !
Je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

Ma chère petite Charlotte,

Je t'écris toujours de mon lit que je n'ai pas quitté depuis l'opération qu'on m'a faite lundi. Je n'ai pas encore complètement cicatrisé, mais je crois que je suis en très bonne voie de rétablissement. Il n'y a que dans la journée d'hier que je me sois senti réellement très faible, c'est parce qu'on m'avait donné une purge beaucoup trop forte, mais ce matin je me sens frais et dispos et j'espère que bientôt on m'autorisera à me lever.

Je t'écris de mon lit près de la fenêtre d'où je vois des arbres et des fleurs. L'air frais entre à flots. Il est même si frais qu'on m'allume du feu tous les matins pendant une heure ou deux. Cette Californie a vraiment un climat privilégié.

Nous lisons ces jours-ci dans les journaux qu'il y a des centaines de cas d'insolation par jour (quelques-uns mortels) sur la côte est des États-Unis de New York à Washington. Ici c'est un printemps perpétuel, il ne pleut jamais sauf l'hiver, la fameuse agriculture en Californie est faite dans une grande partie de l'État à l'aide d'irrigation artificielle.

Il y a un enthousiasme général en Amérique à la suite des deux dernières grandes victoires :

- la défaite des Allemands sur la Marne et leur recul jusqu'à la Vesle
- et la récente attaque de Montdidier à la Somme.

J'avais arrêté cette lettre pour causer avec le supérieur du Séminaire, qui est venu me faire visite cet après-midi, car chaque jour un ou plusieurs des bons sulpiciens viennent me faire visite. J'avais oublié de la reprendre quand la nurse, Miss Murphy, m'a rappelé (the letter to your wife) la lettre à votre femme !!!! L'excellente Miss Murphy a un frère ou un amoureux, ou les deux plutôt, dans l'armée en France et elle écrit tous les jours. Quelle honte pour moi qui n'écris que deux fois, tout au plus trois fois par semaine.

Ce qui me fait le plus plaisir dans les deux dernières victoires françaises, c'est qu'elles ne sont pas dues au hasard, à la bonne chance, mais qu'elles sont au contraire des chefs-d'œuvre de stratégie. Il est beau de voir Foch, l'ancien professeur, ancien directeur de l'école de guerre, appliquer sur le champ de bataille les théories qu'il a enseignées. Les principes de l'économie des forces et de la manœuvre sont rigoureusement et victorieusement appliqués. Pas une seule fois depuis le début de la guerre, ni dans la belle victoire de la Marne dont l'histoire est encore confuse, ni dans la glorieuse défense de Verdun, on n'avait senti la main d'un grand stratège.

Nous avons eu souvent de belles victoires, sur la rive droite de la Meuse et sur la Somme, mais elles avaient toujours un caractère local. C'était de la bonne tactique, mais on ne voyait pas de stratégie peut-être à cause du manque des moyens matériels. C'est maintenant seulement après quatre ans de guerre que nous voyons apparaître la grande stratégie. Le refoulement des Allemands au nord de la Marne, la prise de Château-Thierry, la prise de Montdidier sont des chefs-d'œuvre qui feraient plaisir à Napoléon I^{er}.

On fait Foch maréchal et il l'a glorieusement mérité. Maintenant il a l'initiative des opérations. S'il peut la garder tout cet été il va modifier sérieusement le front.

Mes camarades ont fini leurs cours hier. Le commandant Eckenfelder qui est venu me dire au revoir a officiellement prévenu Washington que je serai encore indisponible quelque temps, de telle sorte que l'on ne me donnera pas de nouvelle mission avant le mois de septembre. Peut-être même cette petite maladie me facilitera-t-elle le retour en France, mais je n'y compte pas trop.

Sois sûre tout de même que je ferai tout mon possible pour rentrer en France à l'automne. Au point de vue professionnel, nous perdons beaucoup de notre autorité sur les Américains par le fait que nous avons quitté le front il y a plus d'un an. Nous aurions grand besoin de reprendre le contact avec la bataille. Voilà un argument très sérieux pour mes chefs ! Enfin personnellement j'aimerais infiniment mieux, ai-je besoin de te le dire, de traverser l'Atlantique que de faire venir ici ma femme et mes bébés.

Au lieu de te prévenir de mes projets par dépêche le 1^{er} septembre, je ne pourrai peut-être le faire que le 15, mais ceci ne m'empêchera pas de t'envoyer une dépêche. Ce serait une très bonne chose que nous échangions de temps à autre une courte dépêche ne serait-ce que pour dire « Tous en bonne santé ». Cela coûte très cher, mais nous aurions du plaisir et de la tranquillité d'esprit pour notre argent.

Au revoir, ma petite femme chérie, et à bientôt peut-être ; je t'embrasse très tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose. Rappelle-moi au souvenir de tous, Rivière, Rabut, Guibert, Fay s'ils sont là, etc.

Ton Jeanny.

Base Hospital
Camp Fremont California

Lundi 12 Août 1918

Ma chère petite Charlotte aimée,

Je n'ose pas encore dire que je suis debout, mais déjà j'ai quitté mon lit. Je me promène dans le pavillon des officiers à l'aide d'un ingénieux petit fauteuil roulant avec lequel je peux aller partout. Je vais de ma chambre à la galerie sur la cour où je trouve du soleil toute la matinée, ou bien je vais sous le porche où une belle véranda est notre plus agréable lieu de séjour dans l'après-midi. Je vais aller à midi déjeuner dans la salle à manger. Pour le moment je t'écris du salon, un très joli petit salon avec une bibliothèque, des fleurs, etc.

Cet hôpital américain est tout à fait confortable et vraiment agréable. Il n'y a que le régime, eau glacée, laxatifs et lavements, qui ne m'inspire aucun enthousiasme.

J'espère être assez fort à la fin de cette semaine pour pouvoir aller voir le général Pau qui doit traverser San Francisco. Il doit s'embarquer prochainement pour aller en mission en Australie.

Depuis hier on me donne des fruits à manger, des beaux fruits de Californie, qui sont en même temps excellents. Mon sort ne doit t'inspirer aucune pitié. Ma convalescence s'annonce comme fort agréable, d'autant plus qu'une administration bienveillante permet de sortir et que des amis se proposent de me promener en auto dans les environs.

J'attends avec impatience une nouvelle lettre de toi datée de Saint-Gervais et me racontant ta vie. J'ai été l'hôte des Hallopeau au chalet des Airelles, il y a une quinzaine d'années. Je me rappelle avoir fait la classique promenade de la traversée de la Mer de Glace avec retour par le Mauvais Pas ; grâce à de nombreuses barres de fer ce n'était pas trop dangereux, mais maintenant je suis sujet au vertige et je n'oserais plus faire cette promenade.

J'espère que tu seras prudente et que tu te promèneras dans ce beau pays pour prendre de l'exercice sans éprouver le besoin de faire de l'alpinisme (le Mauvais Pas, cela rentre déjà dans l'alpinisme).

Je t'embrasse mille fois tendrement ma petite Charlotte chérie et j'embrasse aussi bien fort Abel et Marie-Rose. Si Abel n'est pas sage, le mieux est de le mettre en contact avec des amis ou cousins de son âge qui lui feront le caractère en attendant le retour de son papa.

Ton Jeanny.

Base Hospital
Camp Fremont California

Le mardi 13 Août 1918

Ma chère petite Charlotte,

En relisant ton long récit de voyage de Chalon à Saint-Gervais, cela me rappelle que j'ai fait moi-même ce voyage il y a une douzaine d'années pour aller non à Saint-Gervais mais à Brides-les-Bains. Nous étions en auto avec Louis. Partis de Chalon nous sommes allés comme toi coucher à Bourg (à l'hôtel de France je crois) et le lendemain nous avons roulé toute la journée pour arriver en Savoie à la nuit. Seulement en auto c'était plus amusant que dans un train et il n'y avait pas de changement. Ton petit accident à l'arrivée à Saint-Gervais a été bien ennuyeux pour toi, mais il a dû être tout à fait instructif. On n'apprend bien que par des erreurs et souvent par des erreurs répétées.

Et tout est bien qui finit bien. Je suis bien content que tu aies acheté un livre anglais, mais il faut maintenant t'en servir, ma petite Lotte ; je n'espère pas que tu puisses apprendre l'anglais en trois mois, ce serait une chose impossible, mais il y a un commencement à tout. Cela te facilitera les choses si tu peux travailler avec Marie Rabut, mais tâche de trouver un professeur. L'argent dépensé à apprendre l'anglais, c'est de l'argent très bien placé. Cela ne rapporte pas immédiatement, mais cela rapportera beaucoup un peu plus tard.

Ta lettre du 10 juillet arrivée hier m'annonce la naissance d'un deuxième petit Schombourger. Je te charge de mes meilleures félicitations pour le papa, la maman et les grands-parents.

Je vois que la question du pain est un grave problème à Saint-Gervais-les-Bains et j'espère que à défaut de blé, cette province n'est pas trop rationnée sur les autres produits agricoles.

Je serais bien content si tu pouvais faire quelque petit cadeau aux Giard, comme le jambon que nous leur avons expédié de Biarritz. Je t'en ai déjà parlé, mais tu m'as simplement répondu que c'était difficile de La Baule et

puis plus rien. Je crains que ce ne soit encore plus difficile de Saint-Gervais et mes bonnes intentions resteront stériles. Tu pourrais dépenser à ce cadeau une centaine de francs.

Tu m'annonces la fin des chocolats que j'avais envoyés de Chillicothe. Je suis bien content qu'on les ait mangés si vite, cela prouve que la famille les a appréciés. Je crains fort que ces expéditions soient maintenant interdites ; si elles sont encore possibles je renouvellerai ce genre de cadeau, mais comme il faut plus d'un mois ou six semaines, je pourrais les diriger dès maintenant sur la rue Gay-Lussac.

Je vois dans ta dernière lettre que tu as le cœur gros de ne pas recevoir plus souvent des lettres de ton mari. Comme j'ai maintenant du temps libre je peux t'écrire plus souvent et je le fais avec grand plaisir. Je ne crois pas que tu recevras plus souvent de mes nouvelles pour cela, mais tu en recevras un plus grand nombre à la fois. J'avais pris l'habitude de t'écrire deux fois par semaine, parce qu'il y a en principe deux courriers par semaine.

Ton petit dessin de Marie-Rose dans sa boîte m'a fait grand plaisir. Tout ce que tu me dis sur mes bébés est toujours très intéressant pour moi.

Ma convalescence semble en bonne voie, mais ce sera très long avant que je puisse recommencer à vivre complètement comme tout le monde. Pendant de longues semaines il faudra que je surveille de près mon alimentation.

Je n'ai toujours aucune nouvelle sur l'époque où j'aurai une situation assez stable pour appeler ici ma petite famille. Je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

Ma vie à l'hôpital est toujours très confortable, mais combien je préférerais être moins confortable et plus près de ma petite femme bien-aimée.

*Base Hospital
Camp Fremont California*

Jeudi 15 Août 1918

Ma chère petite Charlotte,

C'est aujourd'hui mon mauvais jour. Depuis que j'ai été opéré je suis malade à peu près régulièrement un jour sur deux. C'est aujourd'hui à la fin de l'après-midi que je vais recommencer à souffrir et quoiqu'au moment où je t'écris cette lettre je ne sens aucune peine, la seule perspective de la soirée me trouble sérieusement. Le docteur dit que cela passera peu à peu, mais je n'ai pas encore fini la mauvaise période.

J'ai reçu hier ta lettre, plutôt tes deux cartes postales de Saint-Gervais où tu signales l'arrivée de ma sœur Laure. Tu dis être restée quinze jours sans recevoir de lettres de moi. Tu as dû en recevoir au moins quatre ou cinq à la fois après un tel arrêt dans le courrier. Mais je ne veux pas que tu souffres encore d'un tel silence, ma petite femme chérie, je vais t'écrire plus souvent, bien que je ne sois pas très certain que tu puisses recevoir mes lettres plus de deux fois dans une seule semaine.

Ne fais pas non plus d'économie dans les lettres que tu m'envoies, ma chère petite femme. Pense que je n'ai que tes lettres pour me parler de toi, de mes enfants et de ma patrie, et puisque la Providence ne nous permet pas de vivre réunis, unissons-nous au moins par la pensée et par la correspondance.

Ce matin nous avons eu la messe dans la petite chapelle de l'hôpital, il faisait très frais, presque froid. Au lieu de nous tenir sous la véranda, nous sommes rentrés dans le salon et l'on a allumé le poêle, et nous sommes au milieu d'août ! Il est vrai que c'est un hôpital et que nous avons seulement pour costume des pyjamas et des robes de chambre.

J'espère prochainement apprendre par mes camarades qui attendent les ordres à l'hôtel à San Francisco quelles sont les intentions de nos chefs à notre égard. Je t'enverrai aussitôt une dépêche.

Pour remercier les médecins américains de leurs bons soins, je leur ferai avant de quitter l'hôpital une conférence sur ce que j'ai vu faire au front par le corps médical. Ils me posent toujours une foule de questions auxquelles je vais tâcher de répondre en bloc. Au moins mon passage à l'hôpital n'aura pas été du temps complètement perdu.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

Base Hospital
Camp Fremont California

Samedi 17 Août 1918

Ma chère petite Lotte,

Je pensais être malade jeudi soir, mais je n'ai rien eu du tout, et c'est seulement hier vendredi que j'ai commencé à souffrir. Après avoir été au cabinet j'ai souffert trois ou quatre heures jusqu'à ce qu'on m'ait donné du bromure qui m'a calmé. Aujourd'hui je vais très bien, mais je vis dans la continuelle appréhension de nouvelles souffrances. Le docteur dit que cela va s'atténuer peu à peu et que je pourrai quitter l'hôpital dans une semaine.

Pardonne-moi, ma chère petite femme, si mon stylo est un peu grognon. Cette vie d'hôpital n'est pas faite pour me rendre gai. Je prévois qu'il me faudra de longues semaines, peut-être plusieurs mois de précautions et d'alimentation spéciale avant de recommencer à vivre comme tout le monde.

En rendant compte de mon état à Washington je vais demander mon retour en France. Mes camarades et les sulpiciens du séminaire viennent toujours très aimablement me voir. J'ai aussi grand plaisir à recevoir les illustrations que ton père a la bonté de m'envoyer très régulièrement.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose. Tu n'as pas idée à quel point mes deux bébés me manquent.

Ton Jeanny

Adresse : Mission Militaire Française 1954 Columbia Road Washington D.C.

Base Hospital
Camp Fremont California

Dimanche 18 Août 1918

Ma chère petite Charlotte,

Depuis hier je me sens revenir à la vie normale. Je suis encore très faible, mais je commence à reprendre un fonctionnement digestif acceptable. Je t'ai envoyé une dépêche ainsi rédigée :

TOMMY MARTIN SAINT-GERVAIS-LES-BAINS FRANCE

CONVALESCENT APRES OPERATION JE DEMANDE RETOUR EN FRANCE DONNE MOI PAR DEPECHE NOUVELLES SANTES ET CONTINUE A APPRENDRE ANGLAIS BONS BAISERS . CAPITAINE TOMMY MARTIN MISSION FRANCAISE CAMP FREMONT CALIFORNIA

J'espère qu'elle sera arrivée sans être trop transformée. En même temps j'ai adressé par la voie hiérarchique une demande de retour en France qui a, je crois, quelques chances de succès. Tu n'as donc plus à envisager pour le moment de départ en Amérique, mais il reste indispensable d'apprendre l'anglais, car je peux très bien rentrer en France et repartir ensuite pour les États-Unis et pour ce second voyage je voudrais bien emmener avec moi ma petite famille. Mais tu ne peux venir ici que si tu parles un peu d'anglais.

Je t'ai demandé par dépêche des nouvelles des santés de toute ma petite famille, car malade moi-même, je m'inquiète davantage, je me sens nerveux et des nouvelles vieilles d'un mois ne me suffisent plus. Cette dépêche m'a coûté les yeux de la tête, à peu près soixante-quinze francs et la réponse même brève va te paraître très coûteuse, mais je suis payé à l'américaine justement pour pouvoir me payer ce luxe américain, quand la chose est nécessaire ou seulement utile.

J'ai passé aujourd'hui dimanche une bien bonne journée. Je suis allé à la messe ce matin et vers midi je vois arriver le père Hoey dans une drôle de petite voiture américaine tirée par une bonne jument qui trottait très bien. Il m'a emmené au Séminaire qui n'est d'ailleurs pas bien loin de l'hôpital. J'y ai déjeuné avec les Pères, j'ai passé avec eux toute la journée et après dîner ils m'ont reconduit en voiture à l'hôpital d'où je t'écris avant de me coucher.

Quelle joie, ma petite Lotte, de pouvoir causer français à cœur ouvert pendant des heures et puis le vin rouge de la maison est excellent, c'est du Californie soigneusement gardé quelques années qui vaut du bon Bordeaux. Ça m'allait beaucoup mieux que l'eau glacée de l'hôpital.

Ce Séminaire est richement installé. Chacun des Pères a une belle chambre, un grand bureau bien éclairé, lumière électrique, téléphone, etc. tout le confort moderne et de belles bibliothèques et de superbes gravures. J'ai même puisé quelques livres pour distraire mes heures d'hôpital.

Comme je leur faisais remarquer, il y a beaucoup d'évêques en France qui sont moins bien installés que ces pères sulpiciens en Californie et le parc est une merveille avec ses palmiers en pleine terre.

Au revoir ma petite femme chérie, je t'embrasse bien fort ainsi que nos deux bébés.

Ton Jeanny.

Base Hospital
Camp Fremont California
(50 km au sud de San Francisco)

Lundi 19 Août 1918

Mon cher père,

Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir la joie du Français à l'étranger quand il reçoit l'Illustration, et je vous suis reconnaissant en proportion de la joie que vous m'avez causée en me renvoyant si régulièrement ce beau journal. Après l'avoir lu avec intérêt de la première ligne à la dernière, je le donne à mes voisins les Pères sulpiciens français du Séminaire Saint-Patrick, qui paraissent le recevoir avec grand plaisir.

J'ai été opéré le 5 août par des chirurgiens militaires américains très compétents d'un mal aussi douloureux que ridicule, six hémorroïdes ou fissures, internes et externes. J'ai été soigné dans cet hôpital lointain avec toute la sympathie imaginable et je suis maintenant en bonne voie de convalescence.

Notre deuxième mission en Amérique étant terminée, avant de recevoir de nouveaux ordres j'ai pris les devants et faisant valoir mon état de santé qui nécessite des précautions pendant longtemps encore, j'ai demandé par la voie hiérarchique mon retour en France. J'ai aussi une raison technique. Notre autorité sur les Américains diminue au fur et à mesure de notre séjour ici. Il nous est utile de reprendre contact avec le front et les dernières méthodes de guerre. Enfin et surtout j'ai hâte de revoir ma petite famille et j'aimerais mieux retourner auprès d'elle que de la faire venir ici.

Je vous remercie bien de votre lettre du 6 juillet où vous me dites comment Paris a fêté les Américains le jour de leur Fête Nationale. Ici l'enthousiasme pour la guerre s'est encore accru, depuis les deux dernières nouvelles attaques du Maréchal Foch. Mais je ne crois pas que cet été nous puissions repousser l'ennemi bien loin. C'est seulement au printemps de 1919 que nous pourrons avoir une supériorité marquée sur l'ennemi. Ce serait bien beau si avant l'automne on pouvait mettre Paris à l'abri du canon.

Je vous prie, mon cher père, de me rappeler au souvenir de ma mère et de tous les membres de notre famille qui sont auprès de vous. Croyez tous à ma bien vive affection.

Votre fils dévoué,

Jean Tommy Martin.

Comme vous l'avez vu sur mes photos j'ai un peu maigri, mais je reprends du poids. Je voudrais que vous ayez tous la bonne nourriture que l'on nous donne ici et le climat éternellement printanier de la belle Californie.

*Capitaine Tommy Martin Mission Militaire Française
1954 Columbia Road Washington D.C
États-Unis d'Amérique*

La Mission a changé de numéro. C'est maintenant 1954 au lieu de 2003.



L'abbé Hoey au fond de l'auto où nous avons fait ensemble une belle promenade au sud de San Francisco.
Par devant sont les propriétaires de l'auto.

Convalescence.

*Base Hospital
Camp Fremont California*

Jeudi 22 Août 1918

Ma chère petite Charlotte,

Je suis en très bonne voie, je me porte de mieux en mieux et je vais quitter l'hôpital très prochainement, peut-être demain. Pour remercier le personnel de l'hôpital, j'ai fait ce matin une conférence à tous les docteurs et chirurgiens en présence du colonel directeur de l'hôpital. Naturellement je n'ai pas parlé des questions techniques, mais seulement de la vie au front en général.

Toujours très aimables, les Américains couvrent les orateurs d'applaudissements, mais en mon for intérieur je suis rempli d'admiration qu'ils arrivent à comprendre mon anglais. Il est vrai que je parle toujours devant un tableau noir et quand je sens que je vais bafouiller, je commence à écrire ou à dessiner sur le tableau noir.

J'ai deux lettres de toi de Saint-Gervais du 17 et du 19 juillet, mais je regrette bien de n'avoir pas encore reçu de réponse à ma dépêche. Je me demande si quelque censeur stupide nous prenant pour des espions boches n'a pas versé nos dépêches au service postal ou au panier ! Grâce aux frères sulpiciens je mange des fruits en abondance, surtout des poires et des pêches, et grâce à cela mon système digestif fonctionne convenablement, mais je ne serai pas comme tout le monde avant un mois ou deux.

Je pense que nous recevrons des ordres lundi prochain. J'attends qu'on me rappelle à Washington où j'espère qu'après examen médical on me renverra en France. La durée du voyage et un court congé de convalescence me permettraient un complet rétablissement avant la mi-octobre.

J'ai été bien content d'avoir les cartes postales de Saint-Gervais me montrant le beau pays où tu passes les vacances. Ce qui m'inquiète maintenant c'est ton séjour pour l'hiver, mais les succès du maréchal Foch sont si brillants que nous arriverons peut-être à repousser l'ennemi assez pour mettre Paris hors de portée de canon.

Les succès des alliés créent un grand enthousiasme dans l'armée américaine. Il y a même ici une légère tendance méridionale à exagérer l'importance de la jeune armée américaine. Mais cela est si humain et si naturel !

Merci bien des bonnes nouvelles que tu me donnes d'Abel et de Marie-Rose. Quelle joie pour moi si je peux les revoir bientôt.

Des amis américains maintenant en France me demandent ma photo ; la première fois que je passerai à San Francisco je me ferai photographier. J'ai un peu maigri, mais je reprends du poids.

Au revoir, à bientôt j'espère ma petite femme chérie. Que le bon Dieu me permette de rentrer bientôt auprès de ma petite famille. J'ai toujours au fond de mes malles les petits cadeaux que j'avais achetés pensant rentrer au mois de juin ! Ils sont même un peu gênants !

Je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

*Hotel St. Francis
San Francisco*

Vendredi 23 août 1918

Ma chère petite Charlotte,

Je suis sorti de l'hôpital ce matin. Le docteur après examen m'a dit que je pouvais voyager. J'ai ordre de me présenter à Washington le 1^{er} septembre, ce qui me donne le temps de faire ce long voyage sans me bousculer. Je ne me sens pas très fort, surtout ce soir après une journée assez fatigante. Je suis aussi bien ennuyé de n'avoir pas eu de réponse à ma dépêche. Si loin de chez moi et des miens j'attendais avec impatience la dépêche demandée, mais une raison inconnue la retarde. J'ai fini par m'y faire et je me répète : pas de nouvelles, bonnes nouvelles.

Hier jeudi j'ai fait une conférence aux médecins de l'hôpital. Puis dans l'après-midi nous avons eu concert, un grand concert, on ne s'ennuie pas dans les hôpitaux américains. Le soir venu quelques médecins m'ont emmené en auto à une partie de base-ball, mais j'avoue n'y avoir pas compris grand-chose. Une foule de plusieurs milliers de soldats hurlait comme des possédés autour de l'arène où une dizaine de joueurs lançaient une balle, la rattrapaient avec un bâton et couraient en rond de temps en temps. C'est paraît-il le sport national aux États-Unis et au Canada. Cela semble plutôt un jeu d'adresse et d'attention soutenu qu'un sport très violent.

Aujourd'hui après avoir mis toutes mes affaires en ordre à l'hôpital, je suis allé faire mes adieux officiels au camp Frémont, puis j'ai rassemblé et fait enregistrer mes bagages. J'ai déjeuné au Séminaire avec les sulpiciens français qui m'ont fait faire après déjeuner une belle promenade dans l'auto d'un ami laïque. Très gentils ces Américains, les amis de leurs amis sont leurs amis. Ils ont plaisir à vous faire plaisir !

Ainsi j'aurais vu un petit bout de la Californie. Il y a des espèces de grands pins appelés séquoias qui sont gigantesques. On les appelle aussi Bois Rouge Californien mais ils n'ont pas de résine et brûlent mal, ce qui est un grand avantage dans ce pays (à cause des incendies de forêt).

Je suis revenu au bel hôtel St Francis où j'ai dîné avec mes camarades. Nous repartons tous avec des itinéraires variés pour Washington. Je t'embrasse bien fort ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

Samedi 24 août 1918

Ma chère petite Charlotte,

J'ai eu un plaisir bien vif à recevoir quatre lettres de toi à la fois et quelques petites photos où je t'ai trouvée l'air un peu triste, mais où Abel est délicieux. Je ne me l'imaginai pas déjà si grand et au visage si formé. Les traits de Marie-Rose sont plus vagues.

Ton récit de voyage à la mer de Glace m'a beaucoup intéressé. De mon temps il n'y avait pas de funiculaire. Je suis monté de la gare de Chamonix à l'auberge du Montenvers à pied et il faisait chaud ! je me le rappelle très bien. Après avoir traversé la mer de Glace, là même où tu l'as passée, je suis redescendu à Chamonix par le Mauvais-Pas mais je suis bien content que tu ne te sois pas risquée dans cette expédition sportive. J'ai souvenir d'un très beau coup d'œil. Le glacier, je n'en avais jamais vu auparavant, m'avait impressionné. Tu me dis qu'on vous a photographiés devant la mer de Glace. Cela fera pendant à la photo de ton mari devant le Niagara. Nous sommes aussi badauds l'un que l'autre !

Ta première leçon d'anglais t'a paru difficile. Ce n'est pas étonnant et je n'espère pas que tu puisses comprendre l'anglais même en six mois d'études laborieuses, mais il est sage de commencer. J'espère bien en arrivant à Washington le 1^{er} septembre obtenir mon renvoi en France, mais il est probable qu'en France je resterai attaché à l'armée américaine et qu'après quelques mois on me renverra en Amérique. Alors je partirai avec ma petite famille ...

Mais comme les projets sont interdits aux militaires, il vaut mieux ne pas faire de beaux rêves. En tout cas la connaissance d'un peu d'anglais sera pour toi chose très utile.

À propos de projet d'avenir, j'ai lu un mot profond dans une des Illustration que ton père a eu la bonté de me faire parvenir. Il n'y a qu'une chose que nous pouvons prévoir avec certitude, c'est qu'il y aura de l'imprévu !

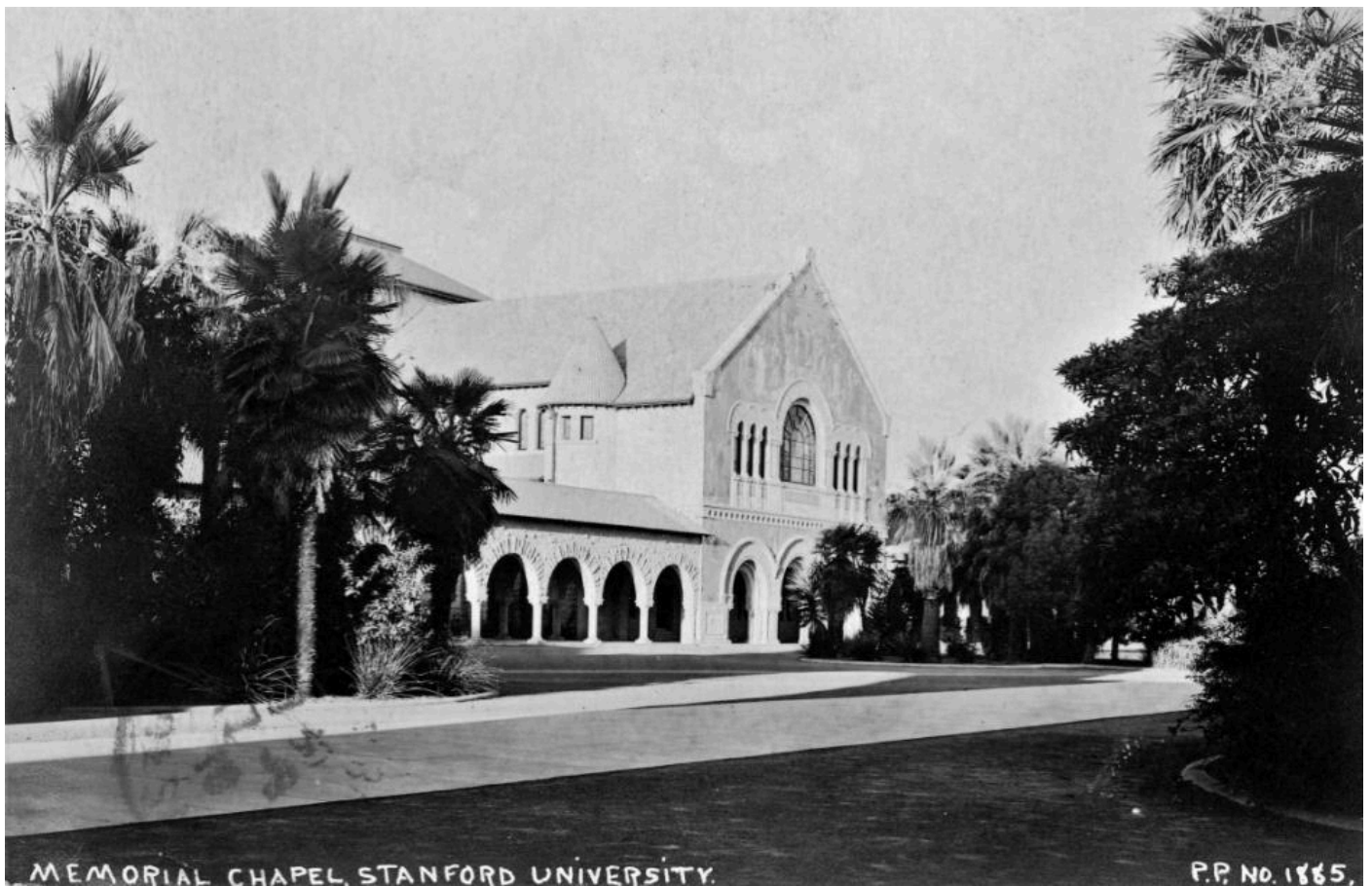
Je suis content que ton professeur connaisse si bien l'Amérique et l'Ohio. Sois patiente avec elle. Je me rappelle ton premier professeur d'espagnol entrant au couvent de désespoir après t'avoir donné ta première leçon de castillan !!!

Je viens de recevoir un beau volume de Marcelle Tynaire « La Veillée des Armes ». Je ne sais pas qui me fait ce cadeau et bien que je soupçonne un de mes beaux-frères, je pense plus prudent d'attendre avant de remercier. Je vais le lire pendant mon long voyage en chemin de fer de San Francisco à Washington (cinq jours de train de suite). J'ai acheté au libraire français de Frisco (abréviation de San Francisco) quelques autres livres français. J'aurai de quoi m'occuper. Pourvu surtout que je ne sois pas malade ! Le docteur m'a donné des pilules souveraines contre tous maux, mais j'espère n'être pas réduit à les utiliser.

Je t'envoie trois photos déjà anciennes, mais elles compléteront la collection. Je compte demain dimanche après la messe mettre mes affaires en ordre, dans l'après-midi je tâcherai de voir l'usine à plomb de Selby, très intéressante je crois, et après demain matin, lundi 26 août, je partirai pour Washington via Saint-Louis, Missouri.

Au revoir, ma petite femme chérie, je t'embrasse bien tendrement ainsi que Marie-Rose et Abel dont je ne me lasse pas de regarder les photos.

Ton Jeanny.



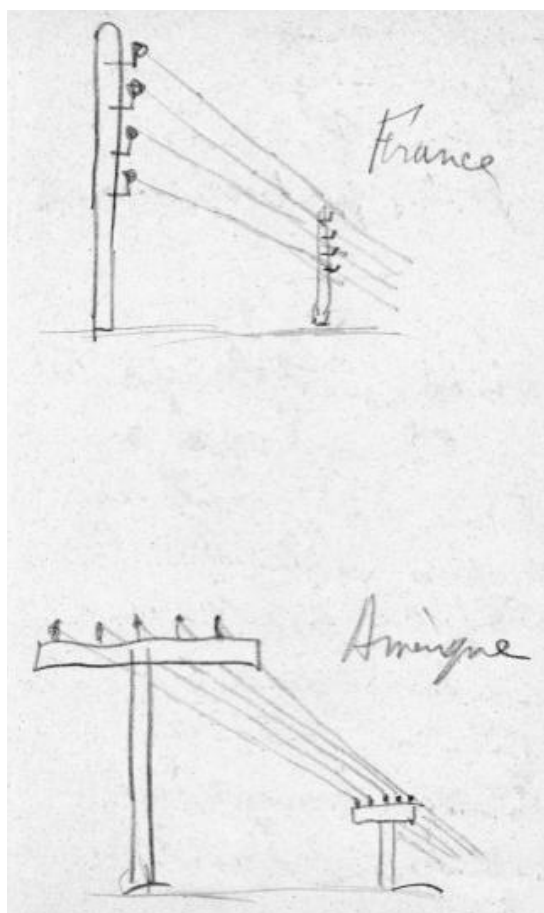
Carte postale de Jean TM à son épouse Charlotte.

San Francisco

24 août 1918

Très belle chapelle protestante de l'Université Stanford. Je fais mes adieux au camp Frémont. Bons souvenirs pour tous. Ton Jeanny.

Voyage de San Francisco à Washington (1^{ère} partie).



Dans le pullman, entre San Francisco et Saint Louis.

Le lundi matin 26 août 1918

Ma chère petite Charlotte,

Décidément la machine à écrire est indispensable en chemin de fer. C'est la seule manière d'écrire vraiment confortable. Tu te rappelles que j'avais déjà fait cette découverte pendant notre voyage de noces. Tu pourras me lire plus facilement et tu excuseras les nombreuses petites erreurs que je ne prends pas la peine de corriger à la gomme. Il faut d'abord que je te raconte ma journée d'hier dimanche. Sachant que la Colonie française de San Francisco est spécialement importante, je voulais faire sa connaissance, mais un dimanche matin on trouve tout fermé. Je trouvai porte close au Cercle français et au journal Le Franco Californien. J'eus la tristesse de voir le drapeau français en berne au-dessus des grands magasins de la City of Paris, dont le propriétaire, Verdier, vient d'être tué en France. Il était lieutenant dans l'aviation ; je connaissais bien son frère, lieutenant d'infanterie, qui fait partie de notre Mission et m'avait rendu service à mon dernier passage à Washington. Je traversai le quartier chinois ; il était célèbre avant le grand incendie de 1906, mais il a été rebâti à l'américaine. Il ne se distingue plus que par quelques toits en pagode, d'innombrables inscriptions chinoises et les yeux bridés de ses habitants. Je circule avec étonnement dans les rues de San Francisco qui ressemblent à des montagnes russes. Au lieu de tramways, on se

sert ici de funiculaires. À un certain endroit, la rue que je suis passe en tunnel juste au-dessous d'une autre rue. Cela rappelle la rue du Rocher à Paris, mais c'est beaucoup plus grand ici et infiniment plus luxueux.

Guidé par les avis de deux compatriotes (il y a 15 000 Français à San Francisco, et 40 000 dans toute la Californie), je trouve sans peine l'église française. Elle s'appelle Notre-Dame-des-Victoires. Elle est tenue je crois par le même ordre de pères maristes que j'ai connu à Mexico, mais je n'ai pas le temps de faire leur connaissance. J'assiste à la grand-messe, et le sermon dans ma langue maternelle, bien qu'il n'eut rien de transcendant, me fit un réel plaisir. Seulement je le trouvai long et le banc où j'étais assis pas confortable du tout. Depuis mon opération je ne suis à l'aise que dans des meubles capitonnés, et actuellement par exemple je t'écris assis sur un bon oreiller qui doit se trouver un peu humilié de la façon dont je l'utilise. Pour en revenir à la paroisse française, c'est une très jolie petite église. La décoration intérieure n'est pas terminée, mais elle est commencée dans un style riche. On voit que le curé a confiance dans les ressources financières de ses paroissiens

Non loin de l'église française, j'ai lu une inscription qui m'a frappé. Tu sais que la moitié de la ville de San Francisco fut détruite en 1906 par un terrible tremblement de terre suivi d'un gigantesque incendie dû à la rupture des conduites de gaz en même temps que la rupture des conduites d'eau. On a presque tout rebâti. En Amérique on ne perd pas de temps à pleurer le passé, le présent est trop actif et l'avenir trop riant. Pourtant au coin d'une rue je trouvai des ruines non réparées. Cela devait être un music-hall ou pis encore. San Francisco n'avait pas une réputation de grande sainteté. Sur un pan de mur à moitié effondré, une main sévère avait écrit à la peinture blanche en anglais ces mots : ILS AVAIENT OUBLIÉ DIEU.

Après un rapide déjeuner dans un bar, je montai dans le ferry qui va de San Francisco à Oakland. On appelle ferry une espèce de grands bateaux à deux ou trois étages qui font le service au travers de la baie de San Francisco.

Il y a place sur un ferry pour plusieurs milliers de personnes sans compter les autos. Il y a un restaurant, car la traversée de la baie dure près d'une demi-heure. Je m'installai à l'arrière du bateau et tout en mangeant une demi-douzaine de poires que je m'étais achetées comme dessert, j'admirais le merveilleux panorama qui se déroulait sous mes yeux. La baie de San Francisco est unique au monde. Elle est très vaste et entourée de grandes collines (tandis que la rade de New-York a des bords un peu plats). Au milieu se trouvent plusieurs îles pittoresques couvertes

maintenant de tentes ; ce sont des camps d'entraînement. Derrière nous et à gauche entre deux collines j'aperçois une sortie étroite sur l'océan Pacifique, c'est la fameuse PORTE d'OR. C'est un des plus beaux paysages que l'on puisse imaginer, malheureusement il y a toujours un peu de brume dans ce pays et la vue n'est pas aussi nette qu'on le voudrait.

A Oakland je prends le train qui suit le bord de la baie et une heure après je descends devant la porte de l'usine de Selby. C'est une fonderie de plomb avec affinage d'or et d'argent. Je n'ai aucune lettre de recommandation et je sais bien que ces usines ont leurs portes fermées à triple verrou, mais l'uniforme bleu horizon passe partout. Je n'ai jamais vu homme plus embarrassé que le jeune ingénieur qui avait la garde de l'usine dans cette journée de dimanche. Il avait des ordres formels de ne laisser entrer personne. Je le sais bien, lui dis-je, je suis aussi du métier. Il essaya par deux fois de téléphoner à son chef, mais personne ne répondit. Le malheureux avait l'air bien ennuyé. Pour moi j'attendais, très calme, le sourire aux lèvres.

Ne pourriez-vous pas revenir demain ? Impossible, je prends le premier train pour l'Est. J'étais à peu près sûr de gagner la partie. Jamais aucun américain n'a fermé sa porte au nez d'un uniforme bleu. Je n'ai échoué qu'une fois dans mes visites d'usine. C'est à Helena dans le Montana. Et justement j'ai échoué parce que je ne me suis pas présenté moi-même, et que j'ai demandé l'autorisation d'entrer par un intermédiaire. Mais on ne m'y reprendra plus. Il n'y a pas de recommandation sur terre qui vaille l'uniforme bleu-horizon, mes galons, mes brisques et ma Croix de Guerre.

Après deux minutes d'un silence plus pénible pour mon hôte que pour moi, il se risqua à me demander ce que signifiaient les deux étoiles de ma décoration. La partie était gagnée ... En deux heures je fis avec lui le tour de l'usine. Elle ne contenait absolument aucun secret. Les procédés employés étaient ceux de patentes connues ou bien de plus anciens encore, depuis longtemps tombés dans le domaine public. Ma conversation convainquit l'ingénieur américain que je n'étais pas un espion boche et avant de me reconduire à mon train, il me demanda de venir saluer sa jeune femme qui habitait un pavillon près de l'usine. Nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Le soir je rentrais à San Francisco par le même chemin et j'admirais encore le splendide panorama de la rade. Il était l'heure du dîner et je m'apprêtais à quitter ma chambre de l'hôtel St Francis quand on m'appela au téléphone : « c'est moi, lieutenant Archer, votre ex-voisin d'hôpital, avec Miss Noël. Nous n'étions pas là quand vous êtes partis. Nous venons vous dire adieu... » Je ne crois pas du tout qu'ils étaient venus pour le seul plaisir de me voir, mais je m'empressais de les inviter à dîner. Miss Noël est fille de Français comme l'indique son nom. Mais en vraie Américaine, elle ne parle pas un mot de français. Elle doit être une des meilleures nurses de l'hôpital et je lui suis redevable de soins attentifs. Je les emmenais donc dîner au Tait's, un très bon restaurant français ; je n'acceptais pas leurs remerciements ; c'est moi au contraire qui leur étais très reconnaissant de m'avoir tenu compagnie durant ma dernière soirée en Californie.

Ne t'étonne pas, ma chère Lotte, de voir ton mari dîner avec une des nurses de l'hôpital militaire. Les nurses en Amérique sont l'équivalent de nos dames de la Croix-Rouge, et de ce côté-ci de la terre tout le monde trouve naturel qu'une jeune fille se promène avec un lieutenant américain à 50 km de chez elle. Je n'admire pas les moeurs américaines en cela, mais je ne peux pas les changer.

Ce matin j'ai réglé ma note à l'hôtel et enregistré mes bagages pour Washington. Le billet, les bagages, tout cela se fait à l'hôtel-même au bureau du portier. C'est un des plus précieux avantages de ces grands hôtels ; ils sont tout à la fois poste, télégraphe, loueurs d'auto, marchands de souvenirs. Ce sont de vrais caravansérails. Ils sont fort chers, mais ils permettent aux voyageurs d'économiser le temps et c'est encore le temps ce qui est le plus cher en voyage.

J'ai encore retraversé la baie de San Francisco et vers dix heures du matin je m'installais dans la pullman d'où je t'écris. Nous avons à peine redépassé l'usine de Selby, quand je m'aperçus que nous étions en ferry (pas moi seulement, mais le train tout entier). Nous traversons le fleuve Sacramento, large comme un bras de mer. C'est le fond Nord de la baie de San Francisco. Le paysage est toujours très beau. Seulement le manque de pluie entre mars et novembre rend l'herbe bien jaune, et l'on serait heureux de voir plus d'arbres sur les collines. Après déjeuner au wagon-restaurant, nous avons eu quelques minutes d'arrêt à la ville de Sacramento, et maintenant nous montons très doucement les pentes de la sierra Nevada. Comme ce nom l'indique, nous allons trouver des neiges éternelles cette nuit, mais en attendant il fait très chaud, beaucoup plus chaud qu'à San Francisco où la brise de mer entretient une continuelle fraîcheur.

Nous avons vu de riches et belles vallées ; elles sont toutes cultivées à l'américaine, c'est-à-dire que chaque propriétaire ne paraît cultiver qu'une seule plante. Il y a en particulier de grands vergers plantés en quinconce qui

méritent d'être vus. Maintenant nous sommes dans une région très vallonnée. Le pays est moins riche mais plus pittoresque et les arbres, surtout les pins, deviennent nombreux.

Colfax, quelques minutes d'arrêt, il est quatre heures de l'après-midi, une bande de petits gars se précipite aux portes du pullman, nous offrant à un prix très rémunérateur des fruits d'ailleurs excellents. J'aime surtout les poires et les pêches. Nous entrons maintenant dans le pays des placers, le pays des chercheurs d'or. C'est ce qui fit connaître la Californie au milieu du XIX^e siècle. Mais les milliards des mines d'or étaient peu de chose à côté des milliards que l'agriculture, mine inépuisable, continue à donner aux Californiens.

Nous avons maintenant deux locomotives au lieu d'une et nous grimpons lentement les pentes. La forêt devient plus épaisse. Cela me rappelle le Jura et la Suisse. Cela suffira pour aujourd'hui. Je replie ma machine.

Mardi 27 août 1918

Après t'avoir quittée hier au soir, je suis allé m'asseoir dans le dernier wagon, le wagon-observatoire, qui était d'ailleurs bondé de monde. Je ne trouvais pas de place sur la plate-forme arrière et je dus rester dans le salon où il y avait d'excellents fauteuils. Je tournais mon fauteuil tantôt à droite, tantôt à gauche, pour voir les plus belles parties du paysage. Le train montait, montait dans la montagne au milieu des sapins et de temps en temps on apercevait des vallées profondes sous nos pieds. Pendant plusieurs kilomètres nous avons longé une importante conduite d'eau à découvert. C'était une grande rigole en bois où l'eau claire coulait parallèlement au train, mais en sens contraire. Ces canalisations d'eau ont été créées pour permettre l'exploitation méthodique des sables aurifères. C'est un vieux procédé connu des Romains et appliqué par eux en Espagne, et c'est encore un très bon procédé. Le courant d'eau permet la désagrégation des terrains riches en matières précieuses, et il entraîne tout, excepté l'or, sous la forme de sable. Ces sables de lavage remplissent le fond des vallées, mais petit à petit les arbres des forêts voisines essaient. Le sable blanc était déjà piqueté d'arbustes verts ; dans quelques années la forêt aura reconquis tout le terrain.

Nous sommes maintenant au mois d'août et je n'ai pas vu de neige, mais hélas, j'ai trop vu les abris contre la neige. Imagine-toi qu'au plus beau point du parcours le train entre dans une espèce de tunnel en bois qui a des kilomètres et des kilomètres de long. C'est, paraît-il, indispensable pour protéger la voie en hiver contre l'invasion des neiges. Les anciens chasse-neige automatiques que l'on plaçait devant les locomotives étaient absolument insuffisants dans cette région. C'est avec un grand regret que je vois le paysage masqué au moment où il devenait le plus pittoresque. Je reste tout de même près de la fenêtre et je regarde la vue entre les planches de l'abri, car ce n'est pas une cloison complètement fermée. Nous avons vu deux très beaux lacs dans une région aussi belle que la Suisse. Après dîner je sens que le train accélère sa marche. Nous avons atteint le sommet de la traversée de la sierra Nevada et nous allons redescendre un peu puis traverser le grand, l'immense plateau de l'État du Nevada.

Au moment où je me couche, j'entends crier : RENO. Reno est une station de chemin de fer fameuse dans toutes les comédies américaines. C'est une toute petite ville qui possède un hôtel très confortable, spécial pour divorcés, parfaitement, pour divorcés. Je ne dis pas que tous les voyageurs de l'hôtel de Reno cherchent à divorcer, mais il est connu que les gens qui veulent divorcer ne peuvent pas trouver de meilleure place. L'État de Nevada est de tous les états américains celui qui a la législation la plus large en matière matrimoniale. En quelques heures vous pouvez ici divorcer et vous remarier. Un hôtelier pratique a choisi Reno sur la grande ligne pour y monter un palace de luxe à l'usage non pas des voyages de noces, mais des VOYAGES DE DIVORCE ! Je passe sans m'arrêter. Je n'éprouve pas le besoin de connaître l'hôtel de Reno.

J'ai passé une très bonne nuit, aussi bonne nuit que je pouvais passer dans une couchette du haut. Je dis couchette du haut, parce que toutes les couchettes du bas étaient retenues longtemps à l'avance et j'ai tout juste pu louer la dernière couchette libre, encore ne m'a-t-on garanti mon passage que jusqu'à Denver. Mais cela ne m'ennuie pas trop, parce que je séjournerai très volontiers 24 heures à Denver, ville métallurgiste très intéressante.

Ce matin nous traversons l'État du Nevada. C'est ce que j'ai vu de plus pauvre dans toute l'Amérique. Il n'y a rien, mais rien du tout, c'est le parfait désert. Tout ce que je peux signaler ce sont quelques collines à l'horizon et quelques broussailles près de la voie. Mon voisin m'affirme que le sol est bon et que le pays deviendra riche quand on pourra irriguer. Mais cela demandera encore quelques générations, si l'on peut parler de générations dans un pays qui n'a pas d'habitants. Au moment où je t'écris, la situation s'est encore aggravée. Il n'y a plus de broussailles du tout. Nous devons être dans le fond d'un ancien lac salé qui se sera desséché. Le train court à toute vitesse sur un terrain parfaitement horizontal, sans une ride, blanc, sans broussailles, sans herbe. J'ai beau avoir un optimisme robuste, je ne trouve pas ce paysage lyrique.

Puisqu'il n'y a plus de paysage digne de ce nom, il ne me reste plus qu'à te parler de mes compagnons de voyage. J'ai déjà causé avec une douzaine d'entre eux. Très liants les Américains de l'Ouest, trop liants quelquefois ; l'uniforme bleu provoque un tel flot de sympathie que j'en suis parfois gêné. Ce sont des questions à n'en plus finir, et dans le bruit du train la conversation prolongée en anglais devient très fatigante. Heureusement je me sers de ma petite machine à écrire comme bouclier. Une fort jolie dame passe à côté de moi. Elle m'a dit hier qu'elle allait dans l'Est dire adieu à son mari qui s'embarque pour la France. « Très occupé ! » dit-elle en voyant la machine à écrire ouverte sur ma table. « Oui », je lui réponds, « très occupé, il faut que j'écrive à ma femme ». La charmante Américaine continue sa promenade vers le wagon-restaurant ou wagon-observatoire. Je suis sauvé !

Il y a aussi le vieux monsieur qui a fait la guerre civile. Je ne sais pas au juste s'il était fédéral ou confédéré, mais il a été blessé trois fois. Cela ne l'empêche pas de porter allègrement ses 75 ans. Il fait mon admiration.

Il y a aussi la dame qui a son fils en France. Son cœur de mère est inquiet. Mais elle a repris espoir en apprenant que j'avais été trois ans au front sans être blessé.

Il y a aussi l'homme d'affaires, le plus typiquement américain. La guerre, c'est pour lui la grande affaire des États-Unis. Il est instruit, résolu. Il faut vaincre. L'Amérique, dit-il, est prête à aller jusqu'au bout. Il est impossible de concevoir une paix boiteuse.

Il y a aussi le jeune soldat. Il rejoint son camp et il me montre dans le journal le dernier bill passé devant le Sénat, autorisant les officiers à acheter leurs uniformes au prix de revient dans les magasins de l'intendance. Il va recevoir prochainement sa commission de sous-lieutenant, il faudra qu'il s'équipe à ses frais. Ce bill va lui permettre de réaliser une sérieuse économie. Tous les Américains ne sont pas millionnaires !

Il y a la jeune mère avec un délicieux bébé blond aux yeux bleus que je regarde toujours avec intérêt (le bébé...!)

Il y a enfin le nègre du pullman, il passe justement avec un chiffon et essuie soigneusement ma table couverte par la poussière blanche du désert. Il remarque à haute voix et sentencieusement : « Cette poussière, c'est ce qu'il y a de plus mauvais au monde ! » Je lui réponds : « Les Allemands sont plus mauvais encore ! » Vif succès. Les dames et jeunes filles des places voisines éclatent de rire. Le nègre bat en retraite.

1 heure de l'après-midi

Voici maintenant que nous traversons le grand lac salé. C'est une vraie mer. Nous étions déjà sur le lac longtemps avant le déjeuner, j'ai déjeuné, j'ai même fini il y a un bon moment et nous sommes toujours au milieu du lac, mais aujourd'hui nous ne sommes plus en ferry, nous sommes sur une étroite jetée qui a des kilomètres et des kilomètres. C'est un des plus extraordinaires travaux des Américains. Le lac était profond à certains endroits, mais rien ne les a arrêtés. Harriman, le grand constructeur de chemin de fer, n'était pas homme à s'étonner. Il a consacré à l'entreprise le nombre de millions nécessaires, sûr de les retrouver. En effet il a gagné un tel nombre de kilomètres, il a supprimé tant de courbes et de montées que la traversée de l'Amérique se fait par cette voie en SEPT HEURES DE MOINS et l'on a abandonné plusieurs centaines de kilomètres de voie qui faisaient le tour du lac par une région fort montagneuse.

Nous sommes tout près maintenant de Salt Lake City, la ville des Mormons, que j'ai visitée au mois de mars, mais aujourd'hui je passe à côté sans m'arrêter. Il faut que je rappelle seulement une des particularités du lac. L'eau est si salée qu'on ne peut pas y enfoncer. Les bains sont l'occasion de vraies fêtes grotesques où l'on marche plutôt qu'on ne nage. Il faut seulement prendre garde de ne pas recevoir de gouttes d'eau salée dans les yeux.

Nous allons arriver à Ogden. C'est tout ce que je pouvais faire en si peu de temps. Deux dames fort aimables, les plus riches de la ville, m'a-t-on dit, voulaient absolument me faire faire le tour de la ville en auto, mais je redoutais trop une panne loin de la gare pour accepter cette aimable invitation. Je profitais aussi de ce temps d'arrêt pour me raser. Avec mon grand rasoir vieux style je ne peux guère me raser en marche. Tous les Américains se servent de petits rasoirs dits automatiques, avec lesquels on ne peut pas se couper, mais je n'ai pas pu m'habituer à ces rasoirs de sûreté. Et puis je ne trouve pas que ce soit un progrès de se servir d'un rasoir à douze lames de rechange qui ne servent qu'une fois, ou qu'il faut repasser avec tout un petit matériel spécial, alors que je me sers du même rasoir et de la même lame depuis 20 ans, et encore il n'était pas neuf il y a 20 ans mon rasoir, mon père s'en était servi depuis de longues années. J'adopte de la vie américaine tout ce qui me paraît meilleur que nos usages européens, mais je suis loin de les considérer en toutes choses comme des maîtres. C'est ainsi que je me sers depuis longtemps du savon en bâton pour la barbe et que je n'ai pas pris leur rasoir de sûreté. Cela me gêne un peu en voyage mais je ne change pas encore mon opinion.

Nous traversons maintenant l'Utah, pays de montagnes, dont les vallées soigneusement cultivées par les Mormons sont devenues fort riches. C'est l'irrigation qui a fait la fortune agricole de l'Utah. Depuis on a trouvé tellement de mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et de charbon que ce pays est aussi industriel qu'agricole. La campagne des environs d'Ogden est verte et riante. Certains coins rappellent notre France. L'agriculture paraît moins industrialisée qu'en Californie. Il me semble voir une certaine variété dans les cultures d'un même propriétaire.

8 heures du soir.

Après dîner je suis allé passer une demi-heure à la terrasse du wagon-observatoire. Le paysage était fort pittoresque, tunnels en roc, ponts jetés au-dessus des torrents, rien ne manque à ce film cinématographique. L'endroit le plus étroit de la gorge s'appelle PAS DU DIABLE. Il y a juste place pour le torrent entre deux montagnes de porphyre. Mais l'art de l'ingénieur a ajouté une route et une voie ferrée. Ensuite la vallée s'élargit un peu, et nous voilà remontant les pentes sans arbres mais avec un peu d'herbe que paissent des moutons. Mon voisin n'a pas attendu longtemps pour me dire toute sa sympathie pour la France ; et il m'a exprimé aussi des sentiments moins tendres pour nos bons alliés les Anglais. En vrais hommes d'action, ces Américains ne conçoivent pas une affection qui ne prendrait pas corps dans un acte. Aussi mon voisin me dit avec fierté : « mon fils est allé faire la guerre en France longtemps avant Pershing. Il conduisait une ambulance et il a perdu deux doigts par un éclat d'obus. » Je lui sers vivement la main, lui assurant que les Français avaient une reconnaissance toute spéciale pour tous les Américains qui ont devancé leur gouvernement dans la guerre.

Nous montons, montons toujours. Un autre voisin me fait remarquer une autre voie ferrée parallèle à la nôtre de l'autre côté de la vallée. C'est l'ancienne ligne que la nôtre a récemment doublée. On utilise l'une dans le sens Est-Ouest et l'autre dans le sens Ouest-Est. Il aurait sans doute été difficile de placer les deux voies côte à côte. D'autre part le tracé de la nouvelle voie a été mieux étudié. Le plus curieux de ces deux voies soeurs c'est que, à certains endroits, elles se rapprochent et passent même l'une par-dessus l'autre.

Le paysage devient plus sévère, la nuit vient, je continuerai ce récit demain.

Mercredi 28 août 1918. 10h du matin

Hier soir à peine avais-je terminé les lignes ci-dessus et fermé ma machine qu'une excellente dame, qui certainement attendait cette occasion, vint s'asseoir en face de moi. Elle me raconta que dans sa petite ville en Géorgie elle s'était offerte pour enseigner le français que personne ne savait et que tous les jeunes gens voulaient apprendre. Elle avait appris notre langue il y a très longtemps et ne se rappelait pas grand-chose, mais elle s'y était remise très courageusement. Protestante elle s'astreignait à lire la Bible en français et elle comprenait à peu près tout. Elle voulait que je corrige sa prononciation et nous voilà répétant tous les deux : Le ... La ... Les ...Ypres ... Joffre ... Foch ... Maison ... Oise ... Aisne ... La Fère en Tardenois ... La Fère Champenoise ... Amiens ... Reims ...Dupont de Nemours ... (Ce dernier nom est celui d'un milliardaire américain d'origine très française qui a fait sa fortune dans les explosifs.) ... Je profitais des cinq minutes d'arrêt à la petite station d'Evanston pour reprendre ma liberté.

Durant la nuit nous avons franchi la chaîne des Wasatch et traversé le long plateau de l'État du Wyoming. C'est un grand pays d'élevage. À six heures du matin, paraît-il, nous avons passé près d'un gigantesque troupeau de plusieurs milliers de vaches, mais à cette heure je dormais du sommeil du juste. J'ai vu seulement de petits troupeaux. Mais c'est déjà un grand plaisir de voir de l'herbe verte à perte de vue. Le pays est de mieux en mieux cultivé. On aperçoit quelques maisons.

Nous quittons le Wyoming pour entrer dans l'État de Colorado. Nous traversons une petite ville où il y a eu quelques difficultés entre Américains et ce qu'on appelle Germain-Américains, c'est-à-dire des Boches qui ont pris la nationalité américaine et continuent à parler allemand et restent souvent boches de coeur. Je crois comprendre qu'il y a eu même trois Germain-Américains mis sous les verrous et de cette période de trouble il reste une grande pancarte que je vois par la fenêtre de mon pullman :

AMERICA FIRST
If you are
AMERICAN TALK AMERICAN

L'Amérique avant tout. Si vous êtes Américain, parlez américain ! et il ne faut pas oublier que dans ce pays neuf les sentiments populaires sont d'une rare énergie. Les gens douteux sont obligés par la foule d'embrasser de force le drapeau américain. Il y a même eu des cas de violences regrettables commises contre ceux qui se permettaient des critiques contre la politique des États-Unis. L'ouest américain est vaste, la police est loin et la loi du Lynch n'a pas encore complètement disparu !

Juste comme j'écris ces lignes deux délicieuses petites filles blondes passent à côté de moi. Je ne peux m'empêcher de m'arrêter de taper ma machine pour admirer leurs belles boucles blondes. La maman est derrière, elle m'a vu. Elle vient à moi, en vraie Américaine, et me serre affectueusement la main en me disant : « Vous ne savez pas tout le bien que nous pensons des Français. » Encombré par ma machine que j'ai aujourd'hui sur mes genoux, je ne peux même pas me lever, mais je remercie de mon mieux. Je crois que ces témoignages de sympathie me sont donnés une dizaine de fois par jour et cela vient toujours du fond du coeur.

Ce matin à déjeuner un major américain n'a pas voulu me laisser payer ma note. Il l'a payée comme la sienne propre. Puis comme je lui demandais de me dire quels étaient les meilleurs magazines américains, car je voudrais m'abonner à l'un d'eux, il me donna trois noms. Un quart d'heure plus tard il me donna un exemplaire de chacune de ces trois revues, que lui avait remises pour moi un autre voyageur. Cette amabilité est continuelle, sincère et il faut que je m'efforce d'être froid et réservé pour ne pas en abuser.

La partie du Colorado que nous traversons est une grande et belle plaine. Tout est vert, mais il y a plus d'herbe que d'arbres. À chaque station on voit un élévateur, grande tour en ciment armé, destiné à l'accumulation des grains. Il y a aussi un corral, enceinte à bestiaux avec un petit pont qui permet d'embarquer les bêtes dans les wagons.

Nous nous sommes arrêtés une demi-heure à Denver, une de ces extraordinaires villes-champignons, qui m'a paru très prospère. La richesse de la ville provient non seulement de l'agriculture, mais plus encore des mines qui remplissent les montagnes à l'ouest de Denver. Ces montagnes forment un très beau décor à la ville, mais ce matin il y a de la brume et l'on ne voit guère les montagnes Rocheuses.

À la sortie de la gare une grande inscription : WELCOME ! salue les nouveaux venus. SOYEZ LES BIENVENUS ! N'est-ce pas encourageant ?

3 heures de l'après-midi

Nous descendons en pente très douce et roulons vers l'Est à bonne vitesse. Le paysage est très uniforme. C'est une grande plaine légèrement vallonnée, juste assez pour nous empêcher de voir au loin. Ce n'est pas très joli, mais cela me fait plaisir de voir de l'herbe verte et de temps à autre une petite ferme, surmontée d'un moulin à vent pour pomper l'eau. Ce qu'il y a de plus curieux ici ce sont les chiens de prairie, petits animaux intermédiaires entre le lapin et le rat, à peu près comme des écureuils ; seulement ils ne vivent pas sur les arbres puisqu'il n'y en a pas, ils vivent sous terre comme des taupes. On les voit assis sur leur derrière à la porte de leur terrier. Ils regardent passer le train sans s'émouvoir. À certains endroits ils sont par centaines. Le paysage redevient désertique : nous entrons dans la PRAIRIE.

Voyage de San Francisco à Washington (2ème partie).

Jeudi 29 août 1918

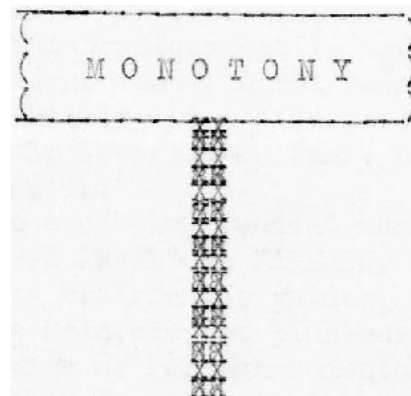
Hier soir après-dîner, comme j'étais assis à l'arrière du train sur la terrasse du wagon-observatoire, à peu près au moment où nous avons quitté l'état du Colorado pour entrer dans l'état du Kansas, nous avons traversé une station bien caractéristique de cette région. La voie unique était à cet endroit doublée pour permettre le croisement des trains. La gare se composait essentiellement de deux rails de rechange posés près de la voie, d'un tas de traverses neuves, d'un petit appareil appelé Dérail placé près d'une des deux aiguilles, et d'un beau poteau blanc portant en noir le nom de la gare. C'est très simple et on ne peut pas dire que ce soit de mauvais goût. Mais le plus joli, c'était le nom de la station. Il était impossible de désigner cet endroit par une expression géographique, il n'y a rien, mais rien du tout, pas de collines, pas de vallons, pas de cours d'eau. Le paysage n'existe pas, si l'on peut dire. Il n'y a ni arbres, ni maisons, ni aucune trace d'activité humaine. À droite, à gauche, devant, derrière, partout, c'est LA PRAIRIE, et une pauvre prairie avec un horizon très limité. Alors on a inscrit comme nom de gare, en lettres noires sur le poteau blanc, le mot : Monotony.

Ce n'est pas ce qu'il y a de plus simple. J'ai vu encore mieux en traversant il y a un mois le New Mexico. À certaines gares il n'y avait ni doubles voies, ni rails de rechange, ni traverses, seulement un poteau avec le nom inscrit en noir sur blanc. Ce poteau perdu au milieu du désert avait un aspect sinistre, encore plus qu'ironique. Pour toute compagnie il avait son ombre qui en douze heures fait la moitié du tour de son pied. La prairie, c'était il y a encore 40 ans le pays des bisons ou buffalos, aujourd'hui relégués dans les jardins zoologiques, on y fait maintenant l'élevage du cheval et des vaches.

Ce matin je me suis réveillé un peu avant d'arriver à Topeka. Le pays devient de plus en plus riche. L'élevage a fait place à la culture. À signaler le brave paysan assis sur son moteur, protégé contre le soleil par une grande ombrelle, qui conduit à travers son champ une puissante machine agricole. Il y a de riches moissons sur pied, surtout du maïs. Je change de train à Kansas City. C'est ici le centre de l'Amérique et c'est aussi le centre du grenier de l'Amérique. Kansas City est une ville grande et puissante, bien qu'elle ne puisse pas être considérée comme belle. C'est une capitale de région agricole, qui possède aussi toutes les industries dérivées de l'agriculture, en particulier la fabrication des conserves de viande et le traitement des grains et farines. Nous traversons le Missouri sur un grand pont de fer, d'où je vois quantité d'usines et toutes ces grandes bâtisses à architecture carrée donnent une impression de force à défaut de sensations artistiques.

Maintenant nous sommes dans l'état de Missouri, où la culture continue à être intense. Il semble qu'il y ait là de quoi nourrir le monde entier ! J'ai dit adieu à Kansas City à deux gentils petits enfants que leur mère m'avait envoyés de l'autre bout du wagon pour me dire qu'ils prenaient des leçons de français. Ils en auront encore beaucoup à prendre avant de parler couramment, mais ils étaient vraiment gentils tous les deux, un garçon et une fillette d'une dizaine d'années. Maintenant mon voisin, un Américain à cheveux blancs, me raconte qu'il a traversé l'Amérique en chemin de fer, pour la première fois en 1872. C'était cinq ou six ans après l'inauguration de la voie ferrée. Pendant toute la traversée de la prairie, me dit-il, il y avait le long de la voie un grand nombre d'os et de carcasses : des antilopes, bisons et autres gibiers qui avaient servi à l'alimentation des nombreux ouvriers construisant le chemin de fer. Comme tout cela paraît loin aujourd'hui. Mon voisin est un homme instruit, si j'en juge par le choix des revues qu'il lit. Il semble bien connaître son histoire locale. À la sortie de Kansas City, autrefois, quand il n'y avait qu'une vaste forêt au bord du Missouri, les Français avaient construit un fort qui eut à soutenir des guerres sanglantes contre les Indiens au début du XVIII^e siècle. « Vos compatriotes avaient pratiquement le monopole du commerce des fourrures, qu'ils achetaient dans tout l'ouest américain ; par les vallées de l'Ohio, du Missouri et du Mississippi, ils descendaient leurs marchandises vers les établissements de la Nouvelle-Orléans. Notre pays est encore rempli de noms de lieux français. »

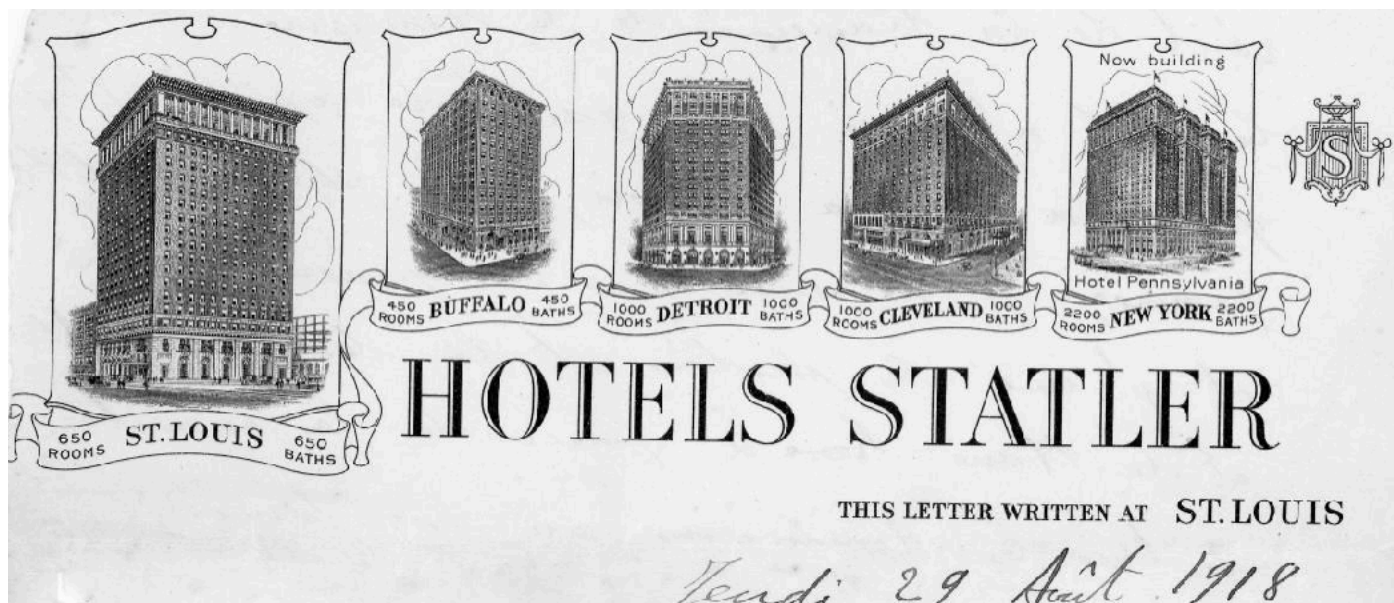
Je me rappelle avoir lu, pendant mon séjour à l'hôpital du camp Frémont, le joli livre « Oregon trail » de Parkman, et l'auteur raconte que dans son voyage à travers la prairie ses guides, chasseurs, trappeurs ou chercheurs



d'or, étaient tous français, et plusieurs d'entre eux ne parlaient même pas anglais. Or le voyage de Parkman remonte à 1830 ou 1840. Mais depuis cette époque une émigration de plus en plus intense a noyé l'élément français, qui s'est fondu dans la grande race américaine en formation. Il ne reste plus rien de l'ancienne colonie française qu'un souvenir, souvenir qui s'est réveillé l'année dernière pendant le voyage du maréchal Joffre en Amérique, car il fut salué à Saint-Louis par quelques citoyens américains, qui étaient fiers de descendre des anciens colons français et qui savaient encore parler notre langue.

4 heures et demie.

Nous continuons à rouler à bonne vitesse vers l'Est au milieu d'un riche pays agricole. Je viens d'envoyer une dépêche pour retenir une chambre avec bain au New Statler Hotel à Saint-Louis où j'arriverai ce soir pour dîner. Il commence à faire chaud, mais c'est encore supportable.



Hotels Statler
Saint Louis

Jeudi 29 août 1918

Ma chère petite Charlotte,

Me voici installé dans une jolie petite chambre très moderne au 14^e étage de l'hôtel Statler à Saint-Louis (Missouri). Malheureusement je n'aurai pas le temps de jouir de cette chambre ; je vais partir demain matin de bonne heure pour Herculaneum où je voudrais visiter une usine et demain soir je reprendrai la direction de Washington (si je trouve de la place dans le train).

Je t'envoie les dix premières pages de mon récit de la traversée de l'Amérique. Conserve-le. Je n'en ai pas gardé de copie. J'espère que cela te fera plaisir, ma chère petite femme, je ne cesse pas de penser à toi et j'use les photos et les dessins d'Abel et de Marie-Rose à force de les montrer à tous les Américains qui me témoignent de la sympathie.

Il commence à faire sérieusement chaud ; bien qu'il soit dix heures et demie du soir je suis obligé de laisser la fenêtre grande ouverte, mais je n'ai pas encore mis le ventilateur en marche. Pour te donner une idée du luxe de l'installation dans cet hôtel, je te dirai seulement qu'il y a une conduite spéciale donnant de l'eau glacée dans chacune des chambres.

Au revoir, ma petite Charlotte bien-aimée, je t'embrasse de tout mon coeur ainsi qu'Abel et Marie-Rose. Que le bon Dieu réunisse bientôt notre petite famille.

Ton Jeanny.

Mission Militaire Française, 1954 Columbia Road, Washington



Carte postale de Jean TM à son épouse Charlotte.

Saint Louis

30 août 1918

La cathédrale de St Louis passe pour une des plus belles d'Amérique, mais j'avoue que ma visite d'usine ne m'a pas permis de la voir. Bons souvenirs pour tous.

Ton Jeanny.

En pullman, entre Saint Louis et Washington.

Le samedi 31 août 1918

Ma chère petite Charlotte,

Cet hôtel Statler à Saint-Louis était un modèle du genre. Il dit fièrement dans ses annonces : « Que croyez-vous qu'on puisse faire de mieux pour votre confort ? ». Et personnellement je ne vois rien à demander de plus. Une des choses que j'aime le mieux dans ces grands hôtels américains, c'est la petite lampe électrique avec abat-jour sur la table, près du lit ; cela donne un caractère d'intimité à la chambre inconnue. La décoration des murs est très simple, se composant de deux ou trois gravures dont toujours au moins une est française. Vous avez tout sous la main, le téléphone, le ventilateur, et dans la salle de bains contigüe il y a non seulement l'eau chaude et l'eau froide, mais un petit robinet spécial donne l'eau glacée, la seule que l'on puisse boire avec plaisir durant les chaleurs de l'été. Le matin, avant que je ne fus réveillé, une main vigilante avait glissé sous ma porte un numéro du meilleur journal de la localité. Je remis dans la matinée tout mon linge sale et le soir du même jour on me le rendit lavé, repassé et réparé. Je tiens même à dire que c'est la première fois en Amérique que je vois réparer du linge. Je commençais à croire que cela n'existait pas.

Le but de cette journée d'arrêt à Saint-Louis était la visite de la fonderie de la « Saint-Joseph Lead Co. » J'aurais bien voulu voir aussi la cathédrale catholique, monument fameux, mais je n'ai pas eu le temps. Je commençais cette journée d'hier en prenant mon petit déjeuner dans la salle à manger de l'hôtel Statler, qui est sur

le toit de l'hôtel ; le brouillard ne permettait pas de juger de la beauté du panorama qui doit être vaste, car nous étions à la hauteur d'un seizième étage. Je vis seulement sous mes pieds très bas les toits des maisons voisines, et beaucoup plus bas, très loin, des piétons minuscules qui se promenaient dans les rues. Le charme principal de ces salles à manger en terrasse sur les toits, c'est leur excellente ventilation, très agréable en été. Un taxi me conduisit à la gare d'où je pris le train pour Herculaneum.

La fonderie de plomb de Herculaneum m'intéressait tout spécialement, d'abord parce qu'elle traite des minerais très équivalents à ceux que je traite en Espagne, ensuite à cause de l'importance de son tonnage. Elle fait à elle seule le 1/5 de la production des États-Unis. Herculaneum est la plus grande fonderie de plomb d'Amérique, comme Peñarroya est la plus grosse fonderie d'Europe. Mais nous sommes loin d'avoir l'importance de nos concurrents et nous leur sommes surtout très inférieurs comme appareils métallurgiques.

Je fus reçu d'une façon fort aimable par le superintendant, nous dirions en France l'ingénieur en chef ; il n'avait pas oublié la visite de Messieurs Jéquier et Hollard l'hiver dernier, et bien que je n'eus pas d'autres recommandations que mon uniforme bleu, il se mit tout de suite à mon entière disposition. Je ne sais pas comment je payerai jamais la dette de reconnaissance que je contracte maintenant envers les ingénieurs américains.

Je visitai en plusieurs heures sa fonderie dont l'installation est très moderne et où je ne trouvai qu'une ou deux taches au tableau. Mais ce qui me remplit d'étonnement ce fut la découverte que je fis de fours écossais, un procédé d'une simplicité antique, renouvelé des Grecs, que je croyais pour toujours disparu de ce monde. Mais mon hôte me montra qu'un appareil de brassage automatique avait rajeuni le vieux procédé ; et il m'affirma que c'était le traitement le plus économique pour les minerais riches à la condition d'avoir aussi un four à vent pour repasser les sous-produits.

Il n'y avait là-dedans aucun secret, aucun brevet, mais ce fut une vraie révolution dans mes idées métallurgiques, et les 10 minutes que j'ai passées dans cet atelier influenceront certainement sur tout le reste de ma carrière d'ingénieur ⁴⁴.

Le superintendant m'emmena déjeuner chez lui à quelque distance de l'usine. Il habite avec sa jeune femme et deux petits enfants une jolie villa admirablement située sur un coteau au bord du Mississippi. Je n'ai jamais vu usine placée dans un plus beau décor. Le grand fleuve, les collines boisées et l'absence de fumées doivent rendre le séjour tout à fait agréable. (Leurs appareils de récupération des fumées semblent excellents).

Je rentrai le soir très tard à Saint-Louis. Rapidement je pris un bain car ces visites d'usines sont fort salissantes, et après avoir dîné sur le toit de l'hôtel je me rendis à la gare. Mon pullman avait été retenu par les soins de l'hôtel. Le train ne devait partir qu'à minuit, mais avant onze heures du soir j'étais couché dans ma petite couchette et endormi du sommeil du juste fatigué.

Dans la nuit et ce matin, nous avons traversé l'État d'Illinois et l'État d'Indiana. Nous sommes maintenant dans l'Ohio. Je ne suis pas très loin ici de Chillicothe et du camp Sherman. La campagne est verte et riante. Le paysage avec de nombreux arbres, des collines, des rivières est gai et les habitations sont infiniment plus nombreuses que de l'autre côté du Mississippi. On sent un pays riche, prospère, mieux peuplé, et depuis beaucoup plus longtemps civilisé.

Notre wagon est complet. Tous les trains sont complets en Amérique depuis que le gouvernement a sagement pris la direction des chemins de fer, mais dans un pullman complet on est encore très à l'aise car il y a deux sièges par personne, en comptant les hommes qui vont au fumoir et les voyageurs des deux sexes qui s'attardent au wagon-restaurant. Nous avons ce matin toute une bande de jeunes aviateurs. Les uns sont descendus à Dayton, la ville rendue fameuse dans le monde entier par deux de ses fils, les frères Wright ; les autres vont jusqu'à la côte. J'ai déjeuné avec l'un d'eux qui m'a naturellement posé une foule de questions sur la guerre et la vie au front.

5 heures du soir.

Nous sommes très en retard, et le train file à toute vitesse, presque aussi vite que nos grands express français. Après l'Ohio, nous allons entrer bientôt dans la West Virginia, puis nous roulerons toute la nuit en Pennsylvanie, en nous arrêtant à Pittsburgh, la gigantesque usine d'acier ; demain matin nous traverserons le Maryland et j'espère vers 9 heures du matin débarquer à Washington D.C. (ce qui veut dire District de Columbia). La campagne environnante continue à être très riche, mais elle s'appauvrira quand nous contournerons au nord les

⁴⁴ « en fin mai 1942, à Mégrine (Tunisie), j'ai étudié le plan de la fonderie de plomb de la future société Zellidja-Peñarroya (notre union avec Walter). Nous avons adopté ce type de four, dit four Newman. »

monts Allegheny. Ces cultivateurs américains gagnent tellement d'argent qu'ils ne prennent aucun soin de leurs machines agricoles et souvent on en voit abandonnées en plein champ, avec un parfait mépris pour leur valeur intrinsèque.

Il faudra cette nuit que j'avance ma montre d'une heure. C'est une des conséquences curieuses de ce voyage immense. Phileas Fogg se trouva en avance de 24 heures après avoir fait le tour du monde. Moi, je gagne une heure par jour environ en faisant la traversée des États-Unis. Ceci est compensé d'une façon assez ingénieuse : à San Francisco j'avais l'heure du Pacifique. J'ai mis ma montre en avance de 60 minutes en quittant la Californie, j'ai pris ainsi l'heure des montagnes. J'ai remis ma montre en avance de 60 minutes avant d'arriver à Saint-Louis, qui possède l'heure du centre. Je vais encore avancer ma montre de 60 minutes cette nuit pour prendre l'heure de l'Est. Rien n'est plus simple. Il suffit seulement d'être organisé. Il ne manque plus qu'une chose à nos amis américains pour perfectionner leur système : c'est l'adoption des 24 heures au lieu des douze heures du matin et des douze heures du soir. Mais cela viendra plus tard, quand les soldats américains reviendront d'Europe.

Dimanche 1^{er} septembre 1918

Me voici arrivé à Washington et installé à l'hôtel Grafton, plus cher et moins confortable que le Statler à Saint-Louis, mais il faut bien payer l'honneur d'être dans la capitale de la République.

Je terminerai mon récit de voyage par mon arrêt à Pittsburgh. J'avais deux heures à passer dans cette ville et il était huit heures du soir. Impossible de visiter aucune des grandes aciéries à cette heure et en si peu de temps. En compagnie d'un jeune officier américain, je commis l'imprudence d'entrer dans un music-hall. J'ai rarement vu spectacle aussi moche ! Mon compagnon m'affirma que je ne perdais rien à ne pas comprendre les plaisanteries des acteurs. Quand aux « girls » qui s'exhibèrent, c'était lamentable. Elles tenaient absolument à nous montrer leurs jambes, et quelles jambes ! Je n'ai jamais mieux compris l'utilité des jupes. Nous nous enfûmes au premier entracte et cherchâmes un refuge dans une salle de cinématographe où le spectacle beaucoup moins cher était supportable.

Nous retournâmes coucher dans notre train et ce matin vers 9 heures nous arrivions à la gare de Washington. Impossible de trouver un taxi ! Pour économiser la gazoline (autrement dit l'essence) le gouvernement a invité la population à s'abstenir des autos le dimanche et cette invitation scrupuleusement observée me plonge dans un sérieux embarras. Heureusement je découvre un fiacre et un cocher nègre (à Washington le quart de la population est noir). Mon brave nègre, pour un prix si raisonnable que j'en ai augmenté son pourboire, m'a amené avec mes valises ici, à l'hôtel Grafton. Mes malles seront repêchées à la gare par les soins de l'hôtel.

Vers dix heures je me présentai à mon chef le lieutenant-colonel Reille conformément aux ordres que j'avais reçus. Je serai examiné demain ou après demain par le médecin-major de la Mission et je pense que l'on me renverra en France terminer ma convalescence. Je prendrai le premier bateau français qui, m'a-t-on dit, ne partira pas avant une dizaine de jours au moins.

J'ai été très heureux de venir aux États-Unis. J'ai été très heureux d'y séjourner et d'y voyager, mais je serai très heureux aussi de retourner vers ma patrie où j'ai hâte de revoir ma petite famille, et de reprendre bientôt ma place de soldat un peu plus près des Boches.

Washington.

Grippe espagnole : début de la seconde vague

Hotel Grafton
Washington D.C.

Dimanche 1^{er} septembre 1918

Ma chère petite Lotte,

Deux mots seulement pour accompagner la fin de mon récit de voyage. J'étais bien las après ce long voyage et j'ai passé toute mon après-midi à dormir.

J'espère être bientôt fixé officiellement sur mon sort et être de retour en France avant la fin de septembre. J'ai reçu seulement aujourd'hui ta dépêche : « Santés bonnes-demandons nouvelles » mais je pense que par mes lettres tu sais pourquoi l'on m'a opéré et quant à mon retour je ne suis pas encore assez fixé pour t'envoyer une dépêche. Ce sera pour après-demain sans doute.

À bientôt j'espère, ma chère petite femme, je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

Hotel Grafton
Washington D.C.

Mardi 3 septembre 1918

AMERICAN PLAN



HOTEL GRAFTON
WASHINGTON, D.C.
HARRINGTON HILLS,
DISTRICT OF COLUMBIA

Mardi 3 Septembre 1918

Ma chère petite Charlotte,

Ma chère petite Charlotte,

Après avoir vu mon colonel, j'ai pu me présenter aujourd'hui au général Claudon, chef de la Mission. Je crois que mon retour en France est admis en principe et que je partirai par le premier bateau, mais je ne pourrai pas subir l'examen médical avant la semaine prochaine, le seul médecin de la Mission étant justement absent. Mais ce n'est qu'une pure formalité

administrative. Ma demande de convalescence après mon opération est normale.

Je vais aussi bien que possible après un si long séjour à l'hôpital et une semaine de voyage. Ce qui va le moins bien c'est la marche. Après une demi-heure de promenade, ça commence à me brûler fort désagréablement. Je m'en suis bien aperçu à Selby et à Herculanum ; cela ne se rétablira que très lentement.

Washington est le centre de la Mission française. On retrouve toujours ici quantité de gens de connaissance. J'ai revu un grand nombre de camarades, j'ai même trouvé de vieux amis et le plus drôle c'est que j'y ai découvert Monsieur Ligon, un ingénieur de Centrale que je n'avais jamais vu mais dont je connaissais très bien les oeuvres. Monsieur Ligon avait été mon prédécesseur à Mexico, mais il avait quitté le Mexique quinze jours avant mon arrivée, si bien que je ne l'avais jamais vu. Je dois déjeuner avec lui demain.

Le climat est beaucoup moins rude à Washington que je ne craignais. La chaleur paraît très supportable. Il est vrai que nous sommes en septembre. J'ai trouvé ce matin une bonne lettre de toi du 2 août me disant que tu te mets à l'anglais. Même si je reviens en France comme je l'espère, cette langue te sera très utile, continue à l'apprendre.

Je t'embrasse mille fois ainsi que nos bébés.

Ton Jeanny.

Mercredi 11 septembre 1918

Ma chère petite Charlotte,

J'ai eu aujourd'hui à déjeuner au Powhatan la générale Fleming et la colonelle Hopkins. J'aurais bien voulu que tu fusses là aussi, car ce sont deux américaines très aimables. Elles m'ont dit qu'il fallait que tu viennes les voir à Washington ; Mrs Hopkins est de Virginie (qui borde Washington) et Mrs Fleming est de San Francisco mais habite la capitale pendant l'absence de son mari. J'ai naturellement été chargé des plus chaudes commissions pour le général Fleming et le colonel Hopkins que je tâcherai de voir à mon passage en France.

Je dis mon passage en France, car je pense venir en France seulement en congé, en continuant à appartenir à la Mission française de Washington. Mais en réalité mon retour en Amérique est très douteux et c'est pourquoi on ne me lâche pas facilement. En tout cas, ma chère petite Lotte, continue à apprendre l'anglais, soit à Saint-Gervais, soit à Paris, il faut absolument que tu apprennes un peu cette langue. Ce serait si dommage qu'une difficulté de ce genre nous oblige à nous séparer à l'avenir. Nous ne sommes pas si souvent ensemble. Je ne pense pas que nous ayons vécu douze mois ensemble en cinq ans de mariage !

On est en train d'installer de nouveaux canons devant la White House (la Maison-Blanche) la demeure du président Wilson. C'est sans doute pour le protéger contre un raid d'aéroplanes. Les journaux disent que les Allemands tenteraient un raid en partant de sous-marins ou d'une île déserte, mais cela paraît plus facile à imaginer qu'à réaliser.

Des bains de siège très chauds que m'a recommandés le médecin m'ont fait beaucoup de bien. C'est même la première fois que je note une amélioration sensible depuis que j'ai quitté l'hôpital. Après déjeuner j'ai emmené mes deux dames américaines à Mont Vernon, l'ancienne demeure de Washington. C'est une promenade délicieuse que nous ferons ensemble si tu viens ici. Je t'embrasse bien fort ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

Hotel Grafton
Washington D.C.

Jeudi 12 septembre 1918

Ma chère petite Charlotte,

C'est aujourd'hui un grand jour aux États-Unis. Tous les hommes de 18 à 21 ans et tous les hommes de 31 à 45 ans doivent se faire inscrire en vue de la loi militaire. Ils sont environ 13 millions dans toute la république. Les hommes de 21 à 31 ans se sont fait inscrire il y a un an, il y en avait 10 millions. Les affiches qui convoquent les citoyens (et aussi les étrangers d'ailleurs) disent :

The patriots will register, the others must register.

Mot à mot : les bons patriotes voudront s'inscrire. Les autres (ceux qui ne sont pas bons patriotes) devront s'inscrire. Autrement dit : inscrivez-vous de bonne grâce, sans cela on vous y forcera. La pénalité est d'une année de prison et on ne badine pas avec les lois en Amérique !

Il y a vraiment chez les Américains de belles choses. Je ne sais plus si je t'ai parlé de la suppression des autos le dimanche pour économiser l'essence. Ce n'est pas une loi, on a simplement invité les gens à s'abstenir. Le premier dimanche quand on voyait une auto circuler on demandait au chauffeur : pourquoi circulez-vous ? À partir du second dimanche on supprima même cette question. C'est fini, il n'y a plus d'auto le dimanche pour que l'Armée et la Marine aient davantage d'essence.

Ce doit être une très sérieuse privation pour toutes les familles bourgeoises dont la promenade en auto le dimanche était la meilleure distraction de la semaine. On a des autos en Amérique, comme on a des bicyclettes en France.

À côté de ce très bel esprit public, il y a en Amérique une faiblesse qui attriste. C'est la diminution de la natalité dans l'élite de la nation. Ce mal terrible que nous connaissons bien en France hélas, menace de destruction

complète les Américains de race anglo-saxonne des états de l'Est. Or ce sont justement les meilleurs éléments de la nation au point de vue de la finesse de la race, de l'éducation et de l'intelligence. Le président Roosevelt, qui a envoyé ses quatre fils au front, a appelé énergiquement l'attention de ses concitoyens sur ce péril, mais je ne crois pas qu'il y ait de progrès. C'est un fait très grave.

Les Américaines de la bonne société n'ont pas d'enfants. Je le vois par moi-même d'après les dames américaines que je connais. La disparition de cette élite américaine, la vraie noblesse du pays, l'aristocratie de la race, sera une perte irréparable pour la nation. Des nouvelles couches de sang irlandais, allemand, slave, italien, canadien français occuperont les places laissées vides mais il leur faudra bien des générations avant de s'affiner. Les Canadiens français sont très loin en arrière. Les Anglais, qui les détestent, affirment qu'ils ont du sang indien en grande quantité dans les veines. Je ne sais pas jusqu'à quel point cela est vrai, mais il est certain que les Canadiens français ne constituent pas une élite dans l'Amérique du Nord et dans la présente guerre leur conduite a complètement manqué de noblesse.

Je n'ai toujours pas d'ordre de départ ferme. Cela va retarder mon départ de New York en bateau et d'autant mon arrivée en France. J'ai été prudent en te télégraphiant que je partirais pour la France dans quelques semaines. Au revoir et à bientôt ma chère petite femme, je t'embrasse mille fois tendrement ainsi que nos bébés.

Ton Jeanny.



Haut Commissariat de la République Française aux
États-Unis

Mission Militaire d'Information

Washington D.C.

Samedi 14 septembre 1918

Ma chère petite Charlotte,

Ce n'est pas sans émotion que j'ai appris par les journaux la prise de Saint-Mihiel par les Américains et les Français. Pendant 12 mois j'étais resté face à face avec cette pauvre ville et je voudrais bien y retourner ne serait-ce que quelques heures en pieux pèlerinage. C'est certainement de mon ancien observatoire du fort des Paroches, unique au monde, que le ministre américain Baker a assisté à la bataille. Ce brillant succès est tout à fait encourageant pour l'armée américaine.

J'ai été si occupé avant-hier soir et hier que je ne t'ai pas écrit. Je suis allé voir deux ou trois personnages officiels américains qui correspondraient au Conservatoire des Arts et Métiers à Paris et à l'Inspection des Mines. Ces messieurs m'ont reçu très aimablement et ils m'ont remis gratuitement toute une

collection très intéressante de brochures officielles sur la production du plomb aux États-Unis. J'en ai tout un paquet avait une belle carte du Geological Survey. J'ai recueilli d'un seul coup tant de documents que je n'aurai pas trop d'une journée entière pour les étudier (je ne dis pas pour les lire complètement). En même temps l'un de ces officiels m'a remis une lettre d'introduction pour visiter une nouvelle fonderie très intéressante près de New York. Enfin un autre m'a emmené dîner chez lui.

J'ai passé aussi chez le photographe qui m'a remis 18 épreuves distinctes. Elles ne sont pas virées et pâliront vite, mais je crois que cela te fera plaisir de voir tant de têtes de ton mari et je te les envoie. Une 19^{ème} épreuve était

bien meilleure, on va la retoucher et vers le 1^{er} novembre il arrivera une douzaine de photos rue Gay-Lussac. Cela m'a coûté fort cher, mais tu ne peux te faire idée de ma stupéfaction quand j'ai vu le photographe me prendre au moins une vingtaine de fois. J'ai cru qu'il ne s'arrêterait jamais. Je commençais à me demander s'il était fou. Mais pas du tout, c'est l'habitude du pays. On fait tout en grand en Amérique.

Mon sort n'est toujours pas officiellement fixé. Mais je ne pense pas qu'on m'oblige à rester deux mois de repos en Amérique. Cela coûterait plus cher aux deux gouvernements que mon retour en France et mon re-départ en Amérique.

Je vais beaucoup mieux grâce aux bains de siège chauds, mais j'ai encore trois bourrelets de chair mal placés, qui ont apparu après mon opération et qui ne se résorberont que très lentement.

Au revoir, ma petite femme chérie, à bientôt j'espère ; si quelque chinoiserie administrative ne retarde pas mon départ, je dois arriver en France très peu de temps après cette lettre. Je t'embrasse mille fois tendrement. Je pense à notre première rencontre à Paris après nos 14 premiers mois de séparation. T'en souviens-tu, ma Lotte aimée ? J'embrasse aussi bien tendrement Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

*Cosmos Club
Washington D.C.*

Lundi 16 septembre

Ma chère petite Charlotte,

Je t'écris du club chic de Washington où un ami m'a fait inscrire membre temporaire. C'est un club fameux par sa composition exclusivement scientifique. Les membres sont des savants et des hauts fonctionnaires. Je suis heureux de venir ici passer quelques heures dans un fort bel hôtel où l'on trouve tout ce qui est nécessaire à la vie depuis un restaurant bon marché jusqu'au coiffeur et au cireur de bottes, sans parler de la bibliothèque.

J'ai reçu ce matin ta dépêche : santés bonnes - rentrerons Paris vingt-sept septembre.

Tu y seras, à Paris, avant moi, ma chère petite Lotte. Du train dont vont les choses, je me demande si j'arriverai à Paris pour le 15 octobre. Dès que j'aurai pris mon billet de bateau je t'enverrai une dépêche disant : - à bientôt- et après cela il faudra bien deux bonnes semaines avant que je débarque à Paris, encore en supposant qu'il n'y ait pas de retard au départ.

J'ai fait samedi une promenade (en auto) aux chutes de Greatfalls à une trentaine de kilomètres de Washington. C'était fort beau, un amoncellement de rochers et de cascades, mais j'ai trop marché et hier dimanche j'ai dû rester immobile. J'en ai profité pour taper à la machine des notes recueillies de côté et d'autre sur les fonderies de plomb en Amérique. Je reçois deux lettres de toi qui ont un mois de date, j'en ai déjà reçu de plus récentes heureusement. Merci pour tout ce que tu me dis sur Abel et Marie-Rose. Je vous embrasse tous les trois bien tendrement. À bientôt.

Ton Jeanny.

Le 18 septembre 1918

Mon cher Louis ⁴⁵,

Après avoir instruit à Chillicothe (Ohio) de novembre 1917 à mai 1918 trois régiments d'artillerie américains qui sont maintenant sur le front, j'ai été adjoint à une équipe d'officiers supérieurs qui a fait des cours pratiques pour officiers d'état-major près de la Nouvelle-Orléans, puis près de San Francisco.

Je suis tombé malade en Californie et après avoir été opéré au mois d'août je suis revenu continuer ma convalescence à Washington, en attendant d'aller la terminer en France. Je me trouve actuellement dans la capitale américaine jusqu'à mon prochain embarquement, assez bien portant sauf une impossibilité de marcher plus d'une demi-heure de suite et presque complètement libre de mon temps. Quelle merveilleuse occasion d'étudier l'Amérique, les Américains et les méthodes américaines !

Mon uniforme bleu-horizon m'ouvre toutes les portes et j'en profite pour m'instruire et me renseigner sur l'industrie de nos alliés. J'étudie plus spécialement tout ce qui concerne la métallurgie du plomb, mais mon ami Pogue du Museum National m'a donné récemment sa brochure sur le pétrole qui t'intéressera et je m'empresse de te l'envoyer.

Il n'y a pas besoin d'être calé en anglais pour comprendre le dessin de la page 26. Au train dont vont les choses, les ressources en pétrole des États-Unis seront épuisées dans une quinzaine d'années. Ceci est indépendant de l'état de guerre ou de l'état de paix. L'accroissement de la consommation remonte à 1900, la guerre n'y est pour rien.

Les gisements ont donné le maximum de leur rendement l'année dernière et on prévoit un abaissement continu pour les prochaines années. Les ressources en pétrole de la Russie, du Mexique, etc., sont beaucoup moins importantes que celles des États-Unis. Elles ne combleront pas le vide qui commence à se faire. Déjà on vient d'interdire ici l'usage des automobiles à essence le dimanche. Cette mesure, dit-on, ne sera que temporaire. C'est peut-être vrai pour l'Amérique qui se servira naturellement la première, mais nous autres Européens nous devons prévoir des restrictions beaucoup plus graves.

Inévitablement dans les prochaines années nous devons considérer comme articles de grand luxe

- l'essence pour auto
- le pétrole lampant
- le pétrole lourd
- les huiles de graissage de machines

et d'une façon générale tous les produits dérivés du pétrole.

Nous serons matériellement obligés d'avoir recours au benzol, à l'alcool, etc., à l'huile de ricin pour les machines etc. Je sais bien que les Américains vont chercher à améliorer leurs procédés d'extraction qui perdent, assure la brochure, 90 % du produit naturel. On cherchera également à réduire les consommations inutiles, mais on ne change pas du jour au lendemain des chaudières et des locomotives à pétrole en chaudières et locomotives à charbon. Il y a aussi les schistes pétrolifères, mais on n'a pas encore commencé leur exploitation.

La situation est donc très grave et comme je te sais intéressé au commerce des pétroles, je me fais un plaisir de te communiquer cette brochure, qui, remarque bien, est imprimée à Washington par les presses du Gouvernement. J'espère que ce document pourra t'éclairer toi et tes confrères qui souffrez certainement du manque de pétrole et auriez peut-être tendance à croire que c'est une situation temporaire due à la guerre.

Cette brochure est destinée à être diffusée dans le public instruit américain. Elle est aussi utile à faire connaître à certains de nos compatriotes.

Au revoir et à bientôt, mon cher Louis, j'espère pouvoir aller vous voir à Chalon, t'embrasser ainsi que Laure et tes enfants. J'ai hâte de revenir en France, de revoir ma femme et mes enfants et de reprendre ma place parmi les combattants. Ton frère dévoué,

Jean Tommy Martin.

30 rue Gay-Lussac. Paris 5

⁴⁵ Louis Jeannin-Naltet, beau-frère de Jean TM.

Hotel Grafton
Washington D.C.

Samedi 21 septembre 1918

Continue à apprendre l'anglais de façon à pouvoir m'accompagner, si on me renvoie une seconde fois en Amérique.

Ma chère petite Lotte,

L'hôtel Grafton a été envahi, pris d'assaut comme disent les journaux américains par une dizaine d'officiers de la Légion étrangère, envoyés ici pour faire des parades monstres dans toute l'Amérique à l'occasion du prochain emprunt. Ils ont un succès fou, mais ne parlant pas anglais ils ne s'en rendent pas exactement compte.

Lassé de rester dans l'incertitude à propos de mon départ, je suis allé ce matin forcer les portes du Haut Commissariat. Après avoir erré de bureau en bureau, j'ai fini par découvrir ma demande de permission en panne dans un tiroir. Après une discussion technique dont la portée m'échappe, on avait décidé « d'attendre ». J'ai réclamé avec une énergie farouche et en quelques heures j'ai obtenu la signature des grands chefs.

Le temps de faire les démarches pour le bateau qu'on avait également suspendues, je ne sais absolument pas pourquoi, ne me permettra pas de partir avant les premiers jours d'octobre.

Je n'ai pas perdu mon temps ici. J'ai recueilli à la bibliothèque du Geological Survey une moisson de renseignements précieux. Et coïncidence curieuse ce matin, au secrétariat de la Mission, comme je défendais ma cause avec toute l'éloquence que tu peux supposer, voici qu'un des membres de la Mission (service civil) près de moi, explique les difficultés qu'il rencontre à avoir certains enseignements industriels. Je me retourne vers lui, et je lui dévoile en deux minutes la question des pétroles, de l'essence, et le fonctionnement du service officiel des renseignements industriels.

Il tombait bien. Je viens justement d'exposer dans une lettre toute la question du pétrole à Louis Jeannin-Naltet et j'ai sur ma table les bulletins de presse du Geological Survey. Il en est resté baba ! Je crois ma chère petite Lotte que si je retourne en Amérique, on ne me laissera plus enseigner l'artillerie, on m'affectera au service économie industrielle ou quelque chose comme cela !

Je t'embrasse bien fort ainsi que nos bébés. J'aurai deux mois de congé voyage compris, c'est-à-dire à peu près un mois en France.

Bons baisers de ton Jeanny.

Hotel Grafton
Washington D.C.

Dimanche 22 septembre 1918

Ma chère petite Charlotte,

Je respire plus librement maintenant que je sais que ma permission est signée, mais je vais me hâter maintenant de me la faire donner en mains propres et muni de ce précieux document je voudrais émigrer de Washington où je n'ai plus rien à faire vers New York où j'ai pas mal de gens et de choses à voir.

Ici à Washington je n'ai plus que deux politesses à faire : Mlle Kohenline, soeur d'un officier du 324 et Monsieur et Madame Ligon (Ligon était mon prédécesseur à Mexico). Je vais les avoir à dîner au restaurant demain lundi, car dans ce pays-ci un monsieur invite très bien une demoiselle à dîner.

Je rédige chaque jour une partie d'un important rapport sur les fonderies de plomb en Amérique que je destine à M. Ledoux. Cela ne va pas très vite, mais je crois que ce sera bien. Je peux y joindre une trentaine de brochures scientifiques ou commerciales dont beaucoup ont de fort intéressantes et utiles illustrations. J'ai dressé une carte des mines, fonderies et affinages de plomb aux États-Unis que j'ai fait revoir par Monsieur Siebenthal, le fonctionnaire américain du Geological Survey chargé du plomb et du zinc, enfin j'ai des échantillons de métaux que l'on m'a très aimablement donnés dans plusieurs usines.

J'ai interrompu cette lettre pour aller à l'église Saint Matthieu tout près d'ici. Mais je ne me sens pas très fort aujourd'hui, j'ai trop marché hier où j'ai montré à deux officiers de la Légion un très beau musée de peintures et



sculptures. Il y avait un très grand nombre d'oeuvres françaises et le centre du musée était occupé par une statue (italienne) de Napoléon mourant. Il y avait si longtemps que je ne n'avais pas vu d'oeuvres d'art que cela m'a fait un plaisir infini, une vraie jouissance.

Je vais aller passer mon après-midi à la bibliothèque du Cosmos club où il y a quelques livres intéressants.

Au revoir et à bientôt, ma Lotte chérie, quelle joie de passer au moins un mois avec ma petite famille. J'ai peine à croire que j'aurai enfin tant de bonheur. Je vous embrasse bien tendrement tous les trois.

Ton Jeanny.



Hotel Grafton
Washington D.C.

Vendredi 27 septembre 1918

Ma chère petite Charlotte,

Je ne reçois plus aucune lettre de toi. Tu dois me croire déjà en mer et quoique je sois en possession de ma permission je ne m'embarquerai pas avant une dizaine de jours. Le minimum pour avoir sa place sur le paquebot et son passeport est de huit jours. Je vais quitter Washington demain et aller à New York où je dois régler ces questions compliquées, sans parler de ma solde et indemnités diverses, de quoi faire pâlir un comptable pendant deux jours.

À New York du moins je serai plus près du bateau. Je n'ai plus rien à faire ici. J'ai donné un aussi bon dîner que j'ai pu à la soeur de mon camarade et ami Kohenline. Quant aux Ligon, ils n'ont pas voulu accepter à dîner à cause de leur bébé de sorte que c'est moi qui suis retourné chez eux avec une énorme boîte de chocolats. Cela me fait penser aux chocolats qu'il faudra que je rapporte pour ma petite famille.

Les Ligon m'ont vivement engagé à revenir à Washington avec ma petite famille. Madame Ligon affirme que la vie des dames françaises est très agréable. Elles sont une vingtaine à la Mission. La vie est chère mais les indemnités sont suffisantes pour les gens qui prennent les tramways et non pas les taxis-autos.

Il y a à Washington dans les services de la Mission (en dehors de la Mission militaire) plusieurs de mes camarades de Centrale et on avait déjà une place en vue pour moi à mon retour de permission. Mais je n'ai rien demandé du tout. Je ne tiens pas particulièrement à retourner en Amérique.

La question me paraît tranchée pour le moment, car au lieu d'une permission de deux mois à passer en France, on vient de me remettre un ordre de retour qui paraît définitif puisqu'il dit « Le capitaine Tommy Martin est renvoyé en France, sa mission terminée ».

Pourtant dans mes notes que j'ai aperçues il est dit que j'ai bien réussi aux États-Unis et on me signale comme étant de ceux qu'on pourra renvoyer à l'occasion en Amérique. Par conséquent, ma petite femme chérie, continue à apprendre l'anglais.

Si tu savais comme tes lettres me manquent, tu aurais continué à m'écrire, ma petite Lotte. Je t'embrasse bien fort ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

New York.

Grippe espagnole : [Hôpital de NY] «...tout est plein pour le moment parce que il y a une cinquantaine de marins et sous-officiers français que deux cuirassés ont débarqués ici, parce qu'ils avaient contracté la fameuse et ennuyeuse grippe espagnole. »

The Vanderbilt Hotel
New York

Samedi 28 septembre 1918

Ma chère petite Charlotte,

Me voici revenu au Vanderbilt Hotel, là même où j'avais débarqué il y a onze mois. C'est un hôtel vraiment très chic quoique j'habite modestement au 17^e étage et que j'y occupe sûrement la plus petite chambre. Aujourd'hui samedi et demain dimanche rien à faire comme démarches ou visites. Tout est fermé. La vie d'affaires est suspendue du samedi 1 heure de l'après-midi jusqu'au lundi neuf heures du matin. Je ne m'en plains pas d'ailleurs. Mes cinq heures de chemin de fer de Washington à New York m'ont abruti et je ne me sens pas capable d'entreprendre rien d'important.

Mes projets pour les 8 ou 10 jours que je devrai passer à New York en attendant mon bateau sont les suivants :

1°) me présenter au contrôleur général Johannet dont le bureau s'occupe de régler les questions de passeport, etc.

2°) me présenter à l'officier d'administration Épailly pour toucher ma solde et mes indemnités diverses,

3°) me présenter à la Compagnie Transatlantique pour payer ma place qui doit être retenue par M. Johannet,

4°) en dehors de ces obligations professionnelles, militaires en quelque sorte, je vais aller visiter une fonderie de plomb, la Balbach à Newark (à 20 minutes d'ici),

5°) je vais tâcher de rencontrer Mme Ashburn, la femme de mon colonel à qui je serais heureux de rendre une partie des amabilités que son mari et elle ont eues pour moi au camp Sherman,

6°) avant de m'embarquer je retirerai mes fonds de la banque Munroe.

Voilà la partie quasi obligatoire de mon programme. Après cela il me restera encore bien des choses à faire.

Je dois jeudi prochain trouver chez un photographe Bachrach de la 5^{ème} avenue les épreuves que j'ai commandées il y a trois semaines à Washington. Il faudra aussi que j'achète quelques menus objets avant de rentrer en France, depuis les chocolats pour Abel et sa maman jusqu'au savon à barbe pour son papa car voilà bien des années que je me sers du savon Colgate et son importation en France a cessé depuis deux ans, or je serais bien ennuyé de renoncer à mes habitudes.

Je compte demain matin dimanche aller à la grand messe à la cathédrale Saint-Patrick. Je me rappelle y avoir entendu il y a quelques mois un remarquable sermon à propos du troisième emprunt américain et justement demain on doit prêcher pour le quatrième emprunt.

Voilà tout à coup que je crois me rappeler que le samedi après-midi on travaille, ~~xxxx~~ dans les bureaux de la Mission française à New York. Je vais me précipiter 65 Broadway, avant de dîner, cela pourra peut-être avancer mes affaires. Pour dîner je tâcherai d'aller au Cercle français que je ne connais d'ailleurs pas ; les prix du Vanderbilt effrayent un peu ma bourse.

Au revoir, ma chère petite Lotte, je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose. J'ai lu avec joie dans le journal pendant mon voyage les bonnes nouvelles qui viennent à la fois de tous les fronts. Peut-être le bon Dieu permettra-t-il que cette terrible guerre se termine bientôt, mais tout de même je n'espère pas en moins d'une année.

Ton Jeanny.

The Vanderbilt Hotel
New York

Dimanche 29 septembre 1918

Ma chère petite Charlotte

Après t'avoir quittée hier vers 4 heures je pris le métro qui s'appelle subway à New York et j'arrivai aux bureaux de la Mission avant leur fermeture. Mes comptes seront définitivement réglés la veille de mon départ. Il n'y a qu'une seule petite difficulté due à ce qu'un chèque d'un millier de francs qu'on m'a envoyé à San Francisco ne m'est jamais parvenu, mais cela s'arrangera sans aucune perte.

Les New Yorkais sont moins blasés que les habitants de Washington. Mon uniforme bleu a ici le succès des premiers jours. On vient me serrer la main dans les rues et on ne peut pas faire halte à un coin de rue sans être immédiatement abordé par des gens sympathiques désireux de vous aider.

Je suis allé ce matin à la cathédrale Saint-Patrick très belle église gothique en marbre. J'ai beaucoup aimé la musique consistant en un carillon de cloches. Le sermon sur le quatrième emprunt a été aussi énergique qu'on pouvait s'y attendre. Il faut prêter tout l'argent dont vous disposez au gouvernement

1°) pour vous mettre à l'abri du danger,

2°) pour un motif plus élevé, pour que la liberté démocratique dont jouit l'Amérique soit aussi donnée aux autres nations,

3°) c'est un devoir religieux impérieux, je crois même qu'il a comparé l'emprunt à un sacrement, de soutenir le gouvernement des États-Unis dans la cause du Christ.

À la sortie un gentleman âgé, exceptionnellement chic, m'invita à venir à son club « Union Leage ». Si je trouve un jour libre j'y ferai un tour. Il n'était pas sorti de la cathédrale par la même porte que moi, mais il traversa la rue pour m'aborder et en me quittant il appela sur ma tête la bénédiction du Ciel.

Tout cela était dit et fait d'une façon si aimable et distinguée que nous étions profondément touchés (j'étais avec un camarade, commandant d'infanterie, Bertrand). Après cela j'ai quitté le commandant Bertrand pour aller visiter la société de bienfaisance française de New York. C'est une très belle institution très riche et prospère. Il y a un asile de nuit pour indigents et un asile pour des vieillards qui trouvent là une retraite confortable. Et il y a une école de nurses, c'est une sorte d'internat où il y a 40 ou 50 apprenties nurses, elles n'ont leur diplôme qu'après deux ans et demi d'études.

Enfin le plus important c'est l'hôpital qu'une soeur de Sainte-Croix m'a fait visiter du rez-de-chaussée au huitième étage. Il y a environ 150 lits. Tout est plein pour le moment parce que il y a une cinquantaine de marins et sous-officiers français que deux cuirassés ont débarqués ici, parce qu'ils avaient contracté la fameuse et ennuyeuse grippe espagnole. Les principales ressources de l'hôpital sont des chambres payantes pour les clients riches de toute nationalité et les dons de la colonie française.

Après déjeuner je suis allé à la bibliothèque de New York. Public Library, la plus importante des 300 bibliothèques publiques de New York. J'y ai trouvé quelques renseignements utiles sur le chauffage des fours métallurgiques et j'y retournerai pour y étudier quelques ouvrages sur le plomb.

Je suis revenu t'écrire du Vanderbilt et je vais aller dîner chez « Gaston ». « Gaston » c'est un restaurant français très renommé de New-York, qui m'attire à cause de son nom sympathique et plus encore à cause de la modicité de ses prix. Il annonce que le dîner le dimanche soir sera de 1 dollar au lieu de 85 cents, cela n'est pas pour m'effrayer. Hier soir au Vanderbilt on a eu le culot de me faire payer quatre dollars un dîner très ordinaire et je n'ai aucun moyen de défense, car en tenue nous ne pouvons pas lésiner, ni même avoir l'air étonné d'un prix.

À bientôt, ma petite femme chérie, je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose. À bientôt la joie de vous revoir et de rester quelques semaines près de vous.

Ton Jeanny.

The University Club of Washington

September 29 / 1918

Capitaine Jean Tommy Martin

Dear Sir,

I was away for a day and received your card on my return, too late to say good by to you. I know you are very happy to be so near sailing for France and soon be with your family.

I enjoyed our short acquaintance very much and I am sure I learned something from your good advise and experience. I hope your wish will be fulfilled when you return to duty and that you will be assigned to an American Battery.

Perhaps someday if I am lucky I may be in France too and who knows but we may meet again. Until they Au Revoir and Bon Voyage. Vive la France. Vive l'Amérique, vive l'Allies.

Yours sincerely,

Lieutenant D.Chester Noyes.

The Vanderbilt Hotel

New York

Lundi 30 septembre 1918

Ma chère petite Charlotte,

Je suis allé hier au soir avec le commandant Bertrand dîner chez « Gaston ». C'est un petit restaurant à table d'hôtes, genre gare de chemin de fer de chez nous, mais on y mange très bien. Je crois que je n'avais jamais fait un aussi bon repas depuis bien longtemps. Puis j'avais le pain blanc à discrétion. Cela me rappelait le temps de paix. Le tout pour un dollar c'est un vrai restaurant populaire !

Je regarde par la fenêtre et j'aperçois une voiture de charbon qui est en train de se vider toute seule dans la cave de l'hôtel. Voilà qui est bien américain. Par un petit trou dans le trottoir qui ne gêne pas la circulation, on a passé une rigole qui va du fond de la voiture à la cave et le charbon en petits morceaux coule tout seul pendant que les trois forts chevaux se reposent et que le conducteur armé d'une pelle s'assure que les dernières parcelles de charbon ne collent pas à la caisse de la voiture. Voilà qui est bien plus simple que chez nous où il y aurait deux bonshommes suant sang et eau avec des sacs énormes sur le dos. Voilà que le cocher donne un coup de balai sur la rigole. C'est fini. Il replie la rigole et va s'en aller dîner.

Ce matin et cet après-midi je suis retourné à la Public Library où je trouve des ouvrages très intéressants sur le plomb, les maladies des ouvriers du plomb etc. je me crée ainsi tant d'occupations que je n'ai pas une minute libre. J'ai retenu ma place sur le Niagara. C'est un bateau très médiocre mais je ne veux pas attendre dix ou douze jours de plus pour prendre un bon bateau. J'ai déjà perdu un mois. Cela suffit. Mon départ ne se fera d'ailleurs pas avant la fin de la semaine.

Voilà qu'il arrive une deuxième voiture à trois chevaux devant le petit trou du trottoir. Cette fois j'ai sorti ma montre. La voiture est énorme, elle doit contenir plus de deux mètres cubes de charbon. Ça y est le bonhomme a fixé devant le trou une petite pancarte « Danger » en rouge et abattu la rigole. Le charbon coule comme de l'eau. Le bonhomme tape avec sa pelle sur les côtés de la voiture. Avec sa pelle il aide la fin du jet. C'est comme je te dis. C'est fait aussi vite que je te l'écris et si je ne me presse pas le travail sera fini et la voiture repartie avant que je ne l'écrive !

Tout en regardant la rigole je m'aperçois que les dames et demoiselles américaines qui passent dans la rue montrent non seulement leurs chevilles, mais le bas de leurs jambes et on voit même beaucoup de mollet ! Je dois dire que c'est tout à fait vilain. D'abord celles qui montrent leurs mollets les ont presque toutes beaucoup trop gros, puis elles ont des couleurs de bas ridicules. J'aime bien les jupes courtes mais pas trop courtes !

⁴⁶ Chester Noyes, lieutenant au War department à Washington, gendre du consul général de Belgique.

L'annonce de l'armistice avec la Bulgarie déchaîne ici un enthousiasme splendide. Devant la bibliothèque j'ai assisté à une manifestation bruyante et joyeuse. Le quatrième emprunt américain qui est formidable a très bien débuté. Le gouvernement demande 30 milliards de francs au pays. La ville de New York a pour sa part 10 milliards à souscrire. Dans les trois premières journées samedi, dimanche et aujourd'hui lundi, les habitants de la ville, banques et particuliers, ont déjà souscrit pour plus de 5 milliards de francs. L'emprunt doit se terminer dans trois semaines et ce sera la plus formidable opération financière dont l'humanité aura entendu parler.

Le gouverneur (on dirait chez nous le préfet) dans son discours aujourd'hui a dit : « Mes chers compatriotes, la victoire nous coûte cher, mais soyez bien persuadés que la défaite coûterait plus cher encore ! » Et tout le monde d'applaudir. Les Américains sont vraiment épatants. Nous ne devons leur marchander ni notre admiration ni notre reconnaissance.

Au revoir, ma Lotte chérie, et à bientôt. Dès que toutes les formalités seront remplies, passeport, etc., je t'enverrai la dépêche « À bientôt ». Je t'embrasse de tout coeur ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

*The Vanderbilt Hotel
New-York*

Mardi 1^{er} octobre 1918

Ma chère petite Charlotte,

Après t'avoir écrit hier au soir, je suis retourné dîner chez Gaston. J'en pince pour Gaston. C'est une table d'hôte d'aspect modeste mais le vin rouge, le fromage de France, le pain blanc m'attirent irrésistiblement sans parler des prix à portée de ma bourse.

Ce matin j'ai passé trois bonnes heures à la Public Library. J'ai d'abord étudié un livre anglais de Gowland tout à fait remarquable sur la métallurgie du plomb au temps des Grecs et des Romains et actuellement dans les provinces reculées du Japon. Puis quittant l'Antiquité pour des temps plus modernes j'ai dressé la liste des ouvrages récents que je me propose d'étudier demain ou après-demain. Dans une salle gigantesque il y a des milliers ou plutôt des millions de fiches et j'ai consulté toutes celles qui se rapportent à mon métier. J'ai ainsi les noms d'une douzaine d'ouvrages. Au premier jour libre je retournerai à la bibliothèque et l'on me mettra en main à la fois les 12 livres ce qui me permettra de voir s'ils sont ou non intéressants à étudier.

Comme j'étais en train de manipuler les fiches un aimable Américain, appartenant au personnel de la bibliothèque, m'aborda. Il s'appelle Bradford et pendant la guerre de Sécession fit ses études au collège de Pau, c'est à dire qu'il parle français comme toi et moi. Il me demanda si je trouvais bien tout ce que je désirais. Je répondis que oui, mais pourtant une chose me manquait. Un des livres étudiés hier m'avait si fort intéressé que je voulais l'acheter mais c'est un ouvrage édité par le gouvernement et qui n'est pas dans le commerce. Comment faire ? Je m'embarque à la fin de la semaine. Je n'ai pas le temps d'écrire à Washington au superintendant des Documents et d'avoir sa réponse ; en outre j'ignore le prix de l'ouvrage qui n'était pas marqué.

M. Bradford me répond qu'il se charge de me procurer le livre. En attendant, il m'offre de visiter la bibliothèque et montant et descendant d'innombrables escaliers (ce qui entre parenthèses ne convient guère à mon état actuel de santé) il me fit tout voir de la cave au grenier. Les sept étages de la salle des livres sont très remarquables. Il y a une ventilation spécialement prévue au travers des planchers car les livres m'a-t-on dit se conservent mieux dans l'air pur. Il y a plus de 2 millions d'ouvrages. Rien que sur la guerre on a 8000 ouvrages en diverses langues, sans compter ce que les Allemands et leurs alliés ont pu publier.

Il y a une salle de lecture pour les aveugles qui lisent des ouvrages spéciaux avec leurs mains. Il y a la salle des enfants avec des sièges appropriés. Il y a dans le même bâtiment une salle de prêt gratuit des livres. Enfin dans la cave on a organisé la bibliothèque de guerre, gigantesque amoncellement de livres innombrables donnés par toutes sortes de personnes. On les classe et on constitue de petites bibliothèques portatives qu'on expédie au front pour les salles de lecture des soldats américains. Pendant toute cette visite M. Bradford n'avait pas perdu de vue ma demande. Il me conduisit au département des doubles où j'ai eu la bonne chance de découvrir une copie de mon ouvrage. Je voulais absolument payer mais on n'accepta pas mon argent, on me munit d'une fiche spéciale pour que

je puisse franchir la porte avec un livre sous le bras et je partis déjeuner rempli d'admiration et de reconnaissance pour mes hôtes !

Avec un uniforme bleu-horizon je me charge de faire n'importe quoi en Amérique ! Après déjeuner je me mis à la recherche de madame Ashburn, mais l'adresse que je possédais était trop ancienne, si bien que j'ai fait je ne sais combien de kilomètres dans le subway (métro) inutilement mais j'ai maintenant la bonne adresse et j'espère être plus heureux vers 6 heures du soir.

À bientôt, ma petite femme chérie, je suis un peu ennuyé de n'avoir plus aucune nouvelle de toi mais peut-être demain trouverai-je une lettre de toi au bureau de la Mission où mon courrier doit me suivre. Je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

*The Vanderbilt Hotel
New-York*

Mercredi 2 octobre 1918

Ma chère petite Charlotte,

J'ai rempli ce matin les innombrables formalités précédant mon embarquement. Les quatre administrations :

1°) Bureau du Haut Commissariat de la République Française,

2°) Le consul général de France,

3°) La compagnie générale Transatlantique,

4°) Les douanes américaines (service des renseignements),

ont absorbé tout mon temps. Heureusement que les quatre bureaux sont très proches de la Batterie, nom de la place située à la pointe sud de Manhattan, le quartier des affaires à New York. Il faut aller voir chacune de ces administrations deux ou trois fois. Ils sont très aimables, mais terriblement compliqués. Aux douanes américaines il y a des sentinelles en armes à tous les tournants des corridors, c'est impressionnant. Je n'ai pas encore trop à me plaindre, mon uniforme simplifiant beaucoup des formalités sans nombre.

Enfin c'est fini, il ne me restera plus qu'à m'embarquer samedi après-midi après avoir montré mes bagages pour le cas où j'aurais une bombe ... ou quelque autre produit interdit.

Il m'en est arrivé une bien bonne aujourd'hui dans la rue. Un brave Américain qui ne paraissait pas gris, mais très exalté, s'est jeté sur moi au coin d'une rue et après m'avoir déclaré son amour et son admiration pour la France, il a déposé un baiser respectueux sur ma croix de guerre ! J'ai à peu près une demi-douzaine de démonstrations de sympathie personnelle par jour, mais ce n'était encore jamais allé jusque-là. Il est vrai que les nouvelles sont vraiment enthousiasmantes.

À bientôt, ma petite femme chérie, je t'embrasse très fort ainsi qu'Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

Ma chère petite Charlotte,

Hier soir j'avais invité à dîner Madame Ashburn, mais elle me répondit qu'elle n'était pas libre. J'étais désolé parce que c'était ma dernière soirée libre à New York, mais tout s'arrange. Madame Ashburn me téléphona qu'au lieu de dîner ensemble à mes frais nous étions invités chez un de ses amis Monsieur Dodge, mais que si je voulais absolument offrir quelque chose je pourrais emmener les convives au théâtre après dîner.

À sept heures dans le grand hall du Vanderbilt j'avais pris comme renfort le baron Snoy, lieutenant de lanciers belge et nous fûmes enlevés dans une auto de luxe par Madame Ashburn (femme du colonel du 324^e lourd) et par Madame Lawtou (femme d'un colonel de l'état-major du général Pershing). Monsieur Dodge, qui nous avait invités à dîner est un riche industriel, pête à papier, machines, etc. c'est un ancien avocat, ami des deux colonels et ayant lui-même un gendre colonel en France, tous colonels comme tu vois ! mais des vrais ! Le sixième convive était Madame Wallace une dame veuve tout à fait, mais tout à fait chic. Dîner excellent. Monsieur Dodge me fit toutes sortes de propositions alléchantes de visites d'usines, mais j'étais trop près de mon embarquement pour rien pouvoir accepter. Cet excellent vieillard me toucha par son amabilité pratique. Il voulait absolument mettre un de ses employés à ma disposition pour circuler dans New York, mais grâce à Dieu je n'ai plus besoin de guide ici, je me tire d'affaire tout seul. Au dessert on porta un toast silencieux aux maris absents et un spécialement pour toi, ma petite femme.

Après dîner nous allâmes tous les six dans l'auto de Monsieur Dodge au théâtre Empire où j'avais retenu une loge. On jouait La grâce qui sauve, jolie comédie dont les plaisanteries et les réparties faites dans le plus correct anglais mais trop vite pour un étranger m'échappèrent pour la plupart. Je comprenais pourtant assez pour rire de tout mon coeur. L'officier belge en kaki et moi en bleu, rangés derrière nos trois dames éblouissantes, cela faisait une loge bien garnie sous le chaperonnage de M. Dodge. Après le théâtre on alla au Biltmore, riche hôtel qui possède sous la tente du toit un cabaret dansant. Pendant que nous prenions quelques rafraîchissements nous pouvions admirer près de nous des danses d'amateurs et de professionnels alternés. Enfin je suis rentré me coucher à une heure du matin. Je suis heureux d'avoir pu être agréable à Madame Ashburn dont j'ai été grandement l'obligé à Chillicothe, mais j'ai horreur de me coucher si tard.

Ce matin je suis parti par l'Hudson tube, un métro sous le fleuve, pour aller à Newark visiter les usines de la Balbach Smelting & Refining Co, j'avais une lettre d'introduction donnée à Washington par Monsieur Siebenthal géologue du ministère de l'Intérieur. Je fus reçu à bras ouverts. Ces Américains sont vraiment épatants. Je visitai la fonderie de cuivre, puis je déjeunai avec le président Monsieur Randolph (président cela veut dire directeur général), après le déjeuner j'ai visité la fonderie de plomb dont l'atelier de coupellation était tout à fait remarquable.

Je suis rentré tard à New York où je viens de dîner chez Gaston. Mais j'avais bien fait de me réserver cette soirée, je suis rompu, brisé. Quoique j'aïlle beaucoup mieux je ne suis pas assez solide pour me payer impunément plusieurs heures de circulation dans les usines.

Je te quitte pour aller dormir. À bientôt maintenant ma Lotte aimée, je t'embrasse bien tendrement ainsi que Abel et Marie-Rose.

Ton Jeanny.

Vendredi 4 octobre 1918

Ma chère petite Charlotte,

J'ai liquidé ce matin tous mes comptes avec l'officier comptable de la Mission et j'ai fait transférer par mon banquier Munroe mes petits capitaux à la succursale de la même banque à Paris. C'est une somme de huit cents dollars que je pourrai retirer à la banque Munroe & Co, 4 rue Ventadour, Paris.

J'ai acheté des chocolats pour Abel et une autre boîte pour les autres membres de la famille. J'ai passé chez un bijoutier qui m'a dévalisé mais j'espère que cela fera plaisir à quelques dames et demoiselles de la famille. En vrai américain le bijoutier m'a demandé : « Quelle est votre limite ? » Autrement dit combien voulez-vous y mettre ? Je répondis : « Il n'y a pas de limites à l'amitié ! », mais il y avait une limite dans mon porte-monnaie.

Je t'envoie quatre photos ⁴⁷ prises il y a plusieurs mois et que je viens de retrouver dans ma malle. Il y a une vue des rapides du Niagara, c'est la partie du Saint-Laurent qui est à quelques kilomètres en aval des cataractes. Il y a ensuite un portrait du capitaine Sackett du 324^e lourd devant notre observatoire de Stony Creek. L'autre photo représente le même capitaine Sackett et un de ses lieutenants, un chanteur de profession qui était le boute-en-train du régiment.

Je vais aller ce soir dîner et coucher dans la banlieue new-yorkaise chez Monsieur Mali, consul général de Belgique. J'avais rencontré son gendre Chester Noyes lieutenant au War department à Washington et m'étais lié avec lui.

Demain à 3 heures je m'embarque. Cette lettre sera probablement la dernière que je pourrai t'envoyer d'Amérique. À bientôt, ma petite femme chérie, je t'embrasse de tout mon coeur avec toute l'affection dont je suis capable et j'embrasse aussi bien fort mon petit Abel et ma petite Marie-Rose.

Ton Jeanny.

⁴⁷ On trouvera ces photos aux épisodes 16 et 18.



Ma chère petite Charlotte,

Je viens de faire embarquer mes bagages et je t'écris ces lignes dans la salle d'attente de la Transatlantique avant d'embarquer moi-même. J'aurai comme compagnons de voyage le commandant Müntz, artilleur breveté, et un nombre impressionnant de dames de la Croix-Rouge américaine.

Je n'ai pas eu le temps d'acheter du pain d'épices, c'était un article qui aurait été apprécié par la famille, mais j'ai des chocolats qui feront plaisir à Abel et aux autres. Il fait très beau temps et octobre est généralement une saison favorable pour traverser. Quant aux sous-marins boches, tant pis pour eux si nous les rencontrons, nous sommes bien armés.

J'ai passé hier une soirée charmante chez Monsieur Pierre Mali, consul général de Belgique, dans une charmante propriété à une heure de New York. Malheureusement dans la nuit à quelques kilomètres de nous une grande usine de munitions a pris feu et a sauté. Toute la nuit les explosions se sont succédées et je n'ai pas pu fermer l'oeil. Toute la maison tremblait comme par une succession de tremblements de terre. Mon lit a bougé à plusieurs reprises. Même sur le champ de bataille je n'avais jamais rien entendu de pareil. Cette catastrophe que tu auras lue dans les journaux ne me paraît pas encore finie, car de New York j'entends des bruits sourds comme une grosse canonnade.

À bientôt ma petite femme chérie, si cette lettre part comme moi par le Niagara elle n'arrivera sans doute pas avant moi, mais je ne te dirai jamais de trop combien je t'aime et combien j'ai hâte de me retrouver auprès de toi et de nos deux bébés.

Après un an de séparation quelle joie si je peux rester deux mois avec ma petite famille. Ils me sont accordés officiellement par la Mission mais je n'y croirai vraiment que quand ce sera confirmé au ministère de la Guerre. De toutes façons j'aurai plusieurs semaines.

Je t'embrasse bien tendrement ainsi qu'Abel, Marie-Rose et toute la famille.

Ton Jeanny.

Retour en France à bord du *Niagara*.

Grippe espagnole : « Tous les jours il meurt un des soldats américains. C'est vraiment sinistre ».



Ma chère petite Charlotte,

Il fait aujourd'hui très beau temps et de nombreux passagers que je n'avais jamais aperçus auparavant commencent à se montrer sur le pont. Nous avons embarqué samedi dernier 5 octobre 1918 dans l'après-midi et mon dernier acte sur le quai de New York a été de t'envoyer une dépêche de deux mots : « A BIENTÔT » que la censure, j'espère, laissera passer.

Le *Niagara* n'est qu'un bateau de seconde classe, c'est-à-dire qu'il n'a ni le luxe ni la vitesse des grands paquebots-postes mais il est très suffisant pour mon usage. Je partage avec le commandant Müntz une cabine à deux qui a des dimensions très acceptables. Le service de table est simple mais c'est tellement supérieur à la cuisine américaine que c'est pour moi un réel plaisir de déjeuner et de dîner. Il y a surtout un petit vin rouge qui me change agréablement de l'eau glacée chère aux Américains.

Nous sommes restés à quai toute la nuit de samedi à dimanche et le dimanche matin nous sommes partis tout doucement au travers de la rade pour prendre notre place dans un convoi d'une dizaine d'autres bateaux. Le port de New York est un des plus beaux du monde. La vue sur Manhattan est grandiose. Les gigantesques constructions se détachent sur le ciel avec leurs silhouettes étranges, quelques-unes babyloniennes. Le Singer building a quarante-deux étages et le Woolworth une douzaine de plus. Ce n'est ni joli ni artistique, mais c'est vraiment imposant, et il se dégage une impression de richesse et de puissance à la vue de cette ville qui est énorme dans les trois dimensions. De l'autre bord du *Niagara* je vois la belle statue de la Liberté par Bartholdi qui domine la baie et a été placée là pour souhaiter la bienvenue à ce million d'émigrants qui vient chaque année aux États-Unis chercher fortune au milieu de la grande démocratie américaine.



Cérémonie funéraire au large.



A bord du *Niagara*

Le samedi 12 octobre 1918

Décidément la traversée est franchement mauvaise ; nous roulons et tanguons continuellement. Nous n'avons pour ainsi dire pas vu le soleil depuis notre départ de New York, nous avons un vent qui retarde notre marche et presque tout le temps une brume légère ou des gouttelettes de pluie.

Nous avons quitté la côte américaine le dimanche après-midi escorté par un grand croiseur et un torpilleur, nous étions en tout une douzaine de bateaux, mais à partir du lundi nos compagnons prirent de l'avance sur nous et nous naviguons maintenant tout seuls sur le grand océan. En une semaine nous n'avons guère vu que deux autres bateaux, un hollandais et l'autre inconnu.

Le seul événement à signaler dans la monotonie de notre vie a été le lancement à la mer du cadavre d'un pauvre petit soldat américain mort à bord de pneumonie. Ils sont un millier de soldats américains sur le *Niagara* commandés par une douzaine d'officiers, sans compter quelques jeunes aviateurs. La cérémonie vraiment belle a eu lieu avant-hier sur le pont arrière. Une dizaine de canonnières-marins en armes rendaient les honneurs. À droite et à gauche les deux longues pièces de 14

encadraient la scène. Près de la bière que venaient de clouer les hommes de l'équipage, le commandant du détachement américain se tenait silencieux pendant qu'un de ses compatriotes lisait à haute voix une dernière prière. Quatre soldats en kaki firent glisser la bière dans la mer au-dessous du pavillon étoilé. Une quarantaine de leurs camarades étaient présents et les marins français tirèrent une salve en l'air. Le commandant du *Niagara* et quelques-uns de ses officiers assistaient aussi à la cérémonie ainsi que le commandant Müntz et moi. Le bateau s'était arrêté et dans le grand silence créé par l'arrêt des machines un trompette américain envoya au soldat mort un dernier adieu. Tout était fini ; pendant que derrière nous la bière s'enfonçait dans les abîmes de l'océan, nous reprîmes notre route vers la France, vers les champs de bataille où tant d'autres soldats trouveront des tombes encore moins enviables.

Les passagers :

Le *Niagara* est plein comme un œuf. Il a même jusqu'à cinq voyageurs dans une cabine de quatre. Il y a comme soldats français, en outre des deux officiers d'artillerie de la Mission, un permissionnaire de Québec et un autre de Porto-Rico, enfin un sergent de Coloniale qui revient de la Nouvelle-Calédonie. Nous avons à bord l'ambassadeur américain Wright qui se rend à Londres. Il voyage avec sa femme et un bébé de quatre mois sur lequel veille une nurse attentive. La carrière diplomatique possède un autre représentant, monsieur Jullemier qui rentre en France avec son fils et sa fille après avoir été cinq ans ministre de France à Buenos Aires. Je fais tous les jours la conversation avec un brave Français du Mexique, Monsieur Lartigue, notable commerçant et agent consulaire à Orizaba. Il emmène en France une nombreuse petite famille qui trouvera à Dax une atmosphère plus calme que celle des révolutions mexicaines. Monsieur Lartigue a bien connu Mme Péroulière, mesdemoiselles Villenave et un grand nombre de mes amis du Mexique et nous avons un tas de choses à nous dire. Je cause à un jeune Américain qui s'en va comme vice-consul à

Marseille et qui me paraît très désireux de désertir son poste pour aller rejoindre ses compatriotes sur les champs de bataille.

Un de mes bons voisins de pont, car nous passons des heures entières étendus sur des chaises longues du côté du pont le mieux protégé contre les vents, c'est un père des Missions Étrangères, qui revient d'une mission au Canada après avoir vécu de longues années au Tonkin. Il est maintenant supérieur d'une maison de sa compagnie à Montauban. Il y a la messe demain dimanche et nous comptons aussi sur lui pour nous donner une suprême absolution en cas qu'une rencontre avec un sous-marin allemand tourne mal...



Mais pourquoi douter de notre bonne fortune ? Je suis justement en train de pianoter ma « corona » au-dessous d'une médaille d'argent de la Ligue Maritime Française décernée à l'équipage du *Niagara* pour ses glorieux combats de juin et juillet 1917. Notre bateau fut deux fois attaqué au canon et les deux fois, après d'énergiques ripostes, il se tira d'affaire sans dommage. Nous avons pleine confiance dans le prochain combat, si combat il y a.

Pour en revenir aux passagers, les Français sont rares : un hôtelier de San Francisco, un restaurateur de Mexico, une jeune institutrice de Washington à qui un roulis malencontreux vient d'abîmer le nez, une dame de Winnipeg, Canada, qui me demande conseil pour ses lectures, etc. etc.

Il y a une vingtaine d'officiers américains, les uns appartenant au détachement des mille hommes qui sont à bord, les autres voyageant isolément, aviateurs, médecins, etc. l'un d'eux, d'origine française, nous a chanté l'autre soir de fort agréable manière.





Mais la grande foule des passagers du *Niagara* est constituée par les dévoués serviteurs et servantes des oeuvres de guerre. Au premier rang les dames de la Croix-Rouge, l'une d'elles remarquablement distinguée, avec tout le charme de la vieille aristocratie du Sud. Elles vont en France et en Italie pour travailler soit dans les hôpitaux américains, soit dans les cantines, sortes de foyers du soldat, organisations si essentielles dans l'armée américaine où les hommes ne reverront pas leur famille avant deux ou trois ans et où ils sont peu aptes par eux-mêmes de se créer des distractions saines en pays

étranger.

Après les dames de la Croix-Rouge et du Y.M.C.A (Young Men Christian Association) il y a une foule de citoyens américains ou canadiens, jeunes ou vieux, qui ne pouvant pas servir leur patrie les armes à la main, veulent du moins paraître sous les drapeaux et faire oeuvre utile. C'est la masse de nos compagnons de voyage, les uns portent la Croix-Rouge, les autres les fatidiques lettres Y.M.C.A, enfin les plus zélés peut-être sont les membres de l'Armée du Salut. J'ai causé avec l'un d'eux, car j'aime beaucoup son oeuvre si intéressante pour les quelques millions de soldats de langue anglaise qui sont maintenant dans notre pays, mais je le dissuade de faire de la propagande parmi les Français. Autant il fera de l'excellente besogne auprès des Américains, Canadiens, Australiens et Anglais, autant il court le risque du ridicule et pis encore avec nos compatriotes, qui n'accepteront certainement pas les méthodes de propagande chères aux Anglo-Saxons. Chaque pays a ses coutumes et il est prudent de les respecter.

A bord du *Niagara*

Le dimanche 13 octobre 1918

Ma chère petite Charlotte,

Nous avons encore mis à la mer un pauvre soldat hier, et il faudra recommencer aujourd'hui pour la troisième fois cette triste cérémonie, et il y a encore trois malades graves ; voilà un détachement qui n'a pas de chance. Je me demande avec inquiétude si on ne va pas nous mettre en quarantaine à notre arrivée à Bordeaux.

J'ai fait la causette hier avec une jeune fille française qui revenait d'Australie. Il y a aussi à bord un ménage qui vient des Philippines. Tous les pays de la terre sont représentés sur ce bateau.

Le missionnaire nous a dit ce matin la messe dans le salon, là-même où je t'écris maintenant ; il est venu ensuite admirer ma petite machine à écrire qu'il m'envie à cause de la facilité de prendre plusieurs copies d'une même lettre. J'ai fait aussi des jaloux parmi les dames du bord avec un superbe crayon mécanique, mais il m'a semblé que les dames mexicaines admiraient plutôt la beauté extérieure du tube argenté que l'ingéniosité du mécanisme.

Il fait ce matin un temps superbe et dès que j'aurai fini cette page, je vais aller chercher mon appareil photographique : je voudrais profiter de ce premier jour de beau soleil pour prendre quelques instantanés.



Nous suivons les nouvelles par la télégraphie sans fil. Chacun des derniers communiqués a été lu avec enthousiasme. Le dégagement de la forêt de Saint-Gobain va assurer Paris contre tout bombardement par canon. Si le beau temps permet de continuer les opérations, je crois que Foch repoussera l'ennemi sur la Meuse avant l'hiver. C'est visiblement le commencement de la fin, bien qu'il serait imprudent d'escompter la paix avant une année ; puis ce n'est pas le moment de faire la paix, ce ne serait qu'une paix boiteuse ; la seule vraie paix sera faite en Allemagne, quand nos troupes et nos fidèles alliés auront passé le Rhin, et j'espère bien être avec eux ce jour-là (j'y serai probablement comme « conseiller » ou « informateur » à l'état-major d'artillerie d'une division ou d'un corps d'armée américain).

A bord du *Niagara*

Le dimanche 13 octobre 1918

Ma chère petite Charlotte,

Ce *Niagara* est le bateau le plus stable que j'aie connu, déjà dans les jours de gros temps j'avais admiré combien peu il remuait, et maintenant qu'il fait beau on se croirait en chemin de fer : les mouvements sont même plus doux qu'en wagon, absolument imperceptibles.

Nous aurons encore aujourd'hui une immersion à quatre heures : tous les jours il meurt un des soldats américains. C'est vraiment sinistre. Nous pensons arriver vendredi à Bordeaux et si nous échappons à la quarantaine je pourrai sans doute régler mes affaires militaires dans la journée de samedi et prendre le train de nuit qui me permettrait d'arriver à Paris dimanche matin. Cela ferait juste 15 jours après mon départ de New York, correspondant bien à ce que je t'avais écrit antérieurement, annonçant mon arrivée à Paris quinze jours après ma dépêche de New York.

Le commis au vivres vient de me donner une photo prise pendant l'immersion d'un des derniers jours. La photo n'est pas très claire mais elle donne bien idée de la cérémonie.

J'ai fait hier au soir connaissance d'un Centrale, promotion 1880, un ancêtre, qui doit avoir une soixantaine d'années, métallurgiste de l'acier à Saint-Étienne. Comme il me parlait avec un enthousiasme marqué du procédé Cottrell, je lui sortis du fond de ma cantine une brochure de Cottrell lui-même, puis une description complète du procédé. Mon vieux camarade paraissait enchanté, et j'étais moi aussi très heureux de lui faire plaisir ; il avait rapporté d'Amérique 400 kg de livres divers et je m'étonne qu'il ne fut pas déjà en possession de la note de Cottrell. Je n'ai pas un poids aussi gros que le sien de documents, mais je pense avoir à peu près tous ceux qui concernent mon industrie ;



je dois cela à mes séjours prolongés dans les bibliothèques américaines, où je n'ai pas lu tous les livres sur le plomb, mais où j'ai vu au moins la liste complète des ouvrages parus en Amérique.

A bord du *Niagara*

Le mardi 15 octobre 1918

Ma chère petite Charlotte,

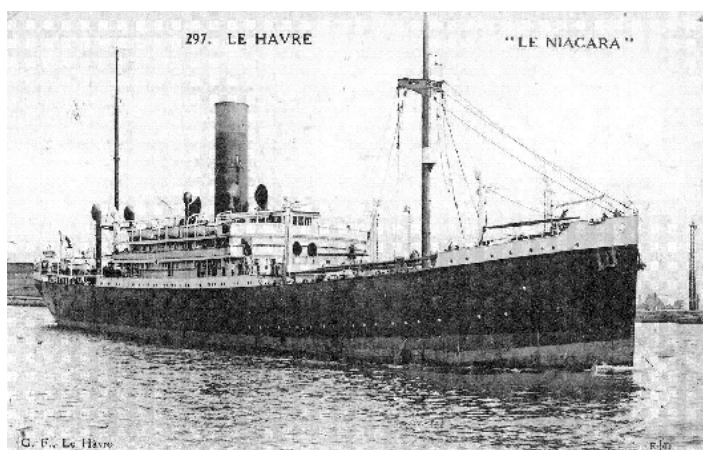
Les décès continuent quotidiennement. Ce matin nous avons encore lancé à la mer le corps d'un Américain. La cérémonie est toujours la même, simple mais réellement belle et militaire. Au-dessus de la bière on étend le drapeau américain. Les marins français présentent les armes. Les Américains qui viennent sans armes se découvrent. Un chapelain improvisé lit une prière. Puis les Français tirent une salve et un trompette américain sonne « Aux Champs ». Enfin au commandement : « Sur le bord, envoyez ! » la bière glisse dans le sillage, pendant qu'un sifflet module quelques notes. Les marins reposent les armes et pendant quelques secondes le moteur du bateau cesse de tourner comme une dernière marque de respect donnée au mort.

Demain matin le cérémonial sera un peu changé. C'est un Français, hélas, qui est mort ce matin. Le commandant Sous, qui paraît un vieux marin, me dit qu'il ne se rappelle pas une traversée pareille. Ce n'est pas à proprement parler une épidémie. Il semble que c'est plutôt un manque de précautions à l'embarquement, où l'on ne s'est pas montré assez prudent et où l'on a emmené des malades qu'il aurait mieux valu diriger sur un hôpital. Comme aucun des passagers n'est malade, j'espère encore que la quarantaine, si quarantaine il y a, ne s'appliquera qu'au détachement américain.

Nous voici plus près des côtes d'Europe, et plus près des sous-marins. Hier un coup de sirène nous a surpris dans l'après-midi. C'était un exercice de sauvetage, chacun muni de sa ceinture s'est rendu à son poste. Je dois occuper avec 50 autres personnes le canot 6. Nous avons parmi nous une demi-douzaine de dames et un ou deux enfants. Je me demande si après un torpillage on arriverait à mettre le canot à la mer, et nous dedans ... L'équipage heureusement a déjà une certaine habitude des événements et accidents de mer. Le commandant était sur le *Québec* qui coula sur une mine en Gironde il y a deux ou trois ans. Le commissaire fut torpillé près d'Oléron. Le second a perdu aussi par torpille un bateau qu'il remorquait, enfin à peu près tout l'équipage a déjà pris part à quelque combat naval.

A bord du *Niagara*

Le mercredi 16 octobre



Ma chère petite Charlotte,

Ce matin nous venons de mettre à la mer le corps d'un marin français enlevé à son tour par la grippe espagnole et ce soir ce sera le tour d'un soldat américain. Il est temps que nous arrivions : cela commence à devenir sinistre. Ce matin le missionnaire a prononcé quelques paroles très bien devant la bière, rappelant que le défunt avait

combattu à Salonique, faisant allusion à sa famille en Bretagne, et montrant que c'était par le sacrifice de tous et de chacun que nous mériterions la victoire.

Temps gris, pluie et vent. C'est tout à fait triste, et justement c'est maintenant que nous allons entrer dans la zone dangereuse. Cette nuit vers trois heures du matin j'ai entendu notre poste de T.S.F qui émettait. D'ordinaire il se contente d'écouter pour ne pas révéler notre présence, mais aujourd'hui il a appelé Bordeaux pour prévenir de notre arrivée. On va envoyer un patrouilleur à notre devant, que nous rencontrerons probablement demain matin. Sauf erreur dans mes informations nous devons arriver demain soir jeudi en vue de la côte française. Mais nous ne débarquerons pas à quai avant vendredi après-midi.

Je me suis trompé en ce qui concerne notre convoyeur, on lui avait donné rendez-vous par T.S.F ce matin à dix heures et juste à l'heure dite on aperçoit le bateau apparaître. Je quitte le salon et ma machine à écrire pour monter sur le pont voir notre escorte.

Paris

Le samedi 19 octobre

Tout est bien qui finit bien. Protégé par l'Aventurier, rapide destroyer armé de quatre canons de 100, nous avons achevé notre traversée sans incident. Il m'a semblé que la mentalité des passagers était devenue beaucoup plus joyeuse après l'arrivée de notre convoyeur. Les conversations à table étaient beaucoup plus bruyantes. Nous avons passé la nuit de jeudi à vendredi dans l'estuaire de la Gironde, puis dans la journée d'hier, aidés par la marée, nous sommes venus accoster à Bordeaux. Que de changements en un an ! Pauillac, Bassens sont envahis par les Américains qui nous crient ironiquement :

TROP TARD ! Vous venez trop tard, la guerre est finie...

Mais nous pensons qu'il y a encore quelque chose à faire. Je débarque et après avoir retrouvé mes colis non sans quelques difficultés, je réussis à prendre le train de nuit pour Paris.



Le lundi 11 novembre 1918

A Paris, Jean TM accompagne le convoi funèbre de sa soeur Hélène Weiller, morte de fièvres (le 8/11).

« Ce jour si heureux pour tous fut pénible pour nous ! Comme nous nous rendions rue Lord Byron, le premier coup de canon se fit entendre, une sirène, des clameurs et des drapeaux sortant comme par enchantement de beaucoup de fenêtres. C'est au milieu de cette foule en délire que notre triste cortège dut se frayer un passage. »

Extrait d'une lettre de Thérèse Wallon, soeur de Jean TM, à son époux Paul Wallon.



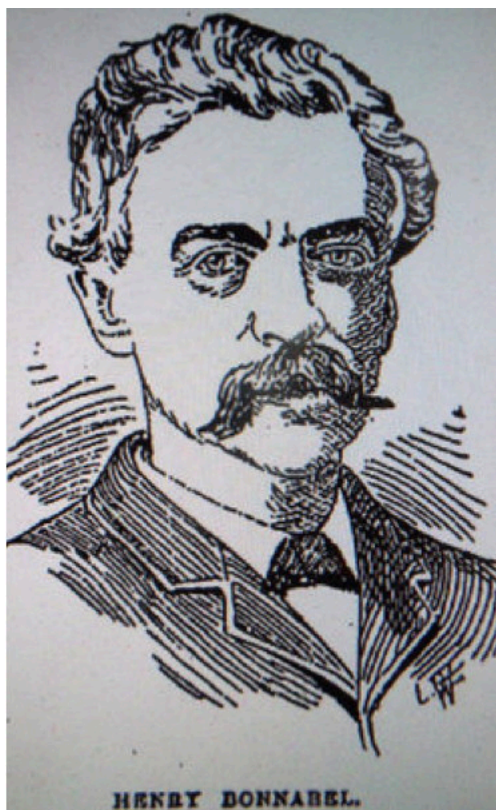
Jean, Abel et Charlotte TM en 1919.

Annexe 1 - Nos cousins d'Amérique : descendants de Henry Bonnabel.

Camp Frémont, Californie, le 4 Août 1918.

Ces renseignements m'ont été donnés par Madame Kerr mère à qui je suis allé faire visite à Eagle Pass, chez son gendre. Madame Kerr, élevée à Paris, parle parfaitement le français. La nouvelle génération ne parle qu'anglais.

Jean Tommy-Martin



Henry BONNABEL ⁴⁸ était le cousin germain (?) par les ASTIER (?) de Achille MEISSAS.

Il était né vers 1800 à la Plaine de Champsaur en Dauphiné. Les deux cousins furent élevés par les soins de leur oncle commun BARRILLON, qui était alors garçon.

Henry BONNABEL acquit une fortune assez considérable dans la fabrication et la vente aux planteurs de Louisiane de produits chimiques dérivés de la craie qui perfectionnèrent le raffinage du sucre. Cette fortune fut sérieusement compromise par la guerre de Sécession.

Ses descendants possèdent encore à Metairy Ridge, sortie nord-ouest de la Nouvelle-Orléans, un très grand domaine où j'ai remarqué un chêne énorme. L'ancienne maison d'habitation a été détruite par un incendie vers 1905. Henry Bonnabel possédait aussi une maison en ville, avenue de l'Esplanade. C'était, il y a un demi-siècle, le quartier chic habité par les Créoles. J'ai vu cette maison, grande construction bourgeoise en bois, peu différente des maisons voisines. Elle fut vendue il y a quelques années, par Monsieur F.M. KERR qui émigra dans les quartiers neufs.

J'ai vu un portrait d'Henry Bonnabel. Il a une face énergique et intelligente ; il ressemble aux portraits d'Achille de Meissas.

J'ai vu le tombeau de famille des Bonnabel au très beau cimetière de la Métairie à la Nouvelle-Orléans. Il n'y a pas de croix sur la tombe. Elle est surélevée au-dessus du sol (conformément aux habitudes d'un pays très sujet autrefois aux inondations). Bonnabel n'avait pratiquement pas de religion. Il était catholique d'origine protestante. Sa femme était une catholique irlandaise. Leurs enfants sont les uns catholiques et les autres épiscopaliens. Quatre sont encore vivants et ont une descendance : Annaïs, Julia, Alfred, Ketty.

Julia était contemporaine de Tante Hallopeau. Anna (récemment décédée) était contemporaine de ma mère et Ketty était contemporaine de Tante Guerrin. Elles se considéraient comme six soeurs.

⁴⁸ D'après Simone Wallon, nièce de Jean TM : *Anne Henry Jules Alexandre Bonnabel, né le 23 décembre 1798 (3 nivôse an VII) à Chabottes (Hautes-Alpes), émigra aux États-Unis, venant de Bordeaux, en novembre 1825. Il y fit souche. Devenu citoyen américain le 23 janvier 1826. Il eut avec Julia Mc Carthy, sa femme, 8 enfants (2 fils et 6 filles) nés entre 1837 et 1853. Il a de nombreux descendants en Louisiane, en Californie et au Massachusetts.*

- a) **Anaïs**, veuve du docteur C.BEARD, médecin réputé de Boston, habite Beaconstreet à Brookline, faubourg de Boston (Massachussets). Elle a trois enfants :
- Consuelo, mariée à W.SMITH représentant d'une compagnie de pétrole à Manille (îles Philippines). Elle a une fille Estelle.
 - Bonnie (diminutif de Bonnabel) mariée à G.SMITH (sans parenté avec le précédent), chimiste-teinturier à Boston. Deux enfants : Cornelius et Bonnie.
 - Cornelius, né vers 1885, fut un des champions sportifs de l'université de Harvard. Il est actuellement en France, Lieutenant au 101^{ème} Régiment du Génie américain. Il vient d'être décoré de la Croix de Guerre pour avoir ramené plusieurs de ses hommes blessés au travers d'un barrage d'Artillerie. (Printemps 1918).
- b) **Julia**, veuve de BOUDOUSQUIER, architecte d'origine française, habite à Covington, Louisiane. Elle a plusieurs enfants : Gabrielle, Anaïs, Franck (marié ?) et une autre fille qui a laissé deux petits orphelins, Robert et Beverley (?) LOBDELL. La grand-mère vit à la campagne à cause de la santé des enfants et petits-enfants.
- c) **Alfred**, propriétaire de Metairy Ridge, vit avec sa femme depuis plusieurs années aux eaux de Ocean Springs (Mississippi). Ils ont quatre enfants qui vivent à la Nouvelle-Orléans.
- Henry Bonnabel, entrepreneur (chemin de fer), marié, quatre enfants :
Elise, mariée à OSBORN ; Noémie, mariée à FORTIER (un enfant) ; Henri, marin ; Alfred.
 - Bonnie, mariée à LAWES, secrétaire du bureau des Ingénieurs d' État de Louisiane. Trois fils.
Rawling, artilleur ; Rappley ; Robert.
 - Julia, mariée à ROLING, agriculteur d'origine alsacienne. Cinq enfants.
Alfred (compagnie d'assurances), marié. Earl, à l'armée ; Bonnie ; Maximilia.
 - Alfred, marié trois fois, vit sur une des parties du domaine de Metairy Ridge. Cinq filles et deux fils (l'aînée a 15 ans).
Adresse : Sto B.R.F.D. #2, Metairy Ridge, New Orleans, La.
- d) **Ketty**, mariée à Franck M. KERR, chef du bureau des Ingénieurs de État de Louisiane.
Adresse : 1704 Calhoun Street, New Orleans, Louisiana. Quatre enfants :
- Capitaine F.M. Kerr, Jr. Quarter Master Reserve Corps, USA.
Fort Sam Houston, San Antonio, Texas. Marié, trois fils.
Frank Ingalls Kerr, Richard Hulton Kerr, Henry Bonnabel Kerr. Le petit Franck qui a environ neuf ans m'a demandé l'adresse de mon petit Abel pour lui écrire une lettre.
 - Gertrude, mariée au Lieutenant A.W. JACKMAN, à Eagle Pass, Texas. 2 enfants : William, Gertrude.
Madame Jackman ressemble à Cécile Hallopeau.
 - Charles M. Kerr, Ingénieur de l' État de Louisiane.
6328 Constance Street, New Orleans, La. Marié, trois enfants. Elisabeth, Charles M., Françoise.
 - Alma Priscilla, mariée au docteur U.S.SIMS, Capitaine au Camp Grant, Rockford (Illinois). Deux filles. Alma Priscilla, que j'ai vue à San Antonio, à treize ans elle en paraît dix-huit, est réputée très forte en gymnastique ; Gertrude (d'une grande beauté, dit sa grand-mère).

Annexe 2 - Voyage d'études.

Voyage d'Études aux États-Unis.

En 1918

Rapport de M. J. Tommy Martin, ingénieur des Arts et Manufactures.

Visites industrielles.

Lettre de Jean TM à M. Frédéric Ledoux.

Hôtel Grafton, Washington D.C.

Le jeudi 26 septembre 1918

Monsieur Frédéric Ledoux
Directeur général de
la Société Minière et Métallurgique de Peñarroya
12 place Vendôme, Paris 1.

Monsieur le Directeur général,

J'ai profité d'un congé de convalescence pour rédiger les notes que j'avais recueillies au cours d'un an de voyage aux États-Unis. Elles sont réunies sous la forme d'un rapport que vous trouverez ci-joint.

Mon objectif principal était la visite des Fonderies de plomb, mais j'ai étudié les industries connexes chaque fois que l'occasion s'est présentée.

Messieurs Jéquier et Hollard ont visité plusieurs des mêmes usines et d'une façon plus détaillée que je n'ai pu le faire, néanmoins ce rapport contiendra peut-être quelques points intéressants pour eux. En tous cas les documents que j'ai rassemblés constituent une collection de renseignements qu'il peut être utile de mettre à la disposition des Ingénieurs de la Fonderie de Peñarroya.

Les Américains ne sont pas plus savants que nous, mais leur génie inventif, la rareté de leur main d'oeuvre et les merveilleuses ressources de leur contrée leur ont souvent fait adopter des solutions remarquables pour les problèmes industriels : tout ce qu'ils font n'est pas nécessairement bon à imiter, mais tout ce qu'ils font est bon à connaître.

Votre tout dévoué.

Fonderies de plomb aux États-Unis. (Renseignements de 1917).

Usines de l'Ouest

Californie : SELBY. Selby Smelting & Lead Co. (American Smelters Securities Co). Affinage.
Colorado : DENVER. Globe Plant. (American Smelting & Refining Co).
DURANGO. Durango Plant. (American Smelting & Refining Co).
LEADVILLE. Arkansas Valley Plant. (American Smelting & Refining Co).
PUEBLO. Pueblo Plant. (American Smelting & Refining Co).
SALIDA. The Ohio & Colorado Smelting & Refining Co.
Idaho : KELLOGG. Bunker Hill & Sullivan Smelter. Affinage.
Montana : East HELENA. East Helena Plant. (American Smelting & Refining Co).
Texas : EL PASO. Kansas City Consolidated Smelting & Refining Co. (Am. S . & R. CO)
Utah : MIDVALE. United States Smelting Co. (United States Smelting, Refining & Min.CO)
MURRAY. Murray Plant. (American Smelting & Refining Co).
INTERNATIONAL (ou TOOELE). International Smelting Co. (Anaconda Copper Min.CO)
Washington : NORTHPORT. Northport Smelting & Refining Co . (associée à Pennsylv . Sm. Co)

Usines du Centre et de l'Est

Illinois : AURORA. Aurora Metal Co. (produits secondaires)
CHICAGO. Goldsmith Bros. Smelting & Refining Co .(produits secondaires)
CHICAGO. Great Western Smelting & Refining Co .(produits secondaires)
COLLINSVILLE. St. Louis Smelting & Refining Co . Affinage. (National Lead Co)
FEDERAL. Federal Lead Co. (American Smelters Securities Co)
Indiana : East CHICAGO. International Lead Refining Co. Affinage. (Anaconda Cop. CO)
GRASSELLI. United States Metals Refining Co. Affinage. Betts process.(USSRMCO)
Kansas : GALENA. Galena Smelting & Manufacturing Co. (Eagle-Picher Lead Co)
Missouri : DESLOGE. Desloge Consolidated Lead Co. (arrêtée)
GRANBY. Granby Mining & Smelting Co.
HERCULANEUM. St Joseph Lead Co.
JOPLIN. Eagle-Picher Lead Co.
WEBB CITY. Webb City Smelting & Manufacturing Co.(Eagle-Picher Lead Co)
Nebraska : OMAHA. Omaha & Grant Smelting Co. Affinage. Betts process. (Am.S.&R.Co)
New Jersey : NEWARK.Balbach Smelting & Refining Co. Affinage.
PERTH AMBOY. Perth Amboy Plant. (Am. S. & R. Co) Affinage.
Pennsylvania : CARNEGIE. Pennsylvania Smelting Co. Affinage.
Oklahoma : près Joplin. Ontario Smelting & Refining Co. (4 fours Newman en 1917)

Les usines de Collinsville, East Chicago, Grasselli et Omaha ont travaillé en 1916 comme affinages et non pas comme fonderies de minerais.

Usines Canadiennes.

Colombie Britannique : TRAIL. Consolidated Mining & Smelting Co. Of Canada, Ltd. Affinage. Betts process.
Ontario : KINGSTON. North American Smelting Co. Ltd.
GALETTA. Petite fonderie.

Fonderies de plomb au Mexique. (Renseignements de 1917).

Aguascalientes :	AGUASCALIENTES. American Smelting & Refining Co.
Chihuahua :	CHIHUAHUA. American Smelting & Refining Co. URUACHIC. Uruachio Mining & Smelting Co.
Coahuila :	SALTILLO. Mazapil Copper Co. Ltd. TORREON. Compania Metalurgica de Torreon.
Durango :	Asarco ou VELARDENA. American Smelters Securities Co. MAPIMI. Compania Minera de Penoles. (American Metal Co.)
Guerrero :	Campo MORADO. Reforma Mining & Milling Co.
Nuevo Leon :	MONTEREY. American Smelting & Refining Co.
San Luis Potosi :	MATEHUALA. National Metallurgical Co. (American Smelters Secur. Co) SAN LUIS POTOSI. Compania Metalurgica Mexicana. MORALES à 5 km de San Luis Potosi.
Sonora :	GUAYMAS. Pacific Smelting & Refining (Co. Mexican-American Smelt.& Ref.Co Lt) URES. Yaqui Smelting & Refining Co. S.A. Affinage.
Zacatecas :	CHALCHIHUITES. National Smelting Co.

Production mondiale du plomb.

En 1913 : 1 270 000 Tonnes (short tons of 2.000 pounds).

États-Unis d'Amérique.....	32 %
Espagne	18 %
Allemagne.....	16 %
Australie	10 %
Mexique.....	5 %
Belgique	4 %
Grande-Bretagne	3 %
France	3 %
Autriche-Hongrie.....	2 %
Italie.....	2 %
Grèce	2 %
Canada	2 %
Turquie d'Asie	1 %

	100

(D'après les statistiques de la Metallgesellschaft.)

Sauf pour la production américaine donnée par le Geological Survey.

Production mondiale du plomb en 1913.

États-Unis d'Amérique.....	411 000 Tonnes
Espagne.....	223 000
Allemagne.....	199 000
Australie.....	127 000
Autres pays	310 000

Production mondiale.....	1 270 000 Tonnes

Production du plomb aux États-Unis en 1914.

Missouri.....	192 000 Tonnes
Idaho	174 000
Utah	85 000
Autres États	71 000

Production des États-Unis en 1914	522 000 Tonnes

Production de plomb aux États-Unis en 1915	550 000 Tonnes
Production de plomb aux États-Unis en 1916	571 000 Tonnes
Production approximative de plomb aux États-Unis en 1917.....	600 000 Tonnes

La production du plomb aux États-Unis a donc augmenté d'environ 50 % pendant la guerre.

Établissements visités.

- A. En février 1918, sur la recommandation du lieutenant Whitaker du 324 th Field Artillery, les aciéries Whitaker, Glessner & CO à Portsmouth (Ohio).
- B. En mars 1918, sur la recommandation de M. W. H. Wilson, assistant to first Vice-president, Northern Pacific Railway, St Paul (Minnesota) j'ai pu visiter plusieurs établissements de l'Anaconda Copper Mining Company :
- à Butte (Montana) les installations en surface de mines de cuivre,
 - à Anaconda (Montana) la fonderie de cuivre et la Copper Leaching Plant de Washoe Smelter,
 - à Greatfalls (Montana) la fonderie et l'électrolyse du cuivre et du zinc,
 - à Tooele (Utah) la fonderie de plomb de l'International Smelting CO.
- C. En mars 1918, sur la recommandation du capitaine A.W. Newberry du 4th Engineers, j'ai visité à Murray la fonderie de plomb de l'American Smelting & Refining CO.
- D. En août 1918, sur la seule recommandation de mon uniforme bleu horizon, j'ai visité la fonderie de plomb de l'American Smelters Securities CO. à Selby (California) et la fonderie de plomb de la Saint-Joseph Lead CO. à Herculaneum (Missouri).
- E. En octobre 1918, sur la recommandation de M. C.E. Siebenthal, géologue au Geological Survey, Washington D.C, j'ai visité les fonderies de cuivre et de plomb de la Balbach Smelting and Refining Company à Newark (New Jersey).

Au cours de toutes ces visites d'usines, je n'ai pas manqué de faire savoir que j'étais un ingénieur et un concurrent. (Je voyageais en officier français, attaché à la Mission Militaire d'Information, profitant de courtes permissions). Cela n'a rien changé à la manière de faire de mes hôtes dont le cordial accueil et la largeur de vues m'ont impressionné.

On m'a même dit à Greatfalls (Montana) : « Nous n'avons pas de secrets. Nous avons construit nos usines en profitant non seulement de notre expérience, mais aussi de l'expérience de nos voisins. Nous serons heureux de vous montrer et de vous expliquer tout ce qui pourra vous intéresser. » Mais en fait mes visites ont été trop rapides pour me permettre d'étudier les détails. J'ai dû me contenter de vues d'ensemble et d'idées générales.

Voici les noms des principaux directeurs ou ingénieurs qui m'ont ouvert leurs portes :

à Anaconda (Montana), Monsieur Lemmon, adjoint au manager Monsieur F.Laist,

à Greatfalls (Montana), Messieurs Kleppinger, M.W. Krejci (adjoint) et J.O. Elton (zinc),

à Salt Lake City (Utah), Monsieur O.M. Kuchs de l'International Smelting Co., manager de la fonderie de Tooele, (parti depuis au Chili),

et dans la même ville Monsieur E.L. Newhouse, adjoint de Monsieur J.M. Bidwell, de l'American Smelting & Refining CO., manager de la fonderie de Murray,

à Selby (California) Monsieur Calvin W.Haffey, assistant to Superintendent, American Smelters Securities CO.,

à Herculaneum (Missouri) Monsieur Curtis Pigott, Superintendent de la Saint-Joseph Lead CO. (a quitté en mars 1919),

à Newark (New Jersey) Monsieur Edward Randolph (décédé en septembre 1918) , Président de la Balbach Smelting and Refining Company, et ses superintendants J. Hoffman (cuivre) et F. Zahn (Pb).

Institutions américaines officielles que j'ai visitées et les noms des personnes qui m'ont aidé dans mes recherches.

- 1) Bureau of Mines, department of the Interior, Washington, D.C.
- 2) United States Geological Survey, department of the Interior, Washington, D.C.
H.D. Mac Caskey, geologist in charge, division of minerai resources.
Claude E.Sienbenthal, geologist, metalliferous deposit.(plomb et zinc).
- 3) United States National Museum (Smithsonian Institution), Washington, D.C.
Joseph E. Pogue, Ph.D., of the division of minerai technology.(pétrole)
- 4) Carnegie Geophysical Laboratory, Washington, D.C. (pour mémoire).
- 5) Public Library, New York City.
Monsieur Bradford, un des principaux employés de la bibliothèque.

Idées générales ressortant de ces visites.

1) Nombre réduit des ouvriers :

J'ai visité de grands ateliers remplis d'appareils en activité sans rencontrer plus d'un ou deux ouvriers.

2) Bonne organisation du travail :

L'Américain, depuis l'ingénieur en chef jusqu'au dernier des manœuvres, recherche systématiquement l'effort minimum, physique ou intellectuel. Ce sont les machines qui travaillent ; l'homme a un rôle de surveillant ou de mécanicien. Quand les machines sont impuissantes à remplacer le travail manuel, les opérations sont divisées et organisées en séries de façon à simplifier ce travail et chaque homme ne fait que quelques mouvements, toujours les mêmes.

3) Très grandes dimensions des appareils :

(Exemples choisis dans la métallurgie du cuivre)

Les fours à vent ont 28 tuyères sur la même face.

Les fours à réverbère ont 8 mètres de large et 40 mètres de long.

Les convertisseurs opèrent avec DIX tonnes de cuivre à la fois.

On charge dans un bac d'électrolyse SEPT TONNES D'ANODES en un seul mouvement du pont-roulant, etc.

Transport des matières.

On ne place pas seulement les appareils successifs les uns à côté des autres, mais les uns au-dessous des autres, de façon à supprimer, si possible, tout transport pour les matières en traitement qui descendent toutes seules par gravité. Je n'ai vu qu'une exception à cette règle : dans les ateliers de désargentation les Américains ne transvasent pas le plomb liquide à l'aide d'un siphon, ils se servent de petites pompes. Ils économisent, disent-ils, la moitié du temps perdu par le transvasement.

De préférence on adosse l'usine à une colline et on construit la cheminée au sommet de la colline. S'il y a utilité, comme à Tooele, on n'hésite pas à édifier dans l'usine un viaduc énorme d'une vingtaine de mètres de haut pour amener aux trémies la voie ferrée des minerais. On préfère ce dispositif à n'importe quel monte-charge.

Les transports à courte distance sont faits par courroie-convoyeuse. Les grands transports d'usine à usine sont faits par wagon de CINQUANTE TONNES.

Main d'œuvre.

Salaires : Les ouvriers sont très bien payés, même en tenant compte du prix élevé de la vie en Amérique. Le plus bas salaire rencontré a été TROIS DOLLARS. C'est le salaire d'un gamin à l'électrolyse du cuivre de Greatfalls (Montana) qui pliait à la machine les agrafes des cathodes.

À la fonderie de Murray (Utah) les manœuvres gagnaient trois dollars et cinq cents.

À Butte (Montana) le salaire moyen des métallurgistes paraît être quatre dollars cinquante cents et le salaire moyen des mineurs serait plus élevé, à cinq dollars cinquante cents. Les mécaniciens sont payés six dollars. Le plus haut salaire rencontré est celui du chef-lamineur à Portsmouth (Ohio) payé douze dollars cinquante cents (70 francs-or par jour).

Heures de travail : Généralement on travaille par trois équipes de 8 heures. Il y a aussi dans certains ateliers des équipes de jour de 10 heures et une équipe de nuit de 14 heures.

Nationalité : A la fonderie de Tooele (Utah) il y a des ouvriers de toutes les races, des Italiens, des Japonais, des Slaves de différentes langues, etc. Les réclamations ouvrières se font toujours par nationalité, aussi la direction préfère-t-elle avoir une grande variété d'individus pour ne pas avoir de grève générale. Les inscriptions relatives à la sécurité du personnel sont écrites dans une douzaine de langues.

Aux usines de Greatfalls (Montana) 80 % des ouvriers sont de nationalité autrichienne (Tchèques, Croates, etc.). Ces nouveaux-venus deviennent rapidement de sincères américains.

Lavabos : Dans une des usines de la compagnie d'Anaconda je n'ai pas caché mon étonnement devant le luxe des lavabos et douches pour les ouvriers. Il m'a été répondu sans aucune pensée philanthropique : « CELA PAYE ».

Accidents : Les précautions contre les accidents semblent moins réglementées en Amérique qu'en France. Cela correspond à la mentalité générale de la population habituée à se protéger toute seule et qui ne demande pas de garde-fous. Pourtant la compagnie d'Anaconda présente plusieurs affiches lumineuses ou de couleur aux endroits particulièrement dangereux : « SAFETY FIRST ! »

Police : Les usines ont un personnel de garde très important : 50 à 80 gardes pour 3000 ouvriers. Ces forces de police privée n'étaient sans doute pas aussi nombreuses avant la guerre. Le gouvernement fédéral a en outre des petites garnisons d'au moins 50 hommes dans toutes les localités industrielles de quelque importance pour renforcer la police municipale.

Égalité : Dans l'Ouest américain il existe une égalité complète entre tous les hommes blancs. Il n'y a pas trace d'esprit de classe ou de caste. Les ingénieurs en chef qui me faisaient visiter leur usine n'hésitaient pas à me présenter à leur chauffeur et à leur cuisinier.

Dans l'Est, au contraire les relations sociales sont comme en France.

Personnel payé au mois.

Salaires : les superintendants (ingénieurs en chef) sont payés de 350 à 800 dollars par mois. Les ingénieurs subalternes, les chimistes, les dessinateurs, les comptables, etc. sont payés au mois de 180 à 300 dollars.

Heures de travail : de huit heures à midi. Déjeuner de midi à une heure. Puis reprise du travail de une heure à cinq heures.

Déjeuner en commun : Dans la plupart des usines américaines les ingénieurs et employés ne rentrent pas déjeuner chez eux à midi. Ils mangent tous ensemble. Cette habitude présente de très grands avantages. La camaraderie facilite une bonne entente générale. « Aucun d'entre nous ne se considère comme supérieur aux autres » me dit monsieur Kuchs à Tooele. Un grand nombre de difficultés entre les différents services disparaissent par le seul fait de ces réunions quotidiennes.

Bureaux d'ingénieurs : Ils sont remarquablement propres, bien éclairées, confortables. On doit éprouver du plaisir à y travailler.

Laboratoires : Rien de particulier à signaler sauf les nombreuses analyses de SO² dans les fumées à Murray (Utah) où l'American Smelting & Refining Co a des procès avec les agriculteurs mormons du voisinage. Les méthodes américaines ne sont pas plus scientifiques que les nôtres.

Conférences : Les Américains procèdent beaucoup par conférences. Quand un chef a quelque chose à dire à ses subordonnés, il ne leur envoie pas une note écrite. Il les réunit, il parle lui-même ou il donne la parole à la personne la mieux qualifiée, en gardant la présidence de la réunion. Chacun fait les remarques qu'il juge bon. Ce genre de réunion avec des Latins exposerait peut-être à des digressions à n'en plus finir, mais il convient au caractère américain peu bavard et plus apte à saisir ce qu'on lui dit qu'à comprendre une note écrite, même courte et claire. Les avantages de cette méthode sont d'intéresser le personnel, de susciter les idées nouvelles et surtout de parer aux objections mal fondées. Par la simple phrase : « Avez-vous quelque chose de mieux à proposer ? » le chef détruit dans le germe toute opposition de ses subordonnés.

Coordination des efforts.

Un des secrets de la prospérité des diverses entreprises visitées consiste dans l'utilisation clairvoyante d'un état-major composé de spécialistes, qui se connaissent très bien les uns les autres, puisqu'ils déjeunent ensemble tous les jours depuis plusieurs années. Deux ou trois têtes dirigent et coordonnent les travaux des spécialistes. Tous ces directeurs et ingénieurs sont depuis longtemps au service de la même compagnie. Ils semblent convenablement payés, contents de leur sort, dévoués aux intérêts de leurs patrons. Chacun a sa part dans la tâche commune. C'est un travail par équipe comme dans une partie de football.

On peut considérer qu'une grande usine américaine, personnel et matériel, a été étudiée dans son ensemble comme une grande machine. Chaque individu, chaque pièce a été placée non seulement pour accomplir sa besogne particulière, mais aussi pour l'accomplir dans les conditions qui donneront le meilleur rendement à l'ensemble de la « machine ». On fait ainsi le bénéfice de toutes les énergies qui sont si souvent perdues chez nous en frottements intérieurs.

Visites d'usines, autres que les fonderies de plomb.

Aciéries Whitaker, Glessner & Co.

Butte.

Fonderie de Cuivre de Washoe à Anaconda (et Copper Leaching Plant)

Électrolyse de Cuivre à Great Falls.

Usine de Zinc à Great Falls.

Usine de Cuivre à Newark.

Visite des aciéries Whitaker, Glessner & Co à Portsmouth, Ohio.

(Fabrique d'obus de 155)

Centrale Électrique : 2 groupes soufflantes, comprenant une turbine à vapeur surchauffée à 300 degrés C. et une soufflante rotative - 3 000 Kilowatts.

Minerai de fer des lacs, faisant une partie du trajet en bateau ce qui exige un stock formidable correspondant à la saison d'hiver où les lacs sont gelés.

Coke fabriqué sur place avec du charbon de West Virginia.

Haut-fourneau de 500 tonnes.

La fonte et quantité de vieilles ferrailles sont traitées dans dix fours MARTIN-SIEMENS, chauffés au gaz naturel, et aussi depuis peu au gaz artificiel fabriqué sur place à cause de l'augmentation du prix du gaz naturel.

Pits-réchauffeurs.

Laminoir dégrossisseur réversible avec train ripeur.

Découpage des billettes.

Réchauffage.

Fabrication des obus allongés de 155 mm par emboutissage (2 500 par jour).

Les obus après calibrage sont envoyés à Minneapolis pour être tournés, etc.

Fabrication de tôles, tôles galvanisées, etc.

L'usine est actuellement ralentie à demi-production à cause des difficultés de transport de charbon. Le charbon qui valait un dollar la tonne avant la guerre, est payé cet hiver le triple.

L'usine est on voie d'agrandissement. On construit de nouveaux ateliers à une vitesse vraiment vertigineuse. Cette rapidité est due:

- 1) à une grande simplicité dans le plan,
- 2) à une bonne division du travail,
- 3) à des équipes de constructeurs spécialisés et entraînés.

A signaler :

1. Le chargement du haut-fourneau est entièrement mécanique. Un homme conduit le wagonnet électrique au-dessous des trémies à minerais, coke, fondants ; l'inscription des poids est automatique. Un autre homme commande le monte-charge. Enfin un manoeuvre nettoie les couloirs de descente des trémies et la voie du wagonnet que des poussières de minerai pourraient encombrer. En théorie c'est idéal : tout marche avec trois hommes seulement. En pratique il y a un point faible dans le système : une demi-douzaine d'hommes sont nécessaires pour renverser les matières du wagonnet dans le monte-charge.
2. Le travail de la forge n'a pas pu être entièrement fait à la machine : le rôle des hommes est encore considérable. On s'est alors ingénié à diviser le travail de telle sorte que chaque ouvrier ne fasse qu'un geste, toujours le même, puis il passe la pièce à son voisin qui exécute à son tour une opération simple et passe au suivant. Il n'y a aucun effort intellectuel, chaque ouvrier travaille comme une partie d'une machine de précision. Le débit de la presse à emboutir est assez considérable. Chaque obus passe en trente secondes. Il y a un inconvénient grave dans ce système : c'est que le manque d'entraînement d'un seul ouvrier, nouveau venu, peut ralentir la production de toute l'usine.

3. Le chargement des fours à réverbère se fait à l'aide de grosses machines à commande électrique, énormes cuillers ou fourchettes qui imitent les gestes d'un bras. Un seul mécanicien les conduit. Ces machines ne sont pas soignées comme construction. Elles ne sont pas ajustées du tout. On n'aurait pour elles que du mépris si on ne les voyait pas abattre en quelques minutes une tâche considérable. C'est une espèce d'ouvrier géant construit en fer.

Visite des installations extérieures des mines de cuivre de Butte, Montana.

Il n'y a sur place ni charbon, ni eau. Autrefois le charbon venait du Wyoming par une voie ferrée de 450 km, maintenant l'énergie électrique vient de Great Falls et actionne une douzaine d'énormes compresseurs d'air. Toute la machinerie marche à l'air comprimé ou à l'électricité.

Le monte-charge par exemple est actionné à l'air comprimé. Il déverse de minute en minute un wagonnet de 9 tonnes de minerai dans de grandes trémies.

Le minerai descend des trémies dans des wagons de 50 tonnes. Ces wagons groupés par 60 sont emmenés par une locomotive électrique de Butte à Anaconda.

ATELIER DE PRÉCIPITATION

L'eau puisée dans la mine est acide (surtout de l'acide sulfurique) et riche en cuivre. On la fait passer sur des débris de fer de toutes sortes à l'intérieur de tours, puis dans des canaux de bois. Le cuivre se précipite en une boue rouge contenant 75 % de cuivre. Cette boue après séchage est mise en sacs et envoyée à la fonderie de Washoe (Anaconda).

On récupère ainsi 96 % du cuivre contenu dans les eaux.

Visite de la fonderie de cuivre de Washoe à Anaconda, Montana.

Eau en abondance. Énergie électrique venant de Great Falls.

CYCLE DU MINERAI RICHE.

Le concassé en tête de moineau passe aux fours à vent. Fours rectangulaires ayant une quinzaine de mètres de long. Le laitier et la matte coulent continuellement dans un grand avant-creuset. Le laitier granulé est entraîné par courant d'eau. La matte est coulée dans des chariots que l'on vide dans des convertisseurs de très grande taille. Le cuivre est ensuite raffiné dans des fours à réverbère par le procédé classique du perchage. Fours chauffés à la poussière de charbon. Le cuivre est coulé en anodes.

CYCLE DU MINERAI PAUVRE.

Broyage, triage sur table, flottation, filtres Oliver.

Rôtissage puis fours à réverbère. Ce sont des fours énormes de 8 mètres de large sur 40 mètres de long, chauffés à la poussière de charbon. On rejette la scorie. La matte va aux convertisseurs, puis au perchage, etc.

Il est question de supprimer le four à vent considéré comme trop coûteux et de tout traiter au four à réverbère.

Le type de four à vent est très bas et on n'utilise qu'une faible partie de la hauteur. On laisse systématiquement deux mètres vides au-dessous du gueulard. On agrandit les fours en longueur mais pas en hauteur.

Épuration par le procédé de Cottrell.

COPPER LEACHING PLANT.

(Usine de traitement d'anciens tailings abandonnés depuis des années).

Teneur en cuivre des tailings : environ 1/2%.

Emmagasinage dans de grandes trémies.

Rôtissage dans des fours Mac Dougall à huit étages. Le minerai est trop pauvre en soufre pour brûler par lui-même et on ajoute du charbon à plusieurs étages.

Les 4 bras qui tournent les matières sur les soles sont à refroidissement d'eau.

Les tailings sont ensuite refroidis dans un cylindre métallique par de l'eau amenée par des petits tubes placés suivant les génératrices du cylindre.

Puis les tailings sont chargés automatiquement dans de grandes cuves de "leaching" en bois doublé de plomb ; on traite mille tonnes à la fois. Un robinet permet de remplir la cuve d'une solution faible d'acide sulfurique qu'on laisse au contact 24 heures.

Je suppose qu'on fait un lavage méthodique passant les solutions pauvres sur les minerais les plus riches.

La liqueur riche en cuivre coule sur des débris de fer de toute nature où le cuivre se précipite en boue. Ces boues contenant 75% de cuivre seront passées au four à vent.

Les tailings appauvris sont entraînés par un courant d'eau et rejetés.

A signaler :

- 1) l'importance de cette fonderie de Cuivre qui est probablement la plus grande du monde. Voir les brochures ci-jointes : A BRIEF DESCRIPTION OF THE WASHOE SMELTER, et REPORT OF THE ANACONDA COPPER MINING COMPANY(1915). REPORT OF THE ANACONDA COPPER MINING COMPANY(1916),
- 2) le très remarquable procédé de chauffage des fours à la poussière de charbon. Voir la brochure ci-jointe : COAL-DUST FIRED REVERBERATORIES AT WASHOE,
- 3) l'installation de la LEACHING PLANT, permettant le traitement de gros tonnages. Voir la brochure ci-jointe : THE 2.000 –TON LEACHING PLANT AT ANACONDA.

Visite de l'électrolyse du cuivre à Great Falls, Montana.

Électrolyse en solution sulfurique des anodes de la fonderie d'Anaconda.

Très grande et belle salle où travaillent environ 140 hommes bien que la main-d'oeuvre ait été réduite au minimum.

4 ponts-roulants de 10 tonnes circulent au-dessus de la salle.

Les cathodes sont fabriquées par une courte électrolyse sur une cathode mince graissée pour éviter l'adhérence et encadrée de bois pour empêcher la formation d'aiguilles sur les bords. On leur agrafe deux poignées de cuivre.

Quand la liqueur s'est trop enrichie en cuivre on l'appauvrit dans un bac spécial où l'on utilise des anodes de plomb.

Voltage : 0,4 par cuve.

Durée des opérations : 24 jours pour l'anode,
 on retire les cathodes tous les 6 jours,
 on vide les boues des cuves tous les 48 jours.

L'atmosphère de la salle d'électrolyse est surchargée d'humidité ; cela gêne un peu en hiver aux abords des portes où il se fait une condensation énorme.

Les boues qui se rassemblent par les rigoles situées à l'étage inférieur sont séchées sur une tôle chauffée à la vapeur. Elles sont mises en sacs et envoyées pour affinage à Perth Amboy.

Les liqueurs résiduelles sont électrolysées pour Nickel, Antimoine et Arsenic dans une salle spéciale particulièrement bien ventilée à cause des vapeurs nocives. Les dernières boues que l'on ne sait pas comment traiter sont envoyées au four à vent.

La principale difficulté de l'électrolyse du cuivre proviendrait du très fort ampérage et consisterait dans l'irrégularité du rendement du Kilowatt en Kilogramme de cuivre.

Appareils enregistreurs pour le voltage et pour l'ampérage.

Toutes les tuyauteries de plomb portent des manchons isolants de porcelaine.

La salle a un plancher à claire-voie appuyé sur des piliers de ciment armé.

C'est dans la salle du dessous que circulent les boues.

Toute cette électrolyse est merveilleusement étudiée. Cela paraît un modèle du genre. La compagnie d'Anaconda avait travaillé le cuivre par électrolyse pendant déjà de longues années, et elle s'était renseignée dans le monde entier avant de construire ce nouvel atelier.

Visite de la fonderie de Great Falls.

Récupération des fumées riches en zinc :

1. Puissant ventilateur.

Conduit des gaz à très large section avec des trémies de vidange à la partie basse.

2. Refroidissement des gaz par des jeux d'orgue très élevés.

3. Arrêt des poussières dans le baghouse par la traversée de manches en laine groupées dans onze salles accolées. Les manches dureraient quatre ans. Il n'y a pas de fumées visibles à la sortie de la cheminée quand les manches de laine sont en bon état.

L'encombrement de ces récupérateurs est relativement restreint.

A signaler :

Les dimensions énormes des convertisseurs à cuivre de la compagnie d'Anaconda à son usine de Great Falls.

Voir le catalogue « CONVERTERS » dans la collection des catalogues jointe à ce rapport.

Visite de l'usine à zinc de Great Falls, Montana.

L'usine de Great Falls a été construite après 3 ans d'essais au laboratoire par un personnel qui avait déjà quinze ans de pratique (F. LAIST, General Manager, J.O. ELTON, Superintendent, un troisième, X, et tout un état-major technique).

L'usine a coûté près de 5 millions de dollars (\$ 4.700.000). Elle a commencé à travailler en mars 1917. Elle occupe 500 ouvriers.

Le minerai de zinc à 12% vient de Butte : il a été passé au moulin et concentré à Anaconda jusqu'à 33%. Le reste des opérations se fait à Great Falls où il y a l'eau et l'énergie électrique sur place.

Rôtissage des concentrés dans des fours Mac Dougal chauffés à la poussière de charbon.

Refroidissement et emmagasinage du calciné.

Le calciné est déversé dans une cuve de Pachuca avec une solution d'acide sulfurique à 10% jusqu'à neutralité. La cuve de Pachuca est en bois rouge de Californie avec des cercles de fer doublés de plomb. Elle a un fond conique.

A la sortie de la cuve de Pachuca un séparateur à sable enlève les plus gros morceaux qui retournent en fonderie.

Après le séparateur, les concentrés attaqués et l'acide vont dans des cuves Dorr, grands bassins de leaching. Un appareil à rotation muni de grands bras tourne très doucement les boues du fond qui reposent sur un cône de béton (Les cuves Dorr sont aussi en bois rouge avec cercles de fer et plomb).

La solution déborde constamment des cuves Dorr et est conduite à d'autres cuves de Pachuca.

(Il doit y avoir des pompes de plomb pour les mouvements des liquides car il m'a semblé que toutes les cuves de Pachuca étaient à un même étage et toutes les cuves Dorr à l'étage inférieur).

Dans ce second passage aux cuves de Pachuca on ajoute à la solution des poussières de zinc venues de la fonderie.

Le mélange va dans une cuve Dorr et le résidu soluble est repassé dans la même cuve de Pachuca.

La solution décante puis passe au filtre-pressé à air comprimé.

La solution claire dite "SOLUTION NEUTRE », va à l'électrolyse.

Traitement des résidus solides.

Dans le fond de la première cuve Dorr, il y a une sortie continue de boues siliceuses que l'on sèche par le vide sur des cylindres Oliver.

Un premier résidu retourne au four Mac Dougal.

Un deuxième résidu est envoyé à la fonderie avec des fondants appropriés pour la réduction des sulfates. On ajoute :

1. des concentrés qui donnent le soufre de la matte ,
2. de la silice (?) qui forme le laitier ,
3. du charbon.

La matte obtenue contient le cuivre, le plomb, l'argent et l'or.

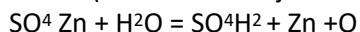
Le laitier contient 10 % de zinc.

Les fumées sont envoyées à la fonderie de plomb de Tooele, Utah.

Après le passage à la deuxième cuve Dorr les dépôts de concentration sont repassés à la première cuve Dorr. (Il en est de même pour les dépôts du filtre-presse, environ une tonne par jour).

Électrolyse du zinc.

L'électrolyse occupe une très grande salle (75 ouvriers de jour et 25 de nuit.)



La SOLUTION NEUTRE devient SOLUTION ACIDE. On arrête l'opération au moment où la cathode formée commence à se dissoudre dans le bain. Anodes de plomb.

On fond les cathodes dans un petit four à réverbère et on coule le zinc à la cuiller.

Visite de l'usine à cuivre de la Balbach Smelting and Refining Co, Newark (N.J.).

Les barres et plaques de cuivre impur viennent de l'Ouest des États-Unis à raison de 60 à 80 tonnes par jour. On fond ce cuivre dans un four à réverbère de 100 tonnes. On écume des crasses que l'on envoie au four à vent de l'usine à plomb ; puis on oxyde par un courant d'air : l'arsenic et l'antimoine s'en vont par la cheminée et l'on recueille une scorie qui ira aussi au four à vent.

On termine par l'opération classique du perchage pour réduire le Cu_2O , et l'on coule le cuivre en anodes. (WALKER Casting Machine du Professeur Walker de l'Université Columbia).

Électrolyse en solution sulfurique. (Ce serait la plus ancienne installation d'électrolyse de cuivre aux États-Unis, tandis que celle d'Anaconda est la plus récente).

Les boues d'or et d'argent sont pressées, puis lavées par solution sulfurique chaude qui abaisse le cuivre contenu de 20% à 3%. On presse à nouveau. Puis on sépare l'argent fin par le procédé de l'acide sulfurique.

Installation ancienne, sans grand intérêt.

A signaler :

Les liqueurs acides passent sur des tamis en MONEL-METAL, alliage inattaquable de nickel et de cobalt. C'est un produit canadien.

Visites de fonderies de plomb.

Murray, Utah (American Smelting & refining Co)
Tooele ou International, Utah (Anaconda Copper Mining Co)
Selby, Californie (American Smelters Securities Co)
Herculaneum, Missouri (Saint-Joseph Lead Co)
Newark, New Jersey (Balbach Smelting & Refining Co)

Visite de la fonderie de plomb de Murray, Utah (American S. & R. Co).

Cette usine remonte à une vingtaine d'années. Elle est paralysée dans son développement par les procès des agriculteurs du voisinage qui se plaignent des dégâts causés par l'acide sulfureux. Le laboratoire de Murray a toute une installation pour surveiller la sortie des gaz de la cheminée : appareils enregistreurs divers (force et direction du vent, état hygrométrique de l'air, etc.). L'acide ne serait dangereux que :

1. quand il atteint un certain degré de concentration,
2. quand il y a un certain degré d'humidité dans l'air,
3. quand il y a une certaine quantité de lumière solaire.

Voir à ce sujet les ouvrages joints à ce rapport :

METALLURGICAL SMOKE, Fulton,
SAMPLING AND ANALYSING FLUE GASES, Kreisinger and Ovitz,
REPORT OF THE SELBY SMELTER COMMISSION, Holmes.

RÔTISSAGE. Les fours MAC-DOUGALL ont été remplacés par des fours WEDGE. Ceux-ci donnent un bon service mais on leur préférerait des fours Herreshoff considérés comme beaucoup plus économiques. On repasse aux fours Wedge les poussières des fours DWIGHT-LLOYD.

GRILLAGE. La fonderie de Murray travaillait autrefois par le procédé Huntington-Heberlein avec des petits convertisseurs. Ils ont été remplacés par des grands convertisseurs traitant 7 ou 8 tonnes de matières à la fois. Il y a une demi-douzaine d'appareils qui ne nécessitent comme main-d'oeuvre que quatre hommes et un pont roulant pour faire toutes les opérations. On ajoute un peu de charbon dans le fond des convertisseurs. Ce procédé Huntington-Heberlein perfectionné semble encore trop coûteux et on le remplace par le procédé Dwight-Lloyd : il y a cinq fours Dwight-Lloyd. Chacun d'eux n'a qu'un seul allumeur à pétrole. Le gâteau tombe et se fractionne de lui-même.

FOURS À VENT. Il y en a cinq en marche. Ils sont de petite taille et ne sont pas remplis jusqu'en haut. Il semble que systématiquement on les charge bas pour diminuer la résistance au vent et travailler vite. Cela nécessite un chargement fréquent et un personnel attentif. Le chargement se fait par un wagonnet qui a la même section horizontale que le haut du four. La répartition des matières dans le four est de beaucoup meilleure que par un chargement trop localisé. Les matières tombent sur l'arête d'un angle dièdre suivant le grand axe du gueulard. Ce n'est pas une tôle mais une grille, ce qui permet une bonne répartition du menu.

Le plomb produit est siphonné sur le grand côté du four. La matte sort par le petit côté, se dépose dans deux caisses successives suivies par un pot à laitier. Il y a dix tuyères sur chacune des deux grandes faces du four et pas de tuyère de bout. La manutention du chargement demande beaucoup d'hommes et de nombreux petits chariots.

Ce service n'a pas été modernisé.

On repassait 30% de laitier il y a encore quelques années. On ne le fait plus qu'à titre exceptionnel.

Laitier type :	SiO ²	34%
	FeO + MnO.....	33%
	CaO + (1,4 x MgO)....	22%

Laitier du four marchant pour campagne cuivreuse: Idem.

La conduite du four consiste à régler la charge de chaux de façon à avoir une proportion constante de CaO + ZnO

Le plomb des fours à vent est refondu dans une grande bassine et écrémé. Ces écumes ne sont pas pressées. On les refond dans une petite cuve. La nouvelle écume retourne au gueulard du four à vent et le plomb moulé est envoyé à l'usine d'affinage d'Omaha.

FUMÉES. Le gueulard reste ouvert et beaucoup d'air froid est aspiré; on ne s'en plaint pas, cela refroidit les fumées. Ces fumées circulent par de grands conduits qui encombrant toute l'usine; elles se déposent à la traversée de plusieurs chambres.

Au passage dans un puissant ventilateur on insuffle de la chaux vive en poudre bien sèche (19 de chaux pour 25 de fumée). On cherche ainsi à neutraliser l'acide sulfureux avant le passage au baghouse. Il faut aussi que la température ait été abaissée à 190 Fahrenheit (88 centigrades). Le baghouse paraît très efficace, on ne voit aucune fumée au haut de la cheminée. Les sacs peuvent travailler quatre ans. L'usine possède une cheminée spéciale (brevet allemand) avec une série de trous à la partie supérieure pour mélanger les gaz à l'air. Ce système n'a pas donné ce qu'on en espérait. On va l'abandonner et construire une cheminée ayant 135 mètres au lieu de la cheminée actuelle de 90 mètres.

Les fumées récoltées sont riches en chaux, on y ajoute encore de la chaux et diverses poussières riches de l'usine avec de l'eau pour faire des briquettes qui sont repassées aux fours à vent.

LABORATOIRE.- Voie sèche et voie humide. L'électrolyse n'a pas donné de résultat, on n'est pas arrivé à la mettre au point.

Voir ci-après deux feuilles des rapports quotidiens de la fonderie.

Visite de la fonderie de plomb de Tooele (ou International) Utah.

Minerais très variables, mais pauvres, contenant une moyenne de 15% de plomb. Sintering plant : fours Dwight-Lloyd. Fumées traitées par le procédé Cottrell.

5 fours à vent. Hauteur 35'(pieds), longueur 12' et largeur 4'1/2. Deux étages de Water-Jackets. Pression du vent 30 onces par pouce carré.

On charge tous les quarts d'heure 3 tonnes de minerais, 1 tonne de fondants et une demi-tonne de coke. Tous ces produits sont dans de grandes trémies portant à leur porte inférieure une balance. Le wagonnet passe au-dessous des balances, prend sa charge et sans changer de niveau va se vider au-dessus des gueulards. Ces fours marchent de 2 à 6 mois sans arrêt, puis on les nettoye et répare en 3 jours et ils rentrent en service (donc très bon type).

Laitier moyen :	SiO ²	29% (26 à 32)
	CaO	15% (12 à 17)
	FeO + MnO	35% (30 à 40)
	ZnO.....	moins de 8%

Le laitier décante dans trois récipients successifs. Le plomb est siphonné sur le côté. La production des fours ne dépasse pas 40 tonnes de plomb par jour. On refond ce plomb. Les écumes, après avoir passé à la presse, retournent aux fours à vent. Les fumées passent dans un baghouse. La température et la pression des fumées sont enregistrées automatiquement (BRISTOL RECORDER, BRISTOL CO. à Waterbury, Connecticut).

Matte moyenne :	Cu.....	28%
	Pb.....	15%
	Zn.....	6%

Cette matte est envoyée dans une autre usine pour être traitée au convertisseur.
(Voir TRANSACTIONS OF AMERICAN INSTITUTE OF MINING ENGINEERS, Volume XLIX, 1914).

Visite de la fonderie de plomb de Selby, Californie. (American Smelters Secu).

L'usine qui était primitivement à San Francisco s'éloigna de la ville il y a une trentaine d'années et s'installa à Selby, de l'autre côté de la baie. L'usine est reserrée entre la voie ferrée et la baie de San Francisco, mais les scories jetées à la mer ont depuis des années permis de gagner pas mal de terrain.

L'usine est encore un peu étroite mais bien ordonnée.

L'échantillonnage des minerais est fait à la main à cause de la grande variété des minerais et de leur haute teneur en or et en argent.

Le Baron de Ropp, qui fut un des premiers ingénieurs à Selby, y monta son four de grillage à rotation (devenu classique) qui n'a été abandonné que tout récemment.

J'ai encore vu les pièces du four dont la capacité était de 100 tonnes de minerai par jour. Depuis sept ans on a monté des fours Dwight-Lloyd.

Le minerai des Dwight-Lloyd paraît peu compact. Il permet pourtant de mettre dans les 4 fours à vent une charge de 27 pieds de hauteur (autrefois 14 pieds). La pression du vent est de un mètre vingt-cinq d'eau. Le seul four en marche passait des minerais à teneur moyenne de 30% de plomb et donnait 40 tonnes de plomb par jour.

Affinage du plomb par le Parkes Process. L'opération dure 50 heures. L'atelier est plan. Au lieu d'utiliser la gravité et des siphons on transvase à l'aide de petites pompes.

La coupellation se fait dans des coupelles à garniture de briques de 4 tonnes de capacité (durée de la garniture : 2 mois). On obtient trois classes de litharge.

La meilleure va à la dulcification du Parkes Process. La litharge sale retourne au four à vent. La litharge riche en cuivre va à l'atelier de traitement des mattes. On sépare l'or de l'argent par l'acide sulfurique. Il n'y a pas d'affinage d'or. Les fumées de l'usine sont récupérées par un baghouse sauf les fumées acides qui passent dans un appareil Cottrell.

(Voir le REPORT OF THE SELBY SMELTER COMMISSION).

Salaire moyen des ouvriers : \$ 3,50 et pour les employés \$ 4,50.

Visite de la fonderie de Herculaneum, Missouri.

Près de 400 tonnes de plomb par jour. Ce serait la plus grosse fonderie d'Amérique avec celle de l'American Smelting and Refining Company à El Paso, Texas.

L'usine trop reserrée entre une voie ferrée et une route est en train de se moderniser.

Minerai très pauvre en argent. On le concentre à près de 60% de plomb.

On utilise un grand four Wedge uniquement pour la matte.

Le concentré contenant 13% de soufre est additionné de laitier granulé pour abaisser le soufre à 12% (On évite ainsi l'échauffement des grilles du Dwight-Lloyd.)

Un premier grillage est fait avec 4 appareils Dwight-Lloyd. La matière est mouillée et broyée puis elle passe à un atelier de 8 appareils Dwight-Lloyd qui grillent une couche moins épaisse.

Les ingénieurs de la St Joseph Co pensent que le traitement idéal consisterait après le premier passage au Dwight-Lloyd de passer les minerais dans des cônes Huntington-Heberlein. C'est, disent-ils, ce qui se fait dans certaines usines, East Helena en Montana et Alton, Illinois, Federal Co.

On fait dans un laboratoire, qui paraît médiocrement installé, des essais systématiques de soufre dans les minerais grillés.

4 fours à vent dont trois en marche donnent 80 tonnes de plomb chacun.

La charge comporte 20% de laitier de repassage.

On mouille le coke, spécialement en été.

Les fumées du grillage passent dans un appareil Cottrell et les fumées de fusion dans un baghouse.

Composition moyenne du laitier : Al ₂ O ₃	5%
SiO ₂	30%
FeO.....	38%
CaO.....	10,5%
MgO	6%
Zn.....	7%

Hauteur de la charge au-dessus des tuyères : 12 pieds.

A signaler l'appareil de chargement très remarquable patenté par ANDERSON, manager of the United States Smelter, à Midvale, Utah.

BAS FOYERS. Ce sont ces appareils qui m'ont le plus étonné au cours de mes visites d'usines aux États-Unis. Je ne savais pas que cet ancien procédé écossais pouvait concurrencer avec succès les fours à vent. Naturellement la scorie formée contenant 40% de plomb doit être traitée au four à vent. C'est-à-dire que les bas foyers ne se suffisent pas à eux-mêmes, mais ils sont considérés comme le procédé le plus économique pour des minerais très riches. Le procédé a été modernisé par l'adjonction d'un agitateur mécanique.

Ci-Joint une brochure « THE NEWNAM HEARTH » donnant la description du procédé et de l'appareil.

La température ne paraît pas élevée et les pertes en fumées ne doivent pas être excessives.

La batterie des fours Newnam de Herculanum donne plus de 100 tonnes de plomb par jour. Les scories riches sont repassées aux fours à vent. Le plomb obtenu est un peu argentifère. On le traite au Parkes Process. Le triple alliage est vendu à l'American Smelting and Refining Co, ce qui semble une assez médiocre opération financière.

Visite de l'usine à plomb de la Balbach Smelting and Refining Co, Newark (NJ).

Cette usine récente (1915) se compose principalement d'une désargentation pouvant donner 200 Tonnes de plomb par jour. C'est le procédé classique de Parkes par le Zinc.

À signaler les grandes dimensions des fours à réverbère qui ont une capacité double des chaudières de fonte.

Étage supérieur : ligne de fours à réverbère de 120 tonnes chauffées au charbon.

Étage intermédiaire: ligne de chaudières de 60 tonnes chauffées au charbon.

Étage inférieur: fours à réverbère de 120 tonnes chauffées au pétrole.

En plan la disposition paraît moins logique que celle de Peñarroya.

Le triple alliage est séché à la presse. On se sert d'une pompe pour transvaser le plomb liquide des chaudières dans les fours de l'étage supérieur.

Distillation: 8 cornues de la maison J.H.GAUTIER de Jersey City, New Jersey. Ces cornues sont préférées à celles de la maison JOSEPH DIXON CRUCIBLE CO de la même ville.

Coupellation: 8 fours de coupellation pouvant donner 2 tonnes de doré chacun. C'est ce qu'il y a de plus intéressant dans cette usine. Les fours sont un peu plus grands que ceux de Peñarroya. Le dessous et les côtés des fours sont un Water-Jacket. A l'endroit de la coulée de la litharge il y a aussi une autre petite caisse à circulation d'eau, facilement remplaçable en cas de détérioration.

Le fond des coupelles est en briques de magnésie.

Le chauffage est au pétrole.

On affine l'argent doré à l'acide sulfurique.

On affine ensuite l'or par électrolyse. On obtient un peu de Platine et de Palladium.

L'Électrolyse paraît beaucoup plus rapide qu'à l'usine de la Société d'Affinage de Métaux à Mexico (même production avec moitié moins de cuves).

Tous les sous-produits de la désargentation, la litharge de la coupellation et enfin quelques minerais riches sont traités au four vent. (1 four en marche sur 2).

Ce four à vent se trouve ainsi traiter des matières contenant fort peu de silice. Il n'y a pour ainsi dire pas lieu d'ajouter de fondants et la quantité de laitier formé par la charge est si faible qu'elle ne suffit pas à assurer une bonne marche au four. On est amené à repasser 33% de laitier.

De chaque pot de laitier recueilli on coule la partie centrale restée liquide dans une rigole balayée par un vif courant d'eau de mer (20 volumes d'eau pour 1 de laitier).(Cette granulation est coûteuse à cause des frais de pompage.) On conserve la croûte périphérique plus riche qui repassera au four à vent. Un seul des deux fours est en marche et donne 35 tonnes de plomb par jour que l'on coule en barre de 50 Kilogrammes.

RÉCUPÉRATION DES FUMÉES.

- 1) Inexistante dans les opérations de désargentation. Cela ne payerait pas, dit le Superintendant.
- 2) Très médiocre au four à vent. Il n'y a qu'une simple galerie d'une centaine de mètres entre les fours et la cheminée. On voit sortir une fumée épaisse et très certainement riche.
- 3) Récupération aussi parfaite que possible pour les fumées des fours de coupellation par le procédé COTTRELL.

La perte totale en plomb dans l'usine est 1,75%.

Il y a un léger bénéfice sur l'or.

Il y avait de très fortes pertes sur l'argent, qui ont été réduites de moitié depuis l'adoption du procédé Cottrell pour les fumées de coupellation. Les frais d'installation des appareils Cottrell ont été remboursés en deux ans, mais la compagnie continue à payer une annuité.

Salle de traitement des cendres bien organisée. Pont roulant. Moulin. Machine à briqueter. (Chisholm Boyd and White, Mineral Press, Chicago, Illinois).

L'usine à plomb et l'usine à cuivre de la Balbach Smelting & Refining Co. souffrent gravement du manque de main d'oeuvre (Octobre 1918). Elles sont encombrées par une quantité considérable de métaux riches qu'elle n'arrive pas à traiter.

Bibliographie scientifique américaine.

Tous ces ouvrages peuvent être consultés à la bibliothèque du Geological Survey, ouverte au public de 9 heures du matin à 4 heures 15, au rez-de-chaussée du Département de l'Intérieur à Washington, D.C.

Catalogues (dont un exemplaire est joint à ce rapport) :

1. The publications of the the United States Géological Survey, 1918, Government Printing, Washington. (Bulletins, etc.
2. The publications of the Bureau of Mines, Bureau of Mines, Department of the Interior, Washington. (Bulletins, Technical papers)
3. McGraw-Hill Books, McGraw-Hill Book Co., inc. 239 West 39th Street, New York City.

Publications périodiques :

The Engineering magazine, 6 east 39th Street, New York City.

The Engineering and Mining Journal (\$ 8.00 par an)

The Chemical and Metallurgical Engineering (\$10.00 par an)

Chez McGraw-Hill Co. 10 th Avenue at 36th Street, New York City.

The American Zinc and Lead journal,

publié par Frank Eberle & Co, Cunningham building, Box 84, Joplin, Missouri, pour deux dollars abonnement de deux ans et une carte de la région de Joplin.

Publications annuelles :

The Engineering index (\$3.00) compilation annuelle tirée de The Engineering magazine permettant de retrouver tout ce qui a été publié dans l'année sur une question industrielle quelconque.

The Mineral Industry (\$10.00)

McGraw-Hill Book Co. 239 West 39 th Street, New York City.

Cette revue annuelle de tous les faits métallurgiques importants peut suppléer aux autres publications périodiques américaines, si l'on ne veut faire que des études d'ensemble.

Mineral Ressources of the United States, Calendar year 1915 – Part I (métaux) publié par le Geological Survey, Department of the Interior, Washington.

Plusieurs extraits de cette publication sont joints à ce rapport. Comporte un « General Report » sur le plomb, le zinc, etc. puis une étude par État.

The Production of Lead in the United States in 1916.

Tableaux publiés par le Geological Survey (C.E. Siebenthal).

Tonnage du minerai produit par État, Fonderies en activité, Usines d'Affinage.

(copie jointe à ce rapport)

Transactions of the American Institute of Mining Engineers.

Publication de l'Institut, 29 West 39 th Street, New York City.

Collection exceptionnellement intéressante de notes techniques avec discussion. Plusieurs extraits sont joints à ce rapport.

Ouvrages fondamentaux :

General Metallurgy, Hofman, McGraw-Hill Book Co.

Metallurgy of Lead and Desilverization of Base Bullion, Hofman (édition de 1918), McGraw-Hill Book Co.

Principles of Metallurgy, Fulton, McGraw-Hill Book Co.

Metallurgy of the Common Metal, Austin.

Lead and Zinc in United States, Ingalls.

Lead Smelting and Refining, Ingalls.

Lead Refining and Electrolyse, Betts, Wiley and Sons.

Lead and Copper, Hixon, McGraw-Hill Book Co.

(Metallurgy of the non Ferrous Metals, Gowland, 2nd edition, Griffin, London).

Metallurgical Calculations, Richards, (non-ferrous metals), McGraw-Hill Book Co.

Tous ces livres américains ont une réelle valeur, mais les métallurgistes du plomb doivent conserver comme « manuel » l'ouvrage anglais de Collins.

(La nouvelle édition de Hofman est supérieure à Collins).

Les plus intéressantes publications officielles du Bureau of Mines sont les suivantes : (un exemplaire de chacune d'elles est joint à ce rapport).

Généralités :

The Ores of Copper, Lead, Gold and Silver, Fulton, (\$0,05)- Technical Paper 143.

The Buying and Selling of Ores and Metallurgical Products, Fulton, (\$0,05)- T.P.83.

Récupération des fumées :

Metallurgical Smoke, Fulton, (\$0,20)-Bulletin 84.

Sampling and Analyzing Flue Gases, Kreisinger and Ovits, (\$0,15)-Bulletin 97.

Report of the Selby Smelter Commission, Holmes, Franklin and Gould, (\$1,25)-B.98.

Accidents de fonderies et sécurité du personnel :

Blast-Furnace Breakouts, Explosions, and Slips, and Methods of Prevention, by F.H. Willcox, (\$0,30)- Bulletin 130.

Safe Practice at Blast Furnaces (manuel pour contremaître), Willcox, (\$0,20)-T.P. 136.

Asphyxiation from Blast-Furnace Gas, Willcox, (\$0,15)-Technical paper 106.

Occupational Hazards at Blast-Furnace Plants and Accident Prevention, (based on records of accidents in Pennsylvania in 1915) Willcox, (\$0,30)-Bulletin 140.

Accidents at Metallurgical Works in the Unites States during the calendar Year 1916, compiled by Fay,(\$0,05) - Technical paper 201.

Miners Wash and Change Houses, White, (\$0,10)- Technical paper 116.

Underground Latrines for Mines, White,(\$0,10)- Technical paper 132.

Ces brochures sont vendues au prix coûtant pas le « Superintendent of documents » Government Printing Office, Washington, D.C. (Et non pas par le bureau of Mines).

La loi américaine ne permet de vendre (et donner ??) qu'un seul exemplaire à une même personne.

À signaler également : Lead Poisoning in the Smelting and Refining of Lead, Alice Hamilton, U.S. Department of Labor, Bureau of Labor Statistics, Whole No.141.

Catalogues industriels.

On trouvera une vingtaine de catalogues accompagnant ce rapport. Je me suis procuré ces documents en écrivant aux différentes maisons qui font des annonces hebdomadaires dans la revue «Engineering and Mining Journal ». Ces catalogues sont très bien présentés. Ils ont tous des illustrations intéressantes. Plusieurs ont une valeur technique sérieuse.

Fours à vent : Colorado Iron Works Company, Denver, Colorado.

Catalogue 12-F : some details as to Smelting Practice and Equipments.

Fumées : Research Corporation, 63 Wall Street, New York.

Cottrell Electrical Precipitation Processes, feuille accompagnée de deux notes : Recent Progress in Electrical Smoke Precipitation, F.G. Cottrell.

Solution of Smoke, Fume and Dust Problems by Electrical Precipitation, Linn Bradley.

Fours de grillage : General Chemical Company, 25 Broad Street, New York, The New Herreshoff Furnace for Roasting Ores, Bulletin No.4.

Dans cette brochure j'ai inséré un dessin représentant le four concurrent : the Wedge Mechanical Furnace, breveté par la Wedge Mechanical Furnace Company, Greenwich Point, Philadelphia.

Transport des matières par courroie-convoyeuse : Stephens-Adamson MFG.CO, Aurora, I11. Section 3- « S-A » General Catalog, No.19 - Belt Conveyors.

Les autres catalogues ne se rapportent pas à la fonderie du plomb, mais ils donnent des renseignements utiles sur le traitement des minerais de plomb, cuivre et zinc, et sur quelques appareils métallurgiques :

Convertisseurs à cuivre : Power & Mining Machinery CO, Cudahy, near Milwaukee, Wis. Converters- Bulletin No. 16.

Traitement des minerais :

Allen Cone CO. Engrs., El Paso, Texas.

The Allen Cone, Bulletin No.4.

Southwestern Engineering Co., Inc., 524 Wesley Roberts building, Los Angeles, Cal. Description of K. & K. Flotation Machine.

The Dorr Company, Engineers, 17 Battery Place, New York.

The Dorr Classifier, Suggestions for Opérations, Bulletin 11-Z.

Cinq catalogues de Filtres :

- A. Colorado Iron Works Company, Denver, Colorado.
Continuous Filtration with the Portland Filter.
- B. Oliver Continuous Filter Co., San Francisco, California.
Olivers Filters- Use- Construction- Operation- Bulletin No.11.
United Filters, Felt building, Salt Lake City, Utah.
- C. Describing the Kelly Filter.
- D. The American Continuous Filter, Type A.
- E. The Sweetland Filter Press CO., Inc., Singer building, New York City.
The Sweetland Self-Dumping Filter- Catalogue No. 12.

Utilisation industrielle des bois californiens :

National Tank & Pipe Co., Portland, Oregon.

Catalog No. 12 – Tanks,

Catalog No. 14 – Pipe,

et une demi-douzaine de pamphlets de la California Redwood Association, San Francisco, California.

État des dépenses.

Lettre de Jean Tommy-Martin à Monsieur Frédéric Ledoux

30, rue Gay-Lussac, Paris 5.
Le mercredi 14 novembre 1918

A Monsieur Frédéric Ledoux
Directeur général de la Société
Minière et Métallurgique de Peñarroya,
12 place Vendôme, Paris- 1.

Monsieur le Directeur Général,

Conformément à vos instructions verbales données en Octobre 1917 avant mon départ pour l'Amérique, je me permets de vous présenter l'état des dépenses que j'ai effectuées au cours de mon voyage aux États-Unis pour visites d'usines et recherches de renseignements métallurgiques.

Le total \$ 300,00 - TROIS CENTS DOLLARS - dont j'ai l'honneur de vous demander le remboursement, représente aussi exactement que possible mes dépenses de voyage.

Je serais satisfait si les renseignements contenus dans mon rapport se trouvent de quelque utilité pour la Société de Peñarroya.

Votre tout dévoué.

État des dépenses de M. Tommy Martin pour visites d'usines aux États-Unis.

	<u>DOLLARS</u>
Samedi 2 mars 1918 : (Chillicothe et Colombus, Ohio)	
Billet de Chillicothe à Colombus	1,03
Billet de Colombus à Butte.....	50,31
Pullman de Colombus à Chicago.....	1,60
Taxi, consigne, transport de bagages	1,15
Dimanche 3 mars : (Chicago, Illinois)	
Pullman de Chicago à Saint-Paul	2,20
Taxi, consigne, transport de bagages	1,30
Petit déjeuner	0,95
Dîner	0,95
Lundi 4 mars : (Saint-Paul, Minnesota)	
Pullman de Saint-Paul à Butte	7,43
Taxi, consigne, transport de bagages	1,25
Dépêches	0,80
Déjeuner	1,10
Dîner	1,60
Mardi 5 mars : (Butte, Montana)	
Petit déjeuner	1,00
Déjeuner	2,30
Dîner	2,90
Mercredi 6 mars : (Anaconda, Montana)	
Taxi.....	1,50
Petit déjeuner	0,80
Dîner	2,15
Jeudi 7 mars : (Butte, Montana)	
Petit déjeuner	0,95
Déjeuner	1,75
Dîner	1,50
Note de l'hôtel Thornton à Butte, Montana.....	7,30
Vendredi 8 mars : (Greatfalls, Montana)	
Billet et pullman de Butte à Greatfalls	6,56
Taxi	3,00
Petit déjeuner	1,10
Déjeuner	1,50
Dîner	2,65
Samedi 9 mars : (Greatfalls, Montana)	
Taxi.....	2,00
Petit déjeuner	0,90
Dimanche 10 mars : (Butte, Montana)	
Note de l'hôtel Rainbow à Greatfalls	5,00
Billet de Greatfalls à Butte	5,56

Lettres administratives.

Camp Sherman
Chillicothe, Ohio.

Le mercredi 14 novembre 1917

Société Minière et Métallurgique
De Peñarroya, 12 place Vendôme, Paris.

Messieurs,

Je vous prie de prendre bonne note de ma nouvelle adresse :

Capitaine Tommy Martin
Mission Militaire Française
Camp Sherman, Chillicothe, (Ohio)

Je suis très d'occupé par mes nouvelles fonctions qui consistent à renseigner sur la guerre actuelle et ses procédés près de deux cents officiers d'artillerie, dont le plus grand nombre n'a pas six mois de service.

En principe je suis libre du samedi midi au lundi matin, ce qui me permettra cet hiver de faire quelques excursions intéressantes dans un certain rayon. Je vous serais très reconnaissant de toute lettre d'introduction qui me faciliterait ces courtes visites dans le monde industriel.

D'autre part, après quelques mois de séjour aux États-Unis, je pense obtenir une courte permission que j'utiliserai à faire un voyage dans l'Ouest. Je serais heureux des conseils que vous pourriez me donner à ce sujet.

Votre tout dévoué,

Copie pour Monsieur Hollard.

Camp Sherman
Chillicothe, Ohio.

Le jeudi 3 janvier 1918

Monsieur Frédéric Ledoux,
Directeur général de la Société
Minière et Métallurgique de Peñarroya,
12 place Vendôme, Paris.

Monsieur le Directeur Général,

Je vous envoie mes meilleurs voeux de nouvel an du camp Sherman où je commande une petite mission française composée de cinq officiers et cinq sous-officiers.

Nos alliés nous ont fait un accueil très sympathique et notre tâche nous est grandement facilitée par le désir d'apprendre et la bonne volonté des jeunes officiers américains.

J'aurai avant le printemps l'occasion de me déplacer : je pense traverser l'État du Missouri et rester quelques jours à Salt Lake City. Je vous serais très reconnaissant des lettres d'introduction que vous pourriez me procurer pour ces deux régions.

Votre tout dévoué,

Capitaine Tommy Martin
Mission Militaire Française
Camp Sherman, Chillicothe, Ohio. (États-Unis d'Amérique).

Société Minière et Métallurgique de Peñarroya

Société Anonyme-Capital : 73.125.000 Francs
Siège social : 12, Place Vendôme. PARIS

PLOMBS BRUTS & OUVRÉS

Argent. Zinc

FONDERIES

à

Peñarroya, Carthagène, Linares (Espagne)
Bleyberg (Belgique), Marseille.

Houillères & Mines Métalliques

Produits Chimiques

DIRECTION GÉNÉRALE

N° 72 404 A.

à rappeler dans la réponse

LH/1

Paris, le 16 janvier 1918

AMÉRIQUE

Monsieur le Capitaine Tommy Martin
Mission Militaire Française
Camp Sherman, Chillicothe
(Ohio)

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous faire connaître que Messieurs Hollard et Jéquier sont arrivés à New York. Nous vous prions de vouloir bien vous mettre en rapport avec M. R. Cahen d'Anvers, French Commission, 8 Bridge Street, New York City.

Veuillez agréer, Monsieur, nos salutations distinguées.

Le Directeur Général
F. Ledoux.

Je trouve votre lettre en rentrant d'Espagne ; mettez-vous en communication avec M.Jéquier qui vous indiquera quel sera le voyage le plus utile pour vous ; je voudrais beaucoup que vous puissiez visiter une mine de cuivre traitant ces minerais par lixiviation ; le « Copper leaching » pourrait peut-être être adopté dans certaines de nos exploitations.

Bien cordialement à vous.

FD

Société Minière et Métallurgique de Peñarroya

Société Anonyme-Capital : 73.125.000 Francs
Siège social : 12, Place Vendôme. PARIS

PLOMBS BRUTS & OUVRÉS

Argent. Zinc

FONDERIES

à

Peñarroya, Carthagène, Linares (Espagne)
Bleyberg (Belgique), Marseille.

Houillères & Mines Métalliques

Produits Chimiques

DIRECTION GÉNÉRALE

N° 72 443 A.

à rappeler dans la réponse

Paris, le 28 janvier 1918

Monsieur le Capitaine Tommy Martin
Mission Militaire Française
Camp Sherman, Chillicothe , Ohio
États Unis d'Amérique

Cher Monsieur,

En réponse à votre aimable lettre du 3 janvier, nous avons l'honneur de vous faire connaître que vous pourrez obtenir des lettres d'introduction pour Salt Lake City et l'État du Missouri, par l'intermédiaire de M. Jéquier, qui vient d'arriver à New York avec M. Hollard et a dû se mettre immédiatement en rapport avec M. R. Cahen d'Anvers.

c/o French Commission
10, Bridge Street
New York

Bien cordialement à vous,
F. Ledoux.

Camp Sherman
Chillicothe, Ohio.

Le lundi 4 février 1918

Monsieur R. Cahen d'Anvers
French Commission
8 Bridge Street, New York City.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que j'ai reçu une lettre de Monsieur F. Ledoux, Directeur Général de la société de Peñarroya, datée de Paris le 16 janvier 1918, me disant de m'adresser à vous pour entrer en relation avec Messieurs Hollard et Jéquier, récemment arrivés à New York.

Je serais heureux de profiter des conseils de ces messieurs avant d'entreprendre un court voyage d'études d'une dizaine de jours au courant du mois de mars prochain.

Je vous serais très reconnaissant de me faire savoir leur adresse pour me permettre de leur demander s'ils auront occasion au cours de leurs déplacements de passer par Chillicothe ou Colombus (Ohio).

Votre tout dévoué

Capitaine Tommy Martin
Mission Militaire Française
Camp Sherman, Chillicothe, (Ohio).

Le mercredi 19 juin 1918

Capitaine Jean Tommy Martin
Informateur d'artillerie du groupe du commandant de Beurieux.
Adresse : 2003 Columbia road, Washington D.C.

État des dépenses du 20 mai au 19 juin 1918 : frais de voyage.

2 juin :		
Transport de bagages à Chillicothe		\$ 3,00
Voyage de Chillicothe à Washington		\$ 16, 66
3 juin :		
Transport de bagages à Washington		\$ 3,00
8 juin :		
Voyage de Washington à New York		\$ 8,30
(suivant l'ordre de l'Attaché militaire Washington		
d'aller se mettre à New York à la disposition de		
l'Ambassadeur de France au Japon)		
17 juin :		
Transport de bagages Washington		\$ 3,00
Voyage de Washington à Hattiesburg, Miss.		\$ 45,49
19 juin :		
transport de bagages à Hattiesburg		\$ 3,00
	TOTAL	<u>\$ 82, 45</u>

Quatre-vingt-deux dollars, quarante-cinq cents.

Adresses utiles.

à New York

Public Library, 5 th avenue & 40 th street (demander M. Bradford).
Hôpital Français, 450 West 34 th street (chambre à \$ 8.00 par jour).
Journal Français : Le COURRIER DES ÉTATS-UNIS, 195 Fulton street, quotidien.
Hôtel Vanderbilt, Park avenue at 34 th street,
- déjeuner des Centraux américains le premier samedi de chaque mois (président : Smith (1872)).
Restaurant Gaston, cuisine française à prix modéré, 125 West 45 th street.
Église Française, 120 West 24 th street.
Consulat général de France, 8 Bridge street, près de la Douane.
Haut-Commissariat de la République Française, (Mission Tardieu) 65 Broadway.
American Institute Library, 19 West 44 th street.
American Society of Civil Engineers, 33 West 39 th street.
American Institute of Mining Engineers, 29 West 39 th street.
Engineering and Mining Journal, 10 th avenue at 36 th street (McGraw-Hill Co).
McGraw-Hill Book Company, 239 West 39 th street (librairie technique).
John Wiley & Sons, 432 Fourth avenue (librairie technique).
Professional and Special Section, U.S. Employment Service, 16 East 42 nd street.
Cercle de l'Alliance Française, 402 Broadway (?).
Banque John Monroe and Co, 30 Pine street, (près Wall street) et 4 rue Ventadour (Paris).

A San Francisco

Arthur Legallet, 108 Sutter street (société d'encouragement, Conseiller du commerce extérieur, Comité France-Amérique).
Consulat Général de France.
Le Franco-Californien, journal quotidien.
Hôpital Français.
Cercle Français, 336 Post street.
Église Française, Bush street.